

Lammens, 1922

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH
BEYROUTH (SYRIE)

Tome VIII, fasc. 4.

P. H. LAMMENS, S. J.

— — —

LA CITÉ ARABE DE ṬĀIF
A LA VEILLE DE L'HÉGIRE

— — — — —

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH (SYRIE)
1922

1447

2 252100

682327
30.7 54

AVANT-PROPOS

En Octobre 1904, sous le titre : *Tâif, la cité alpestre du Hidjâz au 1^{er} siècle de l'hégire*, j'ai publié dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, une modeste esquisse géographique ; rédaction d'une leçon professée, l'année précédente, à la *Faculté orientale* de Beyrouth. Pendant les trois premiers mois de 1914, à l'*Institut biblique* de Rome, j'ai repris toute cette matière pour la développer en une série de conférences, ou de prélections publiques, auxquelles des professeurs de la *Scuola orientale* de l'Université royale m'ont parfois fait l'honneur de venir assister. J'avais à tenir l'engagement, pris dans la Préface du *Berceau de l'islam*, à étudier, après les nomades, les populations sédentaires du Hîgâz, à la veille de l'hégire. J'explique plus loin, dans l'*Introduction*, pourquoi, parmi les sédentaires, je commence par Tâif et les Taqafites.

La rédaction de cette monographie était achevée, l'impression allait être commencée, quand éclata la guerre. Après l'armistice, d'autres occupations m'ont distrait. Je me décide aujourd'hui à publier ces pages, après les avoir revues sommairement. Je n'ai pas cherché à dissimuler partout le ton de la conférence. On y retrouvera des digressions, des compléments d'information, dans le genre de celles que le Professeur Nöldeke (1) a signalées dans le *Berceau de l'islam*, ouvrage qui, lui aussi, représente une réunion de prélections académiques. Dans mon manuscrit, dont j'ai commencé la rédaction à Rome, il y a dix ans, certains chapitres auraient

(1) *Der Islam*, V, 205.

gagné à être remaniés et même recomposés. Je ne me suis senti ni le courage ni la force d'entreprendre cette refonte.

Je me suis proposé dans cette monographie d'étudier, de fixer la part qui revient à la population de Tâif, dans l'établissement de l'islam. Mais, en dépit du titre adopté, je n'ai pas considéré la limite chronologique de l'hégire comme un *ḥaram*, une barrière inviolable. La Tradition musulmane et l'orientalisme se sont accordés pour exalter le calife 'Omar. J'ai pensé, qu'après Mo'âwia, il était temps de mettre en lumière les compatriotes de Ziâd et de Ḥaġġâġ, de montrer le rôle islamique qu'ils ont joué et comment leur intervention intelligente a consolidé l'œuvre ébauchée par Mahomet.

Ce travail formant la continuation du *Berceau de l'islam*, je renvoie, pour les références, les sigles et abréviations en usage dans les notes, à la bibliographie publiée en tête du *Berceau*. Les nouveaux ouvrages sont peu nombreux ; ils seront décrits, à mesure de leur utilisation. La lettre E réfère à une édition égyptienne de l'auteur cité.

INTRODUCTION

Los sédentaires, éducateurs des Bédouins.— La Mecque, Taïf, les deux villos-sœurs, « les deux Mecques ». — Nombre restreint des « Compagnons » taïfites ; leur tardive conversion. Eutraineurs d'hommes ; leur supériorité sur les Anzâriens. — Les Taïfites, lieutenants, ministres des Omayyades dans la fondation du califat et l'expansion islamite.

Le *Berceau de l'islam* a montré quelle était la situation politique et morale des Bédouins dans l'Arabie, à la veille de l'hégire, au moment où un groupe de Qoraisites, réunis à Médine, autour de Mahomet, s'apprêta à les façonner pour en tirer « la matière de l'islam » مادة الإسلام.

Il ne s'agissait plus, comme aux beaux temps de la *République marchande* de la Mecque (1), d'affirmer, de maintenir contre toutes les compétitions la supériorité économique de la métropole qoraisite. A cette besogne pratique, le savoir-faire d'Aboû Sofîân et des financiers, ses concitoyens, avait pu suffire. La mission nouvelle offrait des difficultés, insoupçonnées par ceux-là mêmes que la mort inopinée du Prophète appela à continuer son œuvre. Malgré leur incontestable habileté, en dépit de leur foi en eux-mêmes et dans les destinées de l'islam, cette poignée de commerçants mecquois aurait sans doute succombé sous le faix de l'écrasante tâche : la transformation d'une race aussi peu maniable, aussi indocile que les habitants du désert. Le secours devait leur venir des populations sédentaires du Hîgâz.

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque*, en l'an 600 de notre ère.

Le moment est venu de nous occuper de cette fraction de la race arabe, d'étudier ses aptitudes pour le rôle qui allait lui être dévolu. A la veille de l'hégire, ces populations, elles aussi d'origine bédouine, se trouvaient réparties dans les trois villes : Tâif (1), la Mecque, Médine, ensuite dans une série d'oasis, grandes et petites, disséminées principalement sur la surface septentrionale de la province. Nous en avons nommé la plupart au cours des recherches sur le climat de l'Arabie (2) : Haïbar, Ḥoḥfa (3); Fadak, Tabouk, Taimā'; enfin le chapelet de palmeraies s'égrainant le long du couloir étranglé de Wâdi'l-Qorā, entre Médine et la Syrie.

Il ne saurait être question de retracer l'histoire des oasis du Ḥigâz. Leur population d'agriculteurs se trouvait mal préparée pour exercer sur les Bédouins une influence profonde; nous pourrions nous en convaincre à Médine. Et puis, à l'exception de Médine et de Wâdi'l-Qorā — où Juifs et Arabes voisaient et se disputent la prééminence politique — ces oasis étaient colonisées en majorité, pour ne pas dire en totalité, par des Israélites. Même après l'expulsion des Juifs de Haïbar, il n'est jamais question d'un personnage important, originaire de ce centre si renommé pour sa fertilité. Au moment de l'hégire, quand Mahomet émigrera à Médine, nous aurons à étudier les Juifs du Ḥigâz.

Notre attention va donc se limiter aux agglomérations urbaines. Elles ont fourni à l'islam primitif les classes dirigeantes : celles de Qoraïs et de leurs auxiliaires citadins. Dans leur milieu, s'est élaboré le premier précis de dogmatique et de législation qoraniques, celui-là même que les Bédouins propageront à la pointe de leurs lances jusqu'aux extrémités de

(1) Nous adoptons cette orthographe expéditive, au lieu de la graphie plus correcte *Tā'if* طائف, où l'on a voulu voir un dérivé du verbe طاف. Comme l'observe le vieux Turpin : « son nom qui signifie tourner en rond a donné naissance à bien des fables » ; *Histoire de la vie de Mahomet*, I, 37. Maurice Tamisier, *Voyage en Arabie* (2 vol., Paris, 1840) écrit toujours *Taïffa*. Il assure (I, p. 227, n. 1) que « les Arabes prononcent indistinctement Taïffa, Taïf ou Tayef ».

(2) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 113—183.

(3) Dans la région de la Mecque; la seule oasis, située au sud de Médine : cf. *Aḡ.*, II, 179, bas.

l'Orient. Propagande fort efficace, mais ni plus ni moins consciente chez les nomades, missionnaires armés du nouveau monothéisme — nous transcrivons la pittoresque comparaison dont le Qoran s'arme contre les Juifs — que celle de « l'âne transportant des livres sacrés » مثل الحمار يحمل اسفارا بشئ مثل (1). Etrange phénomène, en vérité, que la diffusion d'une religion, demeurée d'abord lettre morte pour ses meilleurs défenseurs. Du temps s'écoulera avant que leurs cousins des villes réussissent à leur inculquer les rudiments du credo musulman (2).

A maintes reprises, le Qoran souligne avec complaisance une marque de la miséricorde d'Allah à l'égard des Arabes. Il leur « a gracieusement dépêché », مَنْ عَلَى الْمُؤْمِنِينَ, un prophète national — non pas étranger, Juif ou chrétien — un prophète sorti de la « gentilité » arabe, أُمِّي, un homme, semblable à eux, رَجُلٌ مِنْهُمْ, élevé « dans leur milieu, choisi au sein même de leurs tribus », رَسُولٌ مِنْ أَنْفُسِهِمْ. Cette insistance répliquait à l'exclusivisme des Juifs, se réservant le monopole de la vocation prophétique, monopole que le Qoran avait commencé par reconnaître. A l'encontre des révélations antérieures, consignées en des idiomes inintelligibles, *barbares*, اَعْجَبِي, la nouvelle révélation se trouve « formulée en arabe, اَنْزَلْنَاهُ قُرْآنًا عَرَبِيًّا, en une langue accessible à tous, لِسَانٍ عَرَبِيٍّ مُبِينٍ, style d'une clarté sans ambages », قُرْآنًا عَرَبِيًّا غَيْرَ ذِي عِوَجٍ (3). Mahomet ne se lasse pas d'insister sur ce thème de développer cette faveur d'Allah (4).

Passons sur l'éloge hyperbolique, décerné à la limpidité constante de la pensée, sur l'oubli des مَشَاهِدَات, ambigüités, qui subsistent dans le Qoran (5),

(1) Qoran, 62, 6

(2) Cf. *Ağ.*, I, 255—257, scène légendaire pour le choix des personnages et le développement du dialogue, vraie pour la mentalité prêtée aux Bédouins des *mağāzi*. « La guerre les a empêchés d'apprendre le Qoran », affirment-ils ; *Ağ.*, XIV, 40, 19. Les ablutions et les Bédouins de Basra, le cas qu'ils en font ; I. S. *Ṭabaq.*, VII^e, 138, 10 etc.

(3) Qoran, 18, 1.

(4) Cf. Qoran, 2, 146 ; 3, 158 ; 7, 156, 158 (cf. 62, 2) ; 9, 129, 10, 2 ; 12, 2 ; 13, 37 ; 14, 4 ; 16, 105, 114 ; 19, 97 ; 20, 112 ; 26, 195 ; 41, 1, 44 ; 42, 5 ; 43, 2 ; 46, 11 ; 50, 2.

(5) Qoran, 8, 5. Comp. Soyoutfi, *Itqān*, I, 115 etc., II, 2 etc.

sur le parallèle avec les précédents monothéismes. Le Prophète ne prévoyait donc pas le caractère mondial de sa religion, destinée à conquérir des peuples *allophones*. Les versets, débutant par l'apostrophe *ô hommes*, s'adressent non à l'humanité, mais à un auditoire mecquois ou médinois. Quand il se proclame envoyé « à tous les hommes » (1), il faut comprendre les Arabes, ses contemporains, tous les habitants du Hîgâz et des districts voisins, الناس كافة, *tous les hommes*, nomades et sédentaires, grands et petits, sans distinction de rang, de sexe ni de condition, dans le Naǧd, le Tihâma, le Sarât, tous ceux enfin, capables de saisir son dialecte qoraisite; partant, à l'exclusion des citadins du Yémen, pour lesquels cet idiome était à peine plus accessible que l'araméen biblique.

Douze siècles après Mahomet, les docteurs sî'ites invoqueront ces versets du Qoran contre le fondateur de la religion bâbiste. Ils lui reprocheront d'avoir rédigé ses prédications en arabe, langue incomprise par ses compatriotes persans. Ils ne se douteront pas que le syllogisme pouvait être retourné contre l'auteur du Qoran et contre tous ceux, orientalistes ou non (2), qui prétendent y découvrir des arguments en faveur de l'universalité de l'islam. Mais, ajoutait prudemment ce recueil, « Mahomet n'a pas reçu le privilège de l'immortalité. S'il vient à disparaître, seriez-vous tentés de faire défection » ? (3). Ce désastre, on risqua de le voir réalisé, au lendemain du trépas imprévu d'Aboû'l-Qâsim, mort sans avoir pu assurer l'avenir de son œuvre.

Le Prophète arabe s'était flatté de connaître ses compatriotes, les mobiles habitants du désert. De bonne foi il avait pensé pouvoir déterminer la dose de religiosité, d'obligations morales, adaptée à leur fruste mentalité. La tentative échoua lamentablement. Cet échec explique sans

(1) Comp. Qoran, 2, 57.

(2) Cf. *Mo'dawia*, 420—427; Snouck Hurgronje, *Mohammedanism*, 45, estime que la question demeure ouverte. Voir aussi plus bas. Nöldke, *Der Islam*, V, 168, maintient la mission mondiale de l'islam et la conscience de Mahomet à cet égard. Cette thèse commence à perdre du terrain, au sein de l'orientalisme.

(3) Qoran, 3, 138.

doute l'inactivité de Mahomet, durant les deux dernières années de sa vie, son abandon de la Mecque, son oubli du pèlerinage, l'interruption des révélations qoraniques, pendant cette période décisive. Les Bédouins demeuraient inconvertissables. Le Qoran en convient sans détours. A la mort du Réformateur mecquois, en masse « ils tournèrent les talons à l'islam », انقلبوا على أعقابهم et se révoltèrent contre Aboû Bakr.

La défection de la *ridda* — ainsi la *Sira* qualifie ce mouvement — réduisit le groupe des Compagnons de Médine, divisés entre eux (1), à la peu enviable condition de chefs, de gradés, sans troupes à commander. Si l'on put conjurer alors l'éclipse totale du monothéisme qoranique, on en fut redevable à l'audacieuse initiative d'un noyau de citadins. Hardiment, sans en avoir reçu le mandat, ils prirent sur eux de continuer l'œuvre et, nous ajouterons dès maintenant, de compléter l'organisation ébauchée par le Prophète. La sanglante répression de la *ridda* attesta de quelle sombre résolution ces hommes se sentaient capables. S'ils réussirent, c'est parce que, comme le maître, « le prophète arabe », ils furent et restèrent Arabes; parce que, eux-mêmes sortis par leurs ancêtres d'un milieu bédouin, ils avaient su s'élever au-dessus de la mentalité et des conceptions bédouines. Compatriotes des nomades, alliés à leur chefs par les liens du mariage et des affaires, ces titres leur assuraient l'accès auprès des tribus. Citadins, trafiquants, banquiers, pour les avoir fréquentés de longue date, ils avaient, dans ce commerce ininterrompu, appris à connaître les côtés faibles de ces enfants solennels; ils s'étaient initiés aux moyens de réduire l'individualisme de ces natures violentes et cupides. Les relations d'affaires et de parenté leur permirent d'assister aux luttes mesquines où s'épuisait l'énergie de la race, mais en spectateurs désintéressés et cherchant à exploiter ces divisions au mieux de leurs intérêts. Les citadins du Hîgâz durent à leur primauté intellectuelle, à une moins rudimentai-

(1) Pour expliquer les dissensions entre 'Ali et le groupe d'Aboû Bakr, on suppose des divisions anciennes entre les clans qoraïsites de Hâšim, de Taim, de 'Adî. On essaie de la sorte d'atténuer le scandale des âmes faibles, *scandalum pusillorum*; Wâhidî, *Asbâb an-nozûl*, 208, 6.

re organisation sociale, d'avoir tenu sous leur dépendance ces éternels vagabonds supérieurs par le nombre et par la valeur guerrière. Se représente-t-on les Qoraišites sans leurs *Ahābīs*, les Tāifites sans les Hawāzin? Noyés dans la masse des nomades, les sédentaires ne peuvent se dissimuler cette cause d'infériorité (1). La mauvaise humeur des Bédouins suffisait pour les affamer ou ruiner leur commerce. Cette constatation leur inspirera l'art des compromis. Elle leur inculquera la nécessité d'entretenir des relations pacifiques avec les rudes habitants du désert, sans cesser de les mépriser (2).

Le triomphe de l'islam démontrera l'utilité de cette longue initiation diplomatique. Désormais les citadins deviendront l'âme mettant en mouvement la masse, demeurée jusque-là inerte, du monde bédouin. *Mens agitat molem*. Personne ne comprendra mieux ce rôle, ne s'y adaptera avec plus d'intelligente décision que les citoyens des villes du Hīgāz méridional (3). Ils fourniront les groupes, les instructeurs chargés d'encadrer, de discipliner ces futurs soldats de l'islam. L'auteur du Qoran abandonnera à ses continuateurs le soin d'inculquer aux Bédouins la maigre mesure de croyances, de pratiques cultuelles, adaptée à la nature de cette race batailleuse et pillarde. Sa mort imprévue leur imposera la tâche, à peine moins délicate, d'éveiller en ces individualistes l'idéal nationaliste, le sentiment de la solidarité arabe. Intervenant seule, l'impulsion religieuse fût demeurée impuissante pour entamer leur indifférence, pour ébranler leur passivité et les entraîner dans l'aventure des *Majāzi*, des conquêtes mondiales. Les citadins de la Mecque et de Tāif connaissaient la *'aṣabyya*, le nationalisme de tribu; ils sauront la transformer en *'aṣabyya* de race, en chauvinisme arabe. A la suite du Qoran, ils

(1) Ils en conviennent devant Mahomet : *إِنَّ الْعَرَبَ تَخْلُقُنَا مِنْ أَرْضٍ لَا جَمَاعَةَ عَلَيَّ خَلَافَتَا وَلَا* . Wāḥidi, *Asbāb an-nozoūl*, 255. Le ḥadīṭ paraphrase ici — comme souvent — le Qoran, 3, 26 : 28, 57.

(2) Ici encore Mahomet leur aurait donné l'exemple. Comp. Qoran, 49, 4, à l'adresse des Bédouins, au dire de l'exégèse traditionnelle.

(3) *حجازيون* . gens du Hīgāz ! (Aḡ., VI, 6, 1) Voilà comment au 1^{er} siècle les poètes des Hāriḡites — en majorité de Bakr et de Tamīm — qualifient les orthodoxes !

exploiteront la légende d'Abraham et d'Ismaël, ancêtres de tous les Bédouins. Mahomet avait limité son ambition à la conversion du Hîgâz. Ils le travestiront en prophète de l'humanité. Quand on considère l'indigente matière, sur laquelle ils durent opérer, on n'hésitera pas à qualifier de chef-d'œuvre l'ensemble de ces audacieuses évolutions. Leur adresse empêchera les Bédouins ombrageux de s'apercevoir qu'ils se laissaient mener par une minorité, la même minorité contre laquelle leurs poètes de la *ǧāhilyya* avaient élevé de si vibrantes protestations (1).

Malgré des dissentiments passagers, l'entente persistera entre les deux grandes fractions de la race arabe. Elle assurera le triomphe de l'islam et un siècle d'étonnants succès militaires. Nous allons donc étudier de plus près le milieu, où l'œuvre de Mahomet devait recruter ses plus intelligents auxiliaires, parmi les citadins du Hîgâz.

*
* *

Tāïf, la Mecque ! Par elles nous commencerons cette nouvelle randonnée à travers l'Arabie occidentale, pour compléter celle commencée dans le *Berceau de l'islam*. Je ne crois pas céder à un caprice, en juxtaposant de la sorte ces deux toponymes. Je me contente de répondre — on le verra — à l'invitation des Arabes, pour lesquels « la Mecque fait partie de Tāïf, et Tāïf de la Mecque » مَكَّةُ مِنَ الطَّائِفِ والطَّائِفُ مِنْ مَكَّةَ ; ainsi aimait à dire Mahomet (2). Telles Gand et Bruges, dans l'histoire mouvementée de la Flandre médiévale — on serait tenté de les appeler des villes-sœurs, tant leur histoire se ressemble et se compénètre. Dans les deux centres, on suit d'un regard scrutateur les vicissitudes de la vie politique, les oscilla-

(1) Cf. *Yazīd*, 38—55 ; nos *Aḥṭabīs* et *l'organisation militaire de la Mecque*, passim.

(2) 'Oǧaimī, *Aḥḥār Tāïf*, 10 b. Ce sigle désignera désormais احدى الطائفتين من اخبار الطائف. œuvre de حسن بن المرحوم علي الشهير بالمعيني, manusc. de la Biblioth. Khédiv. du Caire, marqué au catalogue, section Histoire, sous le n° 87 م. Dans ce recueil de *مجموعة Varia*, cette monographie de Tāïf occupe les pp. 7b — 22a. Sur l'autour, 'Oǧaimī, cf. Brockelmann. *Geschichte*, II, 392, où n'est pas signalée cette composition, laquelle ajoute peu à nos connaissances sur l'histoire ancienne de Tāïf.

tions du marché chez la voisine. C'est seulement après la reddition de la Mecque, que Tāïf, jugeant son indépendance compromise, songera à traiter avec Mahomet.

Chez les Bédouins du Tihāma et du Sarāt — nous le savons par le Qoran, Tāïf et la Mecque s'appelaient القريتان, les *deux villes* par excellence ; il faudrait peut-être ajouter : *Al-Makkatān*, « les deux Mecques » (1). Malheureusement les poésies, où la dernière locution se trouve conservée, nous paraissent d'une douteuse authenticité (2). Nous savons que dans les toponymes, les poètes affectaient parfois d'employer, au lieu du singulier, la forme du duel (3). Les fabricants de pièces apocryphes le savaient encore mieux que nous. Ce qu'ils ont prétendu, c'est attester d'une façon graphique les relations, la solidarité des deux cités. Celle-ci se trouvait renforcée, nous le verrons, par de nombreuses alliances matrimoniales et par la communauté des intérêts économiques. Ce fait était universellement reconnu. A chaque Qoraisite, à chaque Tāïfite de renom, le ḥadīṭ suppose des beaux-pères à Tāïf ou à la Mecque, قُرَشِي وَخَتَاهُ ثَقَفِيَانِ او ثَقَفِي وَخَتَاهُ قُرَشِيَانِ (4). Imposante était — nous le verrons plus loin — la liste des propriétaires mecquois (5), dans les monts du Sarāt ; et non moins, celle des

(1) Qoran. 43, 30 ; Ibn Hišām. *Sīra*, 519, 11.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 121, la pièce attribuée au légendaire Waraqa ibn Naufal est sûrement apocryphe. Celle citée, *ibid.*, 518—519, est pour le moins suspecte. C'est une réplique, *naqīḍa*, à une poésie, déjà suspectée au temps d'Ibn Hišām ; cf. 418, 1—2 : « aucun critique poétique ne la connaît, pas plus que sa *naqīḍa* ». Dans la phraséologie de cet auteur très circonspect, ce verdict équivaut à une condamnation ; cf. nos remarques dans *MFOB*, VII, 316—317.

(3) Ou même le pluriel : ainsi *Afūkil* = *Afkal* : Bakrī, *Mo'jam*, 116. *Marwātūn* = *Marwā* ; Ibn Hišām, 173, bas, (morceau apocryphe, composé de centons archaisants) ; Raqqatan = Raqqa. Ibn Qais ar-Roqayyāt (dans *Aḡ*. S. I, 45). Comp. dans *Aḡ*., X, 53, 1, d.l., « les deux Ḥiḡāz' » ; *Berceau*, I, 16, n. 3, « les deux Maśriq » dans le poète Ḡamīl, *Aḡ*., VIII, 94, 19 ; dans le Qoran, 55. 16, 17 et passim ; « les deux Naḡd » ; *ibid.*, 90, 10 ; *Koufān* = *Koufa* ; Moṭahhar Maqdīsī, *Livre de la Création* (éd. Cl. Huart), IV, 103 : *Kawāḍim* = *Kāzima* ; Dou'r-Roumma, *Divan*, (éd. Macartney), XXXV, vers 45.

(4) Hanbal. *Mosnad*, I, 381, 9 ; Wāḥidi, *Asbāb an-nuzūl*, 279.

(5) Azraqī, *Chroniken* (Wüst.). 70 ; I. S., *Ṭabaq.*, I^{er}, 52, 240 ; Yāqoūt, *Mo'jam*, Wüst., III, 497, lire جن au lieu de حل.

Tāqafites (1) possédant le titre de *halif*, alliés, qoraïsites, ou actionnaires et commanditaires des banques mecquoises, aux environs de l'hégire.

Ces considérations nous décident à étudier d'abord Tāif. C'est à peine si nous nous apercevons avoir quitté la Mecque, en nous arrêtant dans la cité des Tāqafites et dans les montagnes, dominant à l'Est le haram mecquois. Nous y retrouvons, presque à chaque pas, le souvenir, l'intervention des grandes familles mecquoises, les Omayyades, les Hāsimites, les Maḥzoūmites. Tāif, c'était encore la Mecque, mais dans un cadre plus riant que la « stérile vallée, où, entre de hautes montagnes noires, sans une goutte d'eau, sans un brin d'herbe » (2) se dressait l'édicule de la Ka'ba. C'était une Mecque champêtre, ventilée, où l'on respirait et vivait à l'aise. C'est seulement en redescendant les pentes du Sarāt, en se rapprochant du haram mecquois, après avoir quitté le territoire de Tāif, que cessait brusquement la succession de propriétés, de villas, de bastides qoraïsites. Cette halte aux abords de la cité sainte du Tihāma nous préparera à mieux saisir la caractéristique étrange de cette métropole qoraïsiste, ville unique en Arabie, dont seul le commerce peut justifier l'existence et la prospérité. Chemin faisant, nous aurons pris contact avec un coin inconnu des paysages du Hīgāz, achevé de nous convaincre que l'ensablement progressif, *fatal* — au sens de Winckler — ne menaçait pas toute la Péninsule : une thèse que nous avons discutée dans le *Berceau de l'islam*.

A vrai dire, si on les compare à leurs contemporains mecquois et médinois, les Tāifites ont fourni un bien mince contingent au groupe des premiers Compagnons de Mahomet. On aura vite achevé de les compter dans l'innombrable armée des *Ṣaḥābis*. A ces *Pères* de l'église musulmane, témoins et échos des traditions primitives, les plus anciens compilateurs de *Ṣaḥīḥ* et de *Mosnad* ont prêté leur propre curiosité et leur loquacité inépuisable. Tāqīf se trouve sous ce rapport largement distancée par

(1) Relatif de Tāqīf, tribu principale de Tāif.

(2) Qoṭb ad-dīn dans *Chroniken* (Wüstenfeld), III, 334.

mainte tribu du Ḥigāz, sans en excepter des tribus aussi déconsidérées que Ġifār et Daus (1).

Dans la littérature qoranique, les écrits appelés *Asbāb an-nozūl* prétendent expliquer les « occasions ayant motivé la révélation des versets ou des groupes de versets » et représentent un effort intéressant de l'exégèse musulmane pour suppléer à l'imprécision du Livre d'Allah. On sait la place envahissante prise par les Qorais et les Anṣārs dans ces recueils d'*Asbāb*. Or, l'ère des révélations se trouva pratiquement close, quand, un an avant la mort du Prophète, Ṭāif se décida à traiter avec lui. Aussi le nom de la cité figure-t-il à peine dans le *Tafsīr*, exégèse qoranique (2). Circonstance encore plus défavorable : un seul Ṭaqaḥite avait jusque-là représenté ses concitoyens dans l'entourage du Maître. C'était, convenons-en, une tâche particulièrement ardue de mettre en relief, dans l'interminable galerie des Ṣaḥābīs, des traits aussi ingrats que ceux de ce Moġīra ibn Ṣo'ba, traître, assassin et voleur. On a tenté de l'encadrer dans un cortège de prosélytes ṭaqaḥites. On pourra consulter à leur sujet la note 3 de cette page. Ce sont généralement des inconnus, aux dénominations, aux généalogies incertaines. Ces inconsistantes figures servent à masquer les vides, à dissimuler la résistance prolongée, opposée à l'islam par la *Mecque du Sarūt* (3). Il en fut de la sorte jusqu'au

(1) Il serait intéressant de découvrir le mohaddiḡ dausite ou azdite (peut-être à l'époque de la prodigieuse fortune des Mohallabides : A. Horaira est partisan des Marwānides !) qui a créé l'originale figure d'Abou Horaira et de son parrain dans la foi, Al-Ḥārīt ibn aṭ-Ṭofail ; cf. *Aḡ.*, XII, 53—57. Abou Darr, le Ġifārīte, est une création de la Šī'a. Sur la douteuse réputation des B. Ġifār, cf. nos *Aḡābīs*, 428.

(2) D'après Wāḥidī, *Asbāb*, 32, Qoran, 2, 163 regarderait Ṭaqīf.

(3) Compagnons ṭaqaḥites anonymes ; Wāḥidī, *Asbāb*, 91, 1, ou légendaires, comme Rāfi' ibn Yazīd ; *Osd*, II, 160 ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 170—174 l'insignifiant *mosnad* du Ṭaqaḥite Ya'li ibn Morra (dédoublé dans *Osd*, V, 129), collection de légendes fantastiques ; cf. Ibn Ḥaġar, *Iṣṭabā* E., III, 669, n° 9361. Aḥnaś ibn Šarīq adversaire du Prophète à la Mecque (Ya'qūbi, *Hist.*, II, 23) ḥalīf très influent مطاع chez les Banoū Zohra (voir plus loin), du nombre des مودة قلوبهم ; sa conversion est contestée. Ibn Ḥaġar, *Iṣṭabā* E., I, 25—26, n° 61. Le Ṭaqaḥite Sa'īd ibn 'Obaid accompagne Mahomet au siège de Ṭāif : discussion pour ses droits au titre de Ṣaḥābī : Tab., *Annales*, I, 1674, 2—3 ; Ibn Ḥaġar, *Iṣṭabā* E..

meurtre du sympathique 'Orwa ibn Mas'oud. Aussi a-t-on essayé de transformer en martyr de la cause islamique ce personnage, victime de rancunes locales, des rivalités politiques, divisant Guelfes et Gibelins de Tāif (1). Cette cité ne pouvait décentement accepter d'être représentée exclusivement dans les ménologes primitifs par le compromettant Moğira. Elle chargera ses *mohaddith*, traditionnistes, de lui découvrir des acolytes plus décoratifs, sinon plus authentiques.

Les Tāifites figurent donc les *ouvriers de la onzième heure* et leur influence sur les premiers débuts de l'islam paraît négligeable. Lorsque, à la suite de laborieuses négociations, où l'on constate l'absence de toute spontanéité, ils se décidèrent à l'accepter, la faculté d'inspiration créatrice du Prophète se trouvait épuisée. Retiré à Médine, il se contenta d'y recevoir les députations des Arabes, « de noter la réalisation du triomphe promis par Allah, de compter les foules s'empressant d'embrasser le *din* d'Allah, (2) اذا جاء نصر الله والفتح ورايت الناس يدخلون في دين الله افواجا ». L'adhésion des Tāifites lui parut d'un heureux augure. A ces néophytes, il manqua la souplesse, j'allais dire, la crédulité des naïfs Anṣārs. Encore moins purent-ils se prévaloir de l'avantage — si adroitement exploité par les Qorais — d'avoir vu grandir parmi eux l'auteur du Qoran. Par bonheur l'intelligence politique leur permit de suppléer à l'infériorité où devait les placer leur tardive adhésion, si âprement marchandée (3). Dans la tâche d'organiser, de façonner les Bédouins, en la qualité d'entraîneurs d'hom-

II. 49-50, n° 3273. 'Oṭmān ibn Rabi'a, Ṣaḥābī taqafite obscur; Ibn Ḥağar, *op. cit.*, E., II. 459; autre (inconnu au même auteur) Ḥanbal, IV, 8-10, il s'agit de Aus ibn Abi Aus (forme suspecte de filiation!) ou Aus ibn Ḥoḷaifa; ḥadīṭ de 'Oṭmān ibn Abi'l-'Aṣi; *ibid.*, IV, 21-22. Ibn Ḥağar (s. v.) connaît seulement un Ṣaḥābī qoraisite de ce nom; Ibn Ḥanbal n'indique pas sa généalogie. Autres Ṣaḥābīs de Tāif, chez Ibn Ḥanbal. *op. cit.*, III. 416-417. Sur Sofīān ibn 'Abdallah cf. Ḥanbal. *op. cit.*, III. 413; Ibn Ḥağar. *op. cit.*, E., II, 54, n° 3315. Pour Abou'l-Baṣīr, cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 750-752; 753.2.

(1) Voir plus loin; on le compare au Christ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 206. On en fera autant — à défaut du sayyid Ġailān — pour les fils de ce dernier: *Ağ.*, XII, 45; *Osd.*, IV, 43.

(2) Qoran, sourate 110.

(3) Voir plus bas, chap. VI: *La religion à Tāif*.

mes, ils se sont avancés au tout premier rang. Il suffit de nommer ici Moğîra, Ziād, Hağğāğ (1), les nombreux collaborateurs taqafites de ces hommes d'Etat, enfin l'extraordinaire Molytār, la figure la plus originale du premier siècle de l'hégire, dont l'influence sur les Bédouins laisse dans l'ombre celle exercée par Mahomet et les hommes du Triumvirat.

Ces personnages ont plus contribué à la diffusion, au raffermissement de l'islam que des centaines de Ṣaḥābīs incolores, leurs contemporains, largement exaltés par les *Ṭabaqāt*. Jusque dans les *Manāqib*, un observateur attentif peut découvrir des essais de synthèse historique, condensés dans un ḥadīṭ, et généralement attribués à Mahomet. Au siège de Ṭāif, invité à maudire la tribu rebelle, le Prophète aurait prié Allah « de convertir Taqīf et par leur entremise de raffermir les autres musulmans, اللّٰهُمَّ اَعِدْ ثَقِيفًا وَاَنْبِيتْ جَم » (2). Ces autres représentaient la masse des nomades, dont l'éducation islamique restait à faire. En cette rude tâche, les Ṭāifites dépassèrent de bien loin les Médinois, placés dans des conditions par ailleurs si favorables. De bonne heure, les Taqafites — ainsi appelés du nom de la principale tribu de Ṭāif — comprirent la nécessité de se joindre au groupe des Qoraisites, maîtres du califat, de se déclarer leurs auxiliaires, au lieu de s'engager, comme les Anṣārs imprévoyants et boudeurs dans une opposition sans issue. En agissant de la sorte ils ne faisaient que continuer — nous le verrons — les traditions politiques de leur cité natale. Leur habileté, leurs talents de gouvernement ont contribué, pour une part notable, à assurer la prospérité de la brillante période omayyade, le siècle de la grande expansion islamite.

A la suite des auteurs musulmans, les orientalistes (3) s'obstinent à reconnaître dans le calife 'Omar le fondateur de l'empire arabe. Cette conception a achevé d'embrouiller l'écheveau, extraordinairement compliqué

(1) Comp. notre *Ziād ibn Abīhi*, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'āwīa I, extrait de *Rivista degli studi orientali*, vol. IV.

(2) 'Oğaimī, *op. cit.*, 12 a.

(3) Voir p. ex. D. B. Macdonald, *Development of muslim theology, jurisprudence and constitutional theory*, 14 etc.

de la primitive histoire de l'islam. Dans la réalité des faits, 'Omar ne se montra pas meilleur souverain que 'Otmān. S'il gouverna, ce fut au milieu de l'anarchie ; il en mourut victime et, après lui, ses deux successeurs. Les Arabes refusaient de comprendre que, pour continuer l'œuvre politique de Mahomet, une autorité centrale s'imposait et que cette autorité ne pouvait être assumée que par la tribu de Qoraiś. Dans cette lutte contre l'indiscipline de leurs sujets, s'était usé le prestige des « justes califes, الراشدون », impuissants à dompter l'individualisme des nomades (1). Avec l'avènement des Omayyades, tout change de face : à eux revient la constitution définitive du califat, l'instauration d'un pouvoir souverain. Mo'āwia, Yazīd, 'Abdalmalik, Walīd, ces noms fameux résument cette période. Or, à côté de ces souverains qoraiśites, on peut être sûr de rencontrer invariablement des lieutenants ṭaqafites. Seuls parmi les Arabes, les Qoraiśites possédaient le sens gouvernemental. Leur hégémonie devenait une nécessité politique. L'éloquence plus désintéressée des Zīād et des Ḥaġġāġ, leur dévouement sans bornes, réussiront à faire admettre le primat de la tribu privilégiée et leur fermeté achèvera de l'imposer à l'individualisme bédouin.

Depuis le règne de Mo'āwia, Tāif conserva donc le privilège de fournir les Richelieu arabes, dont l'objectif sera d'établir, de consolider la *ḡamā'a*, l'unité de l'islam. Sous Walīd I, au moment où l'empire arabe atteignit son apogée, le plus grand homme du règne, ce n'est pas le monarque qoraiśite, mais le ṭaqafite Ḥaġġāġ. A la collaboration des Omayyades et de leurs ministres de Tāif est due, en majeure partie, la fondation du califat arabe, organisme politique dont la ruine aurait pu compromettre, au premier siècle, l'avenir de l'islam. Cette constatation nous amène à deviner, dès maintenant, l'influence exercée par les habitants de Tāif sur les destinées de la religion musulmane.

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. III. 57—60. Tab., *Annales*, I, 2907—2914.

LA RÉGION DE ṬĀĪF

La chaîne du Sarāt. — La distance, les routes entre la Mecque et Ṭāif. — Site de la ville. Les environs. Extension du territoire. — Le mont Ġazwān. — Pâturages et forêts. — Hameaux et centres de culture. — Propriétés qoraisites. — Al-ʿArġ, Lyya, Rokba. Al-Wahṭ; Al-Waġġ et son sanctuaire. — Le creusement des puits.

A maintes reprises, nous avons eu l'occasion de mentionner le Sarāt, la chaîne montagneuse, s'allongeant parallèlement à la Mer Rouge. Cette massive épine dorsale, frontière naturelle entre le Naġd et le Ḥiġāz (1), s'incline, du côté de l'occident, vers les steppes grises du Tihāma, vers les terres chaudes et encaissées du Ġaur. La façade orientale du Sarāt domine les plateaux ventilés de l'Arabie centrale. L'érosion séculaire y a pratiqué d'innombrables brèches, creusé des cirques, percé des défilés. Ces trouées facilitent les communications entre les tribus de l'intérieur et les cités commerçantes du Ḥiġāz (2). L'activité sismique a

(1) Ibn al-Kalbī rattachait Ṭāif au Naġd; Bakrī, *Mo'ġam*, 8, l. 14. On place Ṭāif dans la mouvance des Laḥmides de Ḥīra; Ṭab., *Annales*, I, 958, 15. L'origine de cette attribution provient sans doute des vers (apocryphes ?? *من مصنوعات ابن الكلبي*, *Aġ.*, XVIII, 161, 4 d. l., cités *ibid.*, p. 161, 4, 15, par ex.

كانت اتارة قومو لمحرّق زمنا وصارت بعد للنعمان

De là, l'extension du pouvoir des Laḥmides إلى الطائف وسائر الحجاز ومن فيها من العرب (Ṭab., *loc. cit.*) comme à l'époque de l'inscription de Namāra, où elle représente une réalité.

(2) On appelle *manāqib* ces trouées, الثنايا الغلاظ بين نجد وتهامة; Bakrī, *Mo'ġam*, 544. Sur la façade orientale et occidentale du Sarāt, voir Hamdānī, *Ġazāra*, 127, bas.

secondé ce travail de démolition, produit un entassement d'arêtes, de sommets, d'aiguilles et de tables, qui semblent monter à l'assaut du ciel. Entre les tronçons de la chaîne confuse, de larges wādis, se frayant passage, ont accumulé le dépôt de leurs sédiments, avant d'aller porter à l'Erythrée le tribut problématique de leur cours intermittent.

Peu avant d'atteindre la latitude de la Mecque, vers le point où, par dessus la dépression de 'Arafa, la verte vallée de Na'mān (1) étale ses bouquets d'acacias-arāk (2), le Sarāt gagne en hauteur et aussi en régularité. La chaîne se redresse brusquement pour former une véritable muraille rocheuse. Son sommet ou *dos* — tel serait le sens de *sarāt* (3) — atteint une altitude moyenne de 2000 mètres (?), comme le Liban syrien, dans lequel les géographes arabes croient reconnaître le prolongement septentrional de la chaîne arabique. Son hypsométrie croît à mesure que le Sarāt se raccorde aux massifs tourmentés, déployés en éventail, du Yémen. Il prend alors le nom des tribus locales. Ainsi on cite le Sarāt de Daus, de Baḡila, des Azd (4); modestes confédérations bédouines, qui occupent les plateaux et chaînons secondaires.

Dans la partie nord de cette section du Sarāt, une des cimes les plus élevées—on l'évalue à environ 3000 mètres(?)—serait le mont Gazwān (5). Pour l'Arabie, c'est presque la nature des Alpes, puisqu'on y observe la congélation de l'eau (6). Avec sa ceinture de jardins, situés à trois ou

(1) Appartenant au territoire de Tāif et située dans le Sarāt; Aḡ., VI, 25; *Chroniken* (Wüst.) III, 336.

(2) Mentionnés encore par Burekhardt, *Voyages*, I, 81; cf. *Berceau*, I, 69; Hamdānī, *Gazīra*, 153, 4. Dans Aḡ., II, 80, 6, lire *Sarāt* au lieu de *Šarāt* (dans le pays d'Edom). Cette dernière confusion est fréquente dans nos textes.

(3) Comp. Yāqūt, E. V, 59 : on dit *سراة القري* et *سراة الطريق*, expliqué par *مَتْن*, *dos*.

(4) Yāqūt, E. V, 59, 60; Hamdānī, *Gazīra*, 121.

(5) Il domine la ville; L. Rochos, *Dix ans à travers l'Islam*, (1834-1844), p. 329. Ce nom englobe tout le massif montagneux de la région taqafite; Yāqūt, *Mo'gam*, W., III, 798; Iṣṭahṛī, *Géogr.* (éd. de Goeje), 19. Hamdānī, *Gazīra*, 49, 2, l'appelle *جبل عرفة العالي*, « la haute montagne dominant 'Arafa ». Bakrī, *Mo'gam*, l'a omis; son attention se borne aux toponymes mentionnés dans la poésie et le ḥadīṭ.

(6) Iṣṭahṛī, *loc. cit.*; Maqdisī, *Géogr.*, 79, 9; Tamisier, *Voyage*, I, 291, 292.

quatre kilomètres de l'enceinte urbaine, la ville de Ṭāif se développe dans une plaine sablonneuse que limitent en fer à cheval des contreforts détachés du Gazwān et s'ouvrant dans la direction de la Mecque (1).

Entre cette ville et Ṭāif, la distance se trouve diversement évaluée. Les auteurs arabes parlent de deux ou trois *marḥala* (2)—*marḥala* formait l'étape ordinaire du voyageur ou du chamelier (3); halte journalière, souvent déterminée par la présence de l'eau. Heureusement, dans le Sarāt, les points d'eau et de pacage se rencontraient plus rapprochés que dans les steppes brûlées du Tihāma (4). Pour les communications entre les deux principales agglomérations du Ḥiǧāz méridional, la longueur de l'étape dépendait de la route choisie. Or, de la Mecque à Ṭāif, conduisait une coursière طريق مختصرة (5), vraisemblablement celle passant par Kodā, grimpe rude et rocailleuse. Le topographe mecquois, Qoṭbaddīn en parle avec effroi. Le poète 'Omar ibn Abi Rabī'a l'utilisait, quand une aventure amoureuse réclamait le trop galant Maḥzoūmite au pays de Ṭāqīf (6). Maqdisī, le géographe, amateur de l'autopsie et des

(1) Cf. Burekhardt, *Voyages*, I, 110; Tamisier, *op. cit.*, I, 271 - 272.

(2) Maqdisī *op. cit.*, 212; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 359; Ya'qoubī, *Géogr.*, 316, 9. (Iṣṭahri, *op. cit.*, 19, 9 manque de précision); Ibn Rosteh. *Geogr.*, 184; Ibn Ḡobair, *Travels*² (de Goeje), 122, 3. Burekhardt parle de trois journées (ou de 72 milles), comme Ibn Ḡobair, *loc. cit.* lequel ajoute على الرفق والسرعة, donc trois petites journées. Cf. Snouck Hurgronje, I, 27.

(3) Comp. remarques de *Chroniken der Stadt Mekka*, Wüst. III, 79, 15-20. Pour l'appréciation très variable de la *marḥala*, voir Maqdisī, *op. cit.*, 106, 11. Le *Handbook of Arabia*, (Londres, 1920), I, 126 évalue à 75 milles la distance entre la Mecque et Ṭāif et « à environ 5.000 pieds » l'élévation de cette dernière ville.

(4) Burekhardt, *Voyages*, I, 84, 85, 87; Bakrī, *Mo'gam*, 636, d. 1.

(5) Hamdānī, *Ġazīra*, 121, 7; Bakrī, *op. cit.*, 544. Pour la double route, cf. Burekhardt, *op. cit.*, I, 85, 91, 115; Wāqidi, *Maǧāzi* (Well.), 251; Hamdānī, *loc. cit.*, Maqdisī, *Géogr.*, 112, 3-4.

(6) Aǧ., I, 85, 18. Pour les deux routes, L. Roches, 316, ne parle que de deux journées; Tamisier, I, 352 compte un maximum de 25 heures. Dans ma précédente notice, consacrée à Ṭāif, je ne suis donc trompé, en ne parlant que d'une « forte journée » pour la distance entre Ṭāif et la Mecque.

mensurations exactes, a noté les deux itinéraires, nécessitant alternativement deux ou trois étapes.

Dans ses récits si vivants, il arrive souvent à l'auteur de l'*Aḡānī* de sacrifier au pittoresque des détails la précision topographique. Par endroits aussi, cette imprécision provient de l'incorrection du texte qui nous a été transmis. Nous aurons à utiliser la notice consacrée par l'*Aḡānī* à Al-'Argī, un Omayyade poète, lequel, condamné à la détention perpétuelle, plagiera, sans s'en douter, l'exclamation de Néron : *Qualis artifex pereo*, اضاعوني واي فتي اضاعوا, (1). Al-'Argī doit son nom au village d'Al-'Arg, dans la région de Tāif. Al-'Arg devait se trouver à une faible distance de cette ville, puisqu'on le signale toujours dans les alentours et parmi les « dépendances » immédiates de Tāif. De 'Arg, on se rendait en cette ville pour y assister à la prière du Vendredi (2). Par ailleurs l'*Aḡānī*, dans un passage fort contourné, semble indiquer Al-'Arg, comme dominant la Mecque (3). Ce renseignement doit s'interpréter comme celui à propos du Ġazwān, quand on l'appelle « la haute montagne de 'Arafa ». Ġazwān désigne ici le massif montagneux, voisin de Tāif, sans doute le « Djebel Kora » de Burekhardt, d'où ce voyageur a « discerné Ouadi Muna ». 'Arg aurait donc occupé, pensons-nous, le rebord extrême d'un palier surélevé, sorte de belvédère dominant le *ḥaram* mecquois (4), mais

(1) *Aḡ.*, I, 165.

(2) *Aḡ.*, I, 156, d. 1. Toujours appelé عريج الطائف ou قَيْل الطائف ; *Aḡ.*, I, 154 ; Qotaiba, *Poesis*, 365, 3. 'Oḡaimī ne la connaît plus. Serait-ce le *Ras el Kora* de Burekhardt, I, 86 ? 'Orwa ibn Mas'ūd met seulement cinq jours entre Médine et Tāif. C'est un *record* ; il doit attester le zèle du néophyte, désireux d'amener ses compatriotes à l'islam.

(3) *Aḡ.* I, 155, 2-3. Il faut lire فُتِيَ et non فُتِيَ et remplacer le chiffre «trois» ثلاث par «trente-trois». Sur Fotoq, cf. Yāqoūt, *Mo'jam* (Wüst.) III, 850-851, une قرية dans les «dépendances de Tāif», Hamdānī, *op. cit.*, 187, 11. Un autre Al-'Arg se trouve entre Médine et la Mecque. I. S. *Tabaq.* I⁴, 157, 20. Hamdānī, 187, 13 place Tāif, Fotoq et la Mecque sur la même latitude.

(4) Yāqoūt, E. VI, 141 proclame 'Arg اَزَل بلاد تهامة ; affirmation difficilement conciliable avec son élévation et sa proximité de Tāif. Comprenez : entrée du Tihāma ? Comp. Burekhardt, *Voyages*, I, 85, 91, 115. De la Mecque, on se rend à âne à Tāif ; Ibn Hišām, *Sīra*, 272, bas ; cf. Burekhardt, *op. cit.*, I, 100.

qu'on ne pouvait atteindre qu'en suivant les interminables lacets des pistes, serpentant à travers la montagne et qui formaient, « les deux étapes montagneuses », مرحلتين في الجبل, de Maqdisi (112, 4).

*
* *

Dans l'Arabie occidentale, on eût difficilement imaginé une région plus pittoresquement variée que les environs de Ṭāif : succession de vallées fertiles et bien irriguées, de pentes verdoyantes, où la culture des céréales alternait avec celle des arbres fruitiers et les bocages forestiers. Les montagnes voisines offraient des pâturages estimés (1). Leurs forêts étaient fréquentées par les bûcherons, les charbonniers et aussi par les goudronniers et les résiniers. Ceux-ci recueillaient le suc des arbres à gomme ; ils extrayaient des conifères, couvrant les versants du Sarāt, le goudron (2), remède employé avec succès contre la gale du chameau (3).

Ces manœuvres s'y rencontraient avec des bandes de chasseurs, arrivés de Ṭāif et parfois de la Mecque, en compagnie de leurs meutes, de leurs faucons et de leurs guépards (4). La vie, le mouvement régnant partout, et jusqu'au sein des forêts, contrastait agréablement avec le

(1) Hamdānī, *Ġazīra*, 120—21 ; *Chroniken*, Wüst., II, 75—76. Pour les environs de Ṭāif, voir Tamisier, *Voyage*. I. 295—355 et Burekhard, *Voyages*, I, 84—89. Comp. Périer, *Al-Ḥadjdjādj*, 1—2 ; Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 22 ; Ūḡaimī, *Aḥbār Ṭāif*, 20 a., etc.

(2) قطران peut également désigner une substance odorante pour les fumigations si appréciées des Arabes. Cf. Van Hoonacker, *Introduction de l'encens dans le culte de Jahveh* dans *Rev. bibl.*, 1914, 173—174. Pâturages ; *Aḡ.*, XVIII, 159, 3.

(3) Comp. *Naqī' al-Ġarīr*, 183 : جُزِبَ الجمال بها الكُثَيْل المَشْمَلْ ; scolion : الكُثَيْل القطران (cf. 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XXII, 1, عزعر et بان dans le Sarāt). La comparaison est familière aux poètes ; Ḥoṭai'a, *Divan*, XXIII, 13 (notes de Goldziher) ; Qais ibn al-Ḥaṭīm, *Divan*, VII, 8 ; autres citations dans Salhani-Haffner, *Aldād*, 17, bas ; 18, haut ; 137, bas ; Aḥṭal, *Divan*, 24, 1. Comp. Balāḍorī, *Aṣrūf* (Ahwardt) 9, 4 d. l. ; autres allusions, *Aḡ.* XII, 14, 1. 14, XIII, 136, 8. Conifères dans le Sarāt ; Tamisier, *Voyage*, II, 33, 96, 113.

(4) فهرد, notice d'al-'Arḡi ; *Aḡ.*, I et VIII, 145 ; pour la chasse au guépard, cf. *Aḡ.*, IX, 82.

silence, planant sur les mornes solitudes du Tihāma et de la région mecquoise.

En sortant de Tāif, du côté sud-ouest, par le Bāb as-salāma, on rencontre de nos jours le hameau de Salāma, un ancien faubourg distant d'une dizaine de minutes, auquel cette porte doit son nom. La mère du calife 'abbāside Moqtadir y posséda une propriété, *ḥā'iṭ*. Les descendants d'Ibn 'Abbās s'étaient fixés à Salāma, dans les environs presque immédiats du sanctuaire élevé à leur ancêtre (1).

Quelle était l'extension du territoire relevant de Tāif ? D'après une donnée du Qāmoūs, « le premier village rencontré s'appelait Loqaim (2) et le dernier Al-Waḥṭ, » (3). Loqaim se trouvait, nous le savons, sur la route de Syrie et Al-Waḥṭ, au sud-est de Tāif. C'était un grand village, mais d'origine moderne, avec des puits, des jardins et des champs de céréales (4). Ces précisions ne nous avancent guère, la distance exacte de ces localités, par rapport à Tāif, n'étant nulle part indiquée d'une façon bien nette. Je propose d'identifier Al-Waḥṭ (5) avec le toponyme « Ouahad », mentionné par Maurice Tamisier (*Voyage*, I, 330). « C'est, assure-t-il, le dernier des environs de Taïffa ». D'après les indications assez vagues de ce voyageur, il faudrait le placer à une heure et demie de cette ville.

Au pied du mont Ġazwān, après des vergers et des champs où « chaque feuille, chaque brin d'herbe se couvraient d'une rosée balsamique » (Burckhardt), sur les plateaux, rafraîchis par les brises du Naġd, par les émanations résineuses des conifères, dans le creux des vallons, s'élevaient des hameaux (6), modestes agglomérations de fermes et centres de cultu-

(1) Ḥamdānī, *op. cit.* 121, 5 ; Yāqoūt. *Mo'jam*, Wüst III, 113 ; Tamisier, *Voyage*, I, 272, 320.

(2) وهي على رزن زبير, 'Oḡaimī, *man. cité*, 20, a. Pas dans Yāqoūt ni dans les anciens géographes. 'Oḡaimī n'est intéressant que pour la topographie moderne de Tāif. Pour l'antiquité, il puise dans les sources littéraires, comme nous.

(3) Cité dans 'Oḡaimī, *op. cit.*, 8, a.

(4) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 20 a.

(5) 'Oḡaimī, *op. cit.* 20, a le place « a trois milles au sud de Waġġ » qu'il identifie vraisemblablement avec Tāif.

(6) Cf. Burckhardt, *Voyage*, I, 86, 87.

re : Al-‘Arg̃, Al-Baq̃, Al-Waḥṭ, Ġildān ou Ġildān (1) ; cette dernière un *ḥimā*, une plaine fertile et « unie comme la paume de la main » (2). ‘Arg̃ était un vrai village, قرية جامعة. Il faut en dire autant de Waḥṭ (3), lequel surveillait les vastes vignobles du voisinage. C’était également le rôle d’Al-Lyya (4), fortin appartenant au chef hawāzinite, Mālik ibn ‘Auf (5). Ces agglomérations paraissent avoir eu une existence fort éphémère. C’est à peine si certains toponymes (6) ont survécu. Ainsi Burckhardt (II, 221)

(1) *Aḡ.* I, 157, 158, et la notice d’Al-‘Arg̃, *passim*. Bakrī, *Mo’ḡam*, 241 : Hamdānī, 187, 15. Dans *Aḡ.*, XVIII, 159, 3—4 lire جلدان au lieu de خلدان ; Yāqūt W., I, 489, 625, 823 ; II, 81, 99 situe Ġildān entre « Al-Lyya et Basal » (et non *Sabal*, comme *ibid.* II, 99). Burckhardt, *Voyages*, II, 221 place « Bisel, à peu près deux heures au sud de Lié (Lyya) » Lire جلدان non خلدان dans Ibn al-Aṭīr, *Kāmil* E. I, 289. Comp. Yāqūt, W., II, 81 et les vers de Mālik ibn ‘Auf : من بطن ليّة وجدان (d’ici l’on aura déduit l’existence du fortin de Mālik) ; *Aḡ.*, XIII, 3. I. 13.

(2) Contesté entre nomades et citadins ; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289, 8.

(3) *Aḡ.*, XVIII, 211, Yāqūt. *Mo’ḡam*, E. VI, 141.

(4) Comp. Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 599 d. à vocaliser *Lyya* au lieu de *Layya* (comme a l’édition). Sur la carte jointe au 2^e vol. de Tamisier, « Lyeh » est placée au sud-est de Ṭāif : la première station de l’itinéraire suivi par l’auteur, (II, p. 5) au midi de cette ville, à « quatre heures de marche », d’après Burckhardt, *Voyages*, II, 221. Hamdānī *op. cit.* 121, 1, 4 place Lyya et Ġildān « à l’est de Ṭāif », mais Ġildān « dans la direction du Naǧd ». La « station » de Fotoq est encore plus vers l’est ; Hamdānī, 187, 12—15. Entre Lyya et Basal, (*Bessel* chez Tamisier), ce voyageur a mis six heures ; *Voyage*, II, 9. Sur ces deux toponymes, voir la carte jointe à Jomard, *Etudes géogr. et histor. sur l’Arabie*, Paris, 1839.

(5) On y vénère un souvenir du Prophète اثير في حجر يقال انه اثير ناقة النبي صامر ; ‘Oḡaimī, *op. cit.* 14, a. Vers de Ḥafaf ibn Nadba ; Yāqūt, E. III, 122 : IV. W. 376—77, *Chroniken* W. II, 47. Ṭab. *Annales*, I. 1670—71, I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 110, 4, Ibn Hišām, *Sīra*, 851, 2 (à ajouter à l’index s. v. *Lyya*).

(6) I. S. *Ṭabaq.*, V, 376, 23 : نبأة من ارض الطائف, avec les graphies نبأة et نبأة ; Ḥanbal *Mosnad*, III, 416 ; Bakrī, *Mo’ḡam*, 573. Autres toponymes de la région sans indication de distance ; Yāqūt, W, I, 164, 170, 370, « Baḥra entre Ḥonaiu et Ṭāif ». *ibid.*, I, 506, toponymes placés « entre la Mecque et Ṭāif ». Bakrī, *Mo’ḡam*, 827, 1 a d. 1. D’après Yāqūt, E. III, 116, *Ġaḥn* serait ناحية بالطائف (c. à d. dans la région de Ṭāif), parce que ce toponyme figure dans le vers du ṭaqafite Nomairī. Bakrī abuse également de ce critère ; voir son *Mo’ḡam*, 523, s. v. مركوب. *Daḡnā*, environs de Ṭāif ; Fākihī, *Chroniken* W., II, 48, bas.

connaît Lyya — il orthographie *Lié* et *Laïa* — « un ouadi avec un ruisseau, de beaux jardins et beaucoup de maisons ». Tamisier (II, 5) y a noté « une forteresse flanquée de tours... des jardins pareils à ceux de Taïffa » et enfin « une grappe (sic) de maisons ». Quant aux autres noms de lieu, géographes et encyclopédistes — comme Yāqoût et Bakrī — essaient de les localiser par le procédé empirique qui leur est habituel. Pour qu'ils se croient le droit de placer, aux environs de Ṭāif, un toponyme, il leur suffit de l'avoir découvert dans un poète ṭaqafite ou de la région ṭaqafite. Au I^{er} siècle de l'hégire, le village d'Al-Wahṭ n'était plus que l'ombre de ce qu'il fut, au temps où 'Amrou ibn al-'Aṣi en avait fait le plus riche domaine du Sarāt (1).

A défaut de centres importants, on rencontrait partout dans la campagne de florissantes exploitations agricoles, cultivées pour le compte des Ṭaqafites, ou propriétés des riches banquiers de Qoraïs. Les grandes familles de la Mecque tenaient toutes à posséder un lopin de terre dans la région de Ṭāif. On voyait des octogénaires — tel le père de 'Amrou ibn al-'Aṣi — escalader la rude montée du Sarāt, moitié à pied, moitié à âne, pour venir surveiller sa vigne de Wahṭ (2).

La Tradition répugne à reconnaître la condition modeste des intimes amis, des principaux auxiliaires de Mahomet. Ainsi elle s'efforce de rattacher le futur calife 'Omar, sinon à l'aristocratie, du moins à la riche bourgeoisie de la Mecque. Sa mère aurait été une Maḥzoūmite. Or, devenu calife, 'Omar exprimera le regret que l'indigence de son père, Al-Ḥaṭṭāb, n'ait pu lui procurer un pied à terre, près de Ṭāif. De grand cœur il se dira « disposé à échanger une bicoque, aux environs de Ṭāif contre dix palais en Syrie ». C'est là un des nombreux ḥadiṭ inventés par le patriotisme des Ṭāifites, mais attestant une réalité indiscutable, à savoir

(1) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 20, b, à propos de Wahṭ : بهذه القرية مزارع وعين كبيرة إلا أنها الآن ضميعة و: بستانها المذكور فلم يبق على مقفار ما كان عليه. Au temps de Tamisier, en 1834, modeste exploitation agricole ; *Voyage*, I, 350. Sans doute « le village El-Wahab », lire « Wahat » que le *Handbook of Arabia*, I, 127 place au N. E. de Ṭāif.

(2) Balāḍorī, *Ansūb*. 84 b; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 272, bas.

le prix attaché par leurs voisins de la Mecque (1) — il n'en va pas autrement de nos jours (2) — aux terres du Sarāt (3). Le même 'Omar ne tardera pas d'ailleurs à y acquérir le vaste domaine de Rokba qu'il transmet à ses descendants (4). L'orthodoxie en a profité pour lui faire exalter la sainteté de la Mecque. « Un péché à la Mecque, aurait-il affirmé, m'inspire plus de crainte que 70 transgressions à Rokba ; لَخَطِيئَةٌ أَصِيبُهَا بِمَكَّةَ أَعَزَّ عَلَيَّ مِنْ سَبْعِينَ خَطِيئَةً أَصِيبُهَا بِرُكْبَةٍ » (5). A Tāif, les financiers qoraïsites aimaient à venir goûter les plaisirs de la vie champêtre. Parfois même ces arrière-cousins des Bédouins du Tihāma s'y sentaient repris par la nostalgie de la vie nomade. Ainsi nous voyons, au premier siècle de l'hégire, le grand seigneur omayyade, l'excentrique poète Al-'Argī, « conduire en personne ses chameaux à l'aiguade, couvert d'un grossier caban », puis le lendemain, après s'être baigné, accueillir ses amis, vêtu d'un *complet* (6), valant 500 dinārs :

يَوْمًا لِأَصْحَابِي وَيَوْمًا لِلَّيْلِ مدرعة يَوْمًا وَيَوْمًا سِرَال (7)

(1) En même temps que Al-'Argī, un autre 'Oṭmānide, mari de Sokaina, possède à 'Arg une ضيعة, abritant un harem considérable : cf. *Aḡ.*, XIV, 166, 6 d. l. *Aḡ.*, I, 88, 6 : ضيعة d'un Gómāhite près de Tāif. Autres « châteaux » de Qoraïs dans la région de Tāif ; *Aḡ.*, I, 155, haut.

(2) Tamisier, *op. cit.*, I, 169—355. On fait affirmer par Mo'āwia que « dix maisons au Ḥigāz l'emportent sur vingt en Syrie » ; Al-Mottaqī, *Kanz al-'omnūl*, (Haidarabād, 1313 H.), VI, 256, n. 4620.

(3) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 9 a ; *Montahab Kanz*, V, 351.

(4) On le place parfois près de 'Okāz où les descendants de 'Omar conservèrent des possessions ; Bakrī, *Mo'gam*, 408, 2 : 661, 13 ; autres identifications, Yāqoūt W. II, 809 ; 'Oḡaimī, *Aḡbār Tāif*, 9 a, lequel écrit بركة, bassin, et se contente de copier ses prédécesseurs ; Azraqī, W., 363, 5 d. l. ; 366. Naḥb ('Oḡaimī, *op. cit.*, 21 a épèle *Naḥīb*) près de Tāif ; Tab., *Annales*, I, 1573 ; *Gubā'igb.* autre toponyme taqafite ; 'Oḡaimī, *op. cit.*, 21 a ; dans Yāqoūt, W. II, 14, جبال مكة = montagnes près de Tāif.

(5) Azraqī W. *loc. sup. cit.* Sur la sainteté idéale de la Mecque, voir les ḥadīṭ recueillis dans *Kanz al-'omnūl*, VI, nos 4321 etc.

(6) Je traduis ainsi حُلَّتَان, tunique et manteau, c.-à-d. un habillement complet. Comp. *Aḡ.*, XV, 62, 2 : XII, 48 ; Baḡawī, *Masābīḥ*. II, 84, 4, 14 « deux habits rouges, deux habits verts » ; cf. *Aḡ.*, XI, 83, 10 d. l. ; 146, 5 ; Aboū Daoūd, *Sonan*, II, 111.

(7) *Aḡ.*, I, 157 ; à la p. 158, 10 de l. au lieu de العتيق lisez العتيق, Al-'Aqīq, le lieu

*
* *

Dans les environs de Tāïf, on vantait surtout les charmes de Waǧǧ. Aucune localité ne nous devrait être mieux connue ; aucune n'étant plus fréquemment citée dans les annales de la cité ʿaḡafite (1). En dépit de cette célébrité, nos auteurs n'ont pu se mettre d'accord sur son identité. Beaucoup y voient simplement un synonyme de Tāïf (2). L'opinion la plus vraisemblable veut reconnaître dans Waǧǧ le nom d'une vallée, voisine de cette ville. C'était un ensemble de terrains pittoresquement accidentés (3), couverts de bouquets d'acacias (*talh*) et de lotus (*sidr*). La belle venue de ces lotus avait, au siège de Tāïf, excité l'envie des Compagnons du Prophète. Celui-ci, pour les calmer, dut leur en promettre de plus beaux au Paradis (4). Certains de ces arbres contemporains, assurent les chronographes, de l'hégire, atteignaient 46 empanسب ou même 36 coudees ذراع de tour (5). Dans les environs de Waǧǧ, Zobaida, femme de Hāroûn ar-Rašīd, voudra plus tard acquérir « deux propriétés considérables », حاطان عظيم (6). Du village de Waǧǧ plusieurs fois détruit, il ne

de plaisance près Médine ; 158, 19 lire سوط au lieu de صوت. 'Arǧī se vante de tenir toujours son feu allumé pour l'hospitalité ; *Aǧ.*, I, 154.

(1) Et dans ses poètes ; généralement synonyme de Tāïf ; Ibn Hišām, *Sīra*. 850, 3 d. l. Cette synonymie a accru la confusion dans la toponemastique locale.

(2) 'Oǧaimī, *op. cit.*, 8 b, 9 a ; Omayya ibn Abi's Sālt. *Divan* III, 1 ; *U.* I. 12 ; apocryphe, mais ancien ; Hamdānī, *Ǧazīra*, 213, 14-15 ; Ibn al-Faḡih, *Géogr.*, 22 ; Bakrī, *Mo'ǧam*, 241, 451, 838 ; fréquemment بطن رڭ. La vallée semble n'avoir eu qu'une faible étendue ; cf. *Aǧ.*, VI, 25, 11. Sur le site de Waǧǧ, voir encore *Chroniken* W., II, 75, 76, 133. Dans les poésies de Ġailān, Waǧǧ semble = Tāïf ; *Aǧ.*, XII, 47, 11. Remarquez dans la topographie ʿaḡafite la fréquence de l'addition بطن. Ainsi pour Waǧǧ, Lyā, Ġildān.

(3) Et de plantureux pâturages ; Hamdānī. *Ǧazīra*, 120, 26 ; 211, 22. Leur abondance est caractéristique de la région.

(4) 'Oǧaimī, *Aḡbūr Tāïf*, 10 a. Ce sont les نبق. « C'est ici l'arbre qui s'élève le plus haut » ; Tamisier, *Voyage*, I, 302.

(5) 'Oǧaimī, *op. cit.*, 19 b.

(6) « Dans une vallée, voisine de Tāïf, appelée Barad... l'endroit s'appelle Waǧǧ » (sic) ; Hamdānī, *Ǧazīra*, 120, 26. L'une doit sans doute être cherchée à Ḥonain. Zobaida en sacrifia la palmeraie pour amener l'eau à la Mecque ; *Chroniken*, Wüst., III, 335.

subsistait plus de trace, à l'époque de 'Ogaimī (1). Plus encore que par ses lotus, le val de Waǧǧ était célèbre par ses sanctuaires (2). Par rapport à Ṭāif, « وَجَّ ذَاتُ الْاِتْدَادِ », le Waǧǧ des fétiches » semble avoir joué un rôle, rappelant celui des *mašā'ir* de Minā, de 'Arafa, de Mozdalifa, dans l'histoire de la Mecque.

Plusieurs dictons témoignent de ce passé profane. La Tradition, toujours empressée à effacer les traces, les souvenirs de l'ancienne gentilité bédouine, s'en est offusquée. Elle a voulu en atténuer l'effet, en attribuant ses scrupules à Mahomet. Le sanctuaire collectif de Waǧǧ, le principal haut-lieu ṭaqafite, consacré aux vieilles divinités, اِتْدَاد, du Sarāt, a donc été proclamé par le Prophète « le ḥaram d'Allah, وَجَّ حَرَمُ اللَّهِ عَزَّ وَجَلَّ ». Waǧǧ, étant « un lieu saint, Allah lui avait ordonné de la vénérer et d'en recommander le respect ; (3) « ان وَجًّا مَقْدَسٌ وَإِنْ اَمَرَنِي اَنْ اَقْدَسَ وَجًّا فَقَدْ سَوَّاهَا ». Par contre, une autre sentence du Prophète, par son contenu et par l'anthropomorphisme de l'expression, a singulièrement embarrassé les exégètes : « le dernier pas d'Allah sur la terre fut à Waǧǧ, اِنْ اَخْرَ وَطْنَهُ وَطْنَهَا ». (4). Dans ces dictons, il nous paraît difficile de méconnaître le souvenir et comme les débris d'une ancienne mythologie ṭaqafite. Cette provenance explique l'intervention, prêtée ici à Mahomet, et aussi les efforts de l'orthodoxie pour identifier Ṭāif et son *ḥaram* avec Waǧǧ et son val sacré (5). Ainsi, à la Mecque, on exaltera la Ka'ba pour diminuer l'importance des autres sanctuaires de la métropole qoraïsité (6), au grand

(1) *Aḥbār Ṭāif*, 21 a ; 11^e siècle H. الْمَلَيْسَا, Al-Molaisā, village de la région de Ṭāif. 'Ogaimī, *op. cit.*, 20 b, n'est pas dans Yāqūt. Je n'ai pu le retrouver dans les auteurs récents, voyageurs etc. Attendons un explorateur moderne, ayant la précision scientifique et l'esprit d'observation du vieux Burckhardt.

(2) Ḥaram de Waǧǧ ; Ibn Hišām, *Sīra*, 918 ; *Kanz al-'omnūl*, VI p. 256, n° 3622.

(3) 'Ogaimī, *Aḥbār Ṭāif*, 9 b.

(4) 'Ogaimī, *op. cit.*, 10 a.

(5) Essai pour expliquer la nature du ḥaram de Waǧǧ ; Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣo'ul ilā ḡunī' al-oṣo'ul*, III, 127, bas.

(6) Waǧǧ, fréquemment cité comme point de repère pour la région de Ṭāif : ainsi al-Wahī est dit « à 3 milles de Waǧǧ » ; 'Ogaimī, *op. cit.*, 21 a. « Lyya à huit milles de

profit du monothéisme qoranique.

D'autres coins, plus éloignés de la cité, ne se trouvaient pas moins favorisés que Waǧǧ. Telle la vallée de Moṭār où, dans toutes les saisons de l'année, on était assuré de rencontrer des dattes mûres (1). Mais une particularité frappait avant tout l'étranger arrivant pour la première fois dans la région de Tāif : c'était la multiplicité des vignobles, l'étendue des vergers (2). Leurs fruits faisaient prime — comme de nos jours encore — sur tous les marchés du Ḥiǧāz.

Des puits, des réservoirs, des canalisations, et aussi des barrages établis, au débouché des vallées, entretenaient la fraîcheur de ces plantations, amoureusement cultivées par les indigènes (3). Creuser un puits constituait un titre de gloire, mis à l'actif des plus fastueux sayyḍ (4). Ce fut, semble-t-il, une spécialité des ancêtres de Ḥaǧǧāǧ, tendancieusement exploitée contre cet homme d'Etat par l'ancienne annalistique, (5) quand

Waǧǧ et au sud de Tāif » ; Ōǧaimī, *loc. cit.* Cet auteur semble lui aussi envisager Waǧǧ et Tāif comme des synonymes. Voir plus haut pp. 23 etc. la distance approximative entre Tāif d'une part, Lyā et Waḥṭ de l'autre.

(1) Bakrī, *Mo'jam*, 531, 9-10; cf. 181, 8. Pour la vocalisation Moṭār (avec *ḍamma*) cf. Hamḍānī, *op. cit.*, 134, 6. Maqdisī, *Géogr.*, 104, 3.

(2) Omayya ibn Abī's Ṣalt, *Divan*, U. I. Le poète médinois Ka'b ibn Mālik menace Tāif d'arracher ces vignes (le ḥadīṡ s'en souviendra) ; Yāqūṭ, E. VII, 400.

(3) Propositions des Taqafites à leurs voisins bédouins ; نَظِيرَهَا حَرَّتَا وَنَفْسَهَا اَعْنَابًا وَتَمَارًا (Huile du Sarāt ; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 885). وَاشْجَارًا وَنَكْظَمَهَا كَطَائِرٍ وَنَحْفَرَهَا اَطْوَاءً وَنَمْلًا هَا. (Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 288 ; Bakrī, *Mo'jam*, 50. Barrages : cf. Tamisier, *op. cit.*, I, 341.

(4) Vers de Ka'b al-Aśraf ; Nöldeke, *Beitr. zur Poesie der alten Araber*. 80. cf. *Iqd*¹ III, 17 ; *Berceau*, I, 37. Aǧ., I, 154, 6 ; il s'agit de la région de Tāif.

(5) Sans nous autoriser à conclure qu'ils « étaient ouvriers maçons » ; Pérrier, *Hadjd-jādī*, p. 4. Les plus anciennes familles qoraïsites se prévalent d'avoir creusé des puits, absolument comme aux temps des patriarches bibliques ! Comparez le vers cité par le scoliaste de 'Amir ibn aṭ-Tofail, *Divan*, 156, 9 (éd. Lyall :

فَإِنَّ الْمَاءَ مَا أَيْ وَجَدْتِي وَبَنَيْ ذُو حَفَرْتِ وَذُو طَوْرَتِ

« Cette eau est la propriété de mon père, de mon aïeul ; ce puits, je l'ai creusé, je l'ai maçonné ! »

الذي = ذُو. Le puits الهمر près de Tāif est creusé par 'Abdalmoṭṭalib ; un Taqafite s'en empare ; Balāḍorī, *Ansāb*, 43, b.

elle prétend y reconnaître une marque de leur condition inférieure. Cette activité prouve seulement qu'ils possédaient des propriétés étendues et s'entendaient à les mettre en valeur. A 'Īaif, comme dans le reste de l'Arabie, le creusement d'un puits suppose des capitaux et une entreprise agricole, ماء ومال عليه. On comprend l'attachement des 'Īaifites pour des propriétés, si laborieusement créées. Quand le Prophète, campé sur leur territoire, menaça de tout dévaster, la population demanda grâce pour les domaines les plus éloignés de la cité dont l'entretien nécessitait les plus grands sacrifices. « Que Mahomet, dirent les habitants, les confisque plutôt. S'il en détruit les plantations, personne ne se sentira le courage de les reconstituer ! » (Ibn Hišām, 873).

Des accords conclus avec les Bédouins du Sarāt protégeaient les domaines contre les déprédations des troupeaux et de leurs bergers (1). Accords d'une efficacité souvent illusoire. Vrais chiffons de papier, alors même qu'on avait pris la précaution de les libeller sur le cuir. Il en naissait des conflits, dégénérant parfois en bagarres sanglantes. Les notices d'Al-'Arġī et de Ġailān nous en ont conservé des souvenirs. De ses origines familiales, le premier avait conservé la « fougue omayyade », وَتَبَةُ أُمَوِيَّة, et ses séjours prolongés dans les solitudes du Sarāt avaient encore exalté son humeur farouche (2). Décidé à se rendre justice à lui-même, il s'amusa à percer de flèches les chameaux, s'oubliant jusqu'à venir marauder sur les réserves de ses terres de culture et de pâtage (3).

(1) Bakrī, *loc. cit.* Comp *Aġ.*, XII, 46.

(2) Avec quelle férocité il venge les affronts ; *Aġ.*, VII, 145. Dans toutes les agglomérations — telle Médine — les sédentaires doivent être en mesure de repousser les agressions des اعراب ; cf. Hassān ibn Tābit, *Divan*, 6, 34. Ceux-ci de leur côté se promettent de les razzier ; *ibid.*, 63, 1—2.

(3) *Aġ.*, I, 160 ; XII, 46.

II

FERTILITÉ DE LA RÉGION

Les dattiers. — La culture du froment. — Terrains de chasse. — Les vergers ; « tous les fruits de la Syrie ». — Les vignobles : Aboū Miḥḡan, « l'Ilorace » des Arabes. Le « zabīb » de Taïf. — Les Juifs, marchands de vin. — L'apiculture. Le miel dans le Qoran et chez les Bédouins. — Miel et beurre administrés aux nourrissons.

« Taifa (sic) — ainsi s'exprime une ancienne *Vie de Mahomet* (1)—est l'endroit de l'Arabie, où l'on respire l'air le plus vif et le plus pur. Quoique située au de-là du tropique, l'eau y gèle dans le creux des rochers » (2). Cette fraîcheur de la température, la qualité du terroir jointes à l'abondance, à l'excellence des eaux, très appréciées comme boisson par les Bédouins, à cause de leur légèreté et de leur pureté (3), tous ces facteurs développaient

(1) Turpin, *Hist. de la vie de Mahomet*, I, 36., Pour la réparation des dégâts occasionnés par les bestiaux dans les propriétés, voir Baḡawī, *op. cit.*, II, 10. Pour la graphie *Taifa*, voir plus haut p. 6.

(2) Pour la gelée et la neige dans la région, cf. Tamisier, *Voyage*, I, 291, 292.

(3) Burekhardt, *Voyages*, I, 84-89 ; *Iql* 1, III, 342 ; 356 ; Maqdisī, *Géogr.*, 79 ; Mobarrad, *Kāmil* (W.) 115. Le جليد est mentionné par 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, VI, 7, poète de la région de Taïf. Les montagnes environnantes, celles du moins voisines du Yémen, bénéficient du régime de la mousson : cf. Lyall, dans 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, p. 76. Aussi la région nourrit-elle des vaches, qui ne pourraient subsister dans les steppes brûlées du Tihāma. Omayya ibn Abi's-Ṣalt les mentionne dans sa description de l'*istisqā'*. Au pèlerinage, le Prophète aurait pour ses épouses sacrifié des vaches ; Aboū Daouūd, *Sunan* (I.), I, 178. Les Bédouins, comme les B. Solaim, affirme leur poète 'Abbās ibn Mirdās, ne possèdent pas de vaches ; Ibn Hišām, *Sīra*, 862, 6 d. l. Mais on

partout une végétation variée et que les Arabes devaient trouver luxuriante. Avant tout, des champs de céréales (1). Le froment constituait la base de l'alimentation des Ṭaqafites, au lieu du lait et des dattes, le menu traditionnel, national des Arabes. Dans ce régime frumentaire, on croyait découvrir l'explication de leur *dahā*, de leur intelligence féconde en ressources (2). Au sein des forêts, couvrant les montagnes environnantes, le gibier abondait (3). Les indigènes et leurs hôtes de Qorais, établis dans les villas et sur les domaines du Sarāt, se livraient, on l'a vu, avec entrain au plaisir de la chasse (4). Cette distraction se trouvait interdite dans le val de Waǧǧ et aussi aux abords immédiats de Ṭāif. Sa banlieue, transformée en un *ḥaram* (5), jouissait d'un autre privilège des territoires réservés ; il était sévèrement défendu d'y couper les arbres. Comme à Médine, les jardins étaient soigneusement enclos de murs, plus exactement entourés d'une levée de terre, d'où leur nom de *ḥā'it* (6). On appliquait encore cette appellation de *ḥā'it* à des domaines (7) du Sarāt, trop vastes pour pouvoir être délimités par des marques extérieures (8).

les rencontre chez les 'Adwān (donc dans le Sarāt) ; *Aǧ.*, III, 5. Le célèbre vice-roi d'Égypte Méhemet-Ali (Moḥammad 'Alī), habitué aux eaux du Nil, accorde son suffrage à celles de Ṭāif ; Burekhardt, *Voyages*, I, 88. Il est question de la neige dans 'Abid ibn al-Abras, *Divan*, XLIX, 13 : cf. l'*Introduction* de Lyall p. 45 Pour le *ضرب* = *جلید*, cf. le *divan* de Ḥassān ibn Ṭābit, 71, 2.

(1) Yāqūt W., III 495. Le froment dans les poésies d'Omayya ibn Abi's Salt ; voir Power, *MFOB*, V 4, p. 178 *

(2) *Aǧ.*, XII, 48, 49 ; cf. *Berceau*, I, 83.

(3) *Aǧ.*, VII, 145.

(4) Notice d'Al-'Argī, *Aǧ.*, I, 153 sqq.

(5) Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 22 (Pour la défense de couper les arbres, aux environs des villes, cf. *Deutéron.*, 20, 19 ; *Berceau*, I, 61) : *'Iqd* 4, I, 135, Wellhausen, *Reste*, 50 ; *Chroniken* W., II, 48, 75 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 918 d. l. Bakrī, *Mo'gam*, 578 ; *Kanz al-'ommāl*, VI, p. 256, n° 3622.

(6) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 58 ; Ṭab. *Annales*, I, 1200, 16 ; 1671, 9. Burekhardt, *Voyages*, I, 87 : « *belad*, comme on appelle ici les champs, enclos d'une muraille basse » ; Tamišier, *Voyage*, I, 300. A l'appendice, joint au vol. III, Burekhardt transcrit *belad* par *بلد*. Son orthographe n'est pas toujours sûre

(7) Ou *da'ia* ; *Aǧ.*, XIV, 166, 6 d, 1.

(8) Cf. *Aǧ.*, I, 160 : il s'agit des vastes possessions d'Al-'Argī.

On retrouvait dans la région accidentée des Tāïfites, mais seulement au sein des vallons, creusés dans les flancs du mont Šarāt, le palmier, l'arbre des oasis du Ḥigāz (1). Ceux de la vallée abritée de Moṭār jouissaient d'une réputation méritée (2). On y récoltait des dattes juteuses, charnues, « où disparaissait, s'enlisait, *يوجل*, la mollaire » du gourmet (3).

A côté du dattier, l'unique arbre fruitier des basses régions du Ḥigāz (4), la campagne de Tāïf fournissait les principales productions végétales et jusqu'aux fruits de la Syrie. En la parcourant, le voyageur Burckhardt (5) s'imagine traverser le Liban (6). Parmi ces fruits, signalons ayant tout les raisins, puis les olives, les bananes, les figues, les pêches, les coings, les grenades, les melons (7). Tous ces produits étaient exportés sur les marchés du Ḥigāz, principalement à la Mecque. Entre cette ville et la région de Tāïf, c'était un va-et-vient journalier de caravanes, chargées de fruits (8). C'est sur cette route, à moitié chemin entre les deux cités, à Nahla, que Mahomet établira ses bandes de pillards, chargés d'inquiéter le commerce de Qoraïs et sans égards pour les mois sacrés. Aucun poste ne pouvait être mieux choisi. C'était rendre impossible le ravitaillement de la Mecque.

En définitive, le raisin formait le plus apprécié, sinon le principal produit de la région. Les premiers ceps auraient été importés de Wādi'l Qorā,

(1) Rare dans les environs même de Tāïf ; Tamisier, *Voyage*, I, 302.

(2) Yāqoūt, W., III 495.

(3) Qotaiba, *Kitāb al-ʿArab*, 287, 5-6 : *يوجل فيو الضرس* ou encore *يغيب فيو الضرس* ; Wāqidī, 188, 3. Cette description convenait surtout à la variété *عجوة*.

(4) Le dattier (fēn., en arabe *nahla*), « reine des arbres » et « tante des Arabes » ; Maqdisī, *Géogr.*, 105, 14 ; 106 ; *Kanz al-ʿomnūl* ; VI, p. 273 ; cf. *Berceau de l'islam*, I, 82 etc.

(5) *Voyages*, I, 86.

(6) Arbres fruitiers de toutes sortes, grandes quantités de rosiers dont les fleurs sont renommées ; Roches, *op. cit.*, 320. Un peu au sud de Tāïf, on cultiverait le café ; *ibid.*, 318. Variété des arbres et de la flore ; Tamisier, *op. cit.*, I, 301 etc ; *Berceau*, I, 93.

(7) Balāḥorī, *Fotoūḥ*, 56-58 ; Yāqoūt, W., III 495 ; Ibn Baṭṭoūṭa, *Voyages*, I, 304-305 ; Omayya, *Divan*, U. I, v. 14 ; Burckhardt, *Voyages*, 87-88, 112.

(8) Aḡ. I, 85 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 5, I. 15 Ḥāzimī, *Nāṣiḥ wa Mansoūḥ*, 218 ; Ṭab., *Annales*, I, 1274.

cadeau d'une femme juive à Aboū Riḡāl (1). Ce renseignement, conservé par la tradition locale, me semble instructif à plus d'une titre. Il témoigne de la reconnaissance de la population pour l'ancêtre légendaire de Ṭaqīf, si maltraité dans le ḥadīṭ. Il proteste contre la théorie de Winckler, puisqu'il enregistre les triomphes de l'industrie humaine, stimulée au contact d'une civilisation supérieure, sur le rude climat de l'Arabie. Enfin il nous ramène en présence d'une initiative israélite, alors qu'il est question d'un progrès, d'une conquête agricoles. On voit combien le Prophète a été mal inspiré, en privant ses compatriotes de la salutaire émulation, provoquée par leur exemple (2). On récoltait le raisin sur des ceps, disposés en treilles (3). Mahomet se réfugia dans un de ces vignobles, quand son essai de propagande monothéiste à Ṭāif menaça de prendre une tournure désagréable (4). Plus tard il fera menacer par un de ses poètes médinois, Ka'b ibn Mālik, de détruire les vignes de Ṭāif (5). Cette bravade poétique, il s'en souviendra, au siège de cette ville. Il avait commencé à les brûler, lorsque des Qoraisites le supplièrent d'arrêter l'œuvre de destruction, au nom de leur parenté (قرب) avec les Ṭaqafites (6). Je soupçonne ces Mecquois compâtissants d'avoir été propriétaires dans les environs. Mais le motif de la parenté est à retenir. Nous verrons bientôt combien il se trouvait être fondé.

*
* *

La récolte vinicole a dû être considérable (7). On disait en manière

(1) *Aḡ.*, IV, 75, 10 ; Bakrī, *Mo'ḡam*, 42. 43 ; Ibn Hisām, *Sīra*, 424.

(2) Cf. *Berceau*, I, 142, 154 etc.

(3) Doughty, *Travels*, II, 526. Un million d'échalas pour un vignoble à Ṭāif : Ibn Faḡīh, *Géogr.* 22. Voir plus bas. Les mêmes méthodes sont conservées de nos jours ; Tamisier, *op. cit.*, I, 303.

(4) Ṭab., *Annales*, I, 1200 : Wāqidī, *Kr.*, 27 ; Caetani, *Annali*, I, 310.

(5) Voir précédemment p. 29 n. 2.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 114, Ṭab., *Annales*, I, 1672.

(7) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56. « En Arabie. Taïffa doit être considérée, comme la terre classique des raisins » ; Tamisier, *op. cit.* ; I. 303.

de proverbe : « importer du vin chez les Tāqafites », au lieu de « porter de l'eau à la rivière », ou comme s'exprimaient encore les Arabes : « porter des dattes à Haibar ou à Haġar » (1). Dans ces conditions, Tāif était prédestinée à donner naissance à l'Horace de la Péninsule, le joyeux Aboū Miḥġan, (2) l'auteur du distique célèbre :

إذا مُتْ فادفوني إلى أصل كرمي تَوَرَّيْ عظامي بعد موتي عروقي
ولا تدفوني بالفلاة فأنني أخافُ إذا ما مُتْ ألا اذوقها (3)

« Quand j'aurai expiré, enterrez-moi au pied d'une vigne, dont les racines rafraîchiront mes os desséchés.

De grâce, ne m'enterrez pas dans la steppe. Je craindrais après ma mort de n'en plus goûter » (4).

Le vœu de l'aimable poète fut exaucé, si nous pouvons en croire la légende. Sur sa tombe poussèrent trois ceps de vigne et leurs grappes encadraient cette simple inscription : « Ci-gît Aboū Miḥġan le Tāqafite ; هذا قبر أبي محجن التقي » (5).

Le vinaigre de la région jouissait également d'une réputation méritée. Vin et raisins étaient en majeure partie exportés à la Mecque (6).

Pour ses parties de plaisir, la jeunesse dorée de cette ville (7), les

(1) Aġ., XV, 16, 3 ; Qotaiba, *Poesis*, 416, 6 ; où Aṣma'ī blâme un poète parlant de vin, importé de Syrie à Tāif ; (Cf. *Berceau*, I, 91) il faut comprendre les vins de choix.

(2) Voir sa notice, Aġ., XXI. 210 sqq. A Tāif, la tradition des parties de vin se conserva après l'islam : Bakrī, *op. cit.*, 241, 2 d. l. : Abel, *Abū Miḥġan Carmina*, *passim*. 'Anbasa, frère du calife Mo'awia, flagellé pour avoir bu à Tāif : Qotaiba, *Ma'ārif*. E. 114, 2. En ces occurrences, on choisit de préférence des Omayyados : ainsi Walid ibn 'Oqba à Koūfa ; Aġ. S. I, 280.

(3) Comp. le distique agréable du chrétien Nābiġa de Šaibān ; Aġ., VI, 151, 6-7.

(4) Aġ., XXI. 215 ; Abel, *Abū Miḥġan Carmina*, p. 15.

(5) Aġ., XXI, 220, 7.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 5. Voir précédemment p. 33. Pour le vinaigre cf. Qotaiba, *Oyoūn al-aḥbār*, 484, 2.

(7) On buvait aussi, comme à Médine, du vin de palme ; *Berceau*, I, 84 : Wāḥidī, *Asbāb*, 156. Effets désastreux de ce *nabīd* fumoux : Aġ. S. I, 63. 18 : لا يشرب احدكم ثلاث قدام حتى يذهب بعتله ودينه. C'est contre lui qu'a fulminé le Qoran.

riches banquiers qoraïsites préféraient, nous l'avons noté ailleurs (1), recourir aux crus renommés de Syrie : aux vins de Adra'ât, de Baitrās, de Baisān et aussi de Beyrouth, lequel n'était autre que « le vin d'or » du Liban. Aucun ne rappelle mieux l'éclat de « l'œil du coq » ; une comparaison familière aux poètes qui ont chanté le vin. Cette préférence ne les empêchait pas de conserver toute leur estime au *zabīb* (2), une spécialité de raisin taqafite, célèbre dans toute la Péninsule. 'Abbās, l'oncle de Mahomet, tirait de ses vignobles de Tāif une sorte de raisiné, qu'il mêlait au liquide déplaisant, débité par le puits de Zamzam (3). A la Mecque, la population utilisait le *zabīb* pour corriger l'àpreté des eaux de la cité (4). Macéré dans l'eau, il servait à édulcorer la boisson matinale du calife 'Omar (5). Cet usage a dû être fort répandu, puisque les *Ṭabaqāt* ont éprouvé le besoin d'y associer le souvenir de l'austère successeur de Mahomet, dans le but de rassurer les musulmans timorés sur la licéité de ce breuvage (6).

On aurait même, affirment certains textes, porté ce *zabīb* sur les marchés de la Babylonie et de la Syrie, pourtant des pays de vignobles. Du moins retrouverons-nous le *zabīb* parmi les articles formant le chargement ordinaire des caravanes qoraïsites. Plus tard on transplantera jusque dans le Horāsān les ceps produisant ce raisin spécial. C'était une sorte de raisin de Corinthe. « Les pépins sont extrêmement petits et on ne les sent pas sous

(1) Cf. *Berceau*, I, 92 : *Mo'āwia*, 415. Vins de Syrie portés à Tāif : Qotaiba, *Poests*, 416, 6. Vins du Liban bus à Médine ; *Aḡ.*, II, 86, 20. Pour « le vin de Bairoût » = Liban ; cf. *Aḡ.*, VI, 120, bas.

(2) Burckhardt mangea aussi « à Tāif des raisins très gros et d'une saveur délicieuse » : *Voyages*, I, 112. Pour le *zabīb*, voir plus loin.

(3) Azraqī, *Wüst.*, 70, 294, 340 ; Balāḡorī, *Fotoḥ*, 56 ; Maqdisī, *Géogr.*, 101, 5. On tente l'impossible pour découvrir des titres de gloire à l'ancêtre des 'Abbāsides et établir son privilège de la *siqā'a*. Nous aurons à y revenir. Balāḡorī, *Ansūb*, 33, a.

(4) *Osd*, III, 332, 12 ; Azraqī, *Wüst.*, 70. On recourait également aux dattes dans le même but ; Azraqī, *Wüst.*, 70, Burckhardt, *Voyages*, I, 268.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 105, 18. On faisait fermenter ensemble dattes et *zabīb* ; opération interdite par le ḥadīṭ : Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* (Dehli) II, 10.

(6) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 91. Dans le même but, le ḥadīṭ montre Mahomet usant fréquemment de vinaigre (*Aḡ.*, VIII, 161), malgré sa provenance de l'alcool.

la dent » (1). Le zabîb et aussi l'huile de Tâif faisaient l'objet du commerce particulier exercé par Aboû Sofîân à la Mecque et pour lequel il comptait vraisemblablement comme associés ses gendres taqafites (2). Quand les conquérants arabes disposeront des succulents raisins de la Terre-Promise, ils sentiront leur enthousiasme se refroidir pour le zabîb du Sarât.

Tel aurait été du moins le cas de Mo'âwia. Ce calife avait un neveu, fils d'une sœur mariée à Tâif. Ce personnage d'une rare médiocrité déçut toutes les espérances de son oncle (3). Or le neveu recherchait la main d'une fille du souverain et la mère (4) intervint pour appuyer la demande. Mo'âwia se permit d'élever des objections ; le parti lui paraissait peu sortable. Dépitée, la mère s'écria : « Pourtant Aboû Sofîân m'a mariée à un Taqafite et notre père te valait assurément ! — Sans doute, répliqua le spirituel Omayyade avec un sourire capable de désarmer les plus revêches. Aboû Sofîân avait ses raisons pour apprécier le *zabîb* de Tâif : mais réfléchis donc, ma bonne sœur (الْأُخْتِ) ; pour le moment, nous ne manquons pas de raisins secs, *قد كثر الزبيب* (5) ». Les étrangers passant par Tâif, à la fin des vendanges, s'extasiaient devant les aires ou *bayâdir*, servant à la dessiccation des raisins. Leur couleur sombre, leur entassement, leur extension rappelaient aux nomades, arrivant du Tihâma, le paysage des noires *harras*, couvertes de débris volcaniques (6).

(1) Tamisier, *Voyage*, I, 303 ; Maqdisî, *Géogr.*, 324, 4.

(2) *Aj.*, XIII, 34 ; XIV, 25, 3. Baihaqî, *Mahâsin*, 107, 1 ; Ġāhiz, *Mahâsin*, 165, 10. زيت et زبيب forment des variantes fréquentes p. ex., Boḥārî, *Ṣaḥîḥ*, Kr. II, 45 ; comp. Ibn Rosteh, *Géogr.*, 215, 9 (variantes ou note) lui fait vendre du cuir ادبیر au lieu d'huile. Pour l'huile du Sarât, voir Ibn Baṭṭūṭa cité plus haut. Les caravanes passant à Nahla portent وادمر زبيب : Ibn Hišām, *Sīra*, 424. Ibn Baṭṭūṭa — un plagiaire éhonté — est une autorité sujette à caution. Les voyageurs modernes ne mentionnent pas l'olivier dans la région de Tâif. Pour les Bélouins préhégiriens, la terre classique de l'huile fut la Syrie.

(3) Cf. *Aj.*, XIII, 33-48.

(4) Omm al-Ḥakam : comme Mo'âwia, elle avait pour mère Hind ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 117. Le calife tenait donc à lui être agréable. L'addition اخت لأم أو لأمه indique toujours une recrudescence d'intimité dans ces familles polygames.

(5) *Aj.*, XIII, 34, bas.

(6) Yāqoût, W, III, 499, 1 ; Ibn Faqîh, *Géogr.* 22, 14 sqq.

— Les chrétiens et les juifs monopolisaient la vente du vin, dans les villes du Ḥigāz (1). Ce sont « les marchands à la moustache blonde : ils cèdent contre une forte rémunération la précieuse liqueur, qu'ils ont laissée vieillir » :

مَا يَغَالِي بِهَا بَيْعُهُ عَتَقَهَا ذُو شَارِبٍ اصْهَبَ يَغْلَى بِهَا السَّيْمَةُ (1)

A ces colporteurs exotiques, (2) les indigènes de Ṭāif auraient fait, semble-t-il, une rude concurrence (3). A la Mecque, à Médine, on continuera à boire du vin, même « après la hausse de prix, après toutes les interdictions, les pénalités stipulées par l'islam » :

إِنْ كَانَتْ الْحُمْرُ قَدْ عَزَّتْ وَقَدْ مُنِعَتْ وَحَالَ مِنْ دُونِهَا الْإِسْلَامُ وَالْحَرَجُ (4)

Parmi les anciens amateurs, beaucoup proclamaient avec Aboū Miḥgan : « J'ai supporté avec résignation la mort de mes frères ; mais renoncer au vin, jamais ! pas même un seul jour !

« Le commandeur des croyants a condamné la boisson ; à nous, buveurs, de pleurer, autour des pressoirs (vides) :

وَأَتَى لَذُو صَبْرٍ وَقَدْ مَاتَ أَخَوَاتِي وَلَسْتُ عَنِ الصَّبِيَاءِ يَوْمًا بِصَائِرٍ
رَمَاهَا أَمِيرُ الْمُؤْمِنِينَ بِحَتْفِهَا فَحَلَانُهَا يَكُونُ حَوْلَ الْمَعَاصِرِ (5)

(1) 'Abid ibn al-Abras, *Divan*, XXI, 8. Comp. *ibid.*, VIII, 6, matelots juifs *blonds* ; *صُنْب*. Ethnographiquement la notation est intéressante ; non moins intéressante la profession exercée par ces juifs, commerçants et navigateurs. Parmi ces derniers, la proportion remarquable des blonds avait déjà frappé les Arabes. Un cabaretier juif enivra Aboū Ṣāhma, le fils de 'Omar ; cf. *قِصَّةُ ابْنِ شُجْمَةَ بْنِ عُمَرَ* (man. Berlin) p. 190 b. L'épithète de « rouge » (c-a-d. non Arabe) se trouve fréquemment donnée aux marchands de vin ; *Aḡ.*, XVI, 17, l. 19. Pour les juifs marchands de vin, cf. *Aḡ.*, VII, 124, 3 : ll. 120 d. 1. Sur les *navicularii* juifs, voir Juster, *Les juifs dans l'empire romain*, II, 264-265. Pour désigner les marchands de vin chez les poètes, fréquente est encore l'épithète de *أَزْرَق* et son diminutif *أَزْرَقِي*. Elle prétend désigner leur origine non-arabe.

(2) *Poète royal*, 41 ; Ḡāhiz, *Opuscula*, 63 : *Aḡ.*, VIII, 81, 29 ; XI, 91 ; XII, 152, 155 ; XIII, 137, 1. Tente du vendeur de vin : *Aḡ.*, XVI, 17, l. 16.

(3) *Aḡ.*, VI, 58, 60.

(4) *Aḡ.*, XXI, 216. *قَدْ عَزَّتْ* peut également se traduire : « le vin s'est fait rare » ; traduction accueillie dans *Mo'ūwia*, 412.

(5) *Aḡ.*, XXI, 219, 17.

Pour couper court à cette odieuse industrie, le calife 'Omar n'imagina pas de moyen plus expéditif que de mettre le feu à leurs tavernes de Médine (1). Chez la Tradition, on constate une véritable obsession. Elle ne réussit pas à se représenter le fils d'Al-Ḥaṭṭāb autrement qu'armé d'une cravache, d'un sabre (2) ou d'une torche. Si le second successeur de Mahomet recourut parfois à la manière forte, il ne donna pas moins de preuves d'un opportunisme intelligent (3). Ne pouvant appliquer la manière forte aux « beuveries » organisées par les 'Abbāsides, les *faqīh* de Bagdad voulurent du moins élever une protestation indirecte, en s'abritant prudemment derrière l'autorité de l'austère calife.

*
* *

A Ṭāif, l'apiculture devint également l'objet de soins spéciaux. Cette industrie se trouva favorisée par l'extension des vergers (4) entourant la cité. Grâce aux diverses altitudes, dans les vallons abrités — tel le canton de Moṭār (5) — la floraison sans cesse renouvelée des arbres et des plantes offrait aux abeilles une pâture inépuisable et combien variée. L'apiculture prendra dans la suite des développements assez considérables pour exciter les convoitises du fisc, désireux de lui appliquer la dîme.

La légitimité de cette mesure deviendra une question très controver-

(1) I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 202 ; V, 40. Cabaretier à Ṭāif ; *Aḡ.*, VI, 58 ; Dīnawarī, *Aḡ-bār*, 233 ; 344, 20. A la fin du 1^{er} S. H. un poète présente déjà 'Omar comme le type de la sévérité ; *Aḡ.*, XIV, 170, 2 d. I. Le trait n'a pas été perdu !

(2) Dans la *Sīra*, il parle incessamment de massacrer les moindres adversaires de Mahomet ; Wāḥidī, *Asbāb*, 283, 316 ; Ibn Hišām : *Sīra*, 244, 726, 748, 810. Pour la cravache de 'Omar, voir *Mo'āwīa*, 318 ; *Aḡ.*, XIII, 72, 112 ; XIV, 31, 40, 41, 137, 147 ; Baḡawī, *Maṣābīḥ*, II, 140 ; comp. *Aḡ.*, IV, 28, 98 ; I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 92, 5-7.

(3) Cf. *Yazīd*, 396-398. Voir Azraqī, W., 170, 3 d. I : « ما ذكك لك », vous ne le ferez pas ! » Voilà comment on parle à 'Omar !

(4) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 57 ; Baihaqī, *Maḥāsīn*, 516, 2. Strabon, *Géogr.*, XVI, c. 4 signale l'abondance du miel en Arabie. « Profusion de roses » à Ṭāif ; Burekhardt, *Voyages*, I, 112 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 304.

(5) Voir plus haut, p. 33 ; Bakrī, *Mo'ḡam*, 272 ; Aboū Yoūsof, *Ḥarā'iq*, 40.

sée entre les écoles juridiques du monde musulman (1). Le poète taqafite Omayya ibn Abi's Šalt (2) a célébré les gâteaux de froment, apprêtés au miel, le *fāloūḡ* ou *fāloūdūḡ*. Le Prophète a vanté comme une panacée, « un remède à tous les maux de l'humanité » :

la talbineh (3), *farine*

Et miel dont le parfum caresse la narine.

(H. de Bornier, *Mahomet*, I, scène 2).

Le richissime banquier Ibn Ġod'an leur fut en grande partie redevable de son incontestable popularité à la Mecque (4). L'hydromel, les boissons miellées étaient fort appréciées des Bédouins (5). Plus tard 'Alī, calife de l'Iraq, reconnâtra au goût un de ces rafraîchissements préparés avec le miel de Ṭāif et n'hésitera pas à en proclamer la qualité supérieure (6). Un autre calife, l'Omayyade Solaimān, commanda au gouverneur de Ṭāif de lui expédier (7) pour sa table du miel des environs. A ce miel, le Qoran (26, 70, 71) a consacré un éloge ému. Si nous pouvions en douter, l'addition du terme *montagnes* *وَمِنَ الْجِبَالِ يَوْتًا*, nous obligerait à penser aux abeilles du Sarāt ou au miel des Bédouins de Hoḡail, voisins de Ṭāqīf.

(1) Balāḡdm, *Fotoūḡ*, 57, 2 : Aboū Yoūsof. *loc. cit.* L'exploitation paraît avoir été considérable. Sur le miel, voir encore Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, III, 93 ; Mālik, *Mowaṭṭ'ī*, I, 117. Grotte remplie de miel au pays de Hoḡail, donc dans la région de Ṭāif ; Hamdānī, *op. cit.* ; 173, 7-10 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 41. Dans les districts hoḡailites du Tihāma, les abeilles se trouvaient réduites au *maḡūfīr* ; voir plus bas.

(2) *Divan*, XI, 6 ; XX, 3.

(3) *تبينة*, comme l'insinue l'étymologie, le lait, *laban*, y entraît également : *Kanz al-'ommāl*, V, 178.

(4) Omayya, *Divan*, XI, 5 ; cf. *Aḡ*, VIII, 2-6. surtout p. 4, où Ibn Ġod'an introduit le *fāloūdūḡ* à la Mecque ; Ġāhiz, *Avares*, 253-54.

(5) *Aḡ*, IV, 35, 6 d. 1. Hydromel au musc et au camphre. Vin au miel ; cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 15, 5 ; 16, 5 d. 1., 829, 4. Le meilleur hydromel était préparé avec « l'eau du Nil *ما النيل أكثر ما يكون* » (Ġāhiz, *Ḥaiwān*, V, 129, 2 d. 1.) la plus limoneuse qu'on pourra trouver ». Mahomet et l'hydromel ; Baḡawī, *Maṣābiḥ*, II, 81, 1. Ibn Daisa', *Taisīr al-woṣoūl*.

(6) Mas'ūdī, *Prairies*, IV, 329, 2.

(7) Bakrī, *Mo'ḡam*, 271, 272. Solaimān représente le type du souverain, gros man-gour, au sein de la dynastie omayyade. Ḥaḡḡūḡ et le miel ; *Aḡ*, V, 60-61.

Plus loin le même recueil énumère, parmi les délices paradisiaques :

Des jardins toujours verts et des fleuves de miel.

(II. de Bornier, *Mahomet*, II, 3)

Quelle perspective pour les nomades, condamnés au breuvage saumâtre, débité par les puits du désert ! Des fleuves de miel clarifié, raffiné (Qoran, 47, 17) ! Ce miel débordait des grottes, au pays de Tāif, et constituait pour les nomades de la région des réserves inépuisables (1). Mieux encore que dans les affirmations de la *Sīra*, je retrouve, dans ces textes qoraniques, la preuve que leur auteur a dû visiter « les colonies d'abeilles dans les montagnes » *تاقيف*, *من الجبال*.

Ces versets allaient déterminer le développement d'une copieuse littérature apocryphe, du moins pour la grande majorité des noms propres cités. Elle attestait la place occupée par le miel dans l'alimentation des Arabes. Simultanément cette pittoresque documentation devait mettre à l'aise les croyants gourmets, amateurs de matières sucrées (2). Donc, au témoignage unanime des *Ṣaḥīḥ*, des *Mosnad*, des *Sonan* — tous consacrent au moins un paragraphe à notre sujet (3), le Prophète appréciait particulièrement le miel de Tāif (4), le plus estimé à la Mecque. En conformité avec le Qoran, il le prescrivait volontiers en qualité de remède, on le verra plus

(1) Comp. l'épisode de Taabṭaṣarran au pays de Hodail ; *Aḡ. XVIII*, 215 ; *Gāhiz*, *Ḥatawān*, V, 129, 4 ; cf. Burckhardt, *Voyages*, I, 87.

(2) Voilà pourquoi le ḥadīṭ montre le Prophète grand amateur de friandises et de pâtisseries. Ici le détail serait infini ; citons seulement Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, I, 331, 337 ; Boḥārī, E. IV, 168, 221, 6-11. Aux nees médineises, (en réalité il s'agit d'usages postérieurs), on distribuait des sucreries, des amandes, des noix... Parmi les invités, on se disputait ces dépouilles. Mahomet prenait part au pillage général ; *رَأَيْتُ يَجَادِبُهُمْ وَيَجَادِبُونَهُ* ; *Ṭaḥāwī*, *Ma'ānī al-āḡūr* (manus. Berlin), 141-43. Le trait prétend souligner son caractère affable et humain.

(3) Tirmidī, *Ṣamī'ul* (ms. B. Kh.) *passim* ; Dahabī, *Tārīḥ al-islām* (ms. Paris) 82 b. ; *Gāhiz*, *Ḥatawān*, V, 129 ; Baḡawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 90.

(4) Les apiculteurs *taqafites* lui payaient une outre de miel sur dix ; Aboū Yoūsof, *Kitāb al-ḥarūḡ*, 40, (106 de la traduction Fagnan).

loin (1). Lui-même en assaisonnait ses aliments, sans en excepter les concombres, ses légumes préférés (2). La *Sira* a même mêlé le miel à un des épisodes les plus singuliers de sa vie domestique, auquel le Qoran semble faire une discrète allusion.

Sous le climat brûlant du Tihāma, la méridienne devenait presque une nécessité. Aboū'l Qāsim n'y manquait jamais (3). La sieste terminée, il avait l'habitude d'entreprendre la tournée, *ṭawāf*, de son harem. Il s'attarda pour goûter du miel chez l'altière Zainab, femme divorcée d'avec son favori et affranchi Zaid (4), et d'ordinaire en mauvais termes avec les autres « mères des croyants ». Quand le Prophète pénétra chez elles, à tour de rôle, ses femmes lui crièrent : « tu sens le *maḡāḡīr* » (5). On désignait, sous le nom de *maḡāḡīr*, une gomme ou résine sucrée, mais non pas inodore, que les abeilles des régions basses du Tihāma suçaient, à défaut d'essences plus raffinées, des roses et des fleurs du Sarāt.

Mahomet avait toujours montré pour les parfums une singulière

(1) Il défend de tuer les abeilles ; Ḡāḡiz. *loc. cit.* : Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣūl*, III, 194 : comp. le paragr. التداوي بالعسل dans Maqrizī. *Imtū'* III (manusc. de Kuprulu, Constantinople) : Wāqidi, *Krem.*, 342, 1 : I. S. *Ṭabaq.* VIII, 59 ; Baḡawī, *Maṣābiḥ*, II, 90 ; Tirmidī, *Ṣaḡīḥ* (éd. de Dehli) II, 29.

(2) Tirmidī (D.) II, 6 ; *Aḡ.*, XI. 68. 9 d. 1. ; كان يأكل القش بالعجاء ; le *مجاج* est expliqué par العسل والابن : Ḥaṭṭābī. *Ḡarīb al-ḥadīṭ* (manusc. 'Asīr offendi. Cple). Pour l'usage « du lait et du miel » à la Mecque, cf. Ya'qūbī. *Hist.*, I, 284 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 131, 12 ; IV, 16.

(3) Son sommeil senere ; I. S. *Ṭabaq.*, II², 34, 1 : Tirmidī, *Ṣaḡīḥ*, D. II, 109. La sieste ainsi décrite dans le Qoran. 24. 57 : « quand vous déposez vos habits, l'après-midi ». Raiḥūna est établie الصدقة في نخل ; le Prophète y va siester ; Balāḡorī, *Ansāb*, man. 296 a ; 356 b.

(4) Comp. Qoran, 33, 17. Ce verset a fasciné les moḡaddiṭ et grossi l'importance de Zaid (cf. *Fāṭima*, 26 etc.).

(5) المغافير صمغ حلو كالناتف له رائحة كريهة : Ḥaḡḡarī, *Ḥaṣṣā'is ar-rasoūl* (man. Bibl. Khédi-viale ; section ḡadīṭ. n° 207) ; cf. Ḥassān ibn Ṭābit, *Dirvan* 125, 8 et le scellion sur ce vers cité p. 86, المغافير صمغ الشجار الواحد مغفور. Les « mères des croyants » cédaient parfois à « leur démon » de la jalousie, comme Mahomet le rappelle à 'Aīsa : *Kanz al-'ommal*, VI, 225, n° 3999. Sur *maḡāḡīr*, voir encore Ṭab, *Annales*, III, 2525, 9.

prédilection (1). Il protesta donc contre l'insinuation des femmes. Le futile incident s'envenima ; il amena une retraite mensuelle que s'imposa le Prophète. Cette scène d'intérieur a été vulgarisée par les recueils de *ḥadīṭ* en d'innombrables rédactions, où abondent les détails savoureux et les réflexions pittoresques (2).

L'usage aurait également existé, parmi les Arabes, d'administrer aux nourrissons du beurre et du miel (3). Il rappelle le *butyrum et mel comedet* d'Isaïe et pourrait bien avoir été emprunté aux Juifs de Médine. Ce ne serait pas le seul usage que leur devraient les Arabes de l'oasis médinoise, lesquels plaçaient volontiers leurs enfants en nourrice chez les Israélites. Ces derniers employaient également le miel comme remède (4). Le *Qoran* a dû s'en souvenir, quand il parle « du liquide aux couleurs variées (5), fabriqué par les entrailles des abeilles, remède aux maux de

(1) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 267. Même son *kohl* devait être parfumé, مُرَوَّر . c-à-d. مطيب بالمسك ; Aboū 'Obaid, *Ġarīb*, 73, b. Cf. *Mo'āwūn*, 366, 368 ; Ibn 'Abdal'azīz, *Ḥalq an-nabī* (man. Leiden. n° 437), p. 256 : *Fāṭima*, 65. Il n'accepte que les parfums les plus exquis ; Moslim, *Saḥīḥ*², I, 447.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 59 ; Wāḥidī, *Asbāb*, 325-27 ; *Ibid.* 269. 'Aīsa lui dit : « Allah va au devant de tes caprices ; أَرَى رَبَّكَ يُسَارِعُ لَكَ فِي هَوَاكَ ».

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 212, 20. Le trait est mentionné pour l'Iraq sous le califat de 'Alī. Comp. cet auteur *ṣūfīte*, cité par Friedländer (*JAOS.* XXX, 39) : لَيْتِمُنْ عَلِيٌّ فِي مَسْجِدٍ : الكوفة غينان ثقيض احداها عللاً والاخرى سمناً. Wellhausen, *Reste*, 176-177. *Aḡ.* VIII, 74, 12. Rapprochez la citation dans notre *Yazīd*, 178 : Ibn Māḡa, *Sonan*, E. II, 236, 8 : « un nuage qui distille le beurre et le miel ». Pour l'usage du beurre et du miel chez les Bédouins et les musulmans, voir Jaussen, *Moub.* 17, n. 1 ; comp. *Revue de l'Orient latin*, II, 500. Pour les nouveaux baptisés dans l'ancienne église, cf. Knabenbauer, *Comment. in Isaiam* I, 190. Comp. Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 637 : الضبيبة سنن ورُبُّ يُجَمَلُ فِي الْمَكَّةِ يُطْعَمُهُ الصَّبِيُّ . يُقَالُ ضَبَّرُوا لَصِيَّتِكُمْ وَذَلِكَ عِنْدَ الطَّامِرِ . Il s'agit du sovrage des nourrissons. De 'Abdalmoṭṭalib Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 284, affirme que اطعم الطامير وسقى اللبن والعسل . Comp. I. S. *Ṭabaq.* II¹, 131, 12, avec les remarques de l'éditeur Horoyitz *ibid.*

(4) Cf. Maīnzer, *Jagel... und Bienenzucht bei den Juden in der tannais. Zeit.* 71-72. Comp. S. Krauss, *Talmudis. Archaeolog.*, I, 101 ; II, 134 sqq., 523 sqq.

(5) *Ṭab.*, *Taḥṣīr*, XIV, 86 distingue trois nuances احمر وابتين واسحر principales pour le miel.

l'humanité, *الإنسانية* فيه شفاء للناس. (1). Un Bédouin souffrait d'une violente diarrhée. Mahomet conseilla l'emploi du miel. Le malade en absorba sans résultat, pendant plusieurs jours. Comme son frère accourt lui exposer cet insuccès, Aboû'l Qāsim répond impatienté : « Dieu ne se trompe pas ; le tort retombe sur les entrailles rebelles de ton frère, *صدق الله وكذب بطن أخيك* » (2). La piquante anecdote atteste pour nous l'emploi du miel dans la pharmacopée arabe. Pour les musulmans, elle est destinée à prouver que les moindres incises du Qoran sont la révélation infaillible d'Allah. Finalement la robuste constitution du Bédouin triompha du mal.

(1) Qoran, 16, 71 ; cf. Tab., *Tafsīr*, XIV, 86 ; Baḡawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 90 ; Krauss. *op. cit.*, I, 258.

(2) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 92 ; cf. Tab., *loc. cit.* ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 128-129 ; 'Omar use du miel comme remède ; voir sa notice dans I. S. *Ṭabaq.*, III¹. Sur le miel-remède cf. *Kanz al-'ummāl*, V, pp. 174-175, 189.

TĀIF, VILLÉGIATURE DU ḤIGĀZ

Tāif, « le Spa » de l'Arabie, « un coin de Syrie, transporté au Ḥigāz ». Exode des Mecquois vers Tāif, leur villégiature favorite. — Tāif et le Qeran. — La sainteté idéale de la Mecque. — Les dames mecquoises à Tāif ; le trio, Ṭorayya, 'Aīsa bint Ṭalḥa, Sokaina. — « La tente de Sobai'a ».

Il faut lire les impressions des voyageurs européens, qui ont pu parcourir la région de Tāif. Burekhardt affirme que c'est le plus ravissant paysage qu'il ait « rencontré depuis son départ du Liban en Syrie ». Il décrit les ruisseaux, « le gazon, touffu comme l'herbe des Alpes, que le Nil avec tout le luxe de ses grandes eaux ne peut jamais faire croître en Egypte » (1). Tamisier appelle Tāif « le Bade ou le Spa du Hedjaz ». L'ensemble du paysage lui rappelle « les sites des Alpes ou des Pyrénées ». Il affirme que « le voyageur qui a été brûlé par le soleil ardent du Tihama, dont l'œil a été habitué à contempler les torrens desséchés, les plaines de sable de cette contrée, s'épanouira à l'aspect des nombreux jardins... et son corps... savourera avec douceur les délicieuses sensations d'une atmosphère rafraîchie » (2).

Qu'on imagine l'enthousiasme des nomades, arrivant des landes dé-

(1) *Voyages*, I, 87, 88.

(2) *Voyage*, I, 260, 298, 299.

solées du Ġaur et pénétrant dans les vertes vallées du Sarāt. Ils s'écriaient avec le calife omayyade Solaimān : « Quel homme que Qasī, (l'ancêtre de Ṭaqīf) ! Quel nid merveilleux il a découvert pour y abriter sa couvée ! » (1) *لله دَرَقَسِيّ بَايَ عَشٍّ وَضَعَ افْرِخَهُ*.

Le Bédouin ne met pas son esprit à la torture pour imaginer l'idéal de la béatitude terrestre, d'une existence heureuse, dégagée de soucis. Il pense au chameau, pâturent en liberté sur le territoire réservé du *ḥimā*. Il suffisait à l'animal de se baisser pour brouter les rudes, mais savoureux fourrages, tapissant le sol. Au dessus de sa tête, les acacias inclinaient les feuilles revêches garnissant leurs branches épineuses. C'est le tableau esquissé par le Qoran, quand il veut ébaucher le concept de l'abondance ici-bas : « Manger en haut, manger en bas (2) — ainsi s'exprime le livre d'Allah, *وَمِنْ تَحْتِ اَرْجُلِهِمْ . . . اَكْلُوا مِنْ فَوْقِهِمْ* » (3). En haut, les feuilles des arbres, à leurs pieds, les produits de la flore désertique. Cette comparaison devait satisfaire l'intelligence des Bédouins, habitués aux landes arides du Tihāma. Mais ce style perdait énormément de sa signification sur les riantes plateaux, s'étageant au bas du mont Gazwān, au sein des forêts, des gras pâturages qui couvraient les pentes des collines. Au temps de Tamisier (II, 84-85), les nomades qui ont visité Ṭāif « s'imaginent que le Caire et Stamboul ne sont rien en comparaison » de cette ville.

Leurs ancêtres, contemporains de l'hégire, ne se montrèrent pas moins outrés. Pour rendre l'impression produite sur leurs esprits par les paysages taqafites, ils dédaigneront de les comparer aux oasis fiévreuses de Médine et de Haibar. Recourant à leurs souvenirs de voyage, ils proclameront la région de Ṭāif un coin du Yémen. Plus souvent encore ils

(1) Ibn al-Faḡh, *Géogr.* (éd. de Goeje), 22.

(2) Cf. *Berceau*, I, 60 etc. D'après Tab., *Tafsīr*, VI, 175, *وَمِنْ فَوْقِهِمْ* = la pluie, *وَمِنْ تَحْتِ اَرْجُلِهِمْ* = les productions du sol.

(3) Qoran, 5, 70. Salmān al-Fārisī l'utilise pour montrer le bonheur dont aurait joui l'islam, si, après la mort du Prophète, on avait assuré la succession à 'Alī ; Balā-dorī, *Ansāb*, 387 b. Ce Salmān est un des favoris de la tradition šī'ite.

voudront y reconnaître un canton de la Syrie, transporté sous le ciel inclément du Hîgâz. La fraîcheur des eaux, la douceur de la température leur rappelleront, comme au voyageur Burckhardt, douze siècles plus tard, les brises, les sources du Liban, les montagnes dominant la Damascène ; ils déclareront 'Tâif, شامية البراء باردة الماء (1) « La similitude des productions et du climat achèvera de les fortifier dans cette conviction : deux pays aussi semblables devaient avoir une commune origine », ويوضح صحة نقلها من الشام , مشابهة الموافقة في بردها وفكيتها وبقايا ('Ogaimî, 8, a).

Depuis que le Qoran les avait initiés à la légende d'Abraham, fondateur de la Ka'ba, ils pensèrent devoir attribuer ce prodige (2) à la puissante intercession du patriarche biblique, en faveur de la Mecque, cette « vallée stérile, وادٍ غير ذي زرع » (Qoran, 14, 4), où le père d'Ismaël aurait en la malencontreuse idée d'établir la postérité d'Agar. (3)

On concevra donc l'attraction exercée par ce site privilégié sur les riches marchands de Qorais. Chacun tenait à y posséder une propriété, (4) à tout le moins un pied-à-terre, pour s'y refaire des rigueurs du climat débilitant de la Mecque. La reddition de cette ville au Prophète dépeuplera l'ancienne métropole qoraisite, au profit de Médine, devenue la capitale du nouvel Etat islamique. Il était donc naturel que la Mecque commençât à s'inquiéter des proportions inquiétantes de l'émigration vers les montagnes de Tâif. Aussi le ḥadîṭ croit-il devoir recourir à l'appât des faveurs spirituelles, promises aux bourgeois, assez courageux pour affronter les ardeurs de l'été du Tihāma(5). Ils étaient surtout assurés de les gagner,

(1) Nombreuses autorités citées dans 'Ogaimî, *op. cit.* p. 8, a-b. Ibn Faqîh, *Géogr.*, 17, 1 ; Maqdisî, 79, 8 ; *Chroniken*, Wüst., I, 41 ; II, 76.

(2) Comp. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, 2. Tab., *Tafsîr*, XIII, 140.

(3) D'après Azraqî, Wüst., 22, 1, à l'époque d'Abraham, le val de la Mecque était occupé par des bouquets de 'iḏlāḥ ; pourquoi elle ne produit pas de زرع, céréales ; *ibid.*, 25, 8 d. I.

(4) Le « Mobaássar » Talḥa ibn 'Obaid, le grand ami de Mahomet, retire, en revenus, environ 10.000 dînârs de ces terres du Sarât ; Sprenger, *Mohammad*, I, 385.

(5) Voir les principaux ḥadîṭ dans le *Kanz al-'ummâl*, VI, p. 232, nos 4328 etc. Comp. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, 2, 50-51 ; *Chroniken*, Wüst., III, 22.

lorsque la perturbation, introduite dans le calendrier musulman par l'imprévoyante suppression du *nasi*, mois intercalaire, ramenait la coïncidence du carême de Ramadan avec la période de la canicule (1).

L'expédient demeura impuissant : la nécessité seule pouvait empêcher alors la population de gagner les hauteurs du mont Sarāt. Ainsi se conduisait le pieux calife 'Omar II, quand, il gouverna le Ḥigāz (2) et le non moins orthodoxe philologue Aṣma'ī, pendant son séjour dans l'Arabie occidentale. En reconnaissance il décerna à la cité des Taqafites l'épithète de *bénie* (3). C'était la qualification accordée par le Prophète à la vallée du 'Aqīq, le Daphné de Médine, devenue plus tard la retraite des *Mobaṣṣara* et des riches amis d'Aboū'l Qāsim. Ṭāif, coin du Yémen ou de la Syrie ? De cette fantaisie géographique, les panégyristes de Ṭāif ont tiré une conclusion assez inattendue. Tous les privilèges, فضائل (4), tous les éloges, décernés dans le ḥadīṭ aux deux premiers pays, sont retenus comme revenant de plein droit à Ṭāif. Ceci sans préjudice des prérogatives, qui lui sont strictement particulières et où elle ne partage avec personne ('Ogaimī, *op. cit.*, 9 a).

Rien d'étonnant si Ṭāif était devenue (5), et est demeurée depuis, la villégiature favorite, la *Riviera* d'été des Mecquois fortunés (6). Au dire d'Ibn 'Abbās, ou des exégètes complaisants qui s'autorisent de son

(1) Ibn Faqīh, *Géogr.*, 17, 15 ; Azraqī, *Wüst.*, 267, 1 ; *Chroniken*, *Wüst.*, II, 267 ; Snouck Hurgrenje, *loc. cit.* ; *Kanz al-'ummāl*, VI, n° 4333.

(2) Azraqī, *op. cit.*, 364. 'Omar agit ainsi par crainte de mal faire, de commettre l'*ilḥād* à la Mecque. L'anecdote doit confirmer la sainteté idéale de la Mecque; cf. *ibid.* 361 sqq.

(3) Mobarad, *Kāmil*, 115, 10. Pour le 'Aqīq cf. l'index de *Moṣūwīa* s. v. La région de Ṭāif possédait aussi une localité du nom de 'Aqīq ; 'Ogaimī, *Aḥbār Ṭāif*, 20 b.

(4) Chaque pays, chaque ville de l'islam a ses فضائل, annoncés par le Prophète. Voir la collection dans *Kanz al-'ummāl*, VI, 256 etc.

(5) Maqdisī, *Géogr.*, 79, 10 ; Ṭab., *Tafsīr*, XXX, 171, 3 d. l.

(6) Les chérifs de la Mecque y ont leur campagne et aussi les riches marchands de cette ville ; Burckhardt, *Voyages*, I, 112-113, 272. Ṭāif venait alors d'être ruinée par les Wahhābites. Les dieux eux-mêmes avaient choisi leur villégiature à Ṭāif (Azraqī, *W.*, 79.) aux temps préislamites.

nom (1), le livre d'Allah ne pouvait avoir oublié cette alternative, si caractéristique dans la vie mecquoise. Sans broncher, ils y retrouvaient une allusion dans le verset du Qoran (166, 2) : *رحلة الشتاء والصيف*, « le voyage d'hiver et celui de l'été ». Texte précieux, mais non moins énigmatique ! Il rappelle, pense-t-on, l'existence chez les Qoraisites d'une caravane commerciale, partant deux fois, chaque année. D'après Ibn 'Abbās, « le voyage d'été » ne peut viser que les départs annuels des riches bourgeois de la Mecque pour leur campagne de Tāif (2). Dans cette interposition de l'autorité d'Ibn 'Abbās, très vénéré dans cette cité possédant son tombeau (3), il n'est pas interdit de soupçonner le zèle intempestif d'un faqīh ṭāqafite. Son patriotisme ingénieux a dû se sentir heureux de retrouver dans la « révélation » le souvenir de sa ville natale (4). Ibn 'Abbās est un de ces innombrables prête-noms, fourmillant dans le *Tafsīr*, aux premiers temps islamiques, à l'aurore de l'exégèse qoranique. Cette dernière s'est montrée accueillante à ces fantaisies d'interprétation. C'est tout au plus si elle s'inquiète d'une certaine vraisemblance de temps et de lieu. Or nous verrons bientôt les relations étroites, ayant rattaché Tāif au fils de 'Abbās. Que pouvait-on désirer de plus ?

Parmi les fantaisies pseudo-érudites qui déparent « Das Leben und die Lehre des Moḥammad » de Sprenger (5), notons la suivante qui se rapporte à notre sujet. L'auteur discute le séjour du Prophète sur le mont Hīrā', près de la Mecque. « Je crois, écrit-il, que c'était un lieu de villégiature pour les citadins, trop peu fortunés pour visiter la fraîche Tāif ou la plantureuse Qorā ». Sprenger détaille ensuite par le menu les

(1) Tab., *Tafsīr*, XXX, 171-72 ne cite pas cette interprétation. N'était-elle pas encore en circulation ou s'est-il refusé à la prendre au sérieux ?

(2) Maḡdisī, *Géogr.*, 95. 'Oḡainī, *Aḡbār Tāif*, a enregistré d'autres spécimens de cette exégèse ṭāqafite. Sur la science oxégétique d'Ibn 'Abbās, cf. *Kanz al-'ummāl*, VI, 186.

(3) Cf. la p. 4 de *الانفاس القدسيّة في بعض المناقب الحضرة العباسيّة* par 'Abdallah ibn Ibrahīm Mīrḡanī ميرغني ; (msc. *Bib. Khéd.*)

(4) Parallèlement à Qorais, mentionné une seule fois : Qoran 106, 1. Médine y figure sous le nom de *Madīna* et de *Yatṛib* (une fois).

(5) Voir vol. I, 296-297.

agréments du paysage environnant : « absence presque (?) complète de végétation, roches dénudées, versants à pic, précipices béants et gouffres effrayants... Les gorges sont obstruées d'énormes galets et de quartiers de roche qui réfléchissent l'aveuglante réverbération solaire... Endroit à souhait pour se procurer des visions ».

Avant comme après l'hégire, l'idéal d'une vie heureuse (1), au Ḥigāz, consistait à passer l'hiver à la Mecque ou à Ḡodda (2), le printemps à Médine (3) et l'été à Ṭāif (4). *Beatus ille qui procul negotiis...* ! Dans ses heures d'accablement moral, le calife Mo'āwīa, au fond de la Ḥaḍrā' de Damas, songea parfois à aller réaliser ce rêve de jeunesse dans les Alpes du Ḥigāz (5). Au premier siècle de l'hégire, beaucoup de notables, de hauts fonctionnaires viendront achever dans les villes saintes leur carrière orageuse. Tous possèdent un palais à Médine ou à la Mecque. Mais, dès les premières chaleurs, on les verra émigrer dans leurs villas du mont Sarāt. Ce fut le cas d'Ibn 'Abbās. Dans son gouvernement de Baṣra, ce personnage avait affiché une rare absence de scrupules, de probité administrative. Retiré à la Mecque, sa conscience se serait réveillée. « Prends garde, mon fils, disait un vieux fragment poétique d'une authenticité suspecte (6), prends garde de commettre à la Mecque un péché grand ou petit ».

(1) Pendant la période de la Ḥarra sous Yazid I, les harems de l'Omayyade Marwān et de 'Alī fils de Ḥosain se réfugient dans leurs villas de Ṭāif ; *Aḡ.*, I, 13 ; *Ṭab.*, II, *Annales*. 409 ; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. IV, 19 ; *Yazīd*, 223-224. Domaine et tombe d'Abū Oḡaiḥa, près de Ṭāif ; Ibn Hišām, *Sīra*, 782, 6-9. D'après les saisons, les nobles dames résident à la Mecque ou à Ṭāif ; témoignage d'un poète de Ṭāif : *Aḡ.*, VI, 31, 8.

(2) Azraqī, *Wüst.*, 79 d. I. Ḡodda ne devint le port de mer de la Mecque que postérieurement à l'hégire.

(3) C-à-d. dans la verte vallée du 'Aqīq (Cf. *Mo'āwīa*, 228 etc.), transformé en lieu de plaisance sous les califes omeyyades.

(4) 'Oḡaimī, *man. cit.* 12, b : Azraqī, *Wüst.*, 79, d. I. Yāqūṭ, *W.* III, 500, 16 ; Ḡaḥiḡ. *Opuscula*. 62. 21 ; Maqdisī, 95, 17 ; *Ṭab.*, *Tafsīr*, XXX, 171, bas. Le vers de Nommairī ; *Aḡ.*, VI, 31, 8.

(5) Qetaiba, *Oyoūn*. 257, bas ; *Aḡ.*, XV, 3 l. 8. *Mo'āwīa*, 248. Ce calife possédait dans la région d'importants domaines qu'il ne cessera d'arrendir.

(6) Ibn Hišām, *Sīra*, 17, 1, l'appelle متعبد. Cette absence de correction me paraît un

أَبْنِيَّ لَا تَظْلَمُ بِكَتَّةِ لَا الصَّبْرَ وَلَا الْكِبَرَ (1)

Ce sentiment aurait, à partir du *fath*, empêché les Compagnons du Prophète de s'établir à la Mecque ou d'y retourner (2). « Pour les nécessités corporelles, ils préféreraient sortir des limites du ḥaram », territoire sacré. Ibn 'Abbās aurait obéi à un scrupule analogue, lorsqu'il vint se fixer à Tâif (3). En réalité, cette détermination ne fut, nous le verrons, rien moins que spontanée. 'Alī fils de Ḥosain possédait, lui aussi, une villa dans le Sarāt, où il abriterait son harem pendant les révolutions du Ḥigāz (4).

*
* *

Les femmes montraient à peine moins d'enthousiasme pour le séjour de Tâif. Nous aurions à citer ici les noms les plus illustres de la société musulmane, au premier siècle de l'hégire : Torayya, Sokaina, 'Aīsa bint Talḥa. La première appartenait à la vieille aristocratie de Qoraïs, à la famille des Omayyades (5). Les deux autres, Sokaina, petite-fille de 'Alī (6), 'Aīsa, nièce de la favorite homonyme de Mahomet (7), rappellent la récente noblesse islamite. Toutes trois représentent un type à la veille de

artifice littéraire, destiné à lui conférer un faux air archaïque. Tous les moyens sont bons pour créer autour de la Mecque la légende d'une sainteté idéale. Nous y reviendrons, en étudiant la métropole qoraïsité. Voir plus haut p. 26, les scrupules de 'Omar, à propos de Rokba.

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 16, 6.

(2) Même sentiment attribué au calife 'Omar ; Azraqī, W., 365, 366 (texte cité plus haut).

(3) Cf. *Chroniken*, Wüst., III, 21. Ces scrupules n'ont pas duré longtemps. Les Mecois modernes vidant leurs vidanges sur la voie publique : Burekhardt, *Voyages*, I, 140, 167.

(4) Tab., *Annales*, II, 410 ; Cf. *Yazīd*, 223-224. 'Abdallah, le fils de 'Amrou ibn al-'Aṣī, possède deux tontes à la Mecque, une dans le *ḥill*, l'autre dans le *ḥaram* ; Azraqī, W., 361.

(5) *Ağ.*, I, 84, 85. Voir « Torayya bint 'Alī » à l'index d'*Ağāni* ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 24, bas, *Ağ.*, X, 103 d. l. Comp. *Ağ.*, VI, 31, 8.

(6) Voir index d'*Ağāni* : « Sokaina bint al-Ḥosain ».

(7) Index d'*Ağāni* : 'Aīsa bint Talḥa », surtout *Ağ.*, X, 54-62. Sa rivalité, lutte de coquetterie avec Sokaina ; *Ağ.*, X, 60.

disparaître sous la poussée des mœurs nouvelles : celui de la fière Bédouine, refusant d'être traitée en esclave et succombant devant la coalition de l'égoïsme masculin et de la nouvelle législation matrimoniale (1). Ces trois figures de mondaines arabes (2), la tradition littéraire les a ornées de *toutes* les grâces physiques (3), de tous les charmes de l'esprit (4). Elle les fait vivre dans la société des poètes et des musiciens, choisir comme arbitres du mérite artistique. Les sympathies 'alides de l'auteur de l'*Aḡāni* (5) se manifestent d'une façon anormale en faveur de Sokaina. Il se montre tout heureux de retrouver en cette petite-fille de 'Alī quelque chose de cette grâce frivole, de cet intellectualisme surtout qui a souvent manqué aux descendants de Fāṭima.

Ce trio féminin rappelle le groupe classique des trois déesses, posant pour la beauté devant le Troyen Pâris. Au premier siècle H., le Pâris arabe avait nom 'Omar ibn Abi Rabī'a. Poète d'un incontestable talent, mais d'une licence non moins indéniable, il fut appelé à trancher entre les trois dames de Qoraiṣ un débat analogue (6). Femmes de tête, en dépit de leur frivolité (7), elles regimbent contre le joug humiliant, qu'on veut imposer à leur sexe. 'Aīṣa refusa toujours de se voiler. « Allah lui ayant

(1) Antérieurement à la révélation du حجاب, les femmes de Mahomet se trouvaient à table avec les invités du Prophète : Wāḥidī. *Asbāb*, 271, 8.

(2) Sokaina régit la mode : *Aḡ.*, XIV, 165 ; elle est برزة : *Aḡ.*, XIV, 173, 174.

(3) *Aḡ.*, X, 54, 55, 58, 59 : XIV, 165.

(4) *Aḡ.*, X, 60, bas. Elles se proclament « plus belles que le feu pendant la nuit glacée » : أحسن من النار الموقدة في الليلة القراء, ou عين القزور ou صبح من القيس avec d'autres variantes ; cf. *Berceau*, I, 79 ; ajoutez *Aḡ.*, X, 62 ; XI, 57 ; XIV, 165 ; 168, 8 d. l. : XVI, 120, 5 : 124, 7 d. l. : XX, 141, 7 : XXI, 263, 17.

(5) *Aḡ.*, I, 99, 100 ; II, 127, 128, 130-32, 136-37, XIV, 165, bas ; وكان على أمويته متشغياً, note à son sujet Ibn al-Aṭīr. M. Nöldeke (lettre particulière) hésite à accepter ce jugement. Les plus grandes folies des 'Alides trouvent en Aboū'l-faraḡ un narrateur complaisant. Comp. par ex. *Aḡ.*, S. I, 294-296. Comment Sokaina se venge d'une plaisanterie de son bouffon Aṣ'at : *Aḡ.*, XV, 131. L'auteur insiste sur la justesse des sobriquets décernés par son héroïne ; *Aḡ.*, XIII, 114.

(6) *Aḡ.*, II, 137 : XIV, 168-69.

(7) *Safīha*, c'est la qualification de Sokaina parmi ses proches : *Aḡ.*, XIV, 169.

octroyé le don de la beauté, elle ne voyait aucune raison de cacher les cadeaux du ciel » (*Aġ.*, X, 45).

Nous n'avons à rappeler ici que leurs rapports avec Tāif. Toutes trois y possédèrent des châteaux et des domaines. Ces immeubles constituaient leur propriété personnelle. Car nous les trouvons fréquemment divorcées ou séparées de leurs maris. Torayya y reçut les visites de 'Omar ibn Abi Rabī'a (1). Dans « son vaste domaine » de Tāif, مالٌ لها عظيم (2), 'Aīsa présida des joutes, des jeux militaires, rappelant les tournois du moyen-âge. Le carrousel terminé, elle accueille les hommages et écoute les plus récentes compositions des poètes, tous avides de mériter ses suffrages et ses gratifications (3). Pendant les intervalles de ses nombreux divorces, nous voyons la futile Sokaina traîner l'ennui de son désœuvrement (4), entre le 'Aqīq de Médine, son hôtel de la Mecque et ses villas de Tāif (5). De nos jours, on dirait : Paris, la plage, la Côte d'Azur ! Sokaina y vivait, entourée de musiciens, de poètes et aussi de bouffons. Elle se félicitait de n'avoir pas hérité du caractère mélancolique de son aïeule, Fāṭima, la fille du Prophète.

Finissons par une figure infiniment plus sympathique, celle de Sobai'a. C'était une grande dame omayyade, mariée et établie à Tāif et presque contemporaine du Prophète. Dès la fin du 6^e siècle, on rencontre partout les Omayyades au Ḥigāz. A Tāif, à la Mecque, hommes et femmes — que celles-ci s'appellent Hind ou Sobai'a — leur énergie leur assure un rang à part et prélude aux glorieuses destinées de cette famille. Après le coup de force, فتنه, du Triumvirat, les Omayyades ne rencontreront personne capable de leur disputer sérieusement l'accès du pouvoir. Le

(1) *Aġ.*, I, 85. Énumération des maris de Sokaina ; *Aġ.*, XIV, 168, 169 ; Comp. *Aġ.*, X, 54 sqq.

(2) Le nom n'est pas mentionné.

(3) *Aġ.*, VII, 30 ; XIII, 3 ; comp. XIV, 165 bas.

(4) Comment elle essaie de le combattre : *Aġ.*, XV, 131 etc. Dans les aventures les plus burlesques, ce recueil ne lui ménage jamais l'eulogie, qu'il refuse à Mo'āwia ; cf. *Aġ.*, XV, 131 ; XVII, 94 etc.

(5) *Aġ.*, XIV, 170 ; XVII, 93.

mari de Sobai'a, Mas'oud, le père du futur Şahābī - martyr, 'Orwa, se trouva commander les troupes de sa cité natale, pendant la guerre fratricide d'Al-Figār contre les Mecquois. Avant la bataille, il dressa un pavillon pour sa femme : « tout fugitif qoraisite, proclama-t-il, qui y pénétrera, aura la vie sauve ! ». La tente représentait-elle la *qobba* - tabernacle, servant à abriter le fétiche principal, le palladium de la cité ? Était-elle une sorte de *haram* improvisé, participant à l'inviolabilité, à la sainteté de la demeure familiale ? J'ai discuté ces hypothèses dans *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamiques* (1). Je dois me contenter ici d'y renvoyer le lecteur.

Ce geste allait permettre à Mas'oud de manifester ses sentiments d'humanité et aussi les sympathies mecquoises des *Ahlāf* de Tāif, dont il était le chef (2). Aussitôt Sobai'a se mit à étendre, à allonger au moyen de ficelles, de bouts d'étoffe les cordes soutenant les poteaux de la tente. Sa pitié, son ingéniosité féminines, son patriotisme qoraisite (3) lui avaient suggéré ce stratagème ; il devait augmenter la surface de protection, en ce terrain neutre, destiné à servir de lieu d'asile. Au lieu du triomphe, escompté pour Tāif et ses alliés de Qais, ce fut la défaite. Bientôt le flot des fugitifs qaisites se précipita vers la tente de Sobai'a. Son cœur compâttisant n'avait songé qu'à ses compatriotes de Qorais. Elle s'empresse maintenant d'accueillir leurs ennemis, d'envoyer dans toutes les directions ses jeunes fils pour indiquer à ces infortunés la direction du refuge improvisé. C'était, ajoute le narrateur, « mettre ces garçons en évidence, afin de leur assurer pour l'avenir la dignité de *sayyid* », فَيَسُودُوا بِذَلِكَ. Cette réflexion trahit l'impuissance de l'Arabe à supposer l'inspiration désintéressée d'une action généreuse. - Les environs de l'asile ne tardèrent pas à être encombrés de fuyards. Après la bataille, le généralissime mecquois — Sobai'a était sa parente — honora sa victoire, en reconnaissant officiellement

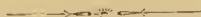
(1) *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* (Carre), XVII, 39-101.

(2) Sur Ahlāfites et Mālikites, voir le chap. suivant.

(3) *Comp. Aġ.*, XIX, 79, 5 d. l. La femme arabe prend le parti de son clan d'origine contre la tribu de son mari ; *Aġ.*, S. I, 176, 190 ; II, 23.

la protection accordée par cette courageuse Omayyade. A partir de ce jour, le nom et la tente de Šobai'a passèrent en proverbe parmi les Bédouins (1).

N'a-t-on pas le droit de regretter (2) qu'on ait laissé gaspiller les trésors d'énergie et de dévouement intelligent que le cœur de la femme arabe gardait en réserve ? « L'islamisme a fait du hareem ou gynécée, d'ailleurs plus anciens que lui, une prison, et, sequestrées là, les qualités intellectuelles de la femme furent en interdiction perpétuelle » (D^r Perron).



(1) *Aḡ.*, XIX, 79, 80 ; comp. VII, 171, bas. Vers de Šobai'a ; Balālorī, *Fotoūh*, 49.

(2) Sans mériter le reproche de « Feindseligkeit gegen den Islam » que m'a adressé feu M. Hartmann, *OLZ*, 1914, c. 436.

LA POPULATION DE ṬĀĪF ; DISCUSSIONS GÉNÉALOGIQUES.

Faisceau de rancunes accumulées contre Ṭāif. — Le théophore 'Abdṭaqīf et Ḥaġġāġ. — Ancêtres de Ṭaqīf : Yād et l'aïeul éponyme Ṭaqīf. — Raisons pratiques qui décident en faveur de Hawāzin. — Puissance de cette tribu. — Les « Aḥlāf », partisans de Yād. — La poésie apocryphe. — La tombe d'Aboū Rīḡāl et la « lapidation » des tombes. — Tableau généalogique des principales familles ṭaqafites.

La poésie préhégirienne ne s'est pas montrée hostile à Ṭāif et à sa population. Elle leur a du moins épargné les accusations de couardise et de cupidité que les rimeurs bédouins ont prodiguées aux Qoraïsites (1). Tous rendaient hommage à l'intelligence, à l'activité des Ṭaqafites. Cette neutralité cesse avec le raffermissement de la dynastie marwānide. Principalement à partir du califat de Walīd I, la littérature ne cherche plus à dissimuler l'expression de sa malveillance pour « la Mecque du Sarāt ».

Les satiriques avaient trouvé le temps, depuis l'hégire, de se familiariser avec la légende qoranique de Ṭamoūd. Ils voulurent exploiter la défaveur attachée désormais aux noms théophores, legs abhorré de la *ḡūhiyya*, gentilité. Tard venus à l'islam, les Ṭaqafites semblent bien n'avoir pas, sans résistance, sacrifié aux scrupules du monothéisme islamiqué le souvenir et le nom de leur ancêtre éponyme. Dans les anciennes familles,

(1) Cf. Lammens, *Les Aḥbābīs et l'organisation militaire de la Mecque, au siècle de l'hégire*, dans *Jour. Asiat.*, Nov. Déc. 1916.

de préférence chez les *Ahlāf*, les noms imposés aux enfants continuèrent à rappeler Taqīf. Autant d'armes que va utiliser l'opposition antidynastique, barbare de *Tāmoūd* (1) ! عبد ثنيف. Ce théophore national prendra le sens péjoratif d'*esclave de Taqīf* (2). Ces invectives retentiront incessamment à travers la copieuse production satirique de cette époque. Elles ranimeront la lutte des partis qui s'attachent à saper le régime omayyade.

Pour alimenter ce courant d'animosité persistante, il a fallu que, aux rancunes des 'Alides, des 'Abbāsides et des Médinois, l'Iraq vint joindre les récriminations de ses *latifondistes*, l'exposé passionné de ses griefs, l'âpre revendication de ses droits foulés aux pieds, de son autonomie sacrifiée, affirmait-il, à la Syrie, sa rivale. L'Iraq, pendant plus d'un demi-siècle, comprimé sous la poigne de fer des vice-rois taqafites, des Ziād, des Ḥaġġāġ et de leurs élèves, les Ḥālīd al-Qasrī ! Les chefs arabes de l'Iraq,

(1) *Aḡ.*, XX, 13, l. 21.

(2) On l'applique généralement à Ḥaġġāġ ; *Naqī'ul Ġarīr*, 497, 18. Comp. Balāḡdūrī, *Ansāb*, 14 b. On fait de son aïeul l'esclave d'Abou Rīḡāl : *إلى الحجاج كان يخدمه فتيل* : *المحجّاج عبد إلى رغال*. C'est une glose inepte sur le théophore 'Abdītaqīf. Je crois retrouver la même exégèse inintelligente dans le vers satirique, où Yād se trouve substitué à Taqīf, (sur les autres allusions voir plus loin) pour les besoins de la rime :

فلو لا بثو مروان كان ابن يوسف كما كان عبدًا من عبيد إياو

'Abdītaqīf aurait été le nom primitif de Ḥaġġāġ (Cfr. plus bas). Il a donné prise, on le voit, aux attaques de la satire et l'on comprend que l'habile vice-roi ait évité de l'afficher. Comp. *Aḡ.*, VII, 171. 8 d. l. La variante de *Naqī'ul Ġarīr*, 497, 18 supprime le يني entre 'Abdītaqīf et Ḥaġġāġ ; suppression maladroite ou intentionnelle ? Je me demande si le vrai nom d'Abou Bakra, le célèbre frère du non moins fameux Ziād ibn Abīhi, ne fut pas 'Abdītaqīf. Comp. *Aḡ.*, XVII, 9, l. 15 où je lis [non عبدًا] *كان ابو بكره عبد [عبدًا]*. Le spirituel Ḡāḥiḡ (*loc. cit.*) a accepté l'absurde donnée traditionnelle — qu'Abou Bakra fut esclave — pour le seul plaisir d'allonger sa liste (voir *loc. cit.*), sa progression d'antithèses : par ex. *مولى مولى مولى*, *maulū* à la troisième puissance, *هو دعي مولى دعي* etc. (*Aḡ.*, *loc. cit.*). On voit, au moyen de quels procédés, le théophore 'Abdītaqīf a disparu de la nomenclature onomastique de l'Arabie avec la complicité tacite des Taqafites, gênés par ces perfides déductions. Si Abou Bakra avait été d'origine servile (voir le tableau généalogique de Taqīf), il n'aurait pu jouer à Baṣra un rôle aussi prédominant ni les sieus occuper les premières charges de l'Etat. Abou Barza, un des Benjamins de la tradition 'alide, est ami d'Abou Bakra ; l. S. *Tabaq.*, VII¹, 4.

grands seigneurs, ne leur pardonnaient pas les réformes agraires, la réorganisation de l'impôt foncier, avantageant contre leurs empiètements le trésor public et les populations rurales.

Avec raison, toute la province les rendit responsables de n'avoir pu réaliser le rêve du nationalisme local, relever le « *minbar as-sarqī*, le trône oriental », l'éphémère et anarchique califat de 'Alī. Or, c'est dans l'Iraq que s'est surtout développée la primitive annalistique de l'islam. Comment s'étonner qu'elle ait partagé les préventions de son milieu, épousé les rancunes des personnages dont elle avait entrepris la glorification ? Habitée à se documenter dans les *divans* poétiques, l'ancienne historiographie arabe devait donner dans le piège. Au demeurant, aveuglée par ses préjugés, par son étroit chauvinisme, elle demandait seulement à enregistrer, sans contrôle, les calomnies propagées par les satiriques de Koufa contre les Omayyades et leurs suppôts, les ministres *ṭaqafites*.

L'esprit de dénigrement s'est surtout attaqué aux origines généalogiques des *Ṭaqif*. Une légende hostile prétendait les rattacher aux antiques races de 'Ad et de *Tamoūd*, anéanties pour leur impiété (1). Cette prétention révolte le bon sens du sceptique *Ġāḥiẓ*. Il se demande comment un musulman peut s'y arrêter, après les affirmations du Qoran, racontant leur extermination totale par Allah (2). De son côté, *Ḥaġġāg* pensait y découvrir un titre de gloire pour ses ancêtres, puisque seuls les disciples du prophète *Ṣāliḥ* avaient échappé au désastre de leurs concitoyens (3). *Ṭaqif* perpétuerait donc la postérité bénie de ces croyants (4). Dans toutes

(1) Mobarrad, *Kāmil*, W. 266 ; *Aḡ.*, IV, 74 : pour 'Ad et *Tamoūd* voir ces mots dans une concordance du Qoran. Ces préjugés ont pu être inspirés par le vers dirigé, après Karbalā, contre les descendants de *Ziād ibn Abiḥi* (*Mas'ūdī*, *Præf.*, V. 159) :

وَابْعَدْتُهُمْ بِمَا غَدَرُوا وَخَانُوا كَمَا بَعَدَتْ ثَمُودَ وَقَوْمُ عَادَ

Ce vers a été calqué sur Qoran, 11, 98.

(2) *Ġāḥiẓ*. *Bayān*, I, 78, 1. *Ġāḥiẓ* se montre heureux de décocher un trait contre la crédulité de ses contemporains.

(3) *Aḡ.*, IV, 74. Sur *فَمَا أَتَى* Qoran 53, 52: finesse exégétique, le *مَا* est-il relatif ou négatif ? *Aḡ.*, loc. cit. *Ṭab. Taḥṣīr*, XXVII, 41-42 ne connaît que le sens négatif de *mā*.

(4) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), IV, 71.

ces discussions, ni l'histoire ni la science généalogique n'entraient pour rien. Les traditionnistes au service des 'Abbāsides tenaient uniquement à jeter le discrédit sur de loyaux serviteurs de la dynastie rivale, sur les compatriotes d'un Ziād et d'un Ḥaǧǧāǧ.

Il serait oiseux de les suivre sur ce terrain. Trop souvent les recherches généalogiques se sont asservies à de basses rancunes politiques, en Arabie (1). Sur les plateaux du Sarāt, les Ṭaqīf n'étaient pas des autochtones (2). Nous estimons dangereux (3) d'aller au-delà de cette assertion générale, et il est permis de douter que les *nassāba*, généalogistes, du 2^e siècle, fussent mieux renseignés. Pendant la période, immédiatement antérieure à l'hégire—seule elle doit nous intéresser ici—on gardait encore vivant à Ṭāif le souvenir de la tribu de Yād. Depuis quand, et à la suite de quelles révolutions, avait-elle quitté ses premiers cantonnements du Sarāt, il devient malaisé de le déterminer. Mais le plus illustre des poètes de la cité, Omayya ibn Abi's-Ṣalt était fier de se rattacher à la tribu, partie pour la Mésopotamie et devenue chrétienne (4).

*
* *

Au commencement du 7^e siècle de notre ère, Ṭāif formait le centre urbain de la tribu de Ṭaqīf et la totalité des Ṭāifites (5) se réclamait de Ṭaqīf, leur ancêtre éponyme (6). C'est seulement, quand on voulait

(1) Blau ne s'en est pas douté, à propos de cette discussion ; *ZDMG*, XXII, 662.

(2) Cf. Bakrī, *Mo'jam*, 12, 9.

(3) Dans beaucoup de tribus, on hésite entre le Nord et le Sud ; ainsi chez les 'Add, une partie se réclame du Yémen, une autre de 'Aduān ; Bakrī, *Mo'jam*, 36, 10. Pour les Gōlām de Syrie, cf. *Yazīd*, 273 etc.

(4) Bakrī, *Mo'jam*, 49 sqq. ; *Aj.*, IV, 74. Omayya ibn Abi's-Ṣalt, *Divan*, I, 1-4. En réalité, la seule poésie nous a conservé les relations généalogiques entre Yād et Ṭaqīf. C'est partout le même procédé, nous ramenant invariablement à une source poétique !

(5) Comme Omayya ibn Abi's-Ṣalt, *Divan*, II ; XIV, 1.

(6) Comment on a traité l'histoire préislamique de Ṭāif ; voir *Chroniken*, Wüst., II, 133, où *هَوَز و حطى* : deux groupes de lettres de l'alphabet, ont été transformés en rois de Ṭāif, *كان ملكين ببلاد رية و هي ارض الطائف*. Pour Waǧǧ = Ṭāif, voir précédemment p. 27. Primitivement les Ṭaqīf se seraient rattachés à Yād.... *فليس فذلك يُقال*... *ثم اتسبوا الى قيس فذلك يُقال* ; protestations de Ḥaǧǧāǧ (Balāḍorī, *Ansāb*, 14 a) contre l'appellation *بنو تميم*.

remonter plus haut, que commençaient les divergences.

Yād	Hawāzin
Do'mī	Bakr
Afṣā	Monabbih
Monabbih	Ṭaqīf
Nabīt	
Ṭaqīf (1)	

Entre ces deux schémas généalogiques, l'érudition hésitait encore, au second siècle de l'hégire. Nous en trouvons la preuve dans la plus ancienne rédaction de la *Sira* parvenue jusqu'à nous. Ibn Ishāq (2) s'y prononce pour la descendance d'Yād, tandis que son éditeur et abrégiateur Ibn Hisām préfère remonter à Hawāzin (3). Cette préférence me semble avoir été partagée alors par la majorité des Ṭaqafites. C'est du moins l'impression toute personnelle que je pense pouvoir dégager de la comparaison des documents, relatifs à la période omayyade, époque décisive pour le groupement des tribus arabes. Alors s'opère l'aggrégation des molécules, des poussières de familles, de clans, répandues sur la surface de la Péninsule et dans les provinces conquises.

(1) Pour cette généalogie voir *Aḡ.*, XIV, 141, bas, les vers ambigus, mis sur les lèvres de Ḥassān ibn Ṭābit. Ils ont dû contribuer à augmenter les hésitations des *nassāba*. Sont-ils de lui ? Rien ne le prouve. Son *divan* (éd. Hirschfeld) ne les a pas conservés. Pour ses satires contre Ṭaqīf, voir *ibid.*, 27, 1 ; 198, 1, 4 ; 199, 1. La pièce 198, 3 sqq. conteste à Ṭaqīf une généalogie qaisite.

(2) Voir la remarque de celui-ci : Ibn Hisām, *Sira*, 875, haut.

(3) Ibn Hisām, *Sira*, 32 ; Bakrī, *Mo'jam*, 49, 51. D'après une tradition légendaire, pendant la ḡāhilyya, les Ṭaqīf eux-mêmes hésitaient entre les deux généalogies ; Mas'ūdī, *Prairies*, V, 64-65.

En se déclarant pour l'ancêtre Hawāzin, les Taqafites se solidarisèrent simultanément avec le groupe homonyme, formant lui-même une subdivision dans la masse confuse de tribus, rattachées à Qais ou Qais-ʿAilān (1). Evidemment cette question de fait ne saurait en rien préjuger la question de droit, de la filiation historique. Yād représentait l'histoire, le passé, passé déjà lointain pour la courte mémoire des Arabes(2). Hawāzin et Qais, c'était le présent; l'avenir peut-être, si l'on pouvait se fier à un pressentiment prêté à Mahomet : les Hawāzin disputeraient la prééminence politique à Qorais, زاحوا قريشاً على منابرهم (3). Leur descendance de Yād, une tribu désormais éteinte, les Taqafites la connaissaient surtout par la poésie. En faveur d'un rapprochement plus intime avec les Qaisites, voisins remuants, militaient de puissantes considérations. En oubliant Yād, ils ne sacrifiaient qu'un souvenir. Ils avaient tout à gagner, en se rattachant à leurs voisins du Sarāt. Quand donc ils se déterminèrent pour ce dernier parti, la majorité des Taïfites adopta une solution opportuniste, inspirée par leurs intérêts matériels (4). Cette considération l'a toujours emporté chez les Arabes réalistes. Or ces intérêts, leur position géographique conseillaient aux Taqif de se déclarer pour une descendance qaisite dans une région peuplée de Banoū Hawāzin (5) et où l'influence de ces derniers demeurait prépondérante (6). Elle leur permit de régler avec ces

(1) Voir Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen* : sous la lettre G.

(2) Qotaiba, *Maʿārif*, E. 21-22, 29.

(3) *Aḡ.*, XV, 138, 4 d. 1.

(4) Voir plus bas. Ils vivaient au milieu des Hawāzin. L'histoire de Ḥaǧǧāǧ présente toujours cet homme d'Etat comme d'origine qaisite. On le soupçonnait facilement de partialité envers les Qais, d'animosité contre les Yéménites. *Comp. Aḡ.*, XI, 61, 1. انت سيد هوازن, lui dit un Solaimite (donc un Qaisite) venant le solliciter (cf. *ibid.*, 60, 4 d. 1.), donc désireux de le compromettre d'avance !

(5) Placés par Blau dans le voisinage de Médine ; *ZDMG*, XXIII, 586 : même erreur, sur la carte jointe à ce travail. Voir les précisions topographiques indiquées par Bakrī, *Moʿjam*, 57, 5 : Sarāt, Taïf etc. pour l'habitat des Banoū Hawāzin.

(6) Mālik ibn ʿAuf (voir plus haut) possédait un fortin sur le territoire de Taïf. Pour la campagne de Honaïu, les Taqif devront se mettre à sa suite ; *Tab.*, *Annales*, I, 1654-55.

nomades de délicates questions de propriété, les droits de pacage, de délimitation ; de stipuler d'après quelles mesures s'opèrerait le partage des récoltes. Comme il arrive, partout où sédentaires et nomades voisent, ces négociations se terminèrent par un compromis. Les premiers devront céder aux Bédouins, censés leurs parents, une part dans les moissons, les produits du sol, s'ils prétendent jouir de leur protection (1). En retour, ceux-ci renonçaient à leurs droits de propriété sur les champs fertiles, s'étageant au pied du mont Ġazwān (2). Nous avons constaté en Syrie une situation analogue pour les Banoū Ġoḏām (3). L'organisation de la société bédouine se trouve partout déterminée par les mêmes nécessités et par les mêmes convoitises.

Plus on se familiarise avec l'histoire préislamique de la Péninsule et moins on trouve recevable la théorie de Winckler sur l'ensablement *fatal*, l'appauvrissement progressif, inéluctable de l'Arabie. Les annales de Hawāzin lui apportent le plus solennel démenti. Au début du 6^e siècle, les clans formant cette subdivision du groupe qaisite comptaient parmi les plus misérables, les moins considérés : « réunion de pastoureux, parcourant à la suite de leurs brebis les montagnes du Sarāt », forcés de payer tribut au sayyid Zohair ibn Ġaḏīma « أئام رعاء الشاء » وهوازن يومئذ لا خير فينا . . . (Aġ., X, 12). Cette faiblesse facilita l'établissement des Taqafites et leur main-mise sur les meilleurs terrains, sur les plus riches domaines du district. Moins d'un siècle plus tard, la confédération des Hawāzin est devenue une des plus importantes de la région. Aux brebis, des chameaux sont venus se substituer et leurs immenses troupeaux envahissent les steppes du Naġd et le double versant du Sarāt. Du Yémen, de la cité de Naġrān, on vient chez eux se fournir de chevaux, indice incontesté de prospérité et de richesse (Aġ., XIV, 138, 1-2). Vers le même temps, on les voit opposer la force aux empiètements ultérieurs des Taqafites (Ibn

(1) Comp. Tab., *Annales*, I, 1556, bas. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 288-289.

(2) Bakrī, *Moḡam*, 50. Les Bédouins exigent qu'on leur paie jusqu'au droit de ne pas nuire : Wāḥidī, *Asbāb*, 296, bas.

(3) Cf. *Yazīd*, 279 etc.

al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289; *Aḡ.*, XII, 46). De tels voisins méritaient, on le comprend, d'être ménagés. On préféra s'en faire des alliés et intéresser un de leurs clans, les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia, à la défense militaire de la cité (*Aḡ.*, XII, 46) et du territoire urbain.

Mais au sein de plusieurs familles de Ṭaqīf, la voix du sang paraît l'avoir emporté sur des considérations plus positives. Là, le souvenir de l'ancêtre Yād (1) avait conservé des partisans fidèles et des hérauts retentissants (2). Nous avons déjà nommé Omayya ibn Abi's-Ṣalt. Nous aurons à en énumérer d'autres, principalement parmi les *Ahlāf*. On retrouve des traces de ce dualisme généalogique dans l'attitude des Banoū Naṣr ibn Mo'āwia ou du moins de leurs chefs principaux. Des contestations, au sujet de domaines dans le Sarāt, avaient mis ces *ḥalīf* bédouins de Ṭāif en conflit avec les *Ahlāf* (3). Un des leurs, le futur généralissime, Mālik ibn 'Auf, plus vraisemblablement 'Ofaif ibn 'Auf, composa le distique suivant, où il repousse toute communauté d'origine avec les Ṭaqīf et surtout avec Yād :

Or donc, fais savoir à Ṭaqīf, partout où tu le rencontres que, ma vie durant, je lui demeure hostile.

Tu n'as rien de commun avec nous, ô Ṭaqīf, et nous rien avec toi. Tu peux choisir une place (4) chez Oḥāza ou Yād ;

(1) « Bereits im 6. Jahrhundert untergegangene Stamm »; Blau, *ZDMG*, XXIII, 567; Nöldeke, *Perser-Araber*, 337-338.

(2) Bakrī, *Mo'jam*, 51 : *ثبت طائفة منهم على نسبهم الى ياد*. D'après cet auteur, la généalogie Ṭaqīf-Ilawāzin est de date plus récente ; *ibid.* : *نُزِلَ اتسبوا بعد*. On aura remarqué plus haut, comment dans la satire 'Abdṭaqīf et 'Abdyād s'*interchangent* et semblent s'appeler l'un l'autre. Cette correspondance ne peut être accidentelle et insinuerait des relations anciennes entre Yād et Ṭaqīf. Le vers satirique dirigé contre Ḥaǧǧāǧ (voir plus loin) ... *فلولا بنو مروان* signifie peut-être : « Sans les Marwānides, il n'aurait été qu'un descendant des misérables Yād ». Le trait serait alors d'origine qaisite et viserait également la généalogie yādite, présentée comme une déchéance pour Ḥaǧǧāǧ et ses tribunes.

(3) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*. E. I, 289.

(4) *حلي*, choisir une descendance, des ancêtres. Pour la généalogie des B. Naṣr ibn Mo'āwia, cf. Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen*, I.

أَلَا أَبْلَغُ ثَقِيفًا حَيْثُ كَانَتْ بَأَنِّي مَا حَيَّيْتُ لَكُمْ مُعَادٍ
فَأَنِّي لَسْتُ مِنْكَ وَلَسْتُ مِنِّي فَحُلِّمِي فِي أَحَاطَةِ إِيَادٍ

Mas'ōūd ibn Mo'attib (1), le père du célèbre Compagnon taqafite 'Orwa ibn Mas'ōūd, releva le défi posé sur ce terrain :

Votre Qais n'a rien à faire avec nous, ni nous avec vous ; nous sommes les descendants de Nabt ibn Yaqdom (2).

Si jamais je pousse le cri de Ohāṣa (3), aussitôt accourront des escadrons décidés ; avec eux, la défaite n'est pas à craindre.

لَا قَيْسُكُمْ مِنَّا وَلَا نَحْنُ مِنْكُمْ وَلَكِنَّا أَوْلَادُ نَبْتِ بْنِ يَفْدُمَا (4)
وَأِنْ أَدْعُ يَوْمًا فِي أَحَاطَةِ تَأْتِي كِتَابُ خُرْسٍ لَا أَخَافُ التَّهْيَضَا (5)

Dans cette discussion, on a tenu à faire intervenir également le vieux chef taqafite Ġailān. Mais, tout en se rattachant à l'ancêtre Yād, il ne refusa pas pourtant d'appeler «les Qaisites ses gendres et ses alliés (*ḡūr*)»,

(1) Cf. *Aḡ.*, XIX, 77, 79, 82. Voir plus bas le tableau généalogique.

(2) Ancêtres intermédiaires entre Taqif et Yād : cf. Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen*, C ; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 105, 3, lequel ajoute (l. 10), à propos de Yād : *جبل الناصر السائبر* : En d'autres termes, on ne connaissait que les souvenirs, sauvés par la poésie.

(3) Le cri de guerre, la *da'wa* : *يَا أَحَاطَةَ*. Sur Ohāṣa, cf. Nöldeke *Beitr. zur Kenntniss der Poesie*, 220. Vocabulaire peu connu des Arabes ; une localité ou une tribu ? se demande Bakrī, *op. cit.*, 76, haut. La forme *أَحَاطَةَ* est plus fréquente ; c'est une tribu Yéménite ; cf. Maqdisī, *Geogr.*, 91, 3, et surtout Yāqoūt. *Mo'ḡam*, W., IV, 907. La nisba *Woḥāṣī* dans I. S. *Ṭabaq.*, VII², 174, 4.

(4) Sur Taqif et Yaqdom cf. Ḥassān ibn Tābit, cité dans *Aḡ.*, IV, 11, 6.

(5) Bakrī, *Mo'ḡam*, 51. Selon toute vraisemblance les vers attribués ici à Mālik ibn 'Auf ont pour auteur 'Ofaif ibn 'Auf. Cf. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, I, 289, 7 etc. On y trouvera les circonstances, au milieu desquelles ils ont été composés. A l'époque de Ḥonain, Mālik était encore un jeune homme. A fortiori, n'a-t-on pu songer à l'opposer comme capitaine à Mas'ōūd ibn Mo'attib ; cf. Ibn al-Aṭīr, *loc. cit.* Au jour de Ḥonain, Mālik aurait compté 30 ans : I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 108, 7. Vers prononcés à l'occasion de ce combat par 'Aṭṭya ibn 'Ofaif an-Naṣrī (un fils du précédent 'Ofaif ?) ; Ibn Hišām, *Sīra*, 858, bas.

à reconnaître une situation de fait :

مم والدي واليه انتمي صمداً والحي قيس هم صهري وجبراني (1)

Le poète Omayya, Mas'ou'd et Ġailān appartenaient à la fraction taqafite des Ahlāf (2). Cette circonstance semble indiquer que dans ce clan la généalogie yādite a trouvé ses plus chauds partisans (3). Elle a pu déterminer leurs adversaires politiques, les Banoū Mālik, à se déclarer en faveur de Qais. Discussions trop souvent platoniques ! Elles suffisaient pour alimenter la satire. Avec cet opportunisme, qui les a toujours distingués, les Taqafites savaient à l'occasion sacrifier leurs théories généalogiques. Quand Bosr ibn Arṭaa(4) vint au Hīgāz donner la chasse aux partisans de 'Alī, toute la population, désireuse d'échapper aux sévices du terrible lieutenant de Mo'āwia, n'hésita pas à se proclamer qaisite (5). Les vers cités précédemment, quel qu'en soit l'auteur—Mālik ou 'Ofaif fils de 'Auf—comportent vraisemblablement une explication analogue. Il s'agissait de la fertile *himā* de Ġildān, âprement disputée entre les Ahlāfites de Tāif et leurs alliés hawāzinites, les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia. Pour être plus assuré d'évincer les adversaires, chacun des deux partis se réclama d'ancêtres différents. En dehors de ces compétitions d'intérêts, on traitait sans

(1) Bakrī, *op. cit.*, 51. Je me demande si cet essai de conciliation n'a pas été prêté à Ġailān.

(2) Pour leur position spéciale à Tāif, voir plus loin.

(3) Mas'ou'di, *Prairies*, V, 64, amène Moġira ibn So'ba — un Ahlāfi ! — à se déclarer pour Hawāziū. L'insipide anecdote—il y demande la main d'une *moniale* nouagénaire !—ne semble pas viser d'autre but ! Comp. Aġ., XIV, 141. On pourrait en dire autant de certains traits attribués à un autre grand Ahlāfi, Ḥaġġāġ. Il faut surtout se défier des flèches égarées *غرب* décochées par nos *rāwias* ! Les différends de Ḥaġġāġ avec Mohallab ont été expliqués par ses préférences qaisites. Cette exégèse paraît insuffisante.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 42 etc. Le calife lui avait interdit de toucher aux tribus qaisites, pendant son *raid* à travers l'Arabie ; Aġ., IV, 132.

(5) Aġ., IV, 132, 5. D'après Balāḏorī. *Ansāb*, 569 - 70 (cité par Levi Della Vida, *Califfato di Alī*, 47-48), c'est l'adroit Moġira ibn So'ba, qui alors aurait sauvé ses concitoyens. Sa présence à Tāif est attestée vers cette époque. Il y préparait sa future rentrée sur la scène politique.

doute cette matière d'une façon plus positive (1); les factions se réservaient la liberté d'en appeler alternativement à Yād ou à Hawāzin. C'est, croyons-nous, le sens d'un distique attribué à Rabī'a, fils du poète Omayya ibn Abi's-Ṣalt (2).

Nous jugeons superflu de pousser plus loin l'examen de ce problème. Ici encore la poésie a fourni les moyens d'entretenir une discussion, où l'on pouvait opposer l'autorité d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt à celle de Ḥassān ibn Ṭābit. Privée de cette ressource, l'érudition arabe se trouve bientôt tarie, à court d'arguments. Parmi les données réunies ici, plusieurs ne laissent pas de paraître suspectes. On y découvre des préoccupations, contemporaines au plus de l'avènement des Marwānides, lorsque éclatera la guerre civile entre les Arabes du Nord et du Sud, ou, comme on disait couramment, entre Qais et Yaman. Cette lutte fut reprise par des littérateurs trop ingénieux, habiles à manier l'apocryphe, à sophistiquer les documents poétiques. Nous l'avons constaté à propos de Ġodām. Il n'importait pas moins aux partis adverses d'attirer à eux l'intelligente et entreprenante tribu, ادمى العرب, si bien en cour auprès des Omayyades !

Cette ingéniosité s'est principalement exercée aux dépens de l'ancêtre éponyme des Ṭāifites, de Qasī, surnommé Ṭaqif. Sur la route menant de Ṭāif à la Mecque un amoncellement de pierres marquait la tombe d'Aboū Riḡāl. Le passant ne manquait pas d'y déposer une branche d'arbre, d'ajouter, à tout le moins, une pierre à celles qui recouvraient la dépouille de l'ancêtre ṭaqafite. Ainsi le voulait la coutume (3). Profitant des épaisses ténèbres qui enveloppent la préhistoire islamite, la légende hostile a transformé Aboū Riḡāl en traître, celui-là même qui aurait guidé l'armée abyssine, en marche vers la Mecque. Il ne restait plus qu'à l'identifier

(1) Ibn Al-Aṭṭir, *Kāmil*, E. I, 289.

(2) *Aḡ.*, III, 187, 8-9.

(3) Transformée plus tard en lapidation : Mas'ūdī, *Prairies*, III, 161 ; Ibn Ġobair, *Travels*², III ; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 333.

avec Qasī-Taqīf (1). On n'y a pas manqué. A partir de ce jour, la déposition d'une pierre sur la tombe—primitivement un hommage à la mémoire de l'ancêtre—devait, elle aussi, se transformer. Elle devint une *lapidation*, un acte de réprobation contre la trahison d'Aboū Riḡāl (2). J'ai étudié ailleurs (3) le sens de cette cérémonie et montré la lumière qu'elle projette sur la religion préhégirienne (4) de l'Arabie. L'instinct conservateur des Bédouins ne s'y est pas trompé. Jusqu'en plein islam, il faudra surveiller les nomades pour les empêcher d'accomplir le *ṭawāf*, la ronde rituelle, autour du tombeau de l'ancêtre, comme ils sont tentés encore de le faire près du sanctuaire d'Ibn 'Abbās, à Taïf (5). Un ḥadīṭ, tendancieusement déformé par la Tradition (6), témoigne du culte rendu par les Taqafites préhégiriens au monument d'Aboū Riḡāl (7).

Le tableau suivant permettra de s'orienter à travers la généalogie des Taqafites, les plus fréquemment cités dans cette monographie de

(1) D'après une variante de la légende—variante d'origine taqafite—c'est Taqīf qui tue Aboū Riḡāl. A l'appui, on cite des vers d'Omayya ibn Abi's-Salt, ni plus ni moins authentiques que ceux du *Divan*, U. I, 26. Je ne connais pas pour Aboū Riḡāl de mention plus ancienne que l'apocryphe, attribué à Omayya. Sur les prétendues relations des ancêtres de Ḥaḡḡāḡ avec A. Riḡāl, voir plus haut p. 57; Balāḡorī, *Ansḡb*, 14 b. Le taqafite Mas'oud accompagne pourtant 'Abdalmoṭṭalib sur le Ḥirā' pour maudire les Abyssins; I. S. *Ṭabaq.*, I^a, 56, 8. Que devient alors la félonie des Taqafites ?

(2) Bakrī, *op. cit.*, 49; Aḡ., IV, 74. Comp. Yāqout, E. IV. 263-64; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, 62, 1.

(3) *Le culte des bētyles*, p. 96 etc.

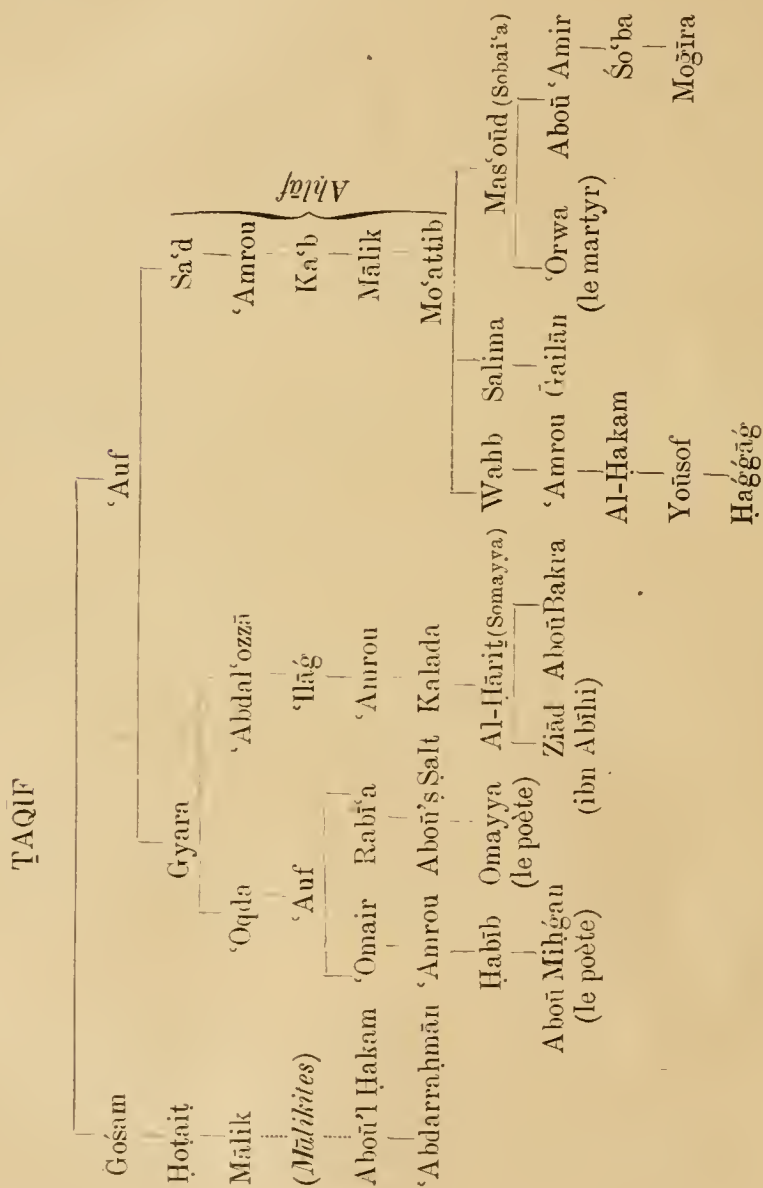
(4) Branches d'arbres déposées sur la tombe: cf. *Culte des bētyles*, 96; Ibn 'Asākir, (éd. Badrān) V, 369. Comp. I. S. *Ṭabaq.*, VII^a, 84, bas. Tombe d'un fonctionnaire prévaricateur lapidée en Arabie; Moḡibbī, *Ḥalāṣat al-aṭar*, II, 362.

(5) 'Oḡaimī, *msc. cit.*, 16 a.

(6) *Kanz al-'omṡil*, VI, 212, n° 3705.

(7) Au Maroc, « l'on forme des amas de cailloux devant lesquels chaque passant doit prononcer une invocation, en ajoutant un caillou aux autres, aux endroits où un meurtre a été commis »; *Rev. du monde musulman*, vol. XLIV, p. 23. J'ai observé le même usage dans la Transjordanie. Mes guides ajoutaient leur pierre au *raḡm*, amas de cailloux, recouvrant la dépouille des victimes d'un assassinat. Leur geste n'avait rien de commun avec une lapidation. Comp. *Der Islam*, X, 171 etc.

Taïf. Nous renonçons à remonter au delà de Taqîf, l'ancêtre éponyme, reconnu par tous les clans de la tribu : les Ahlâf et les Banoû Malik.



LA VILLE DE ṬĀĪF

Son importance ; la seconde ville du Ḥiǧāz. — L'architecture domestique à la Mecque et à Ṭāif. — Le plan des « oḡon ». — Le courage des Bédouins. — Enceinte de Ṭāif ; fortins sur son territoire. — Appartient-elle au Ḥiǧāz ou au Yémen ? — Influences du Yémen ; relations de commerce et de guerre. — Le poète 'Amir ibn aṭ-Ṭofail et les razzias yéméniques.

A la veille de l'hégire, Ṭāif passait, sans contredit, pour la première ville dans le nord-ouest de l'Arabie, après la Mecque. Elle l'emportait sur cette dernière par la possession d'un territoire fertile. Les vallées environnantes fournissaient à son commerce d'exportation une abondante matière d'échange et d'un placement particulièrement avantageux dans une région, aussi déshéritée que le Ḥiǧāz : le vin, le blé, le bois ; trois articles devenus depuis indispensables. Cette monnaie d'échange, étant donné l'absence ou la rareté de numéraire, permit aux Ṭaqafites de se procurer à bon compte les alliances, le crédit et les capitaux dont leur cité et leur commerce ne pouvaient se passer.

J'ai montré ailleurs (1) quelles relations tendues existaient entre la Mecque et les faméliques tribus du Tihāma, où cette ville recrutait les cadres de ses « Aḥābīs ». Malgré leurs rapports d'affaires et de parenté, les adroits Ṭaqafites ne semblent pas avoir vécu en meilleure intelligence

(1) *Les Aḥābīs et l'organisation militaire de la Mecque, au siècle de l'hégire*, dans *Jour. Asiat.*, Nov. 1916.

avec les groupes de la tribu de Hawāzin (1). Cette situation est commune à toutes les agglomérations urbaines en Arabie, vis-a-vis des voisins nomades. Les Bédouins turbulents (2) du Sarāt surent pourtant apprécier l'avantage de pouvoir écouler, sur le marché de la cité, les produits variés de leur industrie pastorale. Couverts d'immenses troupeaux, les vastes plateaux du Naǧd offraient à Ṭāif un *hinterland*, riche en ressources. On voit si les citadins avaient intérêt à souligner, à exagérer même leur communauté d'origine avec ces voisins, ensuite avec les remuants Qaisites, dont tous, en Arabie, redoutaient l'hostilité. Nous comprenons pourquoi ils aiment à se proclamer اوسط قيس (3). Géographiquement ce ne pouvait être qu'un non-sens. Les Ṭaqafites se trouvaient à la périphérie et non au centre du groupe compact, formé par les tribus qaisites. Il faut donc interpréter le complexe, اوسط قيس, d'après l'ancienne langue poétique et d'après celle du Qoran. Pour avoir négligé cette comparaison, la *Sīra* et le *Tafsīr* ont fait fausse route. Dans le Qoran, par exemple, اوسط et وسط n'ont rien à démêler avec la topographie : امة وسط désigne « un peuple d'élite » ; le comparatif اوسط signifie ce qu'il y a « de meilleur, de plus exquis » ; اوسطهم (68, 28) est « le plus noble », le chef d'un groupe ; enfin الصلاة الوسطى (2, 239),

(1) Et de Holail. Comp. Burckhardt, *Voyages*, I, 90 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 349.

(2) Voir Ibn al-Aṭīr, *loc. cit.*, Bakrī, *Mo'jam*, 107, 5-6, bataille des *Ahlāf* contre leurs alliés de Hawāzin. La situation change après le siège de Ṭāif ; Mahomet déchaîne alors les Hawāzin ; Ṭab., *Annales*, I, 1678.

(3) *Naqā'id Ḡarīr*, 717, 3 ; Ṭab., *Annales*, I, 1657, 11. سيدهم ووسطهم : Qoran, 5, 91 من اوسط ما تطعمون ; comp. *ibid.*, 2, 137 ; 68, 28. Ibn Ḡauzī, *Wafā'* (msc. Leiden) 25, a : Mahomet est واسط قریش, « parce que tous les clans de Qoraiš, lui étant apparentés, ont eu part à sa naissance » ! ! Voir encore Aǧ., IX, 39, 12. Abou Tammām, *Hamāsa*, E. I, 161, 2. وسيط = noble ; Aǧ., I, 165, 5. Kasimirski traduit Qoran, 2, 137 : جعلناكم واسط النسب في قریش. Il annote : « selon les commentateurs, cela veut dire que les Arabes ne donnent dans aucun excès et que chez eux les vices des autres peuples sont mitigés par une modération innée. Cette explication est loin d'être satisfaisante ». Nous le croyons sans peine. واسط النسب في قریش, I. S. *Ṭabaq.*, I^a, 4, bas ; même explication que dans Ibn Ḡauzī. lequel aura puisé dans les anciennes *Sīra*. Ḥadīǧa est واسط قریش نسباً واعظمهم شرقاً ; *ibid.*, I^a, 84, 6 ; Comp. 54, 14 ; 100, 6. Ibn Hišām, *Sīra*, 1016, 5.

c'est « la prière par excellence » que le Prophète s'est dispensé de décrire d'une façon plus précise.

L'expression, déjà citée, *Al-Qariatān*, conservée par le Qoran (1), insinue un rapport de grandeur, d'importance entre les deux métropoles du Ḥiǧāz méridional. Dans le lexique du Qoran, le vocable *qaria* désigne un groupe de « sédentaires », grand ou petit. La Mecque y figure أُمُّ الْقُرَى, « la métropole » par autonomase. Tāif n'est pas désignée nommément par ce recueil. Mais la Tradition doit avoir raison, quand, pour la locution qoranique, « les deux cités », elle interdit de penser à Médine, plus éloignée et en rapports beaucoup moins suivis avec la Mecque. A la veille de l'hégire, Tāif aurait donc été la seconde ville du Ḥiǧāz, la seconde métropole de cette région.

*
* *

Les plus riches banquiers de Qorais paraissent avoir été assez pauvrement logés, du moins pendant la période préislamique. Il arrive aux poètes bédouins de mesurer, chez les Mécènes mecquois, la capacité, la hauteur des chaudières (2) ; mais on ne les surprend jamais à décrire le luxe de leurs demeures. Moins encore y est-il question de leur apparence monumentale. Jamais ils ne prononcent le mot de *qaṣr*, château. Il n'existait pas d'architecture à la Mecque. Quand périodiquement il faudra restaurer, relever l'édicule de la Ka'ba, les indigènes devront recourir à la main d'œuvre étrangère. Les grandes familles habitaient le centre de la cité, la cuvette étroite et allongée du *Baḥḥā'*, où l'espace se trouvait forcément mesuré (3).

Telle n'était pas la situation à Tāif, où l'architecture avait réalisé de

(1) Qoran, 42, 30 ; Mobarrad, *Kāmil*, Wr. 291 ; Balāḍorī, *Fotoūh*, 34, 37. La Tradition hésite pour décider si l'expression الْقُرَيَيْنِ عَظِيمِ désignait un Qoraisite ou un Tāqafite : Walid ibn al-Moǧīra ou 'Orwa ibn Mas'ōūd ? (sur ce dernier voir plus bas) ; 'Oǧaimī, *op. cit.* p. 9, b. ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 238.

(2) Cf. *Berceau*, I, 241.

(3) *Aǧ.*, XV, 118 d. 1.

notables progrès. On y admirait de hautes demeures (1), massives à l'égal de forteresses, et à ce titre qualifiées de *ḥoṣn*, de *qaṣr*, de *oṭom* (2). Ce dernier vocable rappellera au lecteur de la *Sira* et de l'*Aḡāni* l'oasis de Médine, où ce genre de construction était fort en faveur. La même affirmation vaudrait sans doute à propos de Ṭāif, si nous possédions, pour cette dernière ville, l'analogue de la proluxe documentation, consacrée à Médine par les annalistes de l'islam primitif. L'*oṭom* reproduisait en réalité le plan du *dūr*, adopté dans les agglomérations urbaines du Ḥiǧāz : une cour carrée que fermait une enceinte de pierres, retenues par du mortier. Un haut donjon également carré, parfois crénelé, dominait un des angles de cette enceinte et en complétait la défense. La Tradition ne se trouve pas d'accord sur l'origine des *oṭom* de Ṭāif. Chaque chroniqueur a apporté son anecdote. Comme à Médine, ils semblent devoir leur origine aux discordes civiles. Les *sayyid* — aḥlāfites et mālikites — éprouvèrent le besoin de posséder chacun leur réduit sommairement fortifié.

Des explications données, il ressortirait donc que les derniers « *oṭom* », construits à Ṭāif, le furent par des *Aḥlāf*. Celui de Ġailān serait l'œuvre de maçons amenés de Perse. Mas'oūd ibn Mo'attib devrait le sien à des ouvriers de Médine (3). Selon toute vraisemblance, le modèle des *oṭom* a été emprunté au Yémen, où il est fort répandu. On le retrouve ensuite, en remontant vers le Nord, « à Ṭāif, Yaṭrib, Ḥaibar, Fadak (4), et Taimā', à savoir, dans les établissements, échelonnés sur l'ancienne voie commerciale, reliant l'Arabie du Sud à la côte méditerranéenne et destinés à protéger, à surveiller cette route contre les attaques des Bédouins pillards » (5).

(1) Pour l'époque moderne. voir Burekhardt, *Voyages*, I, 111 ; Tamisier, *op. cit.* I, 283.

(2) *Aḡ.*, III, 192 ; XII, 45, 49 ; *Chroniken*, Wüs., II, 76.

(3) *Aḡ.*, XII, 45, 49 ; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289.

(4) Je ne me rappelle pas de textes pour cette dernière oasis, toujours si peu connue ; je laisse la responsabilité à l'auteur de la citation. Le *qaṣr* de Ġailān possède des *شرف* : *Aḡ.*, III, 192.

(5) Kowalski, *Der Diwān des Qais ibn al-Ḥaṭīm*, p. XVII.

La gloire de Tāif, c'était sa ceinture de murailles — elle a pu valoir son nom à la localité. Ces murailles ont, d'après Tamisier (I, 273), « vingt pieds de hauteur au-dessus du fond du fossé. Elles sont bâties en pierres jusqu'à fleur de terre ; ce qui s'élève, au-dessus du sol, est construit en briques crues ». Qu'en était-il au temps d'Omayya ibn Abi's-Salt ? « Nous avons, chante ce poète, édifié une solide enceinte, où nous bravons les adversaires et défendons nos fils » :

نحن بنينا طائفاً حصيناً تقارع الإبطال عن بنينا (1)

Cette enceinte urbaine — l'unique dans les villes du Hīgāz — était disposée pour recevoir des machines de guerre. Les habitants savaient les manœuvrer à l'heure du danger. Les Compagnons du Prophète l'apprendront à leurs dépens, après la journée de Ḥonain (2), comme l'avaient fait, avant eux, les Bédouins du Sarāt. Tamisier (3) termine sa description de Tāif par cette exclamation : « Voilà donc cette ville, que les auteurs arabes ont tant vantée ! » — « Jamais, assure l'encyclopédiste Bakrī, les Arabes n'occupèrent un établissement comparable à Tāif », (4) لم تنزل العرب مثلاً داراً. Nous croyons devoir étendre aux sédentaires notre jugement sur le courage des Bédouins (5).

Leur passage par le service de l'Empire byzantin avait discipliné les tribus de Syrie. Ce sont les Arabes syriens qui ont formé, encadré, ensuite conduit à la conquête de l'Orient leurs anarchiques cousins du désert que l'attrait de la razzia avait poussés hors de leurs solitudes, après la mort du Prophète. L'Arabe de la Péninsule forme un soldat médiocre, les nomades surtout. Aux belliqueuses invitations de Mahomet, ces derniers se conten-

(1) *Dīwān*, (éd. Schulthess), IV^e poésie, p. 16 ; comp. le *divan* d'Abou Miḥḡan (éd. Abel) XII, 1-2.

(2) *Tāb.*, *Annales*, I, 1672. 6 ; Caetani, *Annali*, II, 169, 170.

(3) *Op. cit.*, I, 297.

(4) *Moḡam*, 50 ; cf. Burekhardt, *Voyages*, I, 110-111. Effets insignifiants de l'artillerie égyptienne contre l'enceinte en briques des fortins du Yémen: Tamisier, *op. cit.*, II, 284.

(5) Cf. *Berceau*, I, 192 etc.

taient de répondre : « Si nous savions combattre, nous vous suivrions », *لو نعلم قتالاً لاتبعناكم* (Qoran, 3, 160).

Les Alliés ont eu l'occasion de s'en convaincre, aussi bien que leurs adversaires, les Germano-Turcs, pendant la grande Guerre (1). De mon côté, j'ai abouti à la même constatation, en étudiant l'organisation militaire de la Mecque (2). « Nous sommes plus entendus à soigner nos palmeraies qu'à parader sur un cheval à l'aube » — c'est à l'aurore, à la dernière heure de la nuit que les Bédouins essaient d'emporter par surprise le campement ennemi. — Ainsi s'exprime un poète originaire des oasis arabes :

نحن بغيرس الودى اعلمنا
متايركنض الجياد في السدف (3)

Les Taqafites ne faisaient pas exception à cette règle. Leur réputation d'habileté, *دهاء* et non moins l'enceinte fortifiée de Tāif, leur permit de maintenir leur primatie sur les voisins nomades avec lesquels ils demandaient seulement à vivre en paix. A ces derniers — l'expérience l'avait appris(4)—, la population n'hésitait pas à imposer par la force le respect de ses droits (5). On mentionne également des *hoṣn*, fortins élevés sur le territoire de Tāif. Rappelons celui de Lyā (6), appartenant à Mālik ibn 'Auf, le sayyid des Banoṣ Naṣr ibn Mo'āwia. Ce *hoṣn* représentait vraisemblablement une sorte de *dūr*, enclos de murailles et dominé par un *oṭom* ou

(1) Cf. Lammens, *La Syrie. précis historique*, II, 242 etc.

(2) Cf. *Aḥābiṣ*, 437 etc.

(3) Kowalski, *op. cit.*, pp. 44 et 88.

(4) Quand Tāif aura conclu sa paix avec Mahomet, les Bédouins du Naḡd ne se réputeront plus en sûreté : *Aḡ.* XV, 57, bas.

(5) Comp. Aboū Miḥḡan. *Carmina*, XXI. 1 : *هابت الأعداء جانباً*. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I. 289; *Aḡ.*, XII, 46, bas : 47, 8 sqq.; Bakrī, *op. cit.*, 50. 7 d. 1. : *Ṭab.*, *Annales*, I, 1678, 15 sqq. : guerres avec les Hlawāzin, mentionnées plus haut. Comp. poète ṭāifite, cité par Ibn Hiṣām, *Sīra*, 871. 8 sqq.

(6) Voir plus haut, p. 24. La destruction de ce fort a été déduite du vers de 'Abbās ibn Mirdās ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 851, 3. Nous voici toujours ramenés à la poésie, comme source historique.

doujon (1). Travaux de défense médiocrement redoutables, s'il est prouvé que l'armée du Prophète, au cours de ses opérations contre Tāif, les détruisit, pour ainsi dire comme en se jouant (2). Cette bicoque de Lyya, quelle qu'en fût la solidité, barrait — nous l'apprenons par Tamisier (II, 5) — la route du Yémen. On comprend que Mahomet ait tenu à la renverser avant d'entreprendre le siège de Tāif. Ce qui demeure vrai, c'est que l'imagination du Bédouin a tout grossi. Elle transforme des buissons en forêt, en fleuve un mince filet d'eau. Ce grossissement reparait dans le vocabulaire monumental de cette race de scénites, où la moindre enceinte fermée usurpe le nom de château-fort.

*
* *

Toutes ces influences trahissent une civilisation plus avancée; elles expliquent pourquoi, parmi les géographes arabes, certains hésitent à rattacher au Ḥiǧāz la cité des Taqafites. C'est seulement à l'époque du califat omayyade, nous l'avons observé (3), et après la constitution du gouvernement du Ḥiǧāz, que cette circonscription, primitivement limitée à la région de Médine, de Ḥaibar et de Wādī'l-Qorā (4), s'est étendue au midi de Médine,

(1) Voir pourtant le texte de Tamisier, cité plus haut, p. 25.

(2) Tab., *Annales*, I, 1671. 3-4; Caotani, *Annales*, II, 169; Ibn Hišām, *Sīra*, 872. Les murs devaient être « en briques crues », comme l'enceinte moderne de Tāif; voir plus haut, p. 73, cf. Maqdisī, *op. cit.*, 79. 16 : 84. 14 (fortins en briques crues).

(3) Cf. Berceau, I, 14 sqq. Sous les Omayyades, on s'habitua à joindre aux gouvernements de Médine et de la Mecque celui de Tāif : ainsi se forma le concept administratif d'une province du Ḥiǧāz. 'Abbās ibn Mirdās (Ibn Hišām, *Sīra*, 858, 9) semble rattacher Tāif au Naǧd (voir plus haut, p. 18). Le frère de la poétesse Ḥansā' était enterré près de Lyya; Mobarrad, *Kāmil* (Wright), 109, note a.

(4) Cf. Tab., *Annales*, I, 1288, 12. Médine, Ḥaibar, la région des Banoū 'Ojra sont dans le Ḥiǧāz proprement dit; Tab., *Annales*, I, 1375, 14-17; 1586, 11; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 192, 5 sqq. *Raǧuz* du poète Ġamil : *Aǧ.*, XIX, 113, 9; *Aǧ.*, XI, 138, 17; Ḥassān ibn Tābit, *Dīwan*, 84, 2; 123, 4; Ibn Hišām, *Sīra*, 727, 11 (le Prophète remonte, vers le nord, de Qadaid) : 770, Ḥaibar est قرية الحجاز. Le « roi du Ḥiǧāz » (période préislamique) réside entre Taimā' et Fadak; *Aǧ.*, XIX, 94. Sous les Marwānides (début du 2^e siècle), on distingue le « Ḥiǧāz syrien » : *Aǧ.*, II, 109, 5 d. I. Précédemment, et en poésie, on mentionne les « deux Ḥiǧāz »; *Aǧ.*, X, 53, 1 d. I.

jusqu'à englober la Mecque, laquelle formait, à proprement parler, la métropole du Tihāma (1). Il ne pouvait venir à l'esprit de personne de rattacher géographiquement, à cette région de steppes basses et brûlées, le district montagneux de Taqīf. Assurément les relations d'affaires ramenaient fréquemment les Taqafites à la Mecque. Mais les mêmes raisons les entraînaient non moins souvent sur les routes du Yémen. On surprend chez eux, à des signes difficiles à méconnaître, l'influence d'une civilisation plus avancée, celle du Midi. Cette supériorité du Yémen était reconnue dans le reste du Hīgāz. Dans ses invectives contre l'incrédulité des Mecquois, Mahomet s'écrie : « Valent-ils donc mieux que les sujets des Tobba' » (2). Les Tobba' étaient les anciens souverains du Yémen. Pour complimenter leurs Mécènes, les poètes n'imaginaient rien de mieux que de les comparer aux Banoū 'Abdalmadān, les fastueux *sayyid* de Naḡrān, la république chrétienne du Yémen :

كَانَكَ إِجْمَا الْمُعْطَى يَا نَا وَجِنًا مِنْ بَنِي عَبْدِ الْمَدَانِ (3)

La civilisation du Yémen pénétrait à Ta'if avec les caravanes, avec les produits de l'Arabie méridionale. L'orientation des vallées du Sarāt, s'ouvrant dans la direction des oasis et des cités yéménites : Ġoraś, Tabāla, Naḡrān, devait faciliter cette infiltration (4). La colonie yéméni-

(Comp, *Berceau*, I, 16, n. 3). Le vocable Hīgāz prend une extension énorme chez l'imām Šāfi'ī ; cf. *Chroniken*, W., II, 73, bas. Pour l'emploi en poésie du duel des noms de lieu, voir précédemment, p.12. Ajoutez *Al-Abṭahān* pour *Al-Abṭah*, le quartier central de la Mecque. On trouve aussi le plur. pour le sing. : *Al-Abṭāṭih* ; comp. *As-Samāt* = *As-Sām*, la Syrie ; *'Arafāt* = 'Arafa ; *'Oranāt* = 'Orana.

(1) Ibn Hiśām, *Sīra*, 870, 3 ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 10, 7, 13 ; Tab., *Annales*, II, 845 ; nombreuses citations dans Yāqoūt, W. *Mo'gam*, I, 902, 2, 11 ; II, 205. 12. Farazdaq (*Aḡ.*, VIII, 188, 3) l'attribue au Ġaur, districts encaissés du Tihāma.

(2) *Qoran*, 44, 36.

(3) Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, 104, 1-2.

(4) Comp. le 2^d vol. de Tamisier et les itinéraires notés par Burekhardt, *Voyages*, II, 216 etc ; Hamdānī, *Ġazīra*, 121 : 4 ; Yāqoūt, *Mo'gam*, W., III, 496. 1. A Ġoraś, Ta'if va apprendre la manœuvre des machines de guerre ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 869. De Naḡrān, on vient acheter des chevaux chez les Hawāzin ; *Šo'arū'* (Cheikho), 776, 10. Alternative de relations pacifiques et guerrières (*Aḡ.*, IX, 16-18) entre les deux régions ; cf. *Aḡ.*, XVIII, 160, 9 d. 1.

te paraît avoir été, à Tāif, encore plus nombreuse que la qoraïsîte (1). La civilisation n'était pas seule à profiter de cette configuration géographique. C'est la région de Tāif, qui servira de base aux armées de Mehemet-Ali pour envahir la province yéménite du 'Asīr (2).

Au fond des larges failles, des combes, creusées dans les façades orientale et méridionale du Sarāt, c'est un grouillement de tribus, le passage presque ininterrompu de razzias, qui descendent ou escaladent les pentes de la montagne (3). Les clans nomades de Hawāzin, incommodes voisins de Tāif, se précipitent des hauteurs pour piller les terres et les cités du Sud, de préférence, les riches campagnes de Naḡrān (4). Le territoire de cette florissante république chrétienne exerce sur ces Bédouins l'attraction que produisent sur les Gaṭafān, les Qais du Ḥiḡāz et du Naḡd les palmeraies de Ḥaibar et de Médine. Par bonheur, Naḡrān possédait, dans le Sarāt, des alliés. Les Saloūl se chargent, à l'occasion, de prévenir leurs amis Yéménites de l'orage qui les menace (5). Sans attendre ces avertissements, les tribus du Sud prennent parfois les devants et viennent châtier chez eux ces incorrigibles pillards (6). 'Amir ibn aṭ-Ṭofail s'est constitué l'aède retentissant de ces raids peu glorieux. On y retrouve une

(1) *Oṭom* de Naḡrān : Yāqoūt, *Mo'ham*, E. I, 287, 13. Sur l'architecture du Yémen, cf. Azraqī, W. 89, 90. Comme il appert de la notice de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, les relations demeurent incessantes entre le Yémen et les Hawāzin. La même conclusion se dégage de la légende d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt. Voir Yāqoūt, *Mo'ham*. Wüst., III, 496, pour l'importance de la colonie yéménite.

(2) Cf. le *Voyage* de Tamisier, 2^e vol.

(3) Dans *Tab.*, *Annales*. I, 1229, les vers 11-14 font allusion à une incursion des Yéménites sur le territoire de Tāif. On les a ajoutés pour allonger la pièce (suspecte à mon avis) débitée par Aboū Sofīān ibn al-Ḥārīt, devant le Prophète. Cf. 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XII, 9 : ... نحن صبغنا حيّ نجران غارةً , « notre razzia a surpris la population de Naḡrān ».

(4) 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, la pièce III ; XII, 9 ; XXI, 1 ; cf. *Aḡ.*, S. I. 282-283.

(5) 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, ١٤٠ , 7 ; XXV, 2. Aussi les B. 'Amir affectent de les mépriser ; *Aḡ.*, XV. 137.

(6) Razzia des B. Ḥārīt contre Hawāzin : *Aḡ.*, X, 150 ; des B. Ḥaṭ'am contre Tāif ; (*Aḡ.*, XII, 47) tribus yéménites.

preuve nouvelle des relations tendues, ayant régné de toute antiquité entre les deux principales fractions de la race arabe (1). *Manus omnium contra omnes*.

La pièce II du *divan* de 'Amir donne une idée du genre emphatique, cultivé par ce poète : sa tribu a guerroyé contre toute l'Arabie et avec quel succès ! Les collectionneurs de *nawādir*, anecdotes, les rédacteurs des *ayyām*, des soi-disant *journées* épiques des Bédouins préislamites, se sont chargés de débiter en prose les rodomontades rimées de ce Tartarin qaisite (2). Au lit de mort, terrassé par la peste, dans la tente d'une Saloûlite, il aurait repris le geste, attribué à Julien l'Apostat : *جعل يائس ويترؤ في السماء*, « il fit effort pour se soulever, menacer le ciel, en criant : ô mort, en garde, je t'attends de pied ferme » ! C'est à se demander si un *Šo'oubi*, poussé à bout par l'orgueil des Bédouins (3), n'a pas forcé les couleurs du tableau, pour mieux ridiculiser l'impérialisme arabe (4). La légende de 'Amir (5) montre du moins, comment, au 2^e siècle H., les citadins se représentaient leurs cousins du désert.

(1) 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, II, 6 etc. ; VI, 4 ; XXII, 1 ; XXXV, 1.

(2) Voir p. ex. *Aḡ.*, XV, 137, 138.

(3) Un autre Tartarin poète, contemporain de 'Amir, mais appartenant aux Bédouins du Yémen, est 'Amrou ibn Ma'dikarib ; *Aḡ.*, XIV, 33 etc.

(4) Comp. *Berceau*, I, 171.

(5) Nöldeke, *Der Islam*, V, 209, n. 3, le qualifie comme nous « ein gewaltiger Prahler ».

VI

LA RELIGION A ṬĀIF.

Absence de l'idée religieuse et réalisme de la poésie préislamique. — Un poète religieux, Omayya ibn Abi's-Ṣalt et les « ḥanīf » arabes. Valeur, authenticité de son recueil. A quelle religion appartenait-il ? — Indifférence des Ṭaqafites. — Les chrétiens à Ṭāif, à 'Okāz. — Les Juifs de Ṭāif. — Conversion de Ṭāif à l'islam. — Marchandages, absence de conviction. — Moḡīra ibn Šo'ba, représentant de la mentalité ṭaqafite. — La liquidation du sanctuaire d'Al-Lāt.

Un phénomène signalé par tous les orientalistes, c'est le caractère profondément réaliste, l'absence de l'idée, de préoccupations religieuses dans la poésie préhégarienne. Pour l'incroyance, le Qoran accorde, il est vrai, le premier rang aux Bédouins ; il les proclame *اشد كُفْرًا* « les plus mécréants des hommes ». L'auteur ne s'en élève pas avec moins de vigueur contre l'indifférence et le matérialisme de ses concitoyens de la Mecque. Il aurait pu leur associer la population de Ṭāif ; nous aurons occasion de nous en convaincre bientôt.

Cette ville a pourtant donné naissance au seul poète religieux de l'ancienne Arabie, Omayya ibn Abi's-Ṣalt. Il circule, sous son nom, un recueil de poésies, témoignant d'un vif intérêt pour les questions religieuses et morales. Ces compositions tranchent violemment sur le ton et le style platement réalistes des rimeurs, ses contemporains ou ses prédécesseurs. On est en droit de se demander comment Omayya a réussi à se soustraire à la loi, laquelle, dès cette époque, limitait tyranniquement la

matière, l'idéal poétiques, les sources d'inspiration, où pouvaient aller puiser les Parnassiens arabes. Nous nous expliquons mal pourquoi la conservation, l'intégrité de ces textes précieux se trouvaient déjà très compromises, moins d'un siècle après la mort d'Omayya, dès le temps de Ḥaġ-ġāġ (1). Cet illustre enfant de Ṭāif le déplore amèrement ; et nous devinons malaisément dans quelle intention on lui aurait gratuitement prêté l'expression de ce regret. Serait-ce, chez les anciens critiques arabes, une façon indirecte de justifier la transmission incertaine du divan d'Omayya ? Une telle négligence explique l'état lamentable où nous sont parvenus ces fragments que feu le Prof. Schulthess (2) a pris la peine de réunir. Cette laborieuse publication (3), conduite avec toute la minutie de l'érudition germanique, n'a pas apporté à l'histoire de Ṭāif et de son vieux poète les lumières qu'elle aurait pu en attendre. Elle laisse dans l'ombre l'origine des rapsodies religieuses que la tradition littéraire prétend abriter sous le patronage du plus célèbre, sinon du mieux connu, parmi les poètes de Ṭāif.

« Sur Omayya, dit M. Schulthess, nous possédons une documentation plutôt abondante, mais sans valeur à plus d'un titre » (4). Tout est vague, estompé chez ce poète : sa personne, son rôle historique, ses croyances religieuses, jusqu'au style flottant de ses vers, se distinguant parfois à

(1) *Aġ.*, III, 187, d. 1.

(2) *Umajja ibn Abi's-Salt. Die unter seinem Namen überlieferten Gedichtfragmente*, dans les *Beitr. zur Assyriol.*, VIII. Pour les derniers travaux relatifs à Omayya, voir le *Bollettino* de Mich. Guidi, dans *Riv. Stud. Orientali*, VI, 813-815. J'ignore si, depuis 1914, l'orientalisme est revenu à notre Omayya. Comp. L. Massignon, *Al-Hallag, martyr mystique de l'islam*, 170, n. 2.

(3) Son auteur s'est montré plus philologue qu'historien. Même remarque pour son édition de Nöldeke, *Geschichte des Qorān's*. Il ignore les curieux commentaires sur le Qoran du šaiḥ Moḥammad 'Abdoū, publiés dans la revue *Al-Manār*, depuis sa fondation. Certaines explications méritaient d'être mentionnées : elles représentent le dernier mot de l'exégèse moderniste dans l'islam.

(4) *Umajja b. Abi's-Salt.* dans *Festschrift Noeldeke*, I, 72. Pièces jugées authentiques ; cf. Power, *MFOB*, V², 147-152. Pour plusieurs j'inclinerai à me montrer plus sceptique sur la question d'authenticité.

peine de la prose rythmée. Encore si l'on s'accordait pour les lui attribuer ! Mais les critiques arabes hésitent d'ordinaire entre lui, son père Aboû's-Salt, un autre Omayya ibn as-Salt et enfin les *hanîf*, ses contemporains (1). Ces déplorables conditions désignaient d'avance l'œuvre d'Omayya aux entreprises des collectionneurs sans scrupules. Ils avaient à cœur de transformer le poète de Tâif en un précurseur de Mahomet, de l'affilier à l'évanesciente confrérie des *hanîf*, dont ils croyaient avoir découvert l'existence dans le Qoran. A côté des Mecquois Zaid ibn 'Amrou, Waraqa ibn Naufal, la ville-sœur ne devait-elle pas posséder également son *hanîf* ? Aux élucubrations poétiques d'Omayya on demandait en outre d'attester que la terminologie qoranique appartient à une langue existante et purement arabe (2).

On pouvait d'autant plus sûrement escompter le succès de ces manœuvres que ces poésies (3) témoignaient des préoccupations religieuses de l'auteur ; quand pour les autres *hanîf* (4), figures inconsistantes, historiquement insaisissables, on se trouvait réduit à collectionner des fragments poétiques d'une si contestable authenticité. Ces débris trahissent le موضوع et le مصنوع, l'industrie de l'*apocryphe*, comme on la pratiqua avec entrain, à l'époque d'Ibn Ishâq, au point de provoquer les réserves d'Ibn Hisâm. Après la Mecque et Tâif, Médine a également prétendu posséder un rapsode religieux, antérieur à l'hégire, le légendaire Şorma Aboû Qaïs,

(1) Comp. Schulthess, *op. sup. cit.*, 78, 79 ; Ibn Hisâm, *Sîra*, 145, 149.

(2) Omayya constamment allégué dans le *Tafsîr*. Fut-il musulman ? Intéressante discussion dans Power, *op. cit.*, 183* sqq. Relations entre le Qoran et ses poésies : *ibid.*

(3) Comp. Schulthess, *op. sup. cit.*, p. 78, 86 et p. 3 de l'Introduction au *Divan*. L'auteur s'y montre plus conservateur que dans son premier essai, dont je préfère la critique moins complaisante. Cette indulgence lui a permis de sauver toutes ses fiches, en vue de la publication du *Divan*.

(4) Cf. notre *Yazîd*, 290-291. Efforts pour leur attribuer la paternité de vers anciens anonymes ou mal identifiés ; Aġ., III, 12, bas ; Nöldeke, *Beitr. zur Poesie der alten Araber*, 81. Même des poésies peu édifiantes ; cf. Nöldeke, *op. cit.*, 83, n. 1. Sur les vers apocryphes dans Ibn Ishâq, cf. *Fihrist*, 92.

le pendant anṣārien du ṭāqafite Omayya (1). Pour y réussir, on n'a pas hésité à piller le divan du Médinois Qais ibn al-Ḥaṭīm. Tous ces ḥanif-poètes sont censés soupirer après l'avènement du Prophète ou en prédire l'imminence. Ils jouent le rôle de précurseurs, de Jean-Baptistes arabes.

L'élégie très authentique, consacrée par notre Omayya à des mécréants, aux morts qoraïsites de la bataille de Badr (2), ne permettait pas de lui prêter ce rôle de soupirant. On a pensé tourner la difficulté, en déclarant Omayya, « croyant de cœur, infidèle des lèvres ». Si cette assertion conserve un sens, elle insinue, pensons-nous, que ce Ṭāifite mourut monothéiste, mais dédaigna de devenir musulman. Pour nous avancer plus loin, pour le transformer en chrétien, la conviction nous fait défaut ; du moins, si nous nous en tenons aux rares pièces, inspirant confiance. D'autre part, ces compositions trahissent chez Omayya une mentalité sans antécédent, sans aucun autre analogue dans la poésie du désert. Ce citadin paraît avoir senti le vide, l'insuffisance de l'idéal bédouin, régissant traditionnellement le Parnasse contemporain. Le calife Mo'āwia souhaitait voir les poètes borner leurs efforts à développer le patriotisme, les passions généreuses, s'interdire l'érotisme brutal, la satire surtout. Omayya, avant lui, aura éprouvé le dégoût de cette exaltation hystérique, assoiffée de sang, de ces hymnes fanfaronnes à la gloire de l'anarchie, de la vengeance et du talion, érigés en institutions sociales. Rien d'étonnant, si on a demandé au christianisme d'expliquer ce phénomène. Sur nous Omayya produit plutôt l'effet d'un dilettante littéraire et, en cette qualité, il ne démentirait pas

(1) Ibn Hiṣām, *Sīra*, 349 etc. Sur Ṣorma, voir notre *Chronologie de la Sīra*, (dans *Journ. Asiat.*, Mars-Avril 1911) p. 228 etc. Sur ḥanif, voir J. Pedersen dans *A volume of Orient. studies presented to Edw. G. Browne*, Cambridge, 1922, pp. 390-391.

(2) Rien de plus naturel pour Omayya, parent des Omayyades. Voir plus loin. M^r Schulthass émet des réserves : cf. *Einführung au Divan*, p. 4. On a voulu attribuer cette pièce à l'hypothétique Ṭālib, fils d'Aboū Ṭālib ; Balāḍorī, *Anṣāb*, 191 b. L'*Āgānī*, XVI, 6, refuse de citer des vers consacrés aux morts qoraïsites de Badr, parce que « infidèles ».

son origine taqafite (1). Il a exploité les matières religieuses, les vieilles légendes, à la façon de nos romantiques du siècle passé. Grand voyageur — comme ses concitoyens — il a prétendu utiliser les souvenirs recueillis, au cours de ses pérégrinations, de ses conversations avec les juifs, avec les chrétiens. Sa maladresse à combiner ces matériaux exotiques (2) trahit une connaissance superficielle, une familiarité lointaine avec le *credo* des deux grandes religions monothéistes. Je ne puis me persuader que sa description matérialiste des joies du Paradis émane d'un chrétien (3).

Il reste la ressource commode de rattacher Omayya à une secte judéo-chrétienne. Si l'on excepte le christianisme d'Abyssinie, mêlé d'éléments judaïques, la tradition n'a nulle part, à ma connaissance, conservé le souvenir d'une de ces communautés syncrétistes, dans la Péninsule du moins (4). Les groupes juifs du Higāz, à Médine, à Haibar et dans les oasis, avaient accepté l'organisation du mosaïsme talmudique et se réclamaient de lui. Pour expliquer leur irréductible hostilité à l'islam, il y a lieu de tenir compte des emprunts évangéliques, accueillis par le Qoran, et de la place éminente qu'il accorde au Christ.

*
* *

Quoi qu'il faille en penser, les idées d'Omayya demeurèrent sans écho dans un milieu aussi indifférent que nous apparaît Taïf, à l'aurore de notre 7^e siècle. Toute l'ingéniosité des *mohaddilī*, traditionnistes, a échoué dans ses efforts pour découvrir d'autres âmes, travaillées par l'inquiétude

(1) Il cherche des motifs poétiques nouveaux ; *Aḡ.*, III, 187. Il décrit longuement les jardins « avec de l'ail et des oignons » ; détaille la cérémonie de l'*istisqā'*, évidemment comme on la pratiquait chez les sédentaires ; voir *Divan*, XXXIV, 33 sqq., XLIII ; cf. *Mo'awia*, 256.

(2) Cf. *Mo'awia*, 334. 335 : E. Power. *Umayya ibn Abī-Ṣalt* dans *MFOB*, I, 197 sqq ; Qotaiba, *Ma'arif* ; E. 20, bas.

(3) Cf. Lammeus, *Les Juifs de la Mecque, à la veille de l'hégire*, extrait des *Recherches de science religieuse*.

(4) Voir les rêveries développées par Sprenger, *Mohammad*, I, 22 etc.

religieuse, un second ḥanīf taqafite, destiné à servir de pendant au *duo* ḥanīfite mecquois, Zaid ibn 'Amrou et Waraqa ibn Naufal. On semble avoir essayé d'abord d'utiliser le personnage de l'esclave 'Addās, l'interlocuteur présumé de Mahomet, au cours de sa première visite à Ṭāif (Cf. 'Oğaimī, *op. cit.*, 19 a). Cette idée dut être abandonnée : le chrétien 'Addās étant étranger, non seulement à Ṭāif mais encore à la Péninsule. Entre la population des villes-sœurs, on remarque sans peine un point d'analogie : c'est leur réalisme, le positivisme de leurs aspirations terrestres, l'absence de tout idéal religieux ; lacune si amèrement déplorée par le Qoran. Une scène légendaire la met vivement en relief. C'était l'année de l'Eléphant. Les Abyssins s'apprêtent à renverser la Ka'ba. A 'Abdalmoṭṭalib ils ont capturé un lot de 200 chameaux (1). L'ancêtre des Hāsimites s'empresse de venir réclamer auprès du chef africain. « Comment, s'écrie ce dernier, tu m'interpelles au sujet d'un troupeau, et de ton dieu, du sanctuaire de tes aïeux, que je viens détruire, tu n'en souffles mot ? » (2).

A cette indifférence, si générale en Arabie, les Ṭāifites paraissent avoir joint une tournure d'esprit gouailleuse, qu'on ne remarque pas, au même degré, chez les Mecquois (3). A ces derniers le sentiment national, celui de la solidarité inspireront une réserve majeure, sans pourtant les rendre plus désintéressés (4) ni plus convaincus. Moğīra ibn Šo'ba donne, il est vrai, à ses compatriotes de Ṭāif un magnifique certificat de « ferveur »,

(1) Ce chiffre doit préparer la scène, où il sacrifiera *cent* chameaux pour racheter un de ses fils et rendre vraisemblable la légende de ses grandes richesses. Aucun trait ne semble égaré dans la *Sīra*.

(2) Tout le récit a été combiné pour amener la réponse de 'Abdalmoṭṭalib, *اني انا رب، الابل وان الميت رباً يَنْتَفَعُ* ; Iḥsām, *Sīra*, 34. A tout prix on voulait assurer un passé, une bistoire à l'ancêtre des 'Abbāsides, le présenter comme *سيد قريش وصاحب غير مكة يطعم* ; Tab., *Annales*, I, 938.

(3) La persécution à la Mecque contre Mahomet aurait été soulevée par des Qoraisites, fixés à Ṭāif (Tab., *Annales*, I, 1180, 15). Essai pour diminuer la responsabilité des Mecquois pervertis au contact des Taqafites !

(4) Cf. Maqdisī, *Géogr.*, 34, 6.

(1) كُنَّا مَسْكِينٍ بِدِينِنَا (1). On se demande si ce n'est pas une de ces satires indirectes dans nos collections de *Ṣaḥīḥ* et de *Ṭabaqūt*. On fera bien pour en saisir la saveur piquante de se rappeler que Moḡīra était un des desservants d'Al-Lāt, مِنْ سِدَّةِ اللَّاتِ (2). Nous verrons comment cet étrange desservant et ses confrères du collège *clérical* (3) de Tāif défendront les intérêts du sanctuaire national.

Rien d'étonnant si la semence évangélique n'a pu germer dans un sol aussi ingrat. Le christianisme se trouvait assez mal représenté à Tāif, peut-être par des cabaretiers, comme cet Aboū Mariam, mentionné dans l'histoire d'Aboū Sofīān (4), mais il a pu être juif; ensuite par des étrangers de passage ou en séjour temporaire, enfin par des esclaves. Tels, le mystérieux 'Addās, rencontré par Mahomet (5), au cours de sa première excursion dans le Sarāt; cet autre, ramassé parmi les morts taqafites à la bataille de Ḥonain. Comme il n'était pas circoncis, la découverte produisit une profonde sensation. Ce détail pourrait attester tout au plus son origine étrangère (6); qualité commune sans doute aux rares chrétiens, dispersés sur le territoire de la cité (7).

(1) I. S. *Ṭabaq.*, IV^e, 25, 4: « nous étions fort attachés à notre religion ». Une réponse indirecte aux attaques des Šotoūbyya sur la grossièreté, le matérialisme des Arabes préislamites.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, *loc. cit.* D'après le contexte, l'éloge s'applique d'ailleurs aux Arabes en général.

(3) Nommons les fils du Ṣaḥābī-martyr, 'Orwa ibn Mas'ōūd, mettant leurs dettes à la charge du trésor sacré.

(4) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 409: I. S. *Ṭabaq.*, VII^e, 37.

(5) Ya'qōbī, *Hist.*, II, 36. Encore était-il attaché au service de deux Omayyades, donc seulement de passage à Tāif. Il accompagne ses maîtres à Badr; Wāqidī, *Well.*, 42; éd. Kromer, 27. Ibn al-Aṭīr, *Osl.* III, 389-390, où il est énuméré parmi les Ṣaḥābīs. 'Oḡaimī, *loc. sup. cit.*, lui accorde également la *tarīqā*.

(6) Ibn Hišām, *Sīra*. 850, 3. Comme les Mecquois, les Tāifites utilisaient leurs esclaves à la guerre. Mais chez eux, on ne trouve pas l'analogie de l'organisation des *Aḥābīs*. Les alliés des B. Naṣr ibn Mo'āwia les substituaient dans une certaine mesure; seul Moṭahhar Maqdisī, *op. cit.*, III, 235. mentionne des « Aḥābīs » à Tāif.

(7) 'Abdyaḥīl ibn 'Amrou aurait pu être chrétien, d'après les détails onregistrés dans Ibn Hišām, *Sīra*, 412, 8 sqq.

Un document de date très récente signale, pour le milieu de notre 13^e siècle, l'existence d'un évêché dans « la ville de 'Okāz. Il comprenait 8 prêtres, 30 diacres, une église dédiée aux S. S. Apôtres Pierre et Paul, avec 1000 familles, tous Nestoriens » (1) ! Ce serait accorder trop d'honneur à ce renseignement que de nous arrêter pour le réfuter, pour en montrer le caractère maladroitement apocryphe.

'Okāz ne forma jamais une cité, pas même un hameau. C'était, comme Minā, 'Arafāt dans le voisinage de la Mecque, une plaine déserte. La solitude s'animait, à l'époque du marché annuel. Les marchands venaient dresser leurs tentes, les poètes bédouins débiter leurs plus récentes compositions, à l'ombre des palmiers, cultivés pour le compte des Taqafites. La foire annuelle ne survécut guère au triomphe de l'islam (2). Le faussaire, auteur du document, paraît avoir eu connaissance de certains et très vagues ḥadīṭ, mentionnant la présence de Qoss ibn Sā'ida (3) — parfois transformé en évêque — le passage de moines chrétiens à 'Okāz. Un d'eux y aurait même guéri le petit Mahomet d'une maladie d'yeux (4). Les moines étaient les médecins du désert (5). Ces circonstances suffirent-elles pour affirmer l'existence d'un monastère dans les environs ? D'autres l'ont pensé avant nous. Nous ne nous sentons pas le courage de les suivre en cette voie.

(1) Boutros 'Azīz, *الكنيسة الكلدانية*, p. 8 ; Beyrouth, 1909 ; avec traduction française. Publication sans aucune valeur.

(2) Cf. Bakri, *Mo'jam*, 660-61.

(3) Pendant la tenue de la foire ; *Aḡ.*, XIV, 41-42.

(4) Cf. la *سيرة البرقي*, msc. arabe n° 9626 de Berlin. Sprenger, *Mohammad*, I, 43, fait de Qoss un Rakoūsien.

(5) *Aḡ.*, XI, 63, religieux médecin ; *'Iqd'*, I, 367, 2. Prêtre exerçant la médecine ; *Aḡ.*, XI, 43, 3. Aliénés soignés dans les couvents ; *Gāḥiṣ*, *Bayān*, II, 12, 4. *Aḡ.*, XIX, 12, 3 d. l., mentionne un Taqafite Zakaryya ibn Tabāt, contemporain de Farazdaq. D'origine juive ou chrétienne ? Ou même musulman ; à la fin du 1^{er} s. de l'hégire les noms bibliques commençaient à se répandre parmi les mahométans. Cf. *Faṭīma*, 3. Sur un prétendu Zakaryya, Ṣaḥābī, voir Ibn al-Aṭīr, *Osd*, II, 205. Le Hārōūn ibn an-No'mān ibn al-Aslat est vraisemblablement un Arabe de Médine judaïsé ; *Aḡ.*, XV, 161, 6.

On aimerait à retrouver l'existence d'une colonie de Naḡrānites chrétiens à Tāif, située sur la route de Naḡrān et en relations constantes d'affaires avec elle (1). Il nous est resté un tercet d'Omayya ibn Abi's-Salt en l'honneur des Banoū'd-Dayyān, les généreux *sayyid* de Naḡrān (2). Le silence des documents ne permet pas de nous montrer plus affirmatif. A quelle confession chrétienne appartenaient les esclaves « roūmī », vraisemblablement des Syro-mésopotamiens, de Tāif, nommés dans la légende musulmane, comme Al-Azraq (3) et 'Obaid, le père putatif de Zīād ibn Abihi (4) ? Nous l'ignorons. Ils finirent vraisemblablement par embrasser l'islam. A tort ou à raison, plusieurs seront inscrits au catalogue des *Compagnons*.

Sur le compte des Juifs, nos renseignements se trouvent être moins fragmentaires. Au Ḥigāz, leur rôle — on n'a pu manquer de s'en apercevoir — fut beaucoup plus important que celui des chrétiens. En face des oasis occupées par les Juifs, le Ḥigāz ne comptait aucune tribu chrétienne, si l'on excepte toutefois les confins syro-arabes. Quoiqu'ils s'y soient principalement adonnés à l'agriculture (5), ensuite au petit commerce, négligeant les affaires de banque (6), il paraîtrait étonnant qu'ils aient pu se désintéresser d'une place aussi considérable que la métropole taqafite. La légende a même tenté de mettre les Juifs de Tāif en relation

(1) Iṣṭahṛī, *Géographie*, 28, 3-4. Burekhardt, *Voyages*, I, 90. On signale des « gens de l'Ecriture à Ġoraś et Tabāla », cités voisines de Tāif ; Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 59, 9.

(2) Voir le *divan* d'Omayya, XX ; 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XII, 9, et les autres passages cités précédemment. Poètes du Sarāt allant à Naḡrān ; Aḡ., XVIII, 160. 9 d. 1.

(3) I. S., *Ṭabaq.*, III¹, 177 ; Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 56, 1-2. D'après la *Sīra*, l'esclave 'Addās, l'interlocuteur de Mahomet à Tāif, était de la région de « Ninive ». Donnée fantaisiste : elle devait permettre à Mahomet de déployer ses connaissances historiques au sujet de son « frère », le prophète Jonas. Abou Mariam transmet un ḥadīṭ au nom du Prophète ; I. S., *Ṭabaq.*, VII¹, 37.

(4) Cf. notre *Zīād ibn Abihi*, 20 ; Balāḡorī, *Ansāb*, 320 b, 321.

(5) Ce qu'ils firent pour l'agriculture en cette province, voir plus haut, p. 34.

(6) On trouve leurs banquiers établis, jusqu'au Ḥorāsān (Aḡ., XV, 18, d. 1.) après l'hégire. Comp. Lammens, *Les Juifs de la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Recherches de science religieuse*, VIII, 145 etc.

avec l'origine du sanctuaire urbain d'Al-Lāt (1). Cette donnée absurde (2) ne possède d'autre valeur que d'attester, depuis une époque relativement reculée, leur présence dans la cité.

Le Qoran (3) reproche aux Juifs d'Arabie leurs dissensions, leur manque d'entente. Ceux de Ṭāif ne semblent pas y être venus de leur libre choix. Un texte de Balāḍorī (4) nous apprend que leur colonie en cette ville se composait de fugitifs, de bannis du Yémen (5) et de Yaṭ-rib.

L'auteur des sourates *médinoises* était supérieurement informé sur ce qui se passait dans son voisinage. Or, il accuse les Juifs de Médine (Qoran, 2, 79) « d'avoir expulsé une partie des leurs, de s'être criminellement concertés pour accabler des frères infortunés ». L'accusation est trop précise pour pouvoir être écartée. Il est pourtant permis de se demander si Balāḍorī — ou son informateur — ne s'en est pas souvenu, quand, parmi la colonie juive de Ṭāif, il signale des bannis médinois. Nous ignorons à quelle date remontait leur expulsion. Le Qoran semble y faire allusion, comme à un incident peu ancien, sinon contemporain. A Ṭāif, ces réfugiés juifs, yéménites ou médinois, se trouvaient soumis à une capitation, جزية. C'était la taxe ordinaire, imposée aux trafiquants étrangers, quand le titre de *ḥalīf* ne les avait pas associés à une famille du pays. Ce système de protectionnisme ne manquait pas d'ingéniosité. Le régime de la capitation — cet exemple le prouve — n'était donc pas inconnu aux Arabes, quand ils s'établirent dans les provinces conquises par leurs armes. Les Juifs indigènes de Ṭāif possédèrent également des domaines dans la région. Ces

(1) Yāqoūt, E. VII, 310.

(2) Elle rappelle le rôle que leur prête le ḥadīṭ par rapport à la graisse : ils la vendent quoique l'usage leur en soit interdit : Tirmidhī, *Ṣaḥīḥ*, D. I, 155 : Qoran, 6, 147.

(3) Cf. Lammens, *Les Juifs de la Mecque*, etc., p.163.

(4) *Fotoūḥ*, 56.

(5) Aucune date n'est indiquée. Faut-il penser à la réaction chrétienne, à la suite de la défaite de Doū Nawās et de l'invasion abyssine ?

biens, nous les verrons plus tard achetés par le calife Mo'āwīa (1). Ils avaient donc, ce renseignement l'insinue clairement, des intérêts stables dans la montagne du Sarāt. Remarquons également en passant. Personne ne songe à leur appliquer, après l'hégire, la prétendue interdiction portée par Mahomet : « deux religions ne doivent pas coexister en Arabie, لا يجمع دينان في جزيرة العرب ». Il faut laisser cette mesure arbitraire à la charge du calife 'Omar : elle ne visa que les Israélites de Hailbar et les chrétiens de Naḡrān (2), pour des raisons locales, dont le détail ne nous a pas été transmis.

Tamisier (3) a noté l'air d'accablement, le caractère mélancolique des Taïfites modernes. Il en rejette la responsabilité sur l'insécurité et les malheurs qui les ont accablés, depuis l'invasion des Wahhābites, au début du 19^e siècle. A la veille de l'hégire, l'activité régnait à Taïf. Les affaires, puis le goût du plaisir avaient fini par reléguer à l'arrière-plan les préoccupations morales. Cette étrange situation n'était pas rare dans les villes à sanctuaires en Arabie. La cité de Taïf ne pouvait faire exception à cette loi. Les étrangers y fréquentaient surtout le marché, enfin le quartier de la galanterie, situé en dehors de l'enceinte (4), dont Mas'ūdī (5)

(1) *Fotoūh*, loc. cit. Nous ignorons si, dans le *divan* d'Aboū Miḡān (éd. Abel), la pièce VIII fait allusion aux Juifs de Taïf ou d'ailleurs. La *capitation* n'a pu atteindre les Juifs propriétaires, partant indigènes, mais exclusivement les réfugiés étrangers.

(2) Cf. *Yazīd*, 327-369. Aucune allusion dans le *Qoran* à l'expulsion des hétérodoxes du « territoire sacré », a fortiori du Ḥiḡāz. Il est seulement interdit aux polythéistes de participer aux cérémonies officielles du ḥaḡḡ. Nous retrouvons des chrétiens à la Mecque pendant tout le premier siècle II. Le même dicton, mais attribué à 'Oṡmān : *لا يسكن ثرى عرصة دينان*; Bakrī, *Mo'ḡam*, 658, 7. Autres variantes dans *Kanz al-'omṡāl*, VI, p. 265 : « classez du Ḥiḡāz les Juifs de Naḡrān » (*sic*). n° 4759. D'après le n° 4774. Mahomet charge 'Alī, « si, après lui, il parvient au califat d'expulser les Naḡrānites de l'Arabie ».

(3) *Op. cit.*, I, 292-293.

(4) *Hoṡn*, enceinte plutôt que citadelle. Cette dernière, je la crois postérieure au 1^{er} siècle II.

(5) *Prairies*, V, 22 : *الموضع الذي تنزل فيه البغايا بالطائف خارجاً من الحصن في محلة يقال لها حارة البغايا*; Ya'qūbī, *Hist.*, II, 259-260.

a conservé le nom caractéristique. L'histoire d'Aboû Sofiān, celle de Somayya, mère du célèbre Ziād, se rattachent à ces souvenirs, avidement exploités par l'opposition antiomayyade (1).

On comprendra donc pourquoi Mahomet recommanda toujours aux missionnaires, détachés par lui à Ṭāif, d'alléger, pour les citadins, le précepte onéreux de la prière (2). Ils en avaient d'abord, et non sans insistance, réclamé la dispense complète, la déclarant une bassesse, ذلت. Déboutés, ils se mirent à marchander le maintien du sanctuaire de leur déesse Al-Lāt, centre d'attraction pour les pèlerins. Ils voulurent à tout le moins obtenir un délai pour sa destruction (3). Rien n'indique une conviction quelconque chez ces étranges néophytes. Leur adhésion à l'islam atteste en retour leur esprit pratique et une absence complète de scrupules. Le fils du pseudo-martyr (4), 'Orwa ibn Mas'ōūd, en profita pour mettre à la charge du trésor de la déesse une dette de 200 *mitqāl* d'or, laissée par son père. Le neveu de 'Orwa se fit concéder, toujours par le Prophète, une assignation analogue (5). Un vrai pillage du sanctuaire national, organisé par les premiers de la cité ! Ces mœurs, ce sans-gêne, nous les re-

(1) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 20 etc.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 917 ; *Aḡ.*, XI, 100 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 372-73 ; Wāqidī, W., 381. Comp. ses recommandations au Ṣaḥābī 'Otmān ibn Abī'l-'Aṣī, institué leur imām (Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 21-22), un Mālikite ; cf. Ibn al-Aṭīr, *Osd*, III, 373 ; à la l. 2 lire خيبر au lieu de خيبر .

(3) Ibn Hišām, *Sīra*, 916. Conditions mises par eux à leur conversion ; Wāhidī, *Asbāb*, 218-219. Ils épiloguent sur les ablutions, surtout l'hiver, « le froid est vif dans leurs montagnes » ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 355 d. l. La Tradition utilise les Ṭāifites pour inculquer l'importance des lotions rituelles, montrer le prix qu'y attache le Prophète.

(4) Membre du collège des desservants d'Al-Lāt. Le Mālikite 'Otmān est nommé imām par Mahomet, parce que كان احرصهم على التفتة في الاسلام ; Ibn al-Aṭīr, *Osd*, III, 373, 7 ; Ibn Hišām, 917.

(5) Ibn Hišām, *Sīra*, 918 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 370, 13, 18-20. Le *mitqāl* d'or était l'équivalent du *dīnār*. On les trouve employés l'un pour l'autre dans les rédactions parallèles.

trouvons dans l'histoire de la plupart des laïcisations. Les chiffres, cités à propos de cette liquidation, présentent leur intérêt. Ils permettent d'estimer l'importance du trésor d'Al-Lāt et aussi la valeur des capitaux (1), engagés dans le commerce par les notables ṭāqafites.

Un des hommes les plus représentatifs des aptitudes de sa race, une des plus complètes incarnations du génie ṭāqafite, fut sans contredit Moḡīra ibn Šo'ba, déjà fréquemment nommé (2). Le premier de Tāīf à embrasser l'islam, le premier aussi parmi ses concitoyens il se verra chargé de présider (3) à l'éducation politique et religieuse des Bédouins, préposé « à la guerre et au culte (4), على الحرب وعلى الصلاة », c'est l'expression de nos sources. Intelligence prodigieusement souple, l'homme de toutes les ressources, مُغَيَّرَ الرَّأْيِ, comme on l'avait surnommé ! Quand on l'aurait enfermé derrière huit portes, ses ruses, prétendait-on, eussent été capables d'en faire sauter toutes les serrures ; فلو ان مَدِينَةً لها ثمانية ابواب لا يخرج من باب منها الا (5) بِالْمَكْرِ لَخَرَجَ الْمَغْيَرَةُ مِنْ ابوابها كلها.

Exilé de Tāīf, nous savons à la suite de quels tristes exploits (6), le jeune Moḡīra se réfugia auprès de Mahomet. Le *ḥaram*, territoire sacré de la Mecque, servait d'asile aux bannis, aux irréguliers et brigands :

(1) Prêtés ou empruntés, comme c'est le cas ici. Il s'agit toujours d'Ahlāfites : ils se font payer par Mahomet le prix de leurs complaisances dans la reddition de Tāīf.

(2) Cf. notre *Ziūd ibn Abīhi*, 2-15 ; *Yasūd*, 24, 103, 115, 119, 122, 123. Pour sa généalogie voir p. 68. Les Mālikites de leur côté ont essayé de mettre en avant un des leurs, 'Oṭmān ibn Abī'l-'Aṣī, choisi comme imām par Mahomet ; *Aḡ.*, XI, 100 ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 21-22.

(3) Le calife 'Omar l'envoie comme gouverneur dans l'Iraq, la plus anarchique des provinces de l'empire. Cf. *Ziūd ibn Abīhi*, loc. cit.

(4) Au premier siècle, le vocable *ṣalāt* désignait en réalité l'administration, y compris le culte ; celui-ci se bornait à la prière publique du Vendredi. Y assistaient seuls les Arabes, à l'exclusion des musulmans d'autres nationalités. C'était une réunion avant tout politique : elle supposait la qualité de conquérant.

(5) Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, III, 452. Ibn al-A'īr, *Osd*, IV, 406-407.

(6) Cf. Wāqidi. Kr., 251 ; assassine ses compagnons de route.

nous le verrons plus tard (1). Se souvenant de cette organisation qoraisite, Aboû'l-Qāsim ouvrit, à Médine, un refuge aux hommes mis au ban de leurs tribus. Reçu à bras ouverts, Moğīra ne tarda pas à deviner l'avenir de la nouvelle religion et il s'attacha résolument à la fortune du Prophète (2). Les tares de son passé ne l'empêchèrent pas de servir d'intermédiaire pour la soumission de ses compatriotes. « La profession de l'islam efface le passé », affirmait Mahomet, heureux de n'avoir pas à examiner les antécédents de certains partisans (3). Quant à Moğīra, le Prophète l'enverra, à Tāif, régler la situation du sanctuaire d'Al-Lāt et présider à l'incamération des trésors de la déesse (4). Mais plus prévoyant que nos modernes laïciseurs, il prit soin — avec un liquidateur aussi habile la précaution s'expliquait — de lui adjoindre le contrôle d'Aboû Sofīān (5). L'exemple de Moğīra, l'attitude de ses concitoyens confirment notre jugement sur la faiblesse des convictions religieuses au sein de la population taqafite.

Il faut noter l'empressement de la Tradition, unanime à affirmer qu'à la mort du Prophète, cette population avait en masse embrassé la foi nouvelle (6). Affirmation encore plus hasardée que pour la Mecque, mais inspirée par la sourate 110, avec laquelle on entendait se mettre d'accord !

(1) Cf. nos *Aḥābīs*, 425 etc.

(2) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, p. 2: الاسلام يُجِبُّ ما قبله : Tab., *Annales*, I, 1603-1604 ; Maqdisi. *Géogr.*, الاسلام ليهدم ما قبله. 207, 212 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, I, 60.

(3) Comme le célèbre Aboû Darr, exalté par la Śī'a. Cf. *Aḥābīs*, 425.

(4) Il était desservant du sanctuaire. Comp. Pérrier, *al-Ḥadīdjadj*, 4, où, à la note 4, corriger on 50 le chiffre 60, date de la mort de Moğīra. Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 14.

(5) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 3 ; Ibn Hišām 917-18. Aboû Sofīān se trouvait protégé par ses nombreuses relations d'affaires et de famille à Tāif ; un véritable « Qoraisite de Tāif » ! Trois de ses filles furent mariées à Moğīra ; *Aḡ.*, XIV, 141 d. 1.

(6) Aussi tous les personnages survivants — tel Ġailān, *Osd.* IV, 172 — sont-ils transformés en *Compagnons*. On couvient pourtant qu'il « n'émigra point » ; *Aḡ.*, XII, 45. Autant attester son indifférence !

La Tradition se voit pourtant obligée de convenir que les notables de la cité — tel Ġailān — se contentèrent d'une adhésion passive et ne mirent pas leur influence au service de l'islam. Pour atténuer l'insuccès du Maître auprès des nomades, les traditionnistes s'efforcent d'insinuer que les plus intelligentes populations du Ḥigāz — celles des villes : la Mecque, Médine et Tāif — avaient ouvert les yeux à la lumière de l'islam. Elles en avaient subi la puissance et compris l'avenir politique.

VII

LE RÔLE ÉCONOMIQUE.

Position centrale de Taïf : routes commerciales qui y aboutissent. — Importance du marché de 'Okāz. — Relations entre Taïf et le Yémen. — Pour conserver ces avantages, les Bédouins du Sarāt résistent à l'islam. — Les Taqafites, grands voyageurs. — Leurs rapports avec la finance de la Mecque. — Le prêt à intérêt et la législation qoranique. — Absence de solidarité à Taïf. — Le titre 'qoranique, « chef des deux cités », disputé entre Taïf et la Mecque.

Au point de vue économique, la position de Taïf présentait d'incontestables avantages. On ne pouvait pourtant la comparer à celle de la Mecque, voisine de l'Erythrée et, par la mer, en communication avec l'Abbyssinie, porte de l'Afrique. Aux environs de l'hégire, nous rencontrons incessamment les Qoraisites sur la rive africaine de la Mer Rouge (1). Si les avisés Taqafites les y ont si peu suivis (2), ne serait-ce pas, parce que la Mecque redouta leur concurrence et entendit se réserver l'exploitation commerciale des Indes noires ?

Sise à l'extrémité sud-est du Hîgāz, à proximité des cités commerçantes du Yémen, Ġoraś, Tabāla, Naġrān, du haut de son palier Taïf dominait les routes coupant les plateaux accidentés du Naġd (3). De cet

(1) Cf. Wāqidī, Kr., 196. 7.

(2) Pourtant 'Orwa ibn Mas'ōūd affirme avoir visité le Négus ; Tab., *Annales*, I, 1537 ; I. Hiśām, 745.

(3) Sprenger, *Alte Geographie*, 224 : Azraqī, Wüst. 131, 13-14. Les alliés nomades de Taïf, les entreprenants Hawāzin occupaient une partie du Naġd occidental, les vallées ouvertes dans la façade orientale du Sarāt.

observatoire, elle pouvait surveiller la marche des caravanes (1), venant de la Babylonie, des bords du Golfe Persique visiter la grande foire de 'Okāz (2).

La plaine de 'Okāz (3) abritait le principal marché, le mieux fréquenté, après la Mecque, dans l'Arabie occidentale. 'Okāz, à la fois sanctuaire et rendez-vous commercial, jouissait du privilège de l'exterritorialité qu'il devait à son haut-lieu. S'il est permis d'en juger par la vogue de cette grande kermesse, le culte du bétyle (4) qu'on y vénait ne devait pas compter moins de fidèles que la Ka'ba. Mais la fortune grandissante des Mecquois et plus tard le triomphe de l'islam ont voué à l'oubli ces souvenirs païens. Les tribus s'y trouvaient pour ainsi dire chez elles; elles se sentaient protégées par la trêve de Bien, coïncidant avec la période des mois sacrés. Tous les visiteurs bénéficiaient, à titre égal, de ces prérogatives. D'autre part les palmeraies occupant le vaste territoire de ce marché — il se développait sur une longueur de dix milles — appartenaient aux Taqif et à leurs cousins de Hawāzin. Est-il téméraire de supposer que ces groupes entreprenants ont su se créer à 'Okāz une situation privilégiée? Elle explique, non moins que la finesse reconnue des Taqafites, les égards spéciaux que leur témoignèrent non seulement les Qorais, mais encore les Lahmides. Le temps n'était plus où ces phylarques étendaient leur pouvoir jusqu'à Naḡrān (5). Depuis cette période, ils avaient gardé la coutume d'envoyer annuellement des caravanes visiter 'Okāz.

(1) Aġ., XIX, 75. L'âpreté des grands chefs bédouins à s'en disputer la conduite montre l'importance de ces convois.

(2) Mentionné dans les épigraphes thamoudéens; E. Littmann, *Zur Entziff. thamūdents. Inschriften*, 45; Bakrī, *Mo'jam*, 660 sqq. Aġ., XIX, 75; Azraqī, W., 131. Les domaines et les palmeraies de 'Okāz étaient divisés entre les Taqif et les Hawāzin; Bakrī, *op. cit.*; 660, 2 d. l.; 661, 2; 662 bas. Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 33, 10; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 232; 2; Aġ., II, 155, 3; XII, 48, 49; communications avec Haġar; Aġ., XIX, 57; avec la Perse; Tab., *Annales*, I, 1537; avec l'Egypte (d'après l'histoire de Moġira ibn Šo'ba).

(3) Voir plus haut, p. 86.

(4) Cf. *Le culte des bétyles*, 71; Aġ., X, 29, 11-13; Sprenger, *Alte Geogr. Arabiens*, p. 224.

(5) Voir l'inscription de Namāra.

Nous ignorons comment les Taqafites manœuvrèrent pour régenter ce marché sans éveiller la susceptibilité des ombrageux nomades et sans violer son caractère strictement international. L'exemple des Qoraisites, réussissant à mettre la haute main sur les foires et les sanctuaires, avoisinant la Mecque, montre que le problème n'était pas insoluble. Rien ne prouve pourtant que la tentative ait été couronnée du même succès.

A l'entrée, à la sortie de la mer de sable, Taïf (1) offrait au ravitaillement des vaisseaux du désert les ressources variées de son sol, à leur chargement les produits de son industrie. Taïf paraît avoir de préférence utilisé les relations avec le Yémen, où elle pouvait économiser trois ou quatre étapes sur la redoutable concurrence qoraisite. Elle formait la dernière grande halte sur les routes menant de 'Aden, de Ṣan'ā', à la Mecque (2); un itinéraire déjà suivi par la légendaire expédition de l'Eléphant (3). Que la souplesse politique des habitants les ait alors décidés à ménager les Abyssins, maîtres du Sud, qu'ils aient même assisté, sans déplaisir, à l'humiliation de leur rivale économique du Tihāma, nous pouvions le supposer, sans interroger les amplifications suspectes de la *Sīra*. La voie, aboutissant, en sens inverse, de la Syrie, de Médine au Yémen traversait également leur cité (4). Parfois même les caravanes du nord s'y arrêtaient pour y acquérir les étoffes brodées, les tuniques chamarrées, appelées encore étoffes de 'Aden (5), d'après le nom du célèbre port, où les apportaient les navires de l'Inde et de l'Extrême-Orient (6).

(1) Comme Damas, à laquelle on l'a comparée, en Syrio.

(2) Iṣṭahṛī, *Géogr.*, 28, 3-4. Comp. Burekhardt, *Voyages*, I, 90 ; II, 213 etc ; Maqdisī, *Géogr.*, pp. 111-112.

(3) Tab., *Annales*, I, 937. Sur cette expédition cf. Nöldeke, *Perser-Araber*, 208. Principales références dans Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 93, n. 5. Voir une pièce hoïalite étudiée par Wellhausen dans *Zeits. f. Assyriol.*, XXVI, 290 sqq.

(4) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 36 ; Tab., *Annales*, I, 1073, 3. Il est rarement question de caravanes taqafites en Syrie, sinon en communauté avec les Mecquois, associés aux Taïfites.

(5) Aḡ., III, 105, bas : XIX, 75, 11. Voir Burekhardt, *Voyages*, I, 113.

(6) Fréquents voyages des Taqif en Perse. On y rattache l'histoire de Somayya, esclave cédée par le *dihqān* de Aila (corrigez Obolla) ; Balāḍorī, *Ansāb*, 320 b.

A ces avantages inappréciables, la cité joignit celui d'être le centre urbain de la puissante confédération bédouine des Hawāzin (1). La sobriété, la résignation, le *ṣabr* fataliste du nomade ne doivent pas nous illusionner sur sa puissance d'obstination. Avec l'énergie du fauve, il défend la faible somme de biens qu'il possède. La ténacité n'entre-t-elle pas d'ailleurs comme élément principal dans le concept du *ṣabr* (2), si incomplètement rendu par notre terme incolore de « patience » ?

A bon droit, la reddition de la Mecque inquiéta les nomades du Sarāt. Pas un instant, ils ne s'illusionnèrent sur les visées de Mahomet. Dans le triomphe de l'islam, ils devinèrent une menace pour leur autonomie politique. Le nouveau maître du Hīgāz et du Tihāma ne se bornerait pas à leur imposer le monothéisme qoranique. « Le *dh̄n* d'Allah » servirait de prétexte pour les assujettir au nouvel Etat, fondé par le Prophète. Cette menace suffira pour les réunir momentanément dans une alliance commune contre l'ennemi extérieur. Ces incommodes alliés des Taqafites n'entendaient pas que des voisins vissent se mêler à leurs querelles de famille. On verra, à la journée de Honain, avec quelle sombre résolution les Hawāzin et leurs confédérés bédouins se montreront décidés à couvrir l'accès de leur métropole, à restreindre l'influence, l'invasion des Qoraïsites dans leurs montagnes, où l'extension des propriétés, des domaines mequois venait, chaque jour, restreindre les terrains de pacage (3), multiplier les enclos, *ḥū'ūt*, les « chasses gardées », au profit des banquiers du Tihāma.

Avant tout, ils prétendront conserver la maîtrise, la clef des routes du Naǧd et de l'Arabie méridionale (4). Question d'amour-propre natio-

(1) Bakrī, *Mo'jam*, 57, 5. Voir précédemment, p. 60. Comp. l'introduction au *divan* de 'Amir ibn al-Ṭofail, p. 73 etc. Taïf est حصن هوازن ; *Naqū' al-Ġarīr*, 228, 3.

(2) Cf. *Berceau*, I, 194.

(3) *Aǧ.*, I, notice d'Al-'Argī, 160 sqq.

(4) Leurs plus puissants chefs adoptent le surnom caractéristique de *Raḥḥāl*, conducteur de *raḥla*, caravane. Quand Mahomet est maître de la Mecque, les Hawāzin se disent (Balāḍorī, *Ansāb*, 232 a) : قد فرغ لنا [محمد] فلا نأخيه لهُ دولتنا والرأي ان نغزوهُ .

nal ; mais aussi la claire vision des avantages assurés par la surveillance et l'exploitation méthodique de cette artère économique : taxes variées, indemnités pour le ravitaillement, la protection, le convoiement des caravanes, la location des montures ; toute une fiscalité (1) enfin, que le génie fertile des habitants du désert s'était ingénié à développer. Pour défendre ces sources de revenus, ils affronteront (2), un quart de siècle avant l'hégire, la désastreuse guerre d'Al-Fiḡār (3).

Dans la résistance des Bédouins à l'islam, le Qoran n'a voulu voir qu'une preuve de leur infidélité. Les questions économiques et politiques y ont joué un rôle, à peine moins important. Nous avons montré avec quelle désinvolture les Taqafites se débarrassèrent de leur culte national. Mais ils nourrissaient des préventions motivées contre l'envahissant syndicat des banquiers qoraisites (4), avec lequel, depuis la reddition de la Mecque, le Prophète avait partie liée. « Coreish [est] le nom d'un monstre marin, qui fait à tous les poissons une guerre destructive » ; ainsi s'exprime le vieux Turpin, dans sa *Vie de Mahomet* (1, 260). Peut-être la malignité des satiriques bédouins avait-elle, dès lors, mis en circulation des vers, plus tard attribués à un roi du Yémen. « La tribu de Qorais doit son nom au monstre qui habite la mer ; comme lui, son insatiable avidité ne tardera pas à dévorer l'humanité » :

وَقُرَيْشٌ هِيَ الَّتِي تَكْنُ الْبَحْرَ هِيَ سُمِّيَتْ قُرَيْشَ قُرَيْشًا
عَكَذَا فِي الْبِلَادِ حَيْثُ قُرَيْشٌ بِأَكْلُونِ الْبِلَادَ أَكْلًا كَثِيرًا (5)

(1) Sur son importance et les revenus qu'elle procurait, cf. Sprenger, *Alte Geographie Arabiens*, no 354.

(2) Un Bédouin des B. Naṣr ibn Mo'āwīa, ḡalif des Taqīf, entraînera ces derniers dans la guerre : cf. *Aḡ.*, XIX, 75, 5 etc.

(3) *Aḡ.*, XIX, 74, 75 ; le يوم عكاظ de 'Amir ibn at-Tofail, *Ḍivan*, XXVII, 6. Les Aḡlāf, partisans taqafites de Qorais, s'y trouvent engagés, comme les Malikites.

(4) Cf. notre *Yazīl*, 38 etc. Ḡāḡiz. *Opuscula*, 62-63. Comp. la réflexion de Mosailama : لَكِنَّ قُرَيْشًا قَوْمٌ يَعْتَدُونَ ; l. Hiṣām, *Sīra*, 965.

(5) Azraqī, *Wūst.*, 65. La Tradition a transformé cette satire en prédiction de l'impérialisme qoraisite ; cf. Ya'qūbī, *Hist.*, I, 268. On reconnaît à ces maladresses la

A Médine, une poignée de Qoraisites, appuyés sur Mahomet, dictait la loi aux indigènes indolents. Instruits par cet exemple, les Arabes du Sarāt refusèrent de se laisser absorber; attitude que le Qoran (1) traite de duplicité, نفاق. Trop longtemps à leur gré, Tāif était restée le satellite de la Mecque. Ils redoutèrent de voir passer sous le joug de Qorais, maître de tout le Ḥiġāz, le حِصْنُ دَوَّانٍ, la métropole, refuge suprême de leur nationalité (2), garantie de leur autonomie commerciale et politique.

*
* *

Tout semblait donc prédestiner les Tāifites et les Bédouins du Sarāt à devenir d'infatigables voyageurs, émules de leurs voisins, les caravaniers et commerçants de la Mecque. C'est le rôle que pensent devoir leur assigner les annales de l'Arabie préislamique. Beaucoup moins endurantes se seraient montrées les dames de Tāif. Certaines épouses de ces éternels vagabonds — nommons la femme du célèbre *sayyid* Ġailān — finiront même par « les prendre en aversion, à la suite de leurs fréquentes absences », كَثُرَتْ إِسْفَارُهُ وَمَلَّتْهُ زَوْجَتُهُ (3).

Cette heureuse situation, Tāif avait su — on le voit — la tourner à l'avantage de son commerce, très florissant, sans pouvoir toutefois rivaliser avec celui de la Mecque. Sous certains rapports, le mouvement des affaires semble même avoir dépendu de la métropole qoraisite. En particulier, les opérations de banque (4) se trouvaient bien moins développées que dans cette dernière, véritable fourmilière d'activité humaine, centre d'agiotage et de spéculations financières. La banque, le bazar qoraisites

pauvreté du fond sur lequel ont opéré les premiers rédacteurs de la *Sīra*; cf. Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, 186-187.

(1) Qoran, 48, 11 etc. : 49, 14 etc.

(2) *Naqū'ul Ġarār*, loc. cit.

(3) *Aġ.*, XII, 46, 8 d. l. 'Orwa ibn Mas'ūd a visité tous les souverains de l'Orient: Chosroès, César, le Négus; Tab., *Annales*. l. 1537. Pour la généalogie de Ġailān, voir p. 68.

(4) Capitaux mecquois à Tāif: Ibn Hišām. *Sīra*, 273, 3. 'Abbās الطائف كان يُداینُ أهلَ الطائف; Azraqī, W., 70, 11; Ibn Hišām, *Sīra*, 275.

réglementaient les fluctuations du marché, dans l'Arabie occidentale. Sous ce rapport, Tāif apparaît presque comme une succursale de la Mecque. Elle y renouvelait sa provision de numéraire et de capitaux, en échange des produits de son territoire.

Par ailleurs, on voit les Taqafites commanditer le commerce mecquois, placer leur argent à intérêt, à la Mecque. Ainsi le clan tāfite des Banoū 'Amrou ibn 'Omaïr (1) faisait valoir ses fonds dans la banque des Maḥzoūmites. Après le *faṭḥ*, reddition, de la Mecque, le Prophète y proclama l'interdiction qoranique du ٤٢, prêt à intérêt. Les financiers qoraïsites imaginèrent d'en profiter pour confisquer les dépôts taqafites—capital et intérêts—confiés à leur loyauté. Tāif protesta énergiquement. Il fallut en venir à une composition, accepter un concordat. Une « révélation » complémentaire se chargea d'y préparer les esprits. Les longues guerres du Prophète, la reddition de la Mecque, la bataille de Ḥonain, le siège infructueux de Tāif avaient porté la perturbation dans les affaires. Au sortir de cette interminable période de crise politique et commerciale, les banquiers mecquois réclamèrent le bénéfice d'un *moratorium*. Il fut gracieusement accordé par Allah (Qoran, 2, 280). Tel est du moins le commentaire anecdotique des versets du Qoran (2, 278-80) : « O vous qui avez cru, craignez Dieu ; abandonnez ce qui vous reste encore de rentes (à percevoir), si vous vous targuez d'être croyants... Si vous acquiescez, votre capital demeure sauf ; ainsi vous ne léserez personne et ne serez point lésés. Si le débiteur éprouve de la gêne, attendez qu'il soit mieux dans ses affaires ». Le débiteur en question, c'était le crédit mecquois.

Conformément à ces révélations, après de laborieuses contestations portées devant le tribunal du gouverneur de la Mecque et ensuite de Mahomet, les Taqafites réussirent à rentrer en possession de leur dépôt : mais ils durent renoncer à réclamer l'arriéré des coupons (2). Nous ne

(1) Le clan du poète Abou Miḥḡan : Voir le tableau, p. 68.

(2) Ibn Hišām. *Sīra*, 275 ; Wāḥidī. *Asbāb*. 65-66 ; Tab., *Tafsīr*, III, 65, 66, sqq. Le sayyid Ḡailān paraît avoir été un riche financier, il a son *hāzin*, trésorier ; *Aḡ.*, XII, 45, 9 d. 1.

sommes pas renseignés d'une façon plus explicite sur les relations entre les capitalistes des deux cités. Pour expliquer cette lacune déplorable, il faut assurément mettre en ligne de compte la rareté et le laconisme des documents. La *Sîra* a trop exclusivement concentré son attention sur les deux cités saintes de l'islam, la Mecque et Médine, pour pouvoir s'occuper longuement de Tâif. Ses rédacteurs avaient à cœur de grandir la cité natale du Prophète ; d'établir que, comme on le disait de certaines familles patriennes (1), « sa renommée dépassait la limite chronologique de l'hégire, *« ثَرْفٌ مُتَّصِلٌ بِالْجَامِلَةِ »*. Dans leurs récits, dans les *Ṣaḥīḥ*, Tâif se trouve réduite à la condition de succursale du grand centre qoraïsîte.

*
* *

En dépit de son éloignement de la mer et des marchés syriens, l'intelligente activité de la population aurait pu réussir à compenser ces désavantages, si, comme la Mecque, elle avait possédé une aristocratie marchande assez unie pour étouffer les discordes au sein de la cité. Les épisodes après le siège de Tâif par Mahomet, les négociations antérieures à l'acceptation de l'islam nous la montrent travaillée par des luttes intestines. Tous y comprennent alors la nécessité d'un compromis avec le maître de Médine ; mais aucun homme ne surgit, entouré du prestige nécessaire à cette négociation. Pour avoir pensé le contraire, 'Orwa ibn Mas'ūd (2) devra expier son initiative par la mort. A Tâif, rien ne rappelle l'original triumvirat municipal, fonctionnant à Naḡrān, l'ingénieuse représentation des intérêts, au sein de l'administration publique (3). Aux sceptiques notables de Tâif manqua toujours le sentiment de la solidarité, reliant entre eux les Qoraïsîtes, chaque fois que l'intérêt du syndicat com-

(1) Tels les Omayyades. L'objectif de la *Sîra*, c'est de revendiquer, au moyen de l'apocryphe, le même honneur pour les Hâsînites : « *سادوا فيها* », comme on disait encore : ils furent *sayyid*, puissants pendant les deux périodes », avant comme après l'hégire.

(2) On le proclame pourtant *مُحِبُّ مَطَاء* ; Tab., *Annales*, I, 1687. Pour sa généalogie, voir p. 68.

(3) Cf. *Yazīd*, 336 etc. et *Berceau*, I, 253.

mercial se trouvait en jeu (1).

Nous savons combien le Qoran aime les *mubhamāt*, les sous-entendus, avec quelle affectation il recherche *l'impersonnel*, *l'anonymat* dans ses allusions (2). Ainsi une sourate mecquoise mentionne le titre fastueux de « 'azīm el-qariatain », chef des deux cités (3). Le texte évite de désigner plus clairement le bénéficiaire de cette flatteuse distinction. Mais le *Tafsīr*, exégèse, concède qu'elle a pu désigner un habitant de Taïf. Cette affirmation ne mérite ni plus ni moins de crédit que des centaines d'autres gloses, arbitrairement rattachées au texte qoranique (4). « 'Azīm al-qariatain » signifie sans doute un homme considérable, un patricien (5), si l'on veut, et — puisqu'il s'agit de milieux commerçants — un gros capitaliste. Fut-il Taqafite ou Qoraïsité ?

On connaît les efforts de la Tradition pour affirmer la primatie universelle et absolue de Qoraïs. Pour comprendre qu'elle ait pu songer ici à un Taqafite, il faut mettre en cause les jalousies qui divisèrent les clans mecquois, pendant la période impérialiste, alors qu'on commençait à recueillir les matériaux du *Tafsīr* et de la *Sīra*. « L'envie, le péché national des Arabes », assurait Mahomet ! Elle a préféré détourner sur Taïf l'honneur d'une appellation sonore, plutôt que d'accorder à une famille mecquoise rivale un titre nouveau, dans l'âpre lutte d'influence qui agita le premier siècle de l'hégire. Les Omayyades auraient sans doute eu quelque droit à réclamer pour un des leurs l'appellation pompeuse, enregistrée par le Qoran. Le *Tafsīr*, exégèse, évite soigneusement de prononcer leur nom (6). Passe pour un Taqafite, ou même un Mahzoūmite ; la famille

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque, vers l'an 600 de notre ère*, passim ; Nöldeke dans *ZDMG.* 1886, p. 177.

(2) Cf. *Fāṭima*, Avant-Propos.

(3) Qoran. 43, 30 ; comp. Tab. *Tafsīr*, XXV, 35-37, énumération des personnages pour lesquels on réclame le titre : Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 185, 186 ; *Aḡ.*, XI, 61, 2 ; XII, 45 ; *Iqd'*, II, 63.

(4) Comp. *Aḡ.*, XII, 45, où le texte qoranique ... *لَوْلَا تَنْزِيلُ عَلَى* est appliqué au sayyid taqafite Ḡailān par les Qoraïsites. *Aḡānī* porte ici la variante. *أَنْزَلَ*.

(5) Comp. *Chroniken*, Wüst., II, 139, 2 d. 1.

(6) Cf. Tab., *Tafsīr*, XXV, 35-37.

mahzoûnite n'ayant jamais aspiré au califat. A cette époque, on voit les descendants des premiers califes, ceux de Zobair, de 'Abbās, se disputer les qualifications honorifiques, avec autant d'acharnement que plus tard les marquises un tabouret, à la cour de Louis XIV. Ce n'étaient pas là de puériles manifestations de cet amour-propre, de cet individualisme, qui caractérisent les Arabes(1). L'ambition des 'Abbāsides poursuivait un but déterminé, la conquête du pouvoir, quand nous les voyons s'obstiner à réclamer, à s'assurer le privilège de la *siqāya*. Rien de tel à redouter chez les Taqafites, résignés à se renfermer dans le rôle d'auxiliaires, de vizirs وزیر de Qorais, dédaigné par les Anṣāriens.

Si le plus considéré parmi les Taqafites a réellement porté le titre de 'Aẓīm al-Qariatain, il ne paraît pas avoir incarné le talent politique, le *ḥilm* adroit d'un Aboū Sofiān. A aucune date de son histoire préislamique, on ne voit se lever à Tâif une personnalité possédant les initiatives patriotiques du grand chef Omayyade, capable d'interposer son prestige personnel, entre les *Aḥlāf* et les Banoū Mālik. Le sayyid 'Orwa ibn Mas'ōūd, un des bénéficiaires traditionnels du titre de « 'Aẓīm al-Qariatain », le rappelle jusqu'à un certain point. Encore ce personnage est-il à moitié Omayyade et nous le rencontrons presque aussi souvent à la Mecque que dans sa ville natale (2).

(1) Cf. *Bereeau*, I, 259.

(2) Son arbitrage entre Mālikites et Aḥlāfites ; Wāqidī, Kr., 251 sqq. Il est comparé au Christ ; Ibn Hišām. *Sīra*, 266, 10 ; Baḡawī, *Maṣābiḥ as-sonna*. II, 158.

VIII

PARTIS POLITIQUES.

Ahlāf et Banoū Mālik. — Incertitude des annales préislamites. — Les Ahlāf : indigènes ou métèques ? Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie de Ṭāif. — Ils deviennent les plus forts, représentent, contre les B. Mālik, l'influence, le parti qoraisites. — Ils sont maîtres du sanctuaire national. Leur suprématie militaire et intellectuelle. — Défiances séparant les deux partis : elles survivent à la défaite de Ḥonain. — Les poètes ahlāfites. — Ces divisions intestines ont nui à la prospérité de Ṭāif. — Son commerce d'exportation ; l'industrie du cuir.

Ahlāf et Banoū Mālik ! Voilà les deux grands partis historiques, les deux factions adverses, dont les luttes ont généré l'évolution économique de la cité. Blau a cru reconnaître leurs noms dans les *Ἀλαφίται* et les *Μαλίκιαι* de Ptolémée (1). Ces identifications (2) datent d'une époque où l'on admettait, sans grande discussion, la valeur de ces *symphonies* philologiques, si chères au génie aventureux de Sprenger.

L'histoire préislamique de Ṭāif se trouve enveloppée de ténèbres encore plus épaisses que celle de la Mecque. Pour les deux cités, les anciens annalistes ont opéré sur des fragments poétiques peu explicites et d'une authenticité rarement incontestée (3). Ces incertaines déductions, ils ont

(1) Cf. *ZDMG*, XXII, 662.

(2) Comp. celles proposées par Sprenger. *Alte Geogr. Arabiens*, nos 343, 344.

(3) Rappelons les innombrables réserves — elles dépassent la quarantaine ! — d'Ibn Hišām à propos des vers anciens, cités par lui dans la *Sīra*. Comp. nos remarques dans

tenté de les concilier avec des traditions tardives, avec des préjugés de parti et d'école. A la suite de quelles révolutions, la cité se trouva-t-elle posséder ses Guelfes et ses Gibelins ? Il devient malaisé de le préciser. L'ethnographie n'aurait toutefois rien à démêler dans ces querelles, si les deux factions sont fondées à revendiquer un ancêtre commun, à se rattacher à Qasī-Taqīf, les Ahlāfites par 'Auf, les Banoū Mālik par 'Ġosām et Hoṭait (1). Le nom des premiers invite pourtant à réfléchir. *Ahlāf* (2) est un pluriel de *ḥulīf*. Il désigne un groupe se trouvant, vis-à-vis d'un autre, dans la situation subordonnée d'auxiliaire, d'agrégué. Une dénomination aussi modeste contient l'aveu d'une dépendance politique ; elle ne peut avoir été adoptée, comme une marque distinctive, par les plus anciens éléments, composant la population taqafite.

Par rapport à la tribu principale, elle évoque l'idée d'étrangers, de métèques, auxquels on a concédé le bénéfice d'un asile, d'une protection ou *ḡiwār* (3). C'est en leur qualité de confédérés ou mieux d'affiliés que nous retrouvons des *Ahlāf* dans plusieurs autres cités de la Péninsule. Ce sont invariablement des *allogènes*, venant renforcer de leur nombre le noyau de l'agglomération primitive, augmenter sa force de résistance à la pression des nomades voisins.

Ainsi des Arabes immigrés, assure-t-on, du Yémen s'introduiront à Médine, comme alliés, comme auxiliaires des Juifs — dit la Tradition — en réalité, comme leurs clients et protégés, en attendant le jour où l'intervention de Mahomet leur permettra d'usurper la place des patrons israélites, ensuite de les expulser. Dans la ville de Hīra, à l'autre extrémité

MFOB, VII, 311 etc. Nous y contestons la virtuosité poétique de 'Alī. M. le Prof. Levi della Vida, de Rome, veut bien me signaler *Soyouṭī*, *Ṣarḥ ṣawāhid al-moḡni*, 176, 23, citant Youṇos ibn Ḥabīb († 183) : مَا صَحَّ عِنْدَنَا أَنَّ عَلِيَّ بْنَ أَبِي طَالِبٍ قَالَ شِعْرًا الْأَهْدَبُ الْبَيْتِيُّنَ .

(1) Voir le tableau généalogique. p. 68.

(2) Comp. *Aḡ.*, XV, 62, 3-2 d. I. ; XVI, 17, 6 d. I., XI, 62, 3. Ajoutez *Aḡ.*, II, 79, 80.

(3) Ainsi on affirme que les Juifs de Médine « ne sont pas Arabes, mais les *ḥalīf* de ces derniers » (*Aḡ.*, III, 13, haut), donc leurs *inférieurs* et *étrangers*.

de la Péninsule, « les *Ahlāf* furent ceux qui se joignirent à la population de Hīra, sans appartenir ni aux Tanoūh nomades ni aux 'Ibād », les deux plus anciennes fractions de la population urbaine, *الاحلاف هم الذين لحقوا بأهل* (1). A la Mecque, le *ḥilf al-Foḍoūl* (2) désigne vraisemblablement une agrégation analogue ; nous aurons à l'examiner. Les membres des clans, composant ce groupe qoraisite, portent également le nom d'*Ahlāf* (3), lequel semble bien désigner les plus récents accroissements de la population parmi les concitoyens du Prophète.

Toutes ces analogies nous engagent à reconnaître, dans les « *Ahlāf* » de Ṭā'if, des nouveaux-venus, et avec Wellhausen, « die Neubürger von Ṭā'if » (4). Ils représenteraient donc la fraction la moins ancienne, la moins aristocratique de la population ṭaqafite. Les Mālikites sont appelés les *سادة ثقيف واشرافهم*, « les patriciens de Ṭaqīf » (5). Quant aux *Ahlāf*, ils ne subiront pas longtemps leur condition subalterne. Lorsqu'ils se virent en nombre, ils cherchèrent à faire valoir cet avantage. Dans les environs immédiats de la cité (6), les meilleurs domaines se trouvaient occupés et exploités par les Mālikites, en vertu de conventions anciennes, conclues avec les Bédouins. Les *Ahlāf*ites jetèrent leur dévolu sur Ġildān, fertiles terrains de pacage et les convertirent en *ḥimā*, à leur usage exclusif. C'était affirmer leur autonomie politique.

(1) Ṭab., *Annales*, 1, 822, 6. Comp. *Aġ.*, XII, 46. bas *من انفسهم واحلافهم*, (il s'agit précisément de Ṭaqīf) : *ibid.*, les B. Naṣr sont appelés « *aḥlāf* de Ṭaqīf ».

(2) Moins ancien, croyons-nous, que le vocable de *Ahlāf* et vraisemblablement dérivé du dernier. On a cherché à écarter l'équivalence de *Ahlāf* = *ḥolafā'*, que l'amour-propre des familles qoraisites, composant le « *ḥilf al-Foḍoūl* », a trouvé embarrassante ; surtout que le Prophète en faisait partie.

(3) *Aġ.*, XVI, 65, 4 d. 1.

(4) Wāqidī, Wellh., 251, n. 2. Dans Ibn Hišām, *Sīra*, 840, 7 d. 1. supprimez *سَيِّدَان لهما*, lequel n'a aucun sens. Comp. *Aġ.*, IX, 14, bas.

(5) Ṭab., *Annales*, 1, 1200, 3-4 ; cf. Wellhausen, *Reste*, 31 ; (Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 30, 11 d. 1., cherche à atténuer le sons de *aḥlāf*). Ibn Hišām, *Sīra*, 279, 10.

(6) Comp. Ibn Hišām, *Sīra*, 873, 14 sqq., il s'agit de domaines *aḥlāf*ites.

A l'encontre de nos jours, la cavalerie était alors l'arbitre des batailles. Après le désastre d'Oḥod, Allah avait, dans le Qoran (8, 62), conseillé au Prophète de « préparer contre ses ennemis une puissante cavalerie ». Les Aḥlāfites n'attendirent pas cet avertissement pour deviner la supériorité du cheval comme instrument de guerre. Le haras qu'ils établirent dans leur *ḥimā* ou réserve pastorale de Gildān força bientôt les Mālikites à consentir au partage de leur suprématie politique, appuyée sur l'alliance avec les Hawāzin (1). Partage forcé ! Il introduisit la discorde dans Tāif, où les Mālikites ne se résignèrent jamais à la perte de leur ancienne primatie (2). A Médine, des convoitises analogues soulèveront contre les Juifs, propriétaires de l'oasis, les Arabes immigrés, ancêtres des futurs Anṣāriens.

* *

Pour maintenir les positions acquises, les Aḥlāfites chercheront à s'assurer des appuis au dehors. Ces démarches diplomatiques confirment, croyons-nous, nos suppositions sur leur origine étrangère et sur la date plus récente de leur indigénat tāifite.

En étudiant les tendances, les sympathies de ces derniers, nous avons cru remarquer que les Mālikites représentaient le parti nationaliste, les Guelfes de la cité, opposés à l'influence mecquoise (3). Pareillement, à la veille de l'hégire, une démarche des *aḥlāf* arabes de Médine ouvrira l'accès de l'oasis à Mahomet et à ses adhérents qoraïsites. La divergence des théories généalogiques entre Aḥlāfites et Mālikites comporte vraisemblablement la même explication. Les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289 : résumé des luttes entre les deux factions rivales de Tāif. Pour la signification du *ḥimā*, voir *Berceau*, I. 60 etc.

(2) Construction d'*oṭom* par les Aḥlāf : voir plus haut, p. 72.

(3) Afin de sauver Tāif, le père de 'Orwa ibn Mas'ūd indique pourtant aux Abyssins le sanctuaire de la Ka'ba : Tab., *Annales*, I, 937, 'Orwa ibn Mas'ūd, son fils, n'ayant pu déterminer ses compatriotes à secourir Qoraïs, vient avec les siens s'établir à la Mecque ; Aboū Yūsuf, *Ḥarāḡ*, 129, 6 sqq. (p. 324 de la traduction E. Fagnan).

ayant soutenu par les armes leurs rivaux mālīkites, les Ahlāf auront sans doute éprouvé de la répugnance à se réclamer de Hawāzin (1). Quoi qu'il en soit, les sympathies mecquoises des Ahlāfites ne peuvent être révoquées en doute. Dans les circonstances critiques de la république qoraïsīte, ils s'empresseront d'accourir à son secours. (2). Parmi eux les alliances matrimoniales avec la Mecque furent toujours recherchées ; c'est également dans les familles ahlāfites que les banquiers du Tihāma choisiront de préférence leurs beaux-pères taqafites (3).

A l'opposé de cette attitude, combien intransigeant apparaît le patriotisme des Banoū Mālīk, toujours défiants à l'endroit de leurs voisins mecquois. La guerre entre la Perse et Byzance déclencha à la Mecque une grave crise économique. L'hégire vint y ajouter des complications intérieures ; elle compromit l'entente parmi les dirigeants du syndicat qoraïsīte. Les Mālīkites assisteront, spectateurs indifférents, à ces difficultés, sans chercher toutefois à se rapprocher des dissidents mecquois, réfugiés à Médine. Ils continueront à se montrer défiants. *Timeo Mekkanos* !

A Hōnain ils se battront avec un extraordinaire acharnement contre Mahomet. Ils se résigneront à traiter seulement lorsque les négociations engagées, à leur insu, par les Ahlāfites, les auront compromis. Aussi le Prophète maudit-il publiquement un des chefs mālīkites, tombés à Hōnain, « parce qu'il détestait Qoraïs ; اَبَدَهُ اللهُ كَانْ يَبْغِى قُرَيْشًا » (4). Un mort ahlāfite de la même bataille est qualifié par lui de « sayyd de la jeunesse

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. I, 289. Voir pourtant Mas'ōūdī, *Pravies*, V, 64.

(2) 'Orwa, avec les siens, assiste les Qoraïs contre Mahomet ; Ibn Hīšām, *Sīra*, 744, 2. Omayya ibn Abī'ṣ-Ṣalt chante les morts de Badr. 'Orwa les a secourus à 'Okāz ; Wāqīdī, *Well.*, 250. Le vocable *république* est déjà dans Sprenger, *Mohammad*, I, 193, 4.

(3) Hamdānī, *op. cit.*, 124-125. ne mentionne pas Ṭāif dans sa liste des « villes arabes, partagées en deux parties hostiles ». Ce renseignement ne vaut que pour la période contemporaine de l'auteur.

(4) Ya'qūbī, *Hist.*, II, 65, 7 ; Ṭab., *Annales*, I, 1664.

taqafite, «سَيِّدُ شَبَابٍ ثَقِيفٍ» (1). Paroles significatives dans la bouche d'Abū'l-Qāsim ! A Médine n'avait-il pas consacré la majeure partie de ses proclamations qoraniques à inspirer la haine des Mecquois infidèles ? (2).

Plus difficile à concilier avec la modeste origine des Ahlāfites, avec leur indigénat plus récent, leur condition de « nouveaux riches », semble leur mainmise sur le sanctuaire national d'Al-Lāt (3). Nous ignorons quelle suite de manœuvres leur assura le titre de *desservants*, سَدَنَة de la déesse. Elles rappellent le coup d'audace, qui valut aux descendants de Qoṣayy la suprématie sur la Ka'ba. Dans les deux cas, nous trouvons un groupe d'origine étrangère, accaparant à son profit la primatie religieuse. Comme on le voit par l'exemple de Qoṣayy, rien n'oblige à reculer dans la haute antiquité la limite chronologique de cette révolution et à la croire antérieure à notre 6^e siècle. Inférieurs aux Banoū Mālik par la richesse, par l'étendue des possessions territoriales, ils surent compenser ces désavantages par une meilleure diplomatie, par une plus sérieuse organisation militaire, utiliser les ressources en chevaux, offertes par la montagne du Sarāt, pour constituer des réserves de cavalerie, « la reine des batailles », à cette époque, comme l'infanterie l'est de nos jours (4).

La proportion numérique des deux factions semble être demeurée sensiblement la même. En revanche les meilleurs poètes, les sayyid les plus en vue de Tāif sortent des rangs ahlāfites (5). Moins obstinément

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 850 ; Tab., *Annales*, I, 1665, 9.

(2) Il excite Ḥassān ibn Tābit contre Qorais : « tu ne diras pas la moitié de ce qu'ils méritent, » اِنَّكَ لَا تَسِبُ الْقَوْمَ بِمِثْلِ مَا فِيهِمْ ; Maqdisī, *Ansūb al-Anṣūr* (mss. 'Omōūmyya, Constantinople). Les interminables invectives qoraniques contre les « polythéistes, moṣṣrikoūn » visent en première ligne les Qorais. Le *ṣirk* primitif dans le Qoran consiste dans l'association à Allah de divinités païennes. Plus tard, on essaiera d'y englober les monothéistes juifs et chrétiens. Comp. *Maǧāls* d'Elias de Nisibe dans *Al-Mašriq*, 1922, p. 117 etc.

(3) Chez d'autres tribus arabes, le sanctuaire se trouve également confié à une famille étrangère. C'était le cas à Naǧrān ; cf. *Yazīd*, 342.

(4) Comp. *Aǧ.*, IX, 82, 10 d. 1. Ibn al-Aṭṭir, *Kāmil*, E. I, 289.

(5) 'Orwa ibn Mas'ōūd est مُجَبِّ مَطَاء à Tāif ; Tab., *Annales*, I, 1687 ; comp. *Annales*,

conservateurs, on les voit plus souples dans l'art de former les alliances, de s'adapter aux circonstances nouvelles, plus modernes enfin et aussi plus intellectuels. C'est parmi les Aḥlāf que les *Ṭabaqāt* signalent les plus remarquables *Compagnons* taqafites du Prophète. Enfin ils fourniront le plus fort contingent d'hommes d'Etat au califat syrien (1). Autant d'indications trahissant, croyons-nous, leurs tendances favorables à un rapprochement avec les Qoraisites (2). Les Ṭāifites, à l'époque de Ḥodaibyā, choisiront, parmi les Aḥlāf, le plénipotentiaire chargé de traiter, en leur nom, avec Mahomet (3).

Au dedans, au dehors de leur cité, Aḥlāf et Mālikites forment constamment bande à part. Jamais un seul de leurs sayyd ne risquera son prestige, en égarant ses pas dans un *maǧlis*, réunion, cercle, appartenant à la faction rivale. Nulle part la défiance réciproque, si naturelle aux Arabes, ne sévit comme à Ṭāif. Elle permet de mesurer la distance séparant le *dahā'*, la « rouerie » des Taqafites, du *ḥilm*, l'intelligence politique de Qorais. Le danger commun ne réussit pas à rapprocher ces frères ennemis. A Ḥonain, Aḥlāf et Banoū Mālik combattent sous des bannières différentes. Après la défaite, ils s'obstinent à négocier séparément (4). Mahomet dut même assigner, pour lors, à leurs envoyés des logements à part (5). Avant le départ de Ṭāif, il avait fallu composer la députation de manière

I, 1655, 10 sqq. Aḥlāfī commande au Fiǧār ; *Aǧ.*, XIX, 77, 22 ; sayyd mālikite ; Ya'qūbī, *Hist.*, II, 36, 4 ; capitaines aḥlāfites ; *Aǧ.*, XII, 46 ; Ġailān est *ra'īs* de tous les Ṭaqif ; *Aǧ.*, XII, 46-47.

(1) Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 30.

(2) Le chef de la députation taqafite تاب القوم وصاحب امرهم envoyé pour traiter avec Mahomet est l'Aḥlāfite 'Abdyalil ibn 'Amrou ; Ibn Hisām, *Sīra*, 915. Cf. Wüstenfeld, *Geneal. Tabellen*, G. 1. 20.

(3) Wāqidi Well., 250 ; c'était 'Orwa ibn Mas'ūd.

(4) *Osd*, I, 142, bas : *ZDMG*, L, 150. Il est assez étrange que, à l'époque du siège, la Tradition s'arrange pour éloigner les deux chefs aḥlāfī 'Orwa et Ġailān ; *Tab.*, *Annales*, I, 1669. Ils étaient allés apprendre à manier les machines de guerre ! Or on les voit fonctionner pendant leur absence contre les musulmans.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, V, 374, 11-12. Ibn Hisām, *Sīra*, 915 sqq.

à assurer à chaque faction une représentation numériquement équivalente (1). L'ahlāfite 'Orwa ibn Mas'oud avait pris sur lui d'aller amorcer à Médine la soumission de ses concitoyens. C'en fut assez pour soulever contre 'Orwa la faction hostile, conflit où il succomba sous les coups d'un Mālikite (2). Dans la mort de ce martyr de l'islam, la religion n'entra pour rien; mais la jalousie des Guelfes du Sarāt soupçonna 'Orwa—jusqu'à quel point avait-elle tort?—d'avoir trahi la cause de leur cité. En dehors des passions politiques, les mœurs brutales de la vieille société arabe se chargeaient incessamment de réveiller les haines assoupies. Moğira ibn Šo'ba, encore un Ahlāfite, avait, en cours de route, profité du sommeil de ses compagnons, treize Mālikites, pour les assommer et les dépouiller (3). On voit si leurs défiances réciproques se trouvaient fondées et pourquoi, à Taïf, on hésitait à rallier une caravane, lorsque les deux partis ne s'y trouvaient pas représentés en nombre sensiblement égal (4).

A la veille de l'hégire, les Ahlāfites paraissent bien avoir mis la haute main sur les affaires de la cité. Leur arbitrage est parfois invoqué par les étrangers et c'est parmi eux que la Tradition cherchera le bénéficiaire du titre qoranique *عظم القرين*, « chef des deux cités ». Mais s'ils semblent avoir été les plus intelligents, les plus remuants de leurs compatriotes (5), ils n'auraient pas brillé du même éclat par leur courage.

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 916

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 369, 19. 'Orwa était à moitié Omayyade et Mecquois. Les Qoraïsites le considèrent comme un des leurs. De là sans doute les suspicions!

(3) Ibn Hišām, 744; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 100; I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25. Comp. *Ağ.*, XIV, 140, où l'on trouve la fin du récit, publié ensuite par Wellhausen dans *ZDMG*, loc. sup. cit.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25, 7. Dans Wāqidī, Kr. 84, 4. d. l. *رجل من الاحلاف* = un homme appartenant au « *ḥilf al-Foḷoūl* ». C'est à la Mecque le sens spécifique du vocable *Ahlāf*, du moins celui qu'on voudrait lui assurer pour écarter les interprétations plus gênantes pour l'amour-propre de certaines familles mecquoises.

(5) Comp. les vers de 'Abbās ibn Mirdās au sujet des Ahlāf : *ولكن الرئاسة غيبتها*. Ibn Hišām, *Sīra*, 851, 15 sqq. Un Ahlāfī, le père de 'Orwa ibn Mas'oud, apparaît toujours comme le chef de la cité; Azraqī, *Wüst.*, 93, 98. Même remarque pour son fils 'Orwa et Ġailān; autre Ahlāfī; *Ṭab.*, *Annales*, I, 1669. Ce Ġailān compte parmi

A Ḥonain, 70 Mālikites se firent tuer autour de leur drapeau. Lorsque les Aḥlāf virent la journée perdue, « ils plantèrent leur bannière sous un arbre et tournèrent les talons » (1). C'est du moins la version admise par Ibn Ḥiṣām. Elle cadre mal avec nos autres renseignements sur l'activité guerrière des Aḥlāf. La *Sīra* a recueilli cet épisode chez 'Abbās ibn Mirdās dans une *qaṣīda* ambiguë et d'une authenticité difficile à défendre (2). Nous devons du moins y admettre des interpolations, un remaniement, pour les vers islamiques enregistrés dans cette composition. A l'époque de Ḥonain, le poète solaimite appartenait encore à la catégorie des مؤلفي قلوب, des chefs «ralliés» à la cause *politique* du Prophète. Il fallut l'intervention diplomatique d'Aboū'l-Qāsim pour apaiser le scandale causé alors par l'attitude du rimeur bédouin, se solidarisant publiquement avec 'Oyaina ibn Ḥiṣn. Ce qui paraît pouvoir être admis — les vers attribués à 'Abbās ibn Mirdās n'ont sans doute pas d'autre portée — c'est que, après la reddition de la Mecque, les Aḥlāfites entrèrent sans enthousiasme dans la coalition contre l'islam, organisée sous la pression des Mālikites et de leurs alliés bédouins de Hawāzin (Tab., *Annales*, I, 1654-1655).

Ces divisions nuisirent incontestablement à la prospérité de Ṭāif, et non moins, semble-t-il, à son prestige parmi les Bédouins. A cette même bataille de Ḥonain, on n'est pas peu surpris de voir les contingents ṭaqafites placés sous les ordres d'un généralissime de Hawāzin (3). Il fallut sans doute se résigner devant cette solution, humiliante pour l'amour-propre des citadins, parce qu'aucun chef ṭaqafite n'avait chance de se voir accepté par les deux partis. Quelle différence avec la Mecque où, à l'heure du danger, le sentiment de la solidarité suffisait pour étouffer l'esprit de

les « ḥakam des Arabes » : Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 299. 2 d. I. Comp. le récit d'Aḡḡnī, XV, 54.

(1) Ibn Ḥiṣām *Sīra*, 849, 850.

(2) Ibn Ḥiṣām, *Sīra*, 350 sqq. On voit que son récit s'est entièrement inspiré de cette poésie, dont le fond et la forme me paraissent étranges ; cf. Tab., *Annales*, I, 1664, 1665. Les poésies utilisées par la *Sīra* appellent de constantes réserves.

(3) Mālik ibn 'Auf, un véritable Bédouin, célèbre par ses razzias ; Bakrī, *Mo'jam*, 181, bas.

division (1) ! De grand cœur alors — طَبَّوْ الْأَنْفُسَ , tous consentaient aux plus lourds sacrifices (2), à oublier les dissentiments divisant les clans qoraisites, leur individualisme très bédouin, toujours en éveil quand on menaçait leur autonomie intérieure et familiale (3).

*
* *

Et voilà comment la métropole du Sarāt dut borner son ambition à être la seconde ville de l'Arabie occidentale. Moins favorablement située que sa rivale du Tihāma, travaillée par des dissensions intérieures, trop souvent tenue en échec (4) par ses voisins des puissants groupes qaisites, elle ne réussit jamais à s'affranchir efficacement des obstacles, retardant son épanouissement économique et la conquête de son autonomie politique.

Tāif ne vivait pas exclusivement du transit, comme la métropole de Qorais, avec son *ḥaram* étendu, mais d'une désolante stérilité. La ville se voyait en mesure d'alimenter un véritable commerce d'exportation : grâce aux développements de son industrie et de son agriculture. Les progrès réalisés par cette dernière nous sont déjà connus. Nommons en première ligne les produits variés de la viticulture : vin, vinaigre, le raisin de table et le *zabīb* (5). Il faut y ajouter le bois, le charbon, les résines, les gommes,

(1) Un Qoraisite, de préférence un Omayyade, y commande toujours les opérations militaires ; Azraqī, *Wüst.*, 71.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 25 ; Wāqidi, *Kr.*, 25-26 ; Mālik ibn 'Auf choisi comme arbitre chez les Solaim ; Aḡ., XVI, 141, 14.

(3) Les Aḥlāf formeront plus tard un groupe, complètement distinct des Ṭaqafites. En cette qualité, ils figurent dans l'histoire des Zaidites : cf. Van Arendonk, *De opkomst van het Zaidietische Imamaat in Yemen* ; p. 125 etc.

(4) Les Ṭaqafites en conviennent parfois : Ibn Hiṣām, *Sīra*, 914, 4 d. 1 ; 915.

(5) Toujours mentionné dans le chargement des caravanes qoraisites ; Ṭab., *Annales*, I, 1274 ; Ḥazimī, *Nāsiḥ wa Mansūḥ*, 218. Vin, cuir, zabīb, importés de Tāif à la Mecque : I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 5.

le goudron, livrés par les forêts du Sarāt (1). Mais la grande spécialité industrielle de Tāif, c'était la préparation du cuir. Sur tous les points de l'Arabie pastorale, on exportait du cuir. Seule Tāif possédait le secret de le préparer industriellement (2), dans le Ḥigāz du moins.

Sur leur propre territoire, ensuite à l'orient de leurs montagnes, les Taqafites voisinaient avec leurs demi-cousins de Hawāzin (3), spécialement avec les Banoū 'Amir (4), groupes considérables, pratiquant l'élevage en grand. Ces Bédouins utilisaient les ressources pastorales des hautes plaines du Naǧd et des versants du Sarāt. En été, quand le *samoūm* avait séché les puits et brûlé les dernières plantes des steppes, ces tribus se transportaient sur les cimes du Ġazwān (5). Elles conduisaient leurs troupeaux, selon un rythme régulier, commandé par les variations saisonnières de la végétation, des landes du désert aux maquis des sommets alpestres. Ce système de transhumance avait notablement favorisé le développement de l'élevage pastoral, tout particulièrement celui du cheval, lequel dépérit dans les steppes. Tāif servait de débouché naturel aux produits de cette industrie pastorale : beurres, laines, cuirs.

Tamisier (I, 339) a noté « le cours des eaux de pluie qui, des montagnes qui enserrant Taïffa, descendent dans la plaine et forment quel-

(1) *Aǧ.*, VI, 26, 28 : gommages et essences aromatiques variées. Le Sarāt, c'était déjà le climat et les productions du Yémen. Goudron employé contre la gale des chameaux ; voir précédemment, p. 22. *Aǧ.*, IX, 11, 1 ; 8, 13 ; 79, 4.

(2) Cf. *Tab.*, *Annales*, I, 1274 ; *Osd.*, V, 440, 9 ; G. Jacob, *Beduinenleben*, 153-154. Article de commerce ; Ibn Hišām, *Sīra.*, 218, 2. Une tente de cuir est l'indice d'une tribu riche : *Aǧ.*, XIV, 138, 1-2. Le cuir figure toujours parmi les *تجارات العرب* ; *Aǧ.*, II, 20. 3. Cuir du Yémen ; Maqdisī, *Géogr.*, 87, 1-4.

(3) On leur assigne comme territoire : le Sarāt, Tāif, Doū'l-Maǧāz, Ḥonain, Auṭās (ces deux derniers toponymes ont été pris dans la *Sīra*) : Bakrī, *Mo'jam*, 57, 5. Leurs razzias contre les Banoū Ḥolail sur le territoire de Tāif : (Bakrī, *op. cit.*, 181) fréquemment des ripostes aux incursions des *sa'loūk* de Ḥolail.

(4) Comp. Lyall, introduction au *divan* de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, p. 75.

(5) Bakrī, *op. cit.*, 50, 6. Pour leurs troupeaux, cf. *Tab.*, *Annales*, I, 1656, 7 : chameaux, brebis, ânes ; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E., I, 288.

quefois une île de cette cité ». Le long de ces cours d'eau se trouvaient établies d'importantes tanneries (1). Elles s'y étaient multipliées au point d'empester l'air du voisinage et d'éloigner, non seulement les villégiateurs mais, ajoutait-on, jusqu'aux oiseaux (2).

Rien de plus varié que les produits (3) de cette industrie exportés en toute l'Arabie : sandales, selles de cheval (4), tentes en cuir, seaux et aussi de grands réservoirs en cuir, tels ceux placés aux pieds de la Ka'ba pour abreuver les pèlerins (5). On écrivait sur des lanières de cuir. Le papyrus était rare et le parchemin demandait une préparation spéciale et coûteuse. Avant l'hégire, les cordes d'origine végétale étaient généralement inconnues. Pendant toute la période préislamique, l'immense majorité des liens et des cordes, en usage parmi les Arabes, furent en cuir (6);

(1) Hamdānī, *Ġazīra*, 120, 22 ; Yāqūt, W, III, 496 ; Doughty, *Travels*, II, 505 ; عامتها مدائن, dit Maqdisī, *Géogr.*, 79, 10; Iṣṭahrī, *Géogr.*, 24, 4. Nombreux chevaux des Ṭaqīf ; Ibn al-Aṭīr, *op. cit.*, I, 289 ; ils sont أهل الحصون والخيول الجرد ; *rağaz* poétique : Aġ., IX, 82, 10 d. l.

(2) Yāqūt, *loc cit.*. Peut-être faut-il encore tenir compte du déboisement. Il a dû attaquer les cantons les plus voisins de la ville, complètement dépouillés de nos jours.

(3) Voir le détail dans Ġāhiz, *Ḥaiwān*, V, 143, 1 sqq. On travaillait également le cuir à Nağrān ; Yazīd, 344.

(4) I. S. Ṭabaq., III, 5, l. 15. *ʿIqd*¹, I, 68, 7 ; les palefreniers de Ṭāif étaient de même recherchés ; Qotaiba, *ʿOyūn*, 420, 13. Les Banoū ʿAmir élevaient de nombreux chevaux ; voir le Divan de ʿAmir ibn aṭ-Ṭofail, *passim*. Tenir compte de l'emphase propre à ce poète ! Le cheval est un animal de luxe en Arabie.

(5) Ya'qūbī, *Hist.*, I, 281, 6 ; Azraqī, Wüst., حياض من ادم , 66, 10; 69, 70. Ya'qūbī, *op. cit.*, I, 280, 7 d. l.

(6) Guidi, *Sede primitiva*, 580 ; فاضية سيئهم في الحديد . . . , vers préislamique apocryphe (comme toute la pièce) : Ibn Hišām. *Sīra*, 81, d. l. Comp. ʿAmir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XXI, 5 : « وقد كان في رجلي » مع القيد آزما Avant de délivrer un prisonnier, on verse l'eau sur ses liens pour amollir le cuir, et وحلوني على قدي حتى لا يضرني : Aġ., S. I, 242, 8 d. l. Un autre recourt à un moyen plus héroïque, « il urine sur ses liens pour les faire pourrir, كان يبول على قدي حتى عنف : Aġ., X, 44, 6 d. l. Depuis l'hégire, les poètes parlent de liens en poil ; Aġ., XV, p. 3, l. 11. Cordes en ليف, enduites de poix chez les Juifs ; Ibn Hišām, *Sīra*, 393, d. l. ; 412, 3 d. l.

encore une industrie, exploitée par les Taqafites. Ils en fournissaient le grand marché de 'Okāz. Tous ces articles, les caravanes les chargeaient au retour et les emportaient jusque dans l'Irāq, en même temps que les soieries exotiques, amenées du port de 'Aden (1). Plus tard, quand le goût des livres se répandra dans le monde arabe, Tāif deviendra également un centre important pour la reliure artistique des volumes d'amat-
teur (2).

(1) *Aḡ.*, XIX, 75, 11 ; *'Iqd'*, III, 91, 2 d. l.

(2) V. Karabacek, *Zur Orientalischen Altertumskunde*, dans *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences, Vienne, 1913 ; extrait, p. 39.

IX

ENTRE QORAIÏ ET ṬAIṬ; RELATIONS ÉCONOMIQUES ET FAMILIALES.

Voyages d'affaires, relations financières avec les Mecoquois. — Echange entre la population des deux cités. — Ṭaïfites établis, naturalisés à la Mecquo. — Assistance militaire aux Qoraisites. — Domaines mecoquois dans le Sarāt; importance des possessions omayyades, avant et après l'hégire. — Le domaine d'al-Wahṭ. — Sous le califat, Ṭaïf lieu d'exil des grands personnages. — Alliances matrimoniales entre les deux villes; recherchées pour la réputation de finesse des Ṭaqaïtes. — La journée de Karbalā et l'histoire de Ṭaïf. — On se vante de descendre des Ṭaqaïtes chez les califes et hommes d'Etat omayyades.

Dans ces conditions, l'entreprenante population de Ṭaïf devait chercher au dehors un débouché aux produits de son territoire et de son industrie. Moins que toute autre, elle pouvait se soustraire au mouvement qui portait les Arabes à profiter de la situation géographique de leur patrie — intermédiaire entre l'Inde et le monde méditerranéen — à exploiter sa perméabilité au trafic international.

Nous devons donc nous attendre à rencontrer les Ṭaqaïtes sur toutes les routes de la Péninsule, à constater le défilé incessant des caravanes, qui gravissent ou descendent le double versant du Sarāt. Les bandes de Mahomet iront y guetter leur passage (1). Tous ces convois aboutissent à Ṭaïf « pour des spéculations commerciales », في التجارة, affirment les noti-

(1) Cf. la *Sīra*; le récit des premières *sarāyā*.

ces et les textes que nous analysons. Par ailleurs, le voisinage de la Mecque, l'importance de son marché, maintiennent Tāif dans la sphère d'attraction de ce centre financier. Aussi trouvons-nous les gens de Tāif, de préférence les Ahlāf (1), fréquemment associés aux Qoraisites et en voyages d'affaires avec ces derniers (2). « La finesse, la rouerie, دها , taqafites, capables — on l'a vu — de faire sauter les plus solides verrous » (3), s'unirent aux connaissances spéciales, acquises par les Mecquois dans une longue pratique du négoce. Cette alliance n'a pas peu contribué à asseoir la prospérité économique de la Ville Sainte ainsi que son hégémonie politique sur les Bédouins du Hīgāz. Après l'hégire, elle lui assurera la suprématie dans l'empire arabe.

Le cycle de légendes hétéroclites, formé autour du nom d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt, nous a conservé le souvenir de cette entente, de ces relations pacifiques, si rares entre voisins dans l'Arabie ancienne et moderne. Comme chez les Qorais, ces expéditions partent dans toutes les directions : vers l'Iraq, le Yémen, la Syrie ou l'Egypte (4). Détail piquant. Dans ces caravanes mixtes, aventurées en pays étranger, vient à surgir une difficulté imprévue, une affaire litigieuse ou délicate. La solution réclame un négociateur retors, ne s'embarrassant pas de scrupules vulgaires — tel enfin que les Bédouins se représentent le داعية classique (5). Dans tous ces cas, les Qoraisites, familiarisés pourtant avec les combinaisons de la plus

(1) Caravanés arrivant de Haġar, du nord du Hīgāz à Tāif ; *Aġ.*, XIX, 57 ; Balā-dorī, *Fotoūh*, 471. Voir la netice d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt ; *Aġ.*, III, 186 etc. ; XII, 46, 23 ; 48, 5 ; XIV, 140, 12.

(2) *Aġ.*, III, 187-88 ; XII, 48. 9; Ibn Hiśam, *Sīra*, 531. Comme 'Orwa ibn Mas'ōūd, ils visitent la Perse, l'empire grec, l'Abyssiue ; *Ṭab.*, *Annales*, I, 1537.

(3) Texte d'Ibn Haġar, *Iṣāba*, E. III, 452, cité précédemment.

(4) C'est au cours de ses voyages en Egypte que Moġīra ibn Ṣo'ba aurait observé les « cinq prières quotidiennes chez les Coptes » ; Ibn Ġauzī, *Wafū'*, 15 b ; *Aġ.*, III, 189, 3 ; XII, 46 ; XIV, 140 ; *Ṭab.*, *Annales*, I, 1537. Outre le Yémen, ils semblent avoir visité de préférence les importantes foires de Hīra ; cf. Ch. Diehl, *Justinien*, 388, 389, 536. Entre Tāif et les Lahmides les relations demeurent intimes ; ces derniers honorent les Hawāzin ; *Aġ.*, XVI, 22.

(5) Cf. *Mo'āwia*, 214-215.

souple diplomatique, tous — sans en excepter un Aboû Sofîān — décident de s'en remettre à un Taqafite (1). Voilà du moins comment l'histoire littéraire s'est figuré le passé. Elle choisit volontiers des habitants de Tāif, pour nous donner une haute idée du développement intellectuel, atteint par les anciens Arabes (2), pour réfuter le reproche de barbarie, articulé par les Šo'ōūbites.

Cette entente cordiale, jusque dans les affaires, s'explique le plus souvent, comme chez le poète Omayya, par des relations d'étroite parenté, reliant les principales familles des « deux cités » (3). Tāif et la Mecque se complétaient heureusement. Nous devons également mettre en ligne de compte les sympathies politiques des Ahlāfites. Si, pour sa subsistance, la Mecque dépendait du ravitaillement de Tāif, celle-ci pouvait difficilement se passer de l'assistance des capitaux mecquois. Aussi signale-t-on les fréquents prêts, les avances de fonds, consentis par les banquiers de Qoraiś aux Taqafites (4). Le commerce a dû — nous l'avons supposé — attirer à Tāif la colonie juive fixée en cette ville (5). Les intérêts matériels ont également cimenté l'union entre les « deux grandes cités, *qariātān* » du Hīgāz. Ils fournirent l'occasion d'échanges incessants entre leurs populations, faites, semble-t-il, pour s'entendre dans l'exploitation en grand de leurs voisins nomades.

Nombreux étaient à la Mecque les Tāifites, *ḥalīf* (6) des familles

(1) *Aġ.*, XII, 48.

(2) *Comp. Aġ.*, XIV, 140 : comment Moġīra ibn Šo'ba se procure du vin sans déboursier.

(3) Voir précédemment, p. 12.

(4) De 'Abbās on affirme que كان يُدارين أهل الطائف : Azraqī, Wüst., 70, 11. On utilise toutes les occasions pour le présenter comme un riche banquier. Ġailān est aussi décrit comme un gros capitaliste ; trompé par son ḥāzin ou trésorier ; *Aġ.*, XII, 45. 9 d. 1.; il semble avoir surtout commercé avec la Perse.

(5) Voir précédemment, p. 87. Les sources ne parlent pourtant quo de réfugiés et de cultivateurs israélites, dans la région de Tāif.

(6) Livre *ḥoulaḥ* 'ḥalīf' et non *ḥalīf* dans Ġāhiz, *Ḥatawān*, VII, 66, 11 : *Chroniken*, Wüst., II, 143, 1-2.

omayyades. Non moins ordinaires les alliances matrimoniales entre ces centres urbains. Dans le harem des sayyid taqafites, il est rare de ne pas rencontrer une femme de Qoraïs, de préférence une Omayyade (1). L'avisé calife Mo'āwia le rappela un jour à sa sœur mariée à Ṭāif. La combinaison matrimoniale avait jadis favorisé les spéculations commerciales de leur père, Aboū Sofiān, « juste appréciateur du zabīb », ajouta finement le monarque (2). Dans la langue imagée du spirituel calife, le raisin sec — la spécialité de Ṭāif — n'était qu'un symbole. Il représentait l'ensemble des intérêts, rattachant à la Mecque du Tihāma celle des Alpes hiǧāziennes.

Assurément — et la remarque est de Ġāhiz — « le voisinage, les alliances de famille, la concurrence dans les opérations financières et commerciales ont parfois amené des frictions entre les deux cités » (3). Mais jamais on ne constate la situation tendue qui, avant et après l'islam, sépare les Qoraïsites d'avec les Médinois (4). Le Prophète eut, au lendemain de l'hégire, besoin de tout son prestige, de son adresse diplomatique, très considérables, pour maintenir, autour de lui, l'entente entre les deux grandes fractions de sa naissante communauté : émigrés mecquois et Anṣāriens médinois ; tellement leur mentalité différait (5).

(1) Ibn Hiṣām, *Sīra*, 873 ; Tab., *Annales*, I, 1200, 5. Ces sayyid appartiennent généralement aux *Ahlūf* : ainsi Ġailān et Mas'ūd, le père du Ṣaḥābī 'Orwa. Cette coïncidence ne peut être fortuite. Même remarque pour Moǧira ibn Ṣo'ba ; Balāḍorī, *Anṣab*, 286 ; *Aǧ.*, XIV, 141, d. 1.

(2) *Aǧ.*, XIII, 34. A l'encontre des nombreux Taqafites, ḥalīf de Qoraïs, je ne me rappelle l'exemple d'aucun Mecquois, ḥalīf de Ṭāqif. Le cas a dû se présenter, mais l'impérialisme qoraïsiste aura défendu de l'enregistrer !

(3) *Ḥarawān*, VII, 66 : اقرب الدار والمصاهرة والمشاغبة والثروة والمشاكلة في التجارة . Voir plus haut l'exemple cité à propos de Sobai'a. Il s'agit de la guerre de Fiǧār. Ṭāif s'y trouva engagée par suite de son alliance avec Hawāzin. Le *casus foederis* dut jouer.

(4) Ceux-ci menacent fréquemment de « couper le commerce mecquois ». En revanche, quand, au moment de l'hégire, Mahomet sortira de la communauté qoraïsiste, il ne tentera pas de s'établir à Ṭāif, trop intéressée au maintien des bonnes relations avec la Mecque.

(5) Cf. *Yazīd*, 200 etc.

Aussi, au début de sa mission, lorsque le Réformateur se vit presque seul devant l'opposition de ses concitoyens, sa première pensée fut d'aller tenter la fortune, non à Médine, mais à Tāif (1). En cette ville, c'est à peine si un Qoraisite se sentait hors de chez lui. Partout il pouvait s'y aboucher, sinon avec des parents, du moins avec des connaissances et des amis. Incessamment les Mecquois traversent Tāif ou y résident, dans « l'intérêt de leurs affaires », في نجارة (2). Dans ce même voyage à Tāif, Abou'l-Qāsim s'y rencontra avec deux des principaux Qoraisites (3). Il se réfugia dans un de leurs vignobles, pour échapper aux vexations des jeunes Tāifites, ameutés contre lui. Les Mecquois avaient fini par y former une importante colonie et nos auteurs parlent couramment des « *Qoraisites de Tāif* » (4), êtres amphibies, possédant des intérêts, à la fois au Tihāma et dans le mont Sarāt.

*
* *

Nous retrouvons l'analogie de cette situation à la Mecque. De nombreux Taqafites y avaient élu domicile et se rattachaient — on l'a vu — en qualité de *ḥalīf*, aux principales familles mecquoises (5). C'étaient de préférence des *Aḥlāf*, les Gibelins, le parti *mecquophile* de Tāif. Ces émigrés du Sarāt venaient chercher fortune dans la grande cité. Ils débutaient d'ordinaire par un stage dans les maisons commerciales, dans les ban-

(1) Tab., *Annales*, I, 1199 sqq.

(2) Balālorī, *Fotoūḥ*, 471, 13 ; Tab., *Annales*, I, 1573, 3. Rappelons de nouveau l'histoire d'Abou Sofīān et de Somayya. Pour l'amercer, on suppose le passage du chef omayyade, au retour d'un long voyage dans le Yémen.

(3) Ya'qoubī, *Hist.*, II, 36 : c'étaient deux Omayyades.

(4) Par ex. Tab., *Annales*, I, 1180, 15 : ناس من الطائف من قريش لهم اموال (Osd, II, 86, 4), « propriétaires qoraisites, fixés à Tāif ».

(5) Comp. Gāhiz, *Opuscula*, 6, bas. Le père du célèbre Ḥaǧǧāǧ est propriétaire à la Mecque ; Azraqī, W., 501, 3. Al-'Alā' (voir la note suivante) obtient même, à la Mecque, la plus haute distinction : le titre et les fonctions de ḥakam, arbitre ; Fāsī, *Chroniken* W., II, 143, haut.

ques (1). Leur adresse, leur savoir-faire ne tardaient pas à leur valoir le titre d'alliés, *ḥalīf*. Maintes fois ce terme vague de *ḥalīf* désignait simplement un associé, un commanditaire plus ou moins important de la maison (2). Il prenait une plus ample signification, lorsque le lien d'un mariage venait renforcer ces premières relations (3). Alors le *ḥalīf* obtenait pour ainsi dire ses lettres de naturalisation. Il finissait même par se confondre avec les indigènes, au point de pouvoir forcer l'entrée du *Dār annadwa*, le Grand-Conseil de la ville (4). Une prérogative accordée, assure-t-on, aux *ḥalīf* de la famille de Qoṣayy ! Ces privilégiés — tel 'Orwa ibn Maṣ'ōūd — pouvaient dire aux Mecoquois : « je suis votre fils, issu de votre sang » (5). Un de ces métèques *ṭaqafites* deviendra même le *ḥakam*, le personnage principal du clan des Banoū Zohra, qui l'avait accueilli (6). Au partage du butin de Ḥonain, ce *ḥalīf* recevra, en compagnie des grands personnages de Qorais, les fameux *ralliés*, الموالفة قلوب, un lot de cent chameaux. En cette circonstance mémorable, Mahomet, ce clairvoyant politique, n'hésitera pas à le mettre sur le pied d'Aboū Sofīān et des membres

(1) Le mari de Omm Ḥabība, la fille d'Aboū Sofīān, est un *ḥalīf* omayyade ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 783. Le clan des Banoū Zohra accueillait volontiers les *ḥalīf* de Ṭaqīf ; outre Aḥnas ibn Šariq (fréquemment cité), nommons 'Alā' ibn Ḥarīṭa : il fut parmi les « *ralliés* » de Ḥonain et y reçut la gratification — comme son compatriote Aḥnas — de 100 chameaux ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 881. C'était donc un personnage important ! et traité comme un Qoraisite. *Ḥalīf* mariés dans la famille du patron : Ibn Hiṣām, *Sīra*, 316 ; *Aḡ.*, XIII, 68 ; *Osd.*, IV, 7. La condition de *ḥalīf* entraîne d'ordinaire une série de combinaisons matrimoniales. *حالفهم وزوجهم وزوجوه* : I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 36, 22.

(2) Cf. *Ṭab.*, *Taḥṣīr*, III, 67-68 ; Wāhidī, *Asbāb*, 65-66.

(3) Comp. I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 176, 20-24. Exemples cités dans les notes précédentes. 'Orwa, fils de Sobai'a, est mari d'Amina, la fille d'A. Sofīān ; Ibn Hiṣām, 744, 873.

(4) Azraqī. *Wüst.*, 65, 4 d. l. Comp. Gāḥiz, *Opuscula*, 6 : صار منهم... وحكمه حكمهم. Presque tous ces *ḥalīf* *ṭaqafites* sont des hommes de « bon conseil », des *ḥakam*.

(5) Ibn Hiṣām, *Sīra*, 744, 1.

(6) *Ḥalīf* *ṭaqafite* des Banoū Zohra, Aḥnas ibn Šariq. *كان فيهم مُطاعاً* ; cf. Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, E. I, 25, 26 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, p. 8, 3 ; *Chroniken* (Wüst.) II, 143, 2. Fāsi prend ici à tort *ḥakam* dans le sens de *ḥakīm*. Wāqidi, *W.*, 38, 6 ; *Ṭab.*, *Annales*, I, 155¹, 8 ; Azraqī, *W.*, 492 ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 237, d. l.

de l'aristocratie mecquoise. Il entendit « gagner les sympathies de ces personnages et par eux s'assurer l'appui de l'opinion publique », كانوا اشرافاً من اشراف الناس يتألفون ويتألف به قلوبهم. (Tab., *Annales*, I, 1679-1680).

A la bataille de Oḥod, un contingent de cent Taqafites combattait dans les rangs qoraiïtes (1) et le poète Omayya, lui-même fils d'une femme omayyade (2), consacra une élégie à la mémoire des Mecquois tombés à Badr. A l'époque de Ḥodaibyya, le Taqafite 'Orwa ibn Mas'ou'd vient offrir aux Mecquois l'assistance de son clan et il se voit désigné pour être leur plénipotentiaire (3) auprès de Mahomet (4). Plus tard ce dernier choisira un Taqafite pour gouverneur de la Mecque. Ce renseignement est demeuré isolé, la tradition qoraiïte n'ayant pas jugé à propos de l'enregistrer (5).

Non moins que le Prophète, les Omayyades — on l'a vu plus haut — avaient de bonne heure compris l'utilité d'une alliance étroite avec les industriels habitants de Tāif. C'est la préparation, on dirait presque la prescience de la constante politique, inaugurée plus tard par les califes syriens. Les annalistes amènent le Prophète à constater le fait, en proclamant les Taqafites les « ḥalīf des Omayyades » et les « neveux » d'Aboū Sofīān (6) ; une nouvelle allusion aux filles du chef omayyade, établies à

(1) Wāqidi, Kr. 202, 3 ; comp. Ibn Hišām, *Sīra*, 744, 2. On le trouve toujours cité en compagnie des aristocrates de la Mecque (Ibn Hišām, *Sīra*. 203) et pratiquement considéré comme membre de la *ma'ā'* qoraiïte.

(2) Qotaiba, *Poesys*, 279; Aġ., III, 183. Mort taqafite dans les rangs des Mecquois à Oḥod ; Wāqidi, Kr., 277.

(3) Aġ., XIV, 140, 5 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 743, 744. Le secours de Tāif avait été réclamé par la Mecque : autres demandes et envois de renforts militaires à Qoraiï ; Wāqidi, Kr., 200, 202, 244 ; Tab., *Annales*, I, 1535, 1536.

(4) Son extrême notoriété à la Mecque. Quand Mahomet veut faire aux Qoraiï le portrait de 'Isā, il leur dira qu'il ressemblerait à 'Orwa ; I. S. *Ṭabaq.*, I^{er}, 144-145.

(5) *Osd*, V, 55, 5. *Chroniken*, W., II, 158, 159. D'après d'autres notices, l'Omayyade 'Attāb aurait seul occupé ce poste sous Mahomet. Cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 343, 886, 970, 1021 ; Ibn Ḥaġar, *Iṣṭabā*, E. II, 451. Voir pourtant I. S. *Ṭabaq.*, II^e, 105, 4.

(6) Aġ., IV, 76, 7 d. I. ; Ibn Hišām, *Sīra*, 918. Pour la même raison, Mahomet l'adjoint à Moġira ibn Šo'ba à l'effet de présider à la liquidation des trésors d'Al-Lāt ; voir plus haut, p. 90.

Tāif. Quand les 'Abbāsides triomphants arrêteront à la Mecque les membres de cette illustre famille, ils les conduiront à Tāif pour leur infliger le dernier supplice, au milieu de leurs anciens partisans (1). C'était un de ces raffinements de cruauté, auxquels l'histoire de la « dynastie bénie, الدولة المباركة » nous a habitués. Les *ḥadīṭ*, inspirés par leurs haines tenaces, confondront fraternellement les Tāqīf et les Banoū Omayya parmi les tribus odieuses au Prophète (2). *Fas est et ab hoste doceri*. Les rancunes politiques éclaircissent fréquemment le sens de l'histoire musulmane.

*
* *

Nous avons mentionné les importantes possessions foncières des Mecquois dans le mont Sarāt (3). Ces habiles marchands s'entendaient merveilleusement à mettre ces domaines en valeur (4). Un des premiers (5), 'Abdalmoṭṭalib aurait donné l'exemple de ces initiatives. La *Sīra* s'évertue incessamment pour mettre en vedette les ancêtres du Prophète, les tirer de l'obscurité où ils végétaient. Afin d'y mieux réussir, elle n'hésite pas même à démarquer l'histoire de leurs rivaux omayyades (6). Encouragé par le succès de Zamzam, le fils de Hāsim creusa un puits dans la région de Tāif. Cette opération désigne toujours une exploitation agricole;

(1) *Aḡ.*, X, 106, 17 ; à la l. 18, lire *Abou Fotros*. Ya'qoūbī. *Hist.*, II, 472. Les caravanes de Tāif s'arrêtaient dans le « quartier ريم des Omayyades » à la Mecque ; Azraqī W., 451, 8 d. l.

(2) Cf. *Mo'āwra* 107 ; Baḡawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192.

(3) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 56, 13 sqq : لعامة قریش اموال بالطائف ; « la plupart des Qoraišites possèdent des propriétés dans la région de Tāif ».

(4) Balāḍorī, *loc. cit.*

(5) Détail vraisemblablement calqué sur l'histoire des Omayyades. Le nom de Doū'l-Harm puits creusé par 'Abdalmoṭṭalib (Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 288 : 290 ; II, 9, 11 ;) est celui de la propriété à Tāif d'Abou Sofīān : voir plus bas. Snouck Hurgronje, *Zeits. f. Assyr.* XXVI, 230, n. 1. observe que dans le dialecte du Ḥaḍramaut *bīr* (puits) = propriété. « Ohne bīr weder Datteln noch Getreide ». Ibn Hišām, *Sīra*, 917, 2 d. l. écrit Doū'l-Hadm au lieu de D. Harm.

(6) Grands propriétaires dans le Sarāt. Ainsi A. Sofīān se trouvant à la Mecque affirma posséder ما بين مقامي هذا الى ثجنى وثجنى ثنية قريب من الطائف ; Azraqī, *Wüst.*, 393, 3.

عين واموال, l'une appelle l'autre. Le puits de 'Abdalmottalib donna occasion à des contestations avec les indigènes. Elles se terminèrent par un curieux procès, porté devant le tribunal du *kāhin* Satīḥ (1), un personnage légendaire soigneusement utilisé par la *Sīra* (2), pour dissimuler le vide de la préhistoire islamique.

Abou Sofīān récoltait dans ses clos de Tāīf le *zabīb*, qui avec le cuir (3) alimentait le commerce spécial ouvert par lui à la Mecque, à côté de sa banque. Les autres membres de la famille l'avaient imité avec plus ou moins d'empressement (4), sans en excepter les Omayyades appauvris. C'est ainsi que les deux fils de Rabī'a purent accueillir dans leur vignoble Mahomet, après l'échec de sa propagande à Tāīf (5). Aussi comprendra-t-on la popularité des Omayyades, devenus à moitié indigènes dans la région. Abou Sofīān était appelé l'oncle des Taqafites (6). Il semble avoir joui parmi eux de tout le prestige attaché à ce titre parmi les Arabes (7).

L'appoint formé par l'ensemble de ces possessions territoriales et des alliances de famille, tout contribue à expliquer la situation prépondérante, prise par les Taqafites dans le califat syrien. Avant de quitter les affaires, les Mecquois tenaient à se réserver une retraite dans les environs de Tāīf. Le célèbre Abou Oḥaiḥa, le riche banquier omayyade, meurt dans sa propriété, près de cette ville (8). Quand on constate ce goût des Mecquois

(1) Ya'qoubī, *Hist.*, I, 288. Ġassānide, il réside à Damas (!) ; *ibid.* II, 6.

(2) Cf. l'index d'Ibn Hišām, *Sīra*, s. v. *Satīḥ*. Nöldeke, *Perser-Araber*, 254, n. 3.

(3) Ibn Rosteh, *Géogr.* 215, 9 ; Wāqidi, Kr. 330 ; *Aḡ.*, XIII, 34, bas ; Ibn Hišām, *Sīra*, 917, 2 d. 1.

(4) Propriétés de 'Abdallah ibn 'Amīr, de Sa'īd ibn al-'Aṣī ; *Osd*, IV, 108, 8 ; *'Iqd'*, II, 154, 9 ; 229, I. S. *Ṭabaq.* IV¹. 72 ; autres propriétés de Qoraiś ; *Aḡ.*, I, 88, 6.

(5) *Ṭab.*, *Annales*, I, 1200.

(6) Ibn Hišām, *Sīra*, 918. Le calife Solaimān déclare ne connaître aucune propriété comparable à celles du pays de Tāīf : Ibn al-Faqīh. *Géogr.*, 22.

(7) Pour la situation du *ḥāl*. cf. *Mo'āwīa*, 299 etc.

(8) *Ṭab.*, *Annales*, I, 1261 (Abou Oḥaiḥa, un des noms de Sa'īd ibn al-'Aṣī surnommé *الأكبر*) ; Bakrī, *Mo'jam*, 461, 9 d. 1. Il en sera question, à propos de la caravane de Badr, plus exactement de la banque, fondée par lui.

pour les bonnes terres de Ṭāif, on ne pourra s'étonner s'il a fallu leur y assigner un cimetière spécial (1). Cette passion est nommément attestée chez Aboū Sofīān (2) et les autres Omayyades (3), ensuite chez 'Abbās et les Hāsimites (4). La Tradition s'obstine à mettre sur le même rang ces deux groupes mecquois, comme si, antérieurement à l'hégire, ils avaient joui d'une influence, d'une considération égales. Ne fallait-il pas découvrir des illustrations (5) à la famille du Prophète ?

Nommons encore le futur calife 'Oṭmān, lui-même natif de Ṭāif (6). C'est dire que sa famille y possédait des intérêts ainsi que des biens fonciers ; ce qui était également le cas des Ḥakamides, cousins de 'Oṭmān. Devenu maître de l'empire arabe, 'Oṭmān n'hésitera pas à échanger, contre un domaine voisin de Ṭāif, une de ses plus riches propriétés, sise dans les fertiles plaines de l'Iraq. C'était avouer le prix qu'il y attachait. Un de ses descendants, l'excentrique poète Al-'Arġi, passera la meilleure partie de sa carrière agitée, consacrée à la poésie et à la chasse (7), sur ses terres de 'Arġ, dans la région de Ṭāif. Les califes, sofīānides et marwānides, continueront plus tard ces traditions de famille. Mo'āwia, par des achats suc-

(1) *Osd*, I, 35, bas. Propriétés des 'Omarides (Bakrī, *Mo'jam*, 661, 13) ; elles furent acquises postérieurement au califat. 'Omar n'avait pas oublié sa famille.

(2) Une de ses propriétés près Ṭāif s'appelle « Doū'l-Harm » ; Ṭab., *Annales*, I, 1692. 1 : Wāqidi. *Well*. 384 ; Azraqī. *W.*, 449, 5-6.

(3) *Moraṣṣa'* (Seybold). 234 ; Yāqoūt, *W.* IV, 369 ; Bakrī, *Mo'jam*, 830 ; *Aj.*, XIII, 34, bas. La mère d'Aboū Sofīān appartenait aux Banoū 'Amir (Hawāzin) ; *Aj.*, VI, 92. Cette circonstance peut expliquer la fréquence de ses rapports avec le Sarāt.

(4) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 362, 7.

(5) Au moyen de confusions : comp. celle commise par Ya'qoūbī (voir précédemment). Il fallait rendre vraisemblable le privilège hāsimite de la *siqāya* ; elle supposait l'emploi du *zabīb* de Ṭāif avec lequel les Hāsimites auraient tenté de corriger l'âpreté du breuvage de Zamzam.

(6) *Ḥamās*, II, 254. Ajoutons Ḥakam, l'ancêtre des Marwānides. Il se retira quelque temps en ses terres de Ṭāif ; retraite transformée en exil par la Tradition anti-marwānide.

(7) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 362, 6 ; *Aj.*, I, 154 etc. Voir plus haut, p. 26. 'Oṭmān calife arrondit par une nouvelle acquisition ses domaines de Ṭāif ; *Kanz al-'omnāl*, II, p. 222, n° 4828.

cessifs, cherchera à arrondir ses possessions du Sarāt (1). Elles finiront par constituer un bloc continu avec celles de ses frères 'Otba et 'Anbasa. Leur contiguité aux biens de 'Amrou ibn al-'Aṣi, le futur conquérant de l'Égypte, donnera lieu à de furieuses contestations. On verra 'Anbasa et le fils de 'Amrou, l'austère 'Abdallah (2), sur le point d'en venir aux mains (3). La conduite de Mo'āwia sera imitée par ses deux successeurs marwānides, du nom de Walīd (4). Le fastueux Walīd I entreprendra le voyage de Tāif, pour y examiner *de visu* les domaines à sa convenance. Ces terres ne cesseront pas d'allumer les convoitises de ces monarques, maîtres des plus riches provinces de l'Orient (5).

A leur avènement, les 'Abbāsides s'appliqueront méthodiquement à exterminer leurs rivaux omayyades. Les replis du mont Sarāt offrirent alors un abri à plusieurs membres de cette famille. C'est ainsi qu'un siècle après la chute de leur dynastie, une vallée voisine de Tāif, continuera à être occupée par les descendants des califes syriens (6). Nous y retrouvons également la postérité de 'Amrou ibn al-'Aṣi, le célèbre lieutenant de Mo'āwia (7).

Elle habitait la région d'Al-Waḥṭ. Des acquisitions successives avaient

(1) Balāḍorī. *Fotoūḥ*, 56 : 'Iqd', II, 154 ; Yāqoūt W., III, 500, 16 : Aġ., VII, 145. Il acquiert également les biens des juifs de Taimā' ; Aġ., S. II, 20. Un de leurs domaines lui coûtera 60.000 dinārs. Sur leur activité agricole cf. *Berceau*, I, 154 etc.

(2) Cf. *Yazīd*, 188. Un personnage idéalisé par l'orthodoxie.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*. II, 206.

(4) La propriété de Walīd II rapportait des revenus considérables : Aġ., VI, 146. Tous ces traits attestent, pour la période omayyade, la prospérité agricole du Ḥiğāz et quel aurait été l'avenir de cette province, si on avait persévéré dans la même politique. Comp. *Berceau*, I, 164 etc. Pour l'Arabie, l'avènement des 'Abbāsides fut un désastre.

(5) Aġ., I, 50 ; II, 145. Une députation perse rencontre رجلاً من قريش ينتخب من أرض الطائف (Tab., *Annales*, I, 1573, 3-4), probablement dans leurs propriétés, aux environs de Tāif.

(6) Ḥamdānī, *Ġazīra*, 121, 3 ; cf. Lammens, *La Syrie, précis historique* (Bejrouth, 1921), I, 105.

(7) A l'est de Tāif, d'après Ḥamdānī, *op. cit.*, 120, 25 : 'Iqd', III, 381, 3 ; Tab., *Annales*, II, 279, 11. Il doit être, chez Ḥamdānī, question de Waḥṭ, à l'endroit cité.

lentement agrandi la propriété primitive, depuis les jours où le père de 'Amrou venait assidûment la visiter, monté sur un âne. La grande merveille d'Al-Waḥṭ, c'était son vignoble. Les vignes en berceau et sur échelas couvraient une superficie considérable. On y avait employé près d'un million d'étais; chaque pièce revenant à un dirhem, c'est à dire, plus d'un million de notre monnaie (1). Mo'āwīa ne s'était jamais consolé d'avoir dû accorder à 'Amrou la « ʿto'ma », à savoir, la libre disposition des revenus de l'impôt, en son gouvernement d'Egypte. Au calife, véritable Omayyade, très entendu en matière de finances, l'extension prise par les vignes d'Al-Waḥṭ (2) arrachait d'amères réflexions : « Voilà donc, s'écriait-il, où passe l'argent de l'Egypte; 'Amrou l'enfouit dans son vignoble d'Al-Waḥṭ » (3). Ibn 'Abbās, « le docteur, interprète du Qoran, l'exégète le plus savant parmi les Ṣaḥābīs dans les arcanes de la parole divine, *الحبر ترجمان القرآن* » (4), Ibn 'Abbās passera à Ṭāif les dernières années de son aventureuse carrière. Son tombeau, demeuré jusqu'à nos jours le sanctuaire le plus vénéré de la région, « exhale le parfum du musc *شَمَّ مِنْ قَبْرِهِ رَائِحَةُ الْمِسْكِ* » (5). On éprouve des peines infinies pour empêcher les Bédouins de le traiter comme leurs ancêtres traitaient le tombeau d'Aboū Riḡāl, en y exécutant le *ṭawāf*, la ronde rituelle en usage autour de la Ka'ba (6). Ibn 'Abbās s'était vu confiner à Ṭāif par la fureur de ses ennemis politiques.

Comme plus tard l'île de Rhodes, sous la dynastie ottomane, la région

(1) طعمة, usufruit; *Aḡ.*, XVIII, 68, 6; comp. *Mo'āwīa*, 130. Sur Waḥṭ voir plus haut, p. 24.

(2) Bakrī, *Mo'ḡam*, 848: *ادخل في تعريش الوهط الف الف عود قام كل عود بدرهم*.

(3) Bakrī, *loc. cit.* *قال معاوية: من يأخذ مال مضرين يجعله في زهطين ويصلي سبعين نازلين*; Yaḥiā, *Harā'g*, 75, 11; Ibn Faḡīh, *Géogr.*, 22, 9; Wāqidī, *Well*, 303.

(4) 'Oḡaimī, *man. cit.*, 13 a.

(5) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 15 a.

(6) 'Oḡaimī, *op. cit.*, 16 a. Le même auteur, p. 15 b, place à Ṭāif le tombeau d'Ibn al-Ḥanafīyya, mais convient que le fait est contrové. Plus extraordinaire est un autre tombeau, *قبر يقال له انه قبر سقط لرسول الله صلعم وهو سيدنا عبدالله ذي القتين الطيب والطاهر*; 'Oḡaimī, *op. cit.*, 15 b. Sur Ṭāhir et Ṭayyb, fils de Mahomet, voir l'*index* de *Fāṭima*.

de Tāif deviendra le lieu d'exil des grands personnages : des Qoraiś, des poètes, des musiciens (1). Mahomet y aurait relégué son adversaire Ḥakam (2), le père du futur calife Marwān (3). Le pseudo-calife Ibn Zobair y exila, on l'a vu, Ibn 'Abbās. Cet ancêtre des califes de Bagdad se vit bientôt rejoint par Ibn al-Ḥanafiyya et par le poète aveugle, Aboū'l-'Abbās, partisan des Marwānides, tous victimes des rancunes politiques d'Ibn Zobair (4). Pendant son exil, le licencié poète 'Omar ibn Abi Rabī'a apprit à connaître la topographie de la montagne taqafite (5). Cet avantage, qu'il n'avait pas recherché, lui vaudra plus tard l'honneur de se voir choisi comme *cicerone* par Walid I, dans son voyage à Tāif (6). Quand périodiquement, à la suite de scandales retentissants, la police omayyade croyait devoir interdire aux musiciens le séjour de la Mecque, elle leur permettait de se retirer à Tāif (7), où ils retrouvaient la société des Qoraiśites. A tous ces exilés, le cadre frais et verdoyant, formé par les vallons et les forêts du mont Gazwān, devait faire paraître moins amer

(1) Aġ., III, 106 ; VIII 58 ; XV, 63, 8. On exilait les Tāifites dans les îles de l'Erythrée; Aġ., XXI, 210. 212. Aḥwaṣ est également confiné à Dahlak : Aġ., S. I, 219; Ibn al-Aṭīr, *Osd*, V, 290 ; Aġ., IV, 52-53 ; VIII, 56.

(2) Aġ., XVI, 91. Mas'ūdī, *Prairies*, V, 413, l'y fait alors garder les troupeaux ; on place même à Tāif la naissance de Marwān ; voir le détail dans *Osd*, II, 34 ; cf. Tab., *Annales*, I, 3028, 3029.

(3) La mère du calife 'Abdalmalik serait également de Tāif ; Aġ., XVI, 91 ; elle était Omayyade (Aġ., XI, 52, 5).

(4) Ya'qūbī, *Hist.*, II, 313 ; Aġ., XV, 63 ; *Yasīd*, 136. D'après Dīnawarī, *Aḥbār*, 314, ils s'y seraient retirés de plein gré. Des scrupules religieux auraient inspiré cette résolution à Ibn 'Abbās. Voir précédemment, p. 50.

(5) Aġ., VIII, 58.

(6) Aġ., I, 50 ; II, 145. Voir précédemment.

(7) Aġ., III, 106. Pour les *moḥannaṣ* de Médine, comp. *Mo'āwira*, 228.306, 371, etc. Aġ., S. I. 202-203, 218. Sur les milieux de musiciens et de musiciennes dans les deux villes saintes, voir la notice de la musicienne 'Azzat al-Mailā' ; Aġ., XVI, 13-20. Pour les mesures de police contre ces artistes, voir Aġ., II, 130 ; III, 86, 87, 122 ; VIII, 10.

l'éloignement de la Ville sainte (1) et de ses profanes distractions.

*
* *

Il nous faut revenir sur la fréquence des alliances matrimoniales entre Taqîf et Qorais (2). De la sorte nous achèverons de mettre au point les insinuations calomnieuses sur la généalogie des Tâïfites, de montrer combien fut mérité le nom de villes-sœurs, *Makkatān*, quelle que soit par ailleurs l'antiquité contestable de cette appellation. Taqafites ou Qoraisites, les aristocrates du Tihāma et du Sarāt adversaires de Mahomet doivent avoir *deux* beaux-pères ou *deux* gendres à la Mecque ou à Tâïf. C'est là leur signalement traditionnel, non moins indispensable que « la proéminence de l'abdomen », كثير شحم بطونهم (3). Dans son excursion — ou voyage de propagande ? — Mahomet s'en souviendra : il se mettra sous la protection des Mecquoises, mariées en cette ville (4). Antérieurement à l'islam, la femme participait, elle aussi, au droit sacré de protection. Les anciens satiriques bédouins n'ont rien respecté ; mais jamais leur verve gouailleuse ne s'est attaquée au patronage exercé par le sexe faible (5). Or ces Mecquoises portaient les plus beaux noms qoraisites (6). Nous avons déjà appris à

(1) Un chof hārigite rachète à Tâïf une esclave, petite-fille du calife 'Otmān : Ya'qoubī, *Hist.*, II, 325, 8-7 d. 1. La population y est mêlée. En arrivant dans un cercle, le poète Noṣaib demande à quelle tribu appartiennent les assistants. » *Aḡ.*, I, 145.

(2) Ibn Hiṣām, *Sīra*, 219, 14 ; 293 ; 875 ; Tab., *Annales*, I, 1210.

(3) Ce sont donc des aristocrates ; قرشي وختناه تقيتان ; autre variante قرشي وختن ; رجال من قریش وختن ; Wāhidī, *Asbāb*, 279. Voir précédemment, p. 12. Pour l'embonpoint des sayyid comp. *Berceau*, I, 242. Mālik ibn Nowaira est ذر بطن. Pourtant le poète son frère avoue l'avoir dépeint خميص البطن ; *Aḡ.* S. I, 242, 5 d. 1.

(4) Au siège de Tâïf, on leur fait offrir de quitter la ville ; la fille d'Aboū Sofiān s'y refuse ; Tab., *Annales*, I, 1672, 10.

(5) S. Fraonkel, *Das Schutzrecht der Araber*, dans le *Festschrift Noeldeke*, I, 296.

(6) Tab., *Annales*, loc. cit ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 873 ; I. S. *Tabaq.*, VIII, 175, 3.

connaître Sobai'a, la vaillante Omayyade, mère du Compagnon taqafite 'Orwa ibn Mas'oūd (1). Omayyades également la mère et la femme du sayyid Gailān. Moğira ibn Šo'ba épousera la veuve du martyr 'Orwa, Maimoūna, fille d'Aboū Sofiān (2).

Le pendant à cette situation, nous le retrouvons à la Mecque, où les gendres taqafites paraissent avoir été recherchés. Le Fazārite 'Oyaina ibn Hiṣn ne se trouvait pas le premier à proclamer « l'extrême finesse » de ces montagnards, قوم من اكبر. Seul, pensa-t-il, un mariage avec une Taqafite pourrait transmettre à ses propres héritiers cette enviable prérogative. Dans cet espoir, il s'était décidé à accompagner Mahomet au siège de Tāif (3). L'ancêtre commun des Omayyades et des Hāsimites, 'Abdmanāf, épousa une femme taqafite (4).

A Mahomet le mariage de ses filles causa de sérieux soucis. Il semble qu'il chercha même à les établir à Tāif. Un passage, malheureusement peu explicite, de Ya'qoūbī (5), insinue que Zainab, fille du Prophète, aurait trouvé son premier mari, en cette ville. La famille de son oncle, Aboū Tālib, nous offre également l'exemple de mariages taqafites (6). Omm Ḥabiba, la future épouse du Prophète, établit à Tāif sa fille issue d'un mariage antérieur (7). La mère du calife Marwān était, elle aussi, originaire de Tāif (8). La même ville fournit des *ahwāl*, oncles maternels, au pieux ca-

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 369.

(2) Balāḍorī, *Ansīb*, 286 : autre fille d'Aboū Sofiān mariée à Tāif : *ibid.* Ailleurs on lit Amīna au lieu de Maimoūna ; Ibn Hiṣām. *Sīra*, 873.

(3) Ṭab., *Annales*. I. 1674.

(4) Ibn Hiṣām, *Sīra*, 68. 4 d. I.

(5) *Hist.*, II, 42, 10. Le texte ne paraît pas en ordre. Sur Zaiuab voir notre *Fūtima*, 3-11. Qotaiba, *Ma'ārif* E., 47. se contente de la faire séjourner à Tāif.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 33, 25.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 68, 7.

(8) *Ağ.*, XVI 91 : autres épouses de Tāif chez les Omayyades ; Ibn Doraid, *Istiḳāq* 49, scolion ; item chez Šafwān ibn Omayya ; Wāqidi Kr.. 201 ; Ṭab., *Annales*, I, 1386, 5.

life 'Omar II, comme à Walid II, par ailleurs si différent de son prédécesseur (1). Ces exemples, venus de si haut, seront imités par les plus illustres musulmans. Le calife 'Omar I essaya, sans y réussir, d'obtenir la main d'une femme de Tāif (2). En revanche son fils 'Abdallāh, modèle de toutes les vertus islamiques, au demeurant personnage insignifiant, tombera entièrement sous l'influence de sa femme taqafite. Elle était la propre sœur de Mohtār, non moins ambitieuse et entreprenante que cet extraordinaire novateur. A l'imitation de leur ancêtres, les 'Omarides ouvriront leur harem à des épouses de Tāif (3). Ces femmes ne réussiront pas à élever le niveau intellectuel (4) de cette famille, lequel baissa considérablement, après la disparition du second successeur de Mahomet.

Karbalā marque un tournant dans l'histoire islamite de la métropole du Sarāt. Antérieurement à cette date fatale — si l'on excepte peut-être l'incident de Hoḡr et de Ziād, odieusement travesti (5) — le groupe de Taqīf passait pour un des plus illustres de l'Arabie ; ajoutons, le premier après Qorais — « la tribu impériale », *أعدن الملوك*. Les nomades n'hésitaient pas à lui accorder la prééminence sur les Anṣārs, au prestige toujours contesté (6), et non pas seulement par leurs heureux rivaux de la Mecque (7). 'Alī paraît avoir partagé l'opinion générale. Depuis la tragédie

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 250, 16 ; *Aḡ.*, IV, 77 sqq.

(2) *Iqd'*, II, 58. Après la défaite de Honain, les compagnons de Mahomet se disputeront les femmes captives (*Ṭab.*, *Annales*, I, 1675-76), Tāifites et bédouines.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 346-47.

(4) *Kanz al-'ummūl*, VI, 183, n° 3134 exalte « la science » d'Ibn 'Omar. Ce personnage est une des grandes autorités du ḥadīṭ.

(5) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 70 sqq.

(6) Les Anṣārs sont appelés les « Qorais de l'Arabie » ; *Iqd'*, II, 45, 13 ; compliment douteux et tout à l'honneur des Mecquois.

(7) Cf. *Yazīd*, 200 etc. « *Anbāt* = Nabatéens, paysans » ou « Juifs de Yaṭrib » (*Aḡ.*, XV, 72.11), sont des injures courantes à leur adresse. La première a été également dirigée contre les Qorais ; cf. *Aḡ.*, S. I, 147, 3 : « كانوا معشراً متبطيناً » ; invective moins facile à justifier.

de Karbalā, le mot d'ordre, chez les Śī'ites et chez leurs acolytes des écoles orthodoxes, sera de jeter la déconsidération, une sorte d'interdit sur Tāif. Nous en fournirons des preuves plus loin. La personnalité du gendre du Prophète sera choisie pour accréditer ces calomnies. Il les ignorait vraisemblablement, à l'époque où nous le voyons conclure un mariage taqafite (1) et accorder sa confiance à des fonctionnaires de Tāif, tel l'habile et dévoué Zīād ibn Abīhi (2). Une inconséquence de plus n'aurait pas lieu de nous surprendre chez ce calife débordé et imprévoyant. Mais le cauteleux Ibn 'Abbās n'en a pas davantage tenu compte, en l'imitant dans cette voie (3). Les partisans de 'Alī ne s'embarrassent pas de cet illogisme. Nous avons pu le constater par l'exemple de As'aṭ ibn Qais et de sa famille (4).

Jusque vers la fin du 1^{er} siècle H., l'opinion ne paraît avoir attaché aucune importance à ces insinuations haineuses, dont les orientalistes ne se sont pas toujours méfiés (5). Par l'emphase de leurs déclamations, par leur absence de retenue, panégyriques et satires avaient, dans une égale mesure, contribué à blaser les contemporains, qui achevaient d'être fixés sur la vénalité des poètes. Lorsque Ḥaġġāġ se proclama « le descendant des patriciens de Taqīf et des nobles dames de Qoraiś », ابن النظاريف بن ثقيف (6), il songeait à l'entente glorieuse établie entre les « villes-sœurs », entente resserrée par d'innombrables alliances matrimoniales. Célébrer chez les califes de Damas leur origine qoraiśite, c'était la profes-

(1) Tab., *Annales*, I, 3472, 14.

(2) Zīād ibn Abīhi 24.

(3) Mas'ūnī, *Prairies*, V, 57 : ses mariages taqafites.

(4) Cf. Berceau, I, 293 ; *Mo'āwīa*, 131, 150-152.

(5) Le récent historien de Ḥaġġāġ déclare sa famille « pauvre et de basse condition » ; Périer. *Al-Ḥadjdjādj*, 4. Sa mère est « la plus noble des dames de Taqīf », سيدة لنا ثقيف : *Iqd'*, III, 7, 1 ; cf. Mobarrad, *Kāmil* (Wright), 291, 9.

(6) *Iqd'*, II, 153, 154 ; *Aġ.*, XVI, 89, bas. La tradition adverse nous présente les ancêtres de Ḥaġġāġ s'employant à Tāif au creusement des puits ; Dīnawarī, *Alḥbār*, 327, 4 d. l. Voir plus haut, p. 29. Il est « fils du patrice des Qariatān » ; *Aġ.*, XI, 61, 2.

sion de foi, le couplet obligatoire du légitimisme dynastique. Mais combien l'éloge devenait plus délicat, lorsque — ce fut le cas pour Walīd II (1) — on pouvait, en exaltant la généalogie du souverain, sur « le tronc de l'aristocratie ancêtre Qoṣayy greffer le rameau de l'illustre Qasī », l'aïeul de Ṭaqīf :

فَنَسَبْتُ فِرْعَوْنَ الْقَرِيبَيْنِ قُصْبِيهَا وَقَسِيهَا بِكَ فِي الْأَشْمِ الْأَكْبَرِ (2)

N'était-ce pas évoquer autour du trône (3) toutes les gloires historiques des « deux Mecques ». Walīd II, objet de ce panégyrique, et lui-même fin poète, reprendra le thème. Il revendique pour les Ṭaifites le droit au titre de « 'aẓīm al-qariatain » et pour lui-même la gloire « d'être son descendant, ainsi que de l'illustre Ṭaqīf, de Fīhr et des 'Aṣī (4) magnanimes » :

أَنَا ابْنُ عَظِيمِ الْقَرِيبَيْنِ وَعِزَّاهَا ثَقِيفٍ وَفِيهِرٍ وَالْعَصَا الْأَكْبَرِ (5)

Invité à composer un panégyrique en l'honneur d'un Omayyade, Farazdaq ne trouva rien de mieux que de réunir, chez les ancêtres de son Mécène, les gloires de Ṭaqīf aux illustrations de Qorais. Une gratification

(1) Les Ṭaqīf sont les « aḥwāl » de Walīd ; Qotaiba, *Poesis*, 427, d. l., cf. *Aḡ.*, VIII, 2.

(2) *Aḡ.*, IV, 81 ; cf. XX, 179, 2 d. l. On y mentionne كَتَاتِي ثَقِيفٍ وَقَرِيشٍ, où se trouvaient consignés les hauts faits مَأْتَرِ طَرَفَيْهِ de la double généalogie, à savoir Qorais et Ṭaqīf, de Walīd II. De tels recueils existaient-ils dès cette époque ? Ce calife aurait possédé une bibliothèque, renfermant les écrits du célèbre Zohrī. Cette assertion se propose de justifier l'existence d'une *Sīra* et d'innombrables ḥadīṭ, attribués à Zohrī. Se rappeler d'autre part que Walīd II en voulait à mort à Zohrī, à cause du rôle de ce dernier, au temps du calife Hīšām.

(3) Un poète glorifie Walīd II de descendre de Ḥaǧǧāǧ ; *Aḡ.*, VI, 101 ; le poète maḥzoumite Ḥārīt ibn Ḥalīd met en relief la généalogie ṭaqafite ; *Aḡ.*, III, 109.

(4) Nom propre, commun dans l'onomastique des Omayyades, surtout dans la famille du richissime Aboū Oḥaiḥa.

(5) *Aḡ.*, VI, 103. Comp. le vers de 'Abdallah ibn Faḍāla (*Aḡ.*, S. I, 259, 8) :

مِنَ الْأَعْيَاصِ أَوْ مِنْ آلِ حَرْبٍ أَعْرُ حُفْرَةُ الْفَرَسِ الْجَوَادِ

Comp. *Aḡ.*, I, 9, haut.

de 10.000 dirhems servit de réponse à ce distique (1). Preuve qu'il n'avait pas déplu et qu'on ignorait alors les bruits fâcheux répandus plus tard sur le passé de Taqīf (2), à l'époque où Bagdad donna le mot d'ordre de dénigrer tout ce qui rappelait la dynastie syrienne.

(1) *Iqd'*, I, 119, 11. Les poètes proclament Haġġāġ « descendant de Mo'attib » ; *Aġ.*, XVI, 60, 6 d. l. « Qorais et Mo'attib l'ont engendré » ; *Aġ.*, XIII, 44 ; comp. 45, 4 d. l.

(2) Antérieurement à Farazdaq, un autre poète loue une fille d'Aboū Sofīān de sa parenté taqafite ; *Aġ.*, III, 105, bas.

LES ÉCOLES ET LE MOUVEMENT INTELLECTUEL.

Pratique de l'usure ; pourquoi Tāif est mise en cause ? — Les Taqafites, mangeurs de froment ; d'où leur réputation de finesse, leur habileté dans les affaires. — Les « dāhia » taqafites. — L'écriture, les écoles à Tāif. — La profession de pédagogue chez les Arabes. — Ḥaǧǧāǧ fut-il maître d'école ? — L'éloquence, les grammairiens, les médecins à Tāif. — Le dialecte taqafite et celui des Banoū Ḥodail.

Dans toutes les places commerçantes de l'Arabie, l'usure florissait (1), sous forme de prêt à intérêt. Cet intérêt était considéré comme une compensation pour le *lucrum cessans*. Personne ne semble en avoir contesté la légitimité. Nous le constaterons plus tard pour la Mecque. Les auteurs musulmans ont articulé avec insistance l'accusation d'usure contre l'entreprenante population chrétienne de Naǧrān (2). S'inspirant du Qoran, la primitive annalistique appuie lourdement sur l'interdiction de l'usure. Elle eût agi plus sagement, en nous décrivant le corps du délit. Avec la rareté extrême du numéraire, l'insécurité des conditions économiques, l'impossibilité presque absolue d'obtenir des garanties et, ajoutons, la loyauté rudimentaire des Bédouins en matière commerciale (3), les banquiers

(1) Du Médinois Oḥaiḥa ibn al-Ǧolāḥ, il est rapporté : يتبعُ بَيْعُ الرِّبَا بِالْمَدِينَةِ حَتَّى كَادَ يَحْطِيطُ ; باموالهم ; Aǧ.. S. II, 21.

(2) Cf. Yaẓīd, 351-352. On m'a reproché de n'en avoir pas reconnu le bien-fondé. J'ai surtout contesté aux usuriers de Qorais le droit de soulever ce grief.

(3) Voir notre *République marchande*, passim.

du Ḥigāz ne pouvaient trop se précautionner contre les surprises. Quand il leur serait arrivé d'exagérer la rigueur de ces mesures, nous n'aurions pas le droit de nous en étonner. C'est l'ensemble de ces précautions, nécessitées par le commerce de l'argent, tel qu'on le pratiquait en Arabie, que la Tradition musulmane condamne en bloc, sous le nom d'usure.

Le Qoran (4, 159) reproche aux Juifs la pratique de l'usure. Ce reproche atteignait-il ceux de Tāif? Il est permis de se le demander, puisque, aux environs de l'hégire, on ne signale, parmi les Juifs établis à Tāif, ni banquiers ni gros commerçants. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils n'étaient pas les seuls à être visés. Témoin les stipulations attribuées à Mahomet, au moment de la conversion des Tāqafites (1). Ces prescriptions ne se trouvent pas reproduites dans la version plus ancienne d'Ibn Ishāq (2). Mais la Tradition les ayant admises pour les Mecquois, elle n'a pas pensé pouvoir se dispenser de les appliquer aux « Qorais de Tāif », après nous les avoir dépeints comme les moins scrupuleux, les plus retors des citoyens du Ḥigāz, قوم المناكير. On prête volontiers aux riches. Les Tāqafites se voyaient tout indiqués pour atténuer la culpabilité des Mecquois (3). Ainsi l'accusation d'usure n'atteindrait pas ceux-ci seuls et surtout 'Abbās, nommément désigné dans les *Ṣaḥīḥ* et les *Mosnad*.

En résumé, les Tāqafites, dans leur convention avec Mahomet, se contentèrent de réclamer la réciprocité de traitement. Le Prophète leur

(1) Voir précédemment, p. 90. Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 56, 7; *Osd*, I, 216; Yāqoūt, *Wüst.*, III, 500.

(2) Ibn Hiṣām, très attentif pour compléter Ibn Ishāq, paraît également les ignorer. Cf. Ibn Hiṣām, *Sira*, 914 sqq.

(3) Ils auraient été qualifiés de اهل الله ; voir les preuves apocryphes réunies par Azraqī, *Wüst.*, 380-82. La Tradition oscille entre deux tendances : montrer leur déplorable situation morale, avant l'islam, et ménager l'amour-propre national de Qorais. Ainsi on attribue aux fraudes commises sur le modeste marché de Médine la révélation de سورة الطائفين ; Wāḥidī, *Asbāb*, 232-33. Comp. Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 105.

imposa de renoncer à percevoir l'intérêt de leurs capitaux. Ils exigèrent en retour qu'on les dispensât de payer à leurs créanciers les rentes de l'argent emprunté par eux ; *على ان ما لكم من ربا على الناس وما كان للناس عليكم من ربا فو* ; (1). Rien ne prouve qu'ils aient perdu à cette combinaison. Vivant du commerce, Tāif a dû pratiquer le prêt d'argent. Il resterait à montrer qu'on l'y ait exercé avec plus de rigueur qu'à la Mecque. Les capitaux s'y trouvaient moins abondants et l'on ne cite parmi les Taqafites contemporains de l'hégire aucune fortune comparable à celle des grands banquiers de Qoraïś.

L'étude sur le *hilm* (2) nous l'a déjà appris : l'Arabe distinguait malaisément entre la ruse et l'intelligence (3). Les Tāifites passaient pour les *dāhia* de l'Arabie. Or, parmi les conditions requises pour mériter ce titre envié, la rouerie entraînait pour une part considérable. Leur finesse les mettait absolument hors de pair au Ḥigāz. Pour l'expliquer, on croyait devoir l'attribuer à l'habitude de se nourrir de froment (4), au lieu de dattes et de lait, le menu traditionnel des Arabes. Le subtil Ġāḥiz, lequel n'aime pas les opinions toutes faites, s'élève contre cette explication, qu'il traite de matérialiste. Assurément « à Tāif, la fertilité du terroir, l'excellence du climat sont admirables », *ثقف اهل دار ناهيك بما خصباً وطيباً*. Mais la géographie et la physique n'ont rien à démêler dans cette question, assure Ġāḥiz ; à preuve, l'intelligence des Médinois (5), grands mangeurs de dattes ; et à l'appui de son argumentation, il cite le culte de la poésie,

(1) Tab., *Tafsīr*, III, 66, 1-2 ; Wāḥidī, *Asbāb*. 67-68.

(2) Cf. *Mo'āwīa*, 66-109.

(3) *Aj.*, X, 20, 6 d. l., attribue aux Tāifites une adresse spéciale pour torturer les prisonniers. Dans *Naqū'ul Ġarīr*, 228, 3 sqq., on trouvera une explication plus humaine. Ils nourrissent de force un prisonnier, faisant la grève de la faim... à l'effet de ne pas perdre la rançon escomptée. L'Arabe n'est jamais gratuitement cruel. A l'époque du *miḥt* de Mahomet, les premiers les Tāifites auraient observé *الرمي بالنجوم* ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 131, version plus complète que celle de I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 107. Cf. 110, 9 sqq.

(4) *Aj.*, XII, 48-49 ; *Iqd*¹, I, 211, 8 ; *Osd*, IV, 173.

(5) Cette protestation est très rare dans la littérature arabe, où l'on raille volontiers les « paysans, *انباط يثرب* », comme les Bédouins qualifiaient les Médinois.

si florissant à Yaṭrib (1), l'exemple des Banoū 'Odra, eux aussi mangeurs de dattes (2).

On vantait également l'initiative des Taqafites et leur esprit pratique. Il éclatera plus tard dans la fondation de Baṣra (3), une de leurs créations. Ils en profiteront pour s'y attribuer les meilleures terres et jeter la base de fortunes colossales. Cette tournure d'esprit positive ne les empêchera pas d'user largement de ces biens (4). La famille d'Aboū Bakra (5) en donnera des preuves éclatantes à Baṣra. On proclamait le Mecoquois extrêmement serré et économe (6). Nulle part on n'émet la même observation à propos des Ṭāifites. Parmi les quatre plus grands *dāhiā* du règne de Mo'āwia, deux étaient originaires de Ṭāif : Moḡīra et Zīād ibn Abīhi. L'admission, dans ce quatuor, de 'Amrou ibn al-'Aṣi et du génial souverain, le fils d'Aboū Sofīān, venait heureusement rétablir l'équilibre en faveur de Qoraïs. La proportion n'en tournait pas moins à l'honneur de l'intelligente population de Ṭāif. Elle lui assurait l'estime de toute l'Arabie, accordant son admiration à la ruse plus volontiers qu'à la pénétration de l'esprit.

*
* *

La connaissance de l'écriture y était non moins répandue qu'à la Mecque (7). Jusque sous la dynastie 'abbāside, les écoles de Ṭāif conservè-

(1) *Ḥaiawān*, IV, 123, 1. Les Banoū Merra également grands amateurs de dattes : et types du *ḡafā'* bédouin; *Aḡ.*, II, 90, 8 d. l. Ils étaient voisins de Ḥaibar et de Fadak; *ibid.*

(2) Ḡāḥiz, *Avares*, 258. 16.

(3) Cf. *Mo'āwia*, 229.

(4) Ḡāḥiz, *Avares*, 169, 10. Zīād confie aux A. Bakra la destruction des pyrées, la liquidation des congrégations mazdéistes : cette opération leur vaut des millions ; leurs prodigalités inouïes ; Bālāḡorī, *Ansūb*, 324 b ; 327-328.

(5) Voir le tableau généalogique, p. 68.

(6) Qotaiba, *Oyoūn*, 425, 1 ; Maqdisi, 34, 6 : لا اطمع من اهل مكة .

(7) Omayya ibn Abī's-Salt, *Divan*, I, 4 ; de ce vers on a déduit que l'écriture arabe remonte à Yād. Assertion incontrôlable, comme toute l'histoire ancienne de Yād.

rent leur réputation (1). Non pas pourtant que la profession de pédagogue ait été estimée à l'époque impérialiste. Pédagogue et beaucoup plus « pédagogue fils de pédagogue » ! Autant de sanglantes injures ! La bêtise des magisters avait passé en proverbe (2). Quand ils voudront humilier l'orgueil de leurs rivaux de Qoraïs, les traditionnistes de Médine affirmeront que les prisonniers de Badr se virent contraints à donner l'enseignement primaire aux petits Anṣāriens (3). Dans l'estime des Arabes, autant valait les condamner aux travaux forcés. Ces préjugés ont inspiré un des traits satiriques dirigés contre un des plus illustres enfants de Ṭāif, l'incomparable homme d'Etat Ḥaǧǧāǧ. On l'a représenté, lui et son père (4), comme ayant exercé la profession déconsidérée de maître d'école, معلم ابن معلم (5) ! Cette prétention n'offre pas même le mérite de la vraisemblance. Ibn Ḥaldūn (6) en convient sans détours. Peut-être l'auteur du distique suivant n'a-t-il pas eu le courage d'avouer sa paternité littéraire ; car on le trouve attribué à plusieurs poètes (7), une circonstance justement suspecte :

(1) *Aǧ.*, IX, 49, 2-3.

(2) Ġāhiz, *Bayān*, I, 100 ; Qotaiba, *Oyoūn*, 442, 12 ; *Mo'āwīa*, 358-61. On cite un pédagogue arabe « par esprit de religion » ; *Aǧ.*, XVI, 111, 2.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, I, 247 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 14. L'écriture était donc répandue à la Mecque. La Tradition a prétendu le contraire pour avoir interprété de travers l'adjectif qoranique *ommī*, lequel signifie non pas « illettré », mais « gentil, païen ».

(4) Mobarrad, *Kāmil*, (Wright), 290-91 ; *Iqd'*, III, 7, 2 ; Qotaiba, *Poesis*, 206, 14 ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 216, 13, 22 ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 187, 2 ; Pérrier, *al-Ḥadjdjādj*, 6 ; *Mo'āwīa*, 360-61. Le fameux sayyid Ġailān est lui aussi énuméré parmi les pédagogues ; Ibn Rosteh, *loc. cit.* ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 185.

(5) Qotaiba, *Oyoūn*, 442 ; Pérrier, *al-Ḥadjdjādj*, pp. 6-7.

(6) *Prolégomènes*, I, 60, 62.

(7) Nommons Farazdaq, Borǧ ibn Ḥinzl, Mālik ibn aḍ-Ḍib (ou mieux : ibn ar-Raib) etc. ; donc anonyme ! Qotaiba, *Oyoūn*, 283-84 ; Yāqout, E. III, 304 ; Aboū Tamīm, *Ḥamūsa*, (Fr.) 330 ; E. II, 109. Dans la lettre attribuée au calife 'Abdalmalik, où l'on a condensé toutes les injures contre Ḥaǧǧāǧ, on ne parle pas de la profession de pédagogue ; Dinawarī, *Aḥbār*, 327.

فلولا بنو مروان كان ابن يوسف كما كان عبداً من عبيد اباد
 زمان هو البعد المأثر بذلة يراوح صيان القري وينادي

*Sans les Marwānides, le fils de Yūsuf (1) serait demeuré, comme ci-
 devant, un ilote de Yād,*

*Au temps, où, vil esclave, conscient de sa bassesse, il se démenait, soir
 et matin, pour instruire les gamins des écoles (2).*

A l'époque contemporaine des *Maǧāzi*, le moindre Bédouin aurait cru déroger en exerçant une profession abandonnée aux esclaves ou aux affranchis (3). Que dire alors de Ḥaǧǧāǧ, appartenant au patriciat de Tāif, se proclamant le descendant « des nobles dames de Qoraïs قریش عاتل ؟ » (4). Et ce n'était pas là une vaine forfanterie ; puisque par son grand-père maternel, 'Orwa ibn Mas'ōud, il comptait, parmi ses aïeules, l'illustre Omayyade Sobai'a, un nom demeuré fameux dans toute l'Arabie occidentale. Les poètes de l'opposition antiomayyade aimaient, nous le savons (5), à l'appeler l'esclave de Tāqif (6), l'esclave d'Aboū Riǧāl. Entre l'esclave et le maître d'école, ces rimeurs apercevaient une si mince différence ! Quoi d'étonnant s'ils ont fini par le confondre avec les pédagogues ? Ḥaǧ-

(1) Ḥaǧǧāǧ ibn Yūsuf ibn al-Ḥakam. Pour la carrière publique de Yūsuf, le père de Ḥaǧǧāǧ. voir Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 135-36 ; Périer, *op. cit.*, 28-29.

(2) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, loc. cit. On cite encore un autre distique, dirigé contre un certain Kolaib ; cf. Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 185, bas. Or c'était, assure-t-on, un des noms (?) de Ḥaǧǧāǧ. Cette assertion très contestable prétend s'appuyer sur une anecdote invraisemblable, se rapportant aux derniers jours de Ḥaǧǧāǧ ; cf. Périer, *op. cit.*, 6-7, 331. Mépris professé pour les pédagogues ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 151 ; 180, 1. Walid II aurait eu un précepteur de nationalité arabe (*Aǧ.*, VI, 134, 14) ; le fait est signalé comme exceptionnel.

(3) Cf. *Mo'āwīa*, 358-61 ; Périer, *op. cit.*, 7.

(4) Voir *Aǧ.*, VI, 25. Il était arrière petit-neveu de Ġailān, de 'Orwa ibn Mas'ōud ; *Kitāb al-Faḍl* (ms. Beyrouth, 425 d. l.). D'après 'Iql', I, 94, bas كان جدّ الحجاج لأمّو . عروة بن مسعود .

(5) Voir plus haut, p. 57.

(6) De nouveau on se demande devant cette insistance si 'Abdtaqif n'aurait pas été le nom de Ḥaǧǧāǧ ? Comp. : عبد تقيف يعني الحجاج ; *Aǧ.*, VII, 171, bas.

ġāġ fut incontestablement un puriste, très zélé pour la conservation et l'atticisme du langage arabe (1); de plus un orateur puissant et châtié, *كان فصيحاً منزهاً بليغاً* (2). Toutes ces qualités, il les partagea avec un de ses plus illustres prédécesseurs, également originaire de Ṭāif, le fameux Zīād ibn Abīhi (3). Et quand même la satire aurait raison sur ce point, il s'ensuivrait que les écoles de Ṭāif se trouvaient dans une situation particulièrement florissante, puisque les hommes les plus considérés — des *sayyid* comme Ġailān — ne pensaient pas déchoir, en y donnant l'enseignement, que ces écoles enfin auraient formé les deux premiers orateurs de la période omayyade, la plus brillante pour l'éloquence arabe : Zīād et Ḥaġġāġ.

Parmi les grammairiens arabes un des plus anciens est le Ṭaqafite 'Isā ibn 'Omar (4). On rencontrait encore à Ṭāif les médecins les plus renommés de l'Arabie préislamique (5).

Le dialecte, parlé à Ṭāif, passait pour un des meilleurs de la Péninsule. Un jour, on présenta au calife 'Otmān une copie incorrecte du Qoran. « On voit bien, observa le calife, que le copiste n'était pas de Ṭaqīf et qu'il n'a pas écrit sous la dictée d'un Arabe des Banoū Hodail » (6). Le géographe Hamdānī (7) — un écrivain yéménite au style embarrassé dont la clarté n'est pas le grand mérite — Hamdānī veut bien rendre hommage à la pureté, *فصاحة*, du dialecte de Ṭāif. Il émet cependant des réserves sur la langue des tribus du Sarāt, voisines du Yémen, langue mêlée de locutions

(1) 'Iqd¹, I, 293, haut. Voir précédemment, p. 80.

(2) Yāfi'ī, *برقة الجنان* (ms. Paris), 67, b.; Périer, *op. cit.*, 304 sqq. D'après Ibn Hišām, *Sīra*, 131, 10, on s'intéressait également à l'astronomie, parmi les Ṭaqīf. I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 107.

(3) Cf. notre *Zīād*, pp. 23, 34; Ġāhiz, *Bayān*, II, 5, bas.

(4) Mort en 154/770 ou 149/766; Flügel, *Grammat. Schulen*, 29; Brockelmann, *Gesch. der arab. Litterat.*, I, 99.

(5) 'Iqd¹, III, 2, 414; Aḡ., XI, 102, 6; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 104, 5; V, 372, 1. On cite principalement Ḥārīt ibn Kalada. « le médecin des Arabes » : Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 97, 116; Périer, *op. cit.*, 5. Voir le tableau généalogique, p. 68.

(6) Cf. la revue *Al-Manār* du Caire, V, 22.

(7) *Ġazīra*, 136, 7.

et de tournures himiarites. Dans leur propre pays, les Taqafites se trouvaient en contact incessant avec les Bédouins de Hodail (1), la tribu poétique et puriste par excellence du Hīgāz et même de toute l'Arabie. Les califes abbāsides n'en jugèrent pas différemment. Leurs médiocres sympathies pour la patrie des Ziād et des Ḥaġġāg ne les empêchèrent pas d'envoyer à Tāif leurs serviteurs étrangers pour y apprendre le beau langage et s'y perfectionner dans la connaissance de l'arabe classique (2).

(1) Leurs voisins dans le Sarāt. Au temps de Burckhardt, *Voyages*, I, 87, les principaux jardins de Tāif leur appartiennent encore ; cf. Tamisier, I, 349 ; *Handbook of Arabia*, I, 70. Pureté du dialecte des B. Hodail ; cf. Maqdisī, *op. cit.*, 97, 2.

(2) *Aḡ.*, IX, 49, 2-3. Mahomet disait à son entourage : « De vous tous, je parle le plus pur arabe, انا افر بكم انا قرشي واسترضيت في بني سمد بن بكر » ; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 106, 5 d. l. Ces Banoū Sa'd formaient une fraction des Hawāzin ; I. S. *Ṭabaq.*, I^a, 71, 17.

XI

LA POÉSIE A TĀIF.

L'Arabe, mal doué pour la poésie — Les poètes hodailites. Pourquoi les poètes sédentaires sont inférieurs à leurs collègues bédouins ? — Le rang d'ordre qu'on accorde aux poètes sédentaires. — Omayya ibn Abi's-Salt : la défaveur attachée à sa poésie. — Jugement sur les poètes ṭaqafites. — Monotonie de la poésie arabe. — Aboñ Mihān, son inspiration plus indépendante, plus spontanée. — Les musiciens de Tāif ; moins considérés que ceux des « Villes saintes ». Cette infériorité tient à la décadence graduelle de Tāif, non à un relèvement dans la moralité. — Pourtant les poètes ṭaqafites affichent plus de réserve que les rimeurs contemporains. — Quelle était la Zainab chantée par Nomainī ?

Dans son *Bestiaire* ou *Kitāb al-Ḥaiwān* (1), le spirituel Ġāḥiẓ a observé que « la poésie arabe ne supporte pas la traduction », لَا بُسْطَاعَ أَنْ يُتَرْجَمَ, ولا يجوز عليه النقل. Dans ses remarques sur les poètes arabes, l'abbé Mariti (2), lequel se piquait d'érudition, s'est rencontré sans le savoir, avec Ġāḥiẓ. Il constate, à son tour, l'imperfection des versions existantes. Mais il croit devoir l'attribuer à l'impéritie des orientalistes et prend à partie le vieil arabisant hollandais Schultens. « En voulant conserver, écrit-il, avec trop de scrupules les pensées de ses auteurs, il les a rendues ridicules. Pour traduire un poète, il faut être poète soi-même. Scultens (*sic*) n'est qu'un savant ». Plus perspicace, Ġāḥiẓ observe que les chefs-d'œuvre littéraires des Grecs et des Iraniens ne perdent pas à être traduits. Confusément il a

(1) I, 37-38.

(2) *Voyages dans l'isle de Chypre, la Syrie et la Palestine*, (Paris, 1791), II, 262-263.

senti le vide de la poésie arabe, dont tout le mérite consiste — il en convient — dans le rythme et le mètre ; « on n'y trouve rien d'original, aucune idée dont les étrangers n'aient eu la primeur », conclut en terminant Ġāhiz.

Que l'Arabe nous semble mal doué pour la vraie poésie, nous nous en sommes expliqué ailleurs, en étudiant la situation faite au *sayyid* dans l'Arabie préislamique (1). Au dire des critiques musulmans, les moins favorisés sous ce rapport seraient les sédentaires. Ce jugement nous paraît fondé, mais pour des raisons qui ont échappé à la perspicacité des littérateurs arabes. Les Bédouins, disent-ils, décrivent des scènes vécues. Cet avantage manque aux poètes des villes, totalement étrangers à la vie nomade et la détaillant, au petit bonheur, وضوءه في غير مواضع (2).

C'était convenir ouvertement que le nomadisme — ce stade d'une humanité primitive — devait demeurer l'idéal de la société arabe, le cadre obligé de sa littérature poétique. Je me demande si on pouvait plus candide-ment en déprécier la valeur, en ravaler le niveau esthétique, la vider plus sûrement d'images, de symboles, évocateurs de pensées, pour la limiter à la représentation réaliste de formes et de couleurs, de l'horizon borné où se meut l'existence d'un peuple de pasteurs. Avec ses luttes, ses agitations stériles pour la possession d'un puits, d'un pâturage, avec sa licence anarchique, seule la vie du désert était capable, nous ne disons pas d'inspirer l'Arabe, mais de le griser de termes sonores (3), d'images violentes, de lui suggérer les énormes hyperboles, *ifrāt* (4), la virtuosité verbale, la grandiloquence, que les contemporains, les chameliers de la steppe, et la postérité après eux, ont bien voulu confondre avec la poésie. Ainsi 'Abīd ibn al-Abras (5) s'écrie :

(1) Cf. *Berceau*, I, 226 etc. ; ensuite *Ziād*, 35.

(2) *Aġ.*, II, 18, bas.

(3) Et extraordinaires, recherchés. le *ġarīb* : cf. *Aġ.*, II, 18, 6 d. 1.

(4) Même à un poète, d'ailleurs si naturel, Ġamīl ; cf. Qotaiba, *Poesis*, 267 ; *Aġ.*, XVI, 188, 16 ; *Berceau*, I, 226. Il abonde chez 'Abīd ibn al-Abras ; voir son *divan*, la pièce II ; XIV, 1-2.

(5) *Divan*, IV, 20.

Nous refusons de nous laisser guider, jusqu'à ce que l'humanité se mette docilement à notre suite.

Comprenons : l'humanité arabe ou simplement bédouine. L'expression *الناس كلهم* de 'Abîd n'a pas d'autre sens, tout comme *الناس كافة* du Qoran (1). Le trait n'en paraîtra pas moins bédonin !

Un poète qaisite affirme que « ses contribuables n'auraient qu'à faire un geste pour arrêter la marche du soleil » (2). Et 'Antar : « la mort emprunterait mes traits, si elle se montrait aux hommes » (3) !

Le séjour dans les bazars sans air, malodorants, l'attente du client, derrière le comptoir de l'échoppe ou le guichet des banques, l'habitude de soupeser les ballots, les métaux précieux — à l'instar des commerçants de Tâïf et de la Mecque — ou bien l'horizon d'une exploitation agricole, d'une palmeraie — comme dans les oasis de Médine et du Hîgâz septentrional — tout ce pacifique décor enlevait à l'Arabe sédentaire l'excitation nerveuse dont sa nature passionnée, son organisme surmené par les privations physiques, ont besoin pour l'arracher aux préoccupations de son existence banale (4). Electrisé par cette secousse, grisé par l'air du désert, il se figure « nager dans l'Océan de la poésie ; il y plonge à des profondeurs, qui défient tous les rivaux ». Il n'hésite pas à leur crier alors :

سَلِ الشَّعْرَاءَ هَلْ سَبَحُوا كَسَبَحِي بِجُورِ الشَّعْرِ أَوْ غَاصُوا مَغَاصِي (5)

Pareil à Pégase, « il fait jaillir, abondantes comme la mer, les sources de l'inspiration où se baigne le rapsode » (6).

Grattez le Bédouin le plus intellectuel, vous découvrirez infailliblement le descendant de l'Ismaël biblique. Les débris rigoureusement authen-

(1) Voir précédemment, p. 8.

(2) *Ağ.*, II, 117, 13.

(3) *Aj.*, VII, 150, 8 d. l. comp. *ibid.*, VII, 41, 9 d. l. (cf. p. 39) ; 78, 4 d. l.

(4) Dans la longue liste des poètes, cités par Ya'qoubî. *Hist.*, I, 304-313, le Hîgâz n'est représenté que par les Hoḏailites. Encore ces derniers appartiennent-ils au Hîgâz, pris *lato sensu*.

(5) 'Abîd ibn al-Abrâṣ, *Divan*, XXIII, 8

(6) *Ağ.*, II, 108.

tiques de la poésie préhégirienne (1) tiendraient commodément dans un fort volume. Ce recueil a donné naissance à une littérature pseudo-historique (2), dont le transport exigerait une caravane de chameaux. Ces chants monotones reprennent, sans se lasser, le *leitmotiv* du *manus omniū contra omnes* : « nous avons tué, nous avons pillé » قَتَلْنَا ou encore : « nous avons anéanti... exterminé », اَعْلَكْنَا... اَبَدْنَا. Dans le *divan* de 'Abīd ibn al-Abras, six vers de la 17^e *qasīda* ne connaissent pas d'autre début (3). C'est l'obsession, la vantardise naïve de mœurs violentes, exagérées jusqu'au grotesque (4). Signe que le génie de la race s'y complaisait (5). Avec raison, le *Qoran* traite les poètes de menteurs : « ils affirment ce qu'ils n'ont jamais fait » (6). On ne pouvait mieux juger et stigmatiser ces incorrigibles fanfarons de la violence, beaucoup plus vantards et larrons qu'assassins (7). Les razzias ne poursuivaient d'autre but que le vol. Nulle part, les guerres n'ont été moins sanglantes qu'au désert. Quand mort d'homme s'ensuivait, c'était par accident ou par maladresse (8). Mais que penser d'une société où la rapine et la soif du sang se transforment en motifs poétiques ?

(1) Je parle de celle qui nous a été conservée et dont nous puissions contrôler l^e contenu.

(2) Moins que jamais — surtout pour la période préhégirienne — nous croyons que la tradition historique fut indépendante de la poésie.

(3) وَنَحْنُ قَتَلْنَا ; *Divan*, XVII, 7-13 ; comp. XVIII, 5. 9 ; XX, 1 ; 'Amir ibn at-Tofail, *Divan*, IV, 2 ; *Aḡ.*, IX, 10, l. 11 ; 13. 11 d. l.

(4) On rencontre aussi بَقَرْنَا, « nous avons éventré » les femmes enceintes ; 'Amir ibn at-Tofail, *Divan*, XII, 7 ; cf. notre *Chantre*, p. 135.

(5) La tribu s'en glorifie. De là les innombrables vers débutant par مِثْنَا, « de notre tribu est sorti... » ! Comp. *Aḡ.*, XVIII, 69, 9 : ... وَقَاتِلْ خَالُو بَابِيهِ مِثْنَا. « A nous le héros, qui pour venger son père tua son oncle maternel ! ».

(6) *Qoran*, 26, 226.

(7) Avec les B. Hoḡail, ils disent à leurs victimes : اِنَّا وَاللهَ مَا نَرِيدُ قَتْلَكُمْ وَلَكِنَّا نَرِيدُ , ان نصيب بكم شيئا من اهل مكة (Tab., *Annales*, I, 1432) « nous songeons, non à vous massacrer, mais à vous vendre aux Mecquois ».

(8) Cf. *Berceau*, I, 247.

Les Ṭāifites comptaient parmi leurs voisins (1) les Banoū Hoḏail, ramassés de gueux et de pillards, perpétuelle menace pour leurs troupeaux et leurs jardins. Jusque sous les murs de la cité, ces nomades venaient vider leurs querelles avec leurs rivaux de Hawāzin (2). Mais en revanche quels poètes ! Aucune autre tribu n'a déployé, en ce domaine, une égale habileté. Aṣma'ī (3) comptait, parmi les Hoḏailites, 40 poètes, tous *coureurs* devançant au galop les méharis et les chevaux (4). Traduisons en français : tous brigands. Burckhardt les décharge de l'accusation portée contre leurs voisins, les Bédouins de « Toueirek », d'être « des larrons très experts ». Les Hoḏail, reprend-il aussitôt, sont « des déterminés voleurs de grand chemin » — titre très bien porté — comme jadis les *ṣa'loūk*, chevaliers-brigands de la Sarracène classique. Comme nous l'avons observé ailleurs, les titres de *ṣa'loūk* et de poète allaient généralement ensemble (5). Dans leurs appréciations sur l'ancienne poésie arabe, Aṣma'ī et ses confrères ont négligé de tenir compte de cette exégèse trop réaliste à leur sens. L'existence plus paisible dans les villes, dans les oasis, excluait l'agitation, les scènes de rapt, de meurtre, où le nomade puisait son inspiration poétique. Et voilà pourquoi les sédentaires occupent la dernière place sur le Parnasse arabe.

Voici maintenant quel rang d'ordre leur assignait la critique musulmane. En première ligne les Médinois, ensuite les 'Abdalqais, enfin les Ṭaqafites (6). La prééminence accordée à Médine semble avoir été influ-

(1) Voir plus haut p. 143 : Yāqoūt. E. III, 168. Al-'Arg est placée tantôt chez les Hoḏail, tantôt chez les Hawāzin ; Yāqoūt. E. VI, 141.

(2) Bakrī, *Mo'jam*, 181. 8 ; et avec les habitants de Ṭāif, comme au temps de Burckhardt, *Voyages*, III, 309 : comp. I, 90.

(3) *Foḥoūlat as-ṣo'arā'* citée, *Berceau*, I, 159, 191. Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 263, bas.

(4) Comp. Aḡ., S. I, 282 : *احد الصالحات المغيرين على قبائل العرب وممن كان يعدو على رجليه يسبق به الخيل*.

(5) *Berceau*, I, 159-160 ; 248. Au directeur de la revue *Al-Manār* (XX, 113) son guide hoḏailī affirme que ses contribuables préfèrent « mourir de faim que de se livrer au brigandage » !

(6) Aḡ., III, 187 : IV, 3 : Baihaqī, *Maḥāsini*, 473, 9 ; cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 5. On observe que Ġarīr est un sédentaire *عربي قروي* ; Aḡ., S. I, 279, 6.

encée par des préoccupations étrangères à la littérature (1). Cette ville avait produit Ḥassān ibn Tābit, le poète-lauréat du Prophète, le chantre inspiré par Gabriel. Quoi qu'il en soit, à la veille de l'hégire, Omayya ibn Abi's-Šalt a joui d'une vogue incontestable (2). Il fut le poète des « deux cités », chargé de célébrer les grands banquiers de la Mecque — tel Ibn Ġod'an — et de glorifier la mémoire des vaincus de Badr. Une constatation déconcertante, c'est de voir combien peu cette notoriété a suffi pour protéger l'œuvre littéraire de l'aède taqafite. Elle montre combien le scepticisme semble conseillé, quand il s'agit de poètes plus anciens et moins célèbres ; ajoutons : moins intéressants pour la *Šira* et la préhistoire islamite. Les pièces, les fragments incolores et incohérents, qu'on substitua d'assez bonne heure aux compositions originales et perdues, constituent probablement le *divan* laborieusement publié par le Prof. Schulthess. Cette compilation ne pouvait manquer d'éveiller les soupçons des connaisseurs contemporains (3) et justifie sans doute la défaveur manifestée par les critiques arabes (4). Par contre, le *Tafsīr*, l'exégèse qoranique, ne cesse d'alléguer l'autorité d'Omayya. N'aurait-on pas, à son intention, manipulé les compositions du Taqafite ? C'est ce qui rend malaisé, insoluble peut-être, le problème repris par M. Clém. Huart, à savoir, la dépendance réciproque du Qoran et du *divan* d'Omayya.

L'ostracisme témoigné par les critiques arabes tient à des causes encore mal connues ; assez peu — comme le prétendent les grammairiens 'abbāsides — à l'exubérance de termes exotiques, émaillant ces étranges élucubrations. Cette explication ne semble pas recevable. Chez tout autre poète, ces exotismes auraient causé la joie des commentateurs et des lexicographes, tous infatigables collectionneurs d'archaïsmes et d'expressions rares, *ġarīb*. Dans l'exclusivisme, dont a souffert la mémoire d'Omayya, ce

(1) D'autre part, les incessantes guerres civiles favorisèrent, à Médine, l'éclosion d'une poésie très bédouine.

(2) Voir précédemment, p. 79.

(3) Comme Ḥaġġāġ : cf. Périer, *op. cit.*, 287 sqq.

(4) *Aġ.*, III, 187.

Ṭaqaḥite se trouve associé à un poète chrétien 'Adī ibn Zaid (1), d'une inspiration nullement inférieure à celle de l'anṣārien Ḥassān. Cette constatation amène à se demander si des préjugés de nature dogmatique n'auraient pas influencé le verdict de la critique.

L'illustre sayyid Ḡailān, un contemporain d'Omayya, fut seulement un poète d'occasion, شاعر مُقَلّ (2). Ses productions — la collection complète existait encore au temps d'Aboū'l-faraḡ (3) — nous sont trop imparfaitement connues pour permettre une appréciation. Au jugement du calife 'Abdalmalik, expert en la matière (4), les poètes islamites de Ṭāif n'égalèrent pas leurs prédécesseurs d'avant l'hégire (5). Le monarque marwānide émit cette opinion à propos d'un rimeur ṭaqaḥite de son temps, Yazīd ibn al-Ḥakam, d'une inspiration franchement médiocre (6). Ṭoraḥ, de Ṭāif, se fit le panégyriste de Walīd II, poète lui-même et très fier de sa descendance ṭaqaḥite (7). « La production poétique de Ṭāif, assure Ḡāḥiẓ, si elle n'est pas énorme, suffit largement à attester la merveilleuse capacité de la population en ce genre, ذلك القليل يدل على طبع في الشعر عجيب » (8). On nous parle, il est vrai, d'un rimeur ṭaqaḥite, auteur de mille *qaṣidas* ou grandes odes. Sans scrupules, les collègues du fécond rapsode se seraient

(1) Certains littérateurs arabes l'associent pourtant aux فحول (cf. *Aj.*, XIX, 84), en compagnie de Ṭarafa, 'Alqama et 'Abīd ibn al-Abrāṣ. Les Banoū Tamīm allaient plus loin encore et — parmi eux, le célèbre Ḥārīṭa ibn Badr, poète lui-même (cf. notre *Ziād*, 120 sqq.) — ne lui connaissaient pas de rival ; *Aj.*, X, 6.

(2) Son fils est également poète ; *Aj.*, XII, 46. Ibn Dī'ba, poète préislamite de Ṭaḡif peu connu ; Ibn Hīṣām, *Sīra*, 27 ; cf. Nöldeke, *Perser-Araber*, 194. Nous avons cité précédemment des vers du père de 'Orwa ibn Mas'ūd.

(3) *Aj.*, XII, 45, 8, lequel cite جامع شعره, « son divan complet ».

(4) Cf. notre *Chantre des Omiades*, 65.

(5) *Aj.*, XI, 102, 8. Même jugement porté sur les poésies de Labīd et de Ḥassān ibn Ṭābit. C'est un thème, développé par les partisans fanatiques de l'ancienne poésie.

(6) *Aj.*, XI, 100 sqq., notice de ce poète.

(7) Qotaiba, *Poesis*, 427 ; *Aj.*, IV, 76-78. Voir précédemment, p. 134.

(8) *Ḥawarūn*, IV, 123, 4 ; à la l. 1, au lieu de المكان lisez المكان الغصب « l'abondance n'est pas la cause » de leur inaptitude poétique ; elle n'a pas tari chez eux la source de l'inspiration, pas plus que chez Ḡarīr قَرِيًّا ; *Aj.*, S. I, 279, 6.

approprié ses dépouilles (1). Ajoutons encore les noms d'Ağrad, trouvère de Taïf presque ignoré et celui de Yaḥiā ibn Naufal ; ce dernier, d'autre part, réclamé par les tribus du Yémen (2) comme un des leurs.

Chez tous ces rimeurs, le ton, les procédés se ressemblent étonnamment. Ils n'arrivent pas à se rendre indépendants des premiers modèles. Telle qu'elle nous apparaît dans les plus anciens monuments, à partir du 6^e siècle, la *qaṣīda* produit sur nous l'impression d'une composition conventionnelle aux formes hiératiques et figées, à la langue artificielle, n'accusant, dans l'immense variété des tribus, aucune différence dialectale. Le trait le plus déconcertant dans la *qaṣīda*, qu'elle soit chant de guerre, panégyrique ou satire, c'est son début, invariablement réservé au *nasīb* ou vers amoureux (3). Nulle part la muse ne s'est courbée sous une discipline plus rigide. Ses attitudes compassées rappellent l'ambiance monotone du désert, attestent la stérilité du génie bédouin, son manque de souplesse.

Si l'histoire ne venait à la rescousse, la critique déciderait malaisément si les auteurs de ces chants uniformes ont grandi dans les oasis, au sein des villes, ou parmi les austères paysages des *ḥarras* volcaniques. Tous exploitent un même fonds d'idées et puisent docilement dans un commun répertoire (4). Leur indéniable virtuosité verbale ne réussit pas à dissimuler cette indigence intellectuelle, sous les oripeaux multicolores empruntés au dictionnaire. Seul Omayya ibn Abi's-Ṣalt semble avoir tenté de se soustraire à cette tyrannie, étouffant toute spontanéité.

Un autre Aḥlāfite, Aboū Miḥgan, a affiché la même indépendance. Dans l'inspiration de l'insouciant troubadour ṭaqafite, il est permis de

(1) Aḡ., VI, 150, 6. Ġāḥiḡ n'a pas connu ou a refusé de prendre au sérieux ce renseignement, témoin son expression « ذلك القليل , mince comme volume ».

(2) Qotaiba, *Poesis*, 460, 463.

(3) Comp. Ig. Guidi, *L'Arabie antéislamique*, p. 41 etc. Comp. réflexions sur le *nasīb*, attribuées au sayyid-poète Ġailān : Aḡ., XII, 45. haut.

(4) Comp. p. ex. les fragments, élégiaques du même Ġailān ; Aḡ., XII, 46, 49. Comment les poètes se copient dans le *nasīb*, voir les exemples accumulés par R. Geyer, *Zwei Gedichte von Al-A'sā*, II, p. 35 etc. Vienne, 1921.

reconnaître l'influence du milieu, d'une nature moins implacable que les mornes steppes du Ḥigāz et les terres brûlées du Ġaur et du Tihāma. Dans ses vers, on imagine entendre pétiller le jus des raisins mûrissant sur les côteaux voisins de Ṭāif. Et voilà pourquoi Aboū Miḥġan nous apparaît — même après la révision de la censure musulmane — comme l'Horace des Arabes. Le chantre des Omayyades, le poète Aḥṭal, forcé, un jour, d'entendre les *qaṣīdas* d'un confrère islamite, lui adressa ce compliment ambigu : « Collègue, si tu te réchauffais les entrailles avec une coupe de vin généreux, tu deviendrais le roi de la poésie », ويحك لو نبحت الخمر في جوفك, كُنْتَ أشعر الناس (1). Aboū Miḥġan fut un musulman, à la façon de l'opportuniste Moġīra ibn Šo'ba. Il n'avait pas attendu cette originale recommandation pour hausser le ton de ses compositions. Témoin les vers suivants :

أَلَا سَقَيْتَنِي يَا صَاحِرَ خَمْرًا فَأَنْتَنِي بِمَا أَنْزَلَ الرَّحْمَنُ فِي الْخَمْرِ عَالِمٌ . . .

Allons, ami, verse-moi à boire ! Ah ! je connais les révélations d'Allah au sujet du vin.

Verse-moi une coupe débordante sans mélange. Ainsi croîtra ma culpabilité. Boire pur n'est-ce pas le comble du crime ?

C'est l'enfer, soit ! Mais d'abord j'aurai savouré le plaisir, suivi mon penchant, dussent mes censeurs en crever de dépit ! (2)

Jusque chez ce gai compagnon, on retrouve la note fataliste (3), dominant toute la production poétique de l'Arabie, écho inconscient de la passivité bédouine (4) ; note admise, sinon renforcée par l'influence du Qoran (5). Ce fut d'ailleurs un vaillant soldat. Mis aux arrêts, le matin de la terrible journée de Qādisyya, pour s'être enivré, il exhale ses regrets

(1) Aġ., XI, 39-40 ; cf. *Chantre*, 34-35.

(2) Aboū Miḥġan, *Carmina*, XXI (éd. Abel).

(3) Cf. Aboū Miḥġan, *Carmina*, VI.

(4) Cf. *Berceau*, I, 113.

(5) Pour aller au-devant du reproche de *Feindseligkeit*, nous renvoyons simplement à Qoran, 5, 108, 116 : les Prophètes, et parmi eux 'Isā, cités devant le tribunal d'Allah et interrogés sur leur carrière, répondent ne rien savoir, لَا عَلِمَ لَنَا إِلَّكَ . On ne peut pourtant y reconnaître une caricature !

de ne pouvoir se battre à côté de ses frères d'armes :

N'est-ce pas l'excès de l'infortune ! Tandis que les cavaliers croisent la lance, me voici garrotté, chargé de fers !.....

La bataille fait rage : je suis retenu loin du combat, quand mes compagnons se couvriront de gloire.

De grâce, qu'on me rende mes armes ! La guerre, je le vois, ira en se prolongeant.

J'engage ma parole à Allah et j'y demeurerai fidèle ; si ma prison s'ouvre, je ne visiterai plus les tavernes (1).

D'autres fragments de son *divan* le montrent renouvelant cet engagement (2). A Aboū Miḥḡan l'islam a maintenu son titre de Ṣaḥābī (3), compagnon de Mahomet ; la plus haute distinction accordée à un fidèle croyant. Sa valeur militaire lui a fait beaucoup pardonner (4). L'Horace taqafite appartient à la classe des poètes désignés dans l'histoire littéraire par le qualificatif de مطبوع, spontané. Il dénote les rimeurs à la diction abondante et facile, au vers coulant comme de source. Les poètes مطبوع dédaignent l'emploi laborieux du *ḡarīb*, des archaïsmes, des vocables rares et recherchés. Aboū Miḥḡan se distingue en outre par un tour de pensée agréable, par une pointe d'humour que n'eût pas désavouée son confrère latin, le chantre du Falerne.

Finissons ces lignes, consacrées aux annales poétiques de Tāif, par le nom de Nomairī, célèbre surtout pour avoir chanté Zainab, la sœur de Ḥaġġāġ (5). Nous ne possédons plus « le *divan* de Tāif » mentionné par

(1) Aboū Miḥḡan, *Carmina*, XXIII.

(2) Aboū Miḥḡan, *Carmina*, V, XIV, XX.

(3) Voir sa notice dans Ibn Ḥaġar, *Isāba*, IV ; Ibn al-Āṭir, *Osd*, V, 209-291.

(4) Il se serait distingué comme archer au siège de Tāif : Wāqidī, W. 369. Nulle part pourtant je ne me souviens de lui avoir vu accorder la *tarḡia*, distinctive des Ṣaḥābīs ; cf. *Yazīd*, 21-24.

(5) *Aġ.*, VI, 24-28 ; Pérrier, *op. cit.*, 278-79.

l'*Aḡānī* (1). Nous ignorons si c'était une anthologie ou un *Corpus* poétique complet. C'est sur cette compilation sans doute que Ḡāḥiḡ aura basé l'appréciation critique, citée plus haut (voir p. 150).

Sa conservation nous permettrait de décider s'il y a lieu de réformer le jugement, attribué au calife 'Abdalmalik, sur la valeur comparative des rimeurs de Ṭāif, avant et après l'hégire. Les spécimens enregistrés par l'*Aḡānī* et par les anthologies poétiques n'invitent pas à modifier notre opinion sur l'absence de spontanéité constatée chez les chantres du Sarāt, si l'on en excepte Omayya et Aboū Miḡān.

*
* *

Tamisier (I, 292) a noté l'indifférence que manifestent pour la musique les modernes Ṭāifites. « Pendant les longues nuits, écrit-il, que j'ai passées à Ṭāiffa, je n'ai pas entendu une seule fois le son du tarabouk ou du tambour de basque venir de la ville » (2). Au siècle de l'hégire, la musique ne paraît pas y avoir été mieux appréciée. Sous ce rapport, Ṭāif se voit distancée, et de beaucoup, par Médine et la Mecque, les deux grands conservatoires musicaux du Ḥiḡāz, au premier siècle de l'islam (3). Cet avantage, les cités saintes en furent redevables à leur qualité de capitales islamiques, à la présence de nombreux Mécènes et d'une opulente aristocratie, avide de plaisirs et de distractions (4). Depuis l'institution du califat, ces deux métropoles grandirent aux dépens de Ṭāif, bientôt descendue au rang de 3^e préfecture du Ḥiḡāz. Quand les souverains omayyades

(1) *Aḡ.*, V. 174, 18. J'ignore pourquoi Périer, *op. cit.*, p. 4, accorde au Ṭāqafite Moḡīra ibn Šo'ba le titre de « poète ».

(2) Burckhardt, *Voyages*, I, 298, trouve que « les habitants du Hedjaz ont la voix dure et peu claire ; pas de voix sonores et harmonieuses, si ordinaires en Egypte et plus encore en Syrie ».

(3) Cf. *Mo'āwira*, index, s. v. *musique*. Chanteuse mecquoise du temps de Mahomet ; la défaite de Badr l'a ruinée, la ville étant en deuil ; Wāḥidī, *Asbāb*, 314-315.

(4) Cf. Wāḥidī, *loc. cit.* ; *Aḡ.*, VII, 124, d. 1.

voulaient essayer la capacité d'un fonctionnaire, juger s'il parviendrait à s'imposer aux indociles Bédouins de l'Arabie occidentale, ils commençaient par le nommer à Tâif. Si l'essai se montrait satisfaisant, il était envoyé à la Mecque et enfin promu à Médine, siège d'une véritable vice-royauté pour la Péninsule (1). A Tâif, on paraît avoir seulement toléré la musique aux lamentations funèbres, celle des ناحية, ou pleureuses (2), avec son caractère grave et presque liturgique. Aucun Aboûlfarag ne s'est intéressé à ces archaïques productions. Si la collection de ces vieilles cantilènes nous avait été conservée, nous y retrouverions sans doute une masse de conceptions appartenant au *din* des Arabes, à leurs conceptions mythologiques et eschatologiques, véritables « Reste arabischen Heidentums », débris de la gentilité sarracène. Nous apprendrions à mieux connaître le rôle que les Arabes préhégiriens attribuaient au *duhr*, dieu du destin, ensuite la personnalité de la Parque bédouine, Manāt, « la troisième » (3) dans la triade qoraïsîte; superstitions contre lesquelles s'est acharné l'auteur du Qoran.

Cette polémique a nui à la conservation de ces lamentations (4). De très bonne heure, elles se sont vues enveloppées dans la même disgrâce qui a précipité la disparition de la littérature oratoire des *kāhin*, dont nous ne soupçonnons plus l'originalité, le mouvement passionné et les procédés littéraires que par les plus anciennes sourates mecquoises. Par ailleurs le style heurté, la rythmique populaire de ces compositions ont achevé de les déconsidérer aux yeux des grammairiens de la période 'abbāsīde, absorbés dans leur travail de révision, par la dernière mise au point des grands recueils de la poésie nationale. Leur purisme inintelligent a rivalisé avec le zèle destructeur de la censure orthodoxe.

Tâif ne posséda donc aucun musicien de renom. Ceux qui s'y adon-

(1) *Mo'āwira*, 32.

(2) *Aḡ.*, I, 99, bas. *Nāḥa* désigne également les musiciens élégiaques.

(3) Cf. Qoran, 53, 20.

(4) Condamnées par le Prophète : I. S. *Tabaq.*, I¹, 88, 89.

nent à la musique, les *maestri* taqafites sont obligés d'aller se produire à la Mecque (1). La brillante et frivole société qoraisite (2), les descendants des anciens Compagnons de Mahomet, enrichis dans les provinces conquises, parfois aux dépens de leurs soldats (3), savaient apprécier à sa valeur et royalement rémunérer le talent musical. On nous parle, il est vrai, d'un habitant de Tāif, entreprenant le voyage de la Mecque, à la seule fin d'assister à l'audition d'un air de musique. Encore n'était-ce pas un Taqafite authentique, mais un Qoraisite fixé à Tāif (4).

La musique cultivée au 1^{er} siècle, avec ses variations lascives sur des thèmes érotiques, passait pour un « excitant à la débauche », رقية الزنا (5). L'exode des musiciens taqafites vers la Mecque indique-t-il pour Tāif un progrès dans l'austérité des mœurs ? On aimerait à le croire. Mais il tient avant tout à la décadence graduelle de la cité taqafite, depuis l'hégire.

Les grandes familles quittaient la région pour aller chercher fortune dans les provinces ou pour s'attacher à la cause des Omayyades (6). Bientôt Tāif conservera seulement les avantages que personne ne pourra lui enlever : la beauté de son site, la fertilité de son territoire et les charmes

(1) *Aj.*, IV, 82, bas.

(2) A une chanteuse de la Mecque, venant à Médiue implorer sa générosité, Mahomet demande : ابن انت من شباب اهل مكة ; Wāḥidī, *Asbāb*, 314 d. l. Fils des *Mobaššara* buveurs et pourtant tous مقبول الشهادة (*Aj.*, XVIII, 66, bas), « admis à témoigner en justice » ; capacité refusée aux buveurs ainsi qu'aux musiciens de profession.

(3) Leurs plaintes au calife 'Omar ; *Aj.*, XIV, 40, bas.

(4) *Aj.*, XX, 10.

(5) Innombrables ḥadīṭ hostiles à la musique et aux musiciens ; cf. notre *Mo'āwīa*, 370, etc. : Wāḥidī, *Asbāb*, 260. Mahomet fait chanter une musicienne devant 'Aīsa ; Ḥanbal. *Mosnad*, III, 449 (timide tentative de réaction) ; il interdit d'instruire, de vendre des esclaves musiciennes. « La fin du monde approchera, quand sévira la passion de la musique » ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* (Dehli), I, 154 ; II, 44. Les artistes du Ḥigāz déniaient aux Syriens la faculté d'apprécier la bonne musique ; *Aj.*, I, 28, haut ; comp. *Aj.*, II, 123.

(6) Ces fonctionnaires se montraient — comme Ḥaġġāġ — heureux d'être pris pour des Syriens ; ce terme désignant alors un partisan des Omayyades ; Yāqūt, E. I, 48.

de son climat alpestre. Pourtant les poètes eux-mêmes — il faut en convenir — se montrent à Tāif plus réservés (1) que leurs confrères des « deux haram » الحرمين et des « deux masgid » المسجدان, à savoir la Mecque et Médine. Cette réserve mérite d'être signalée, au milieu de la licence générale, envahissant le Parnasse arabe du I^{er} siècle H. Pour des considérations politiques, le pouvoir des Omayyades n'aimait pas à se commettre avec la très ombrageuse confrérie des poètes. Leur police ne s'en vit pas moins forcée de surveiller et même d'exiler à Tāif le libertin et corrupteur 'Omar ibn Abi Rabī'a. Ce qui n'empêchera pas la population des villes saintes de célébrer comme un deuil national la mort de ce poète. Rappelons les ordures étalées par Ġarīr dans d'interminables *qaṣīdas* ; Ġarīr, un poète 'afīf, affirment nos critiques musulmans. A leur suite, l'appellerons-nous modeste, réservé, chaste même ? Le vocable arabe comporterait ces diverses translations. Pour déterminer un choix, il faudrait n'avoir jamais feuilleté ses *Naqā'id*, ses répliques à Farazdaq (2). Et ce dernier dans ses ripostes trouve encore moyen de dépasser son rival !

S'il arrive aux Taqafites — nous avons déjà nommé Aboū Miḥḡan — de chanter avec ferveur le produit national, le vin de leurs montagnes, on ne rencontre parmi eux ni un Aḥwaṣ (3) ni un 'Omar ibn Abi Rabī'a, ces Catulle de la Mecque et de Médine, les villes saintes de l'islam. Pendant le premier siècle de l'hégire, l'*Aḡānī* (4) ne signale à Tāif qu'un seul poète érotique, An-Nomairī. Encore le *nasīb* (5) se présente-t-il chez lui comme

(1) Al-'Argī rappelle, disait-on, le genre de 'Omar ibn Abi Rabī'a (*Aḡ.* VII.145). Mais ce poète n'était Tāifite que par ses longs séjours, en sa propriété de 'Arg. Il incarne en réalité le type du grand seigneur qoraïsīte, au 1^{er} siècle H. 'Alide, il eût été porté aux nues par notre Aboūlfaraḡ !

(2) Comp. également les *Naqā'id* de Ġarīr et de Aḡṭal, éd. Salhani, Beyrouth, 1922.

(3) Voir ce nom à l'index d'*Aḡānī* et de *Mo'āwīa*.

(4) *Aḡ.*, VI, 24 sqq.

(5) Sur le *nasīb*, cf. Guidi, *Il nasīb nella qaṣīda araba* (T. III, Actes du XIV^e congrès orientaliste). Il serait le reste de l'ancienne poésie amoureuse du désert, incorporée à la *qaṣīda*, pendant la période classique ; Guidi, *L'Arabie antéislamique*, 44.

une concession parfois burlesque aux formes déjà hiératisées de l'ancienne poésie arabe. Ainsi Nomairī décrit pompeusement la rencontre de sa caravane avec son héroïne Zainab, entourée de ses compagnes. « Quand elles aperçurent le cortège de Nomairī, toutes se détournèrent, manifestant l'émoi produit par cette rencontre »,

ولما رأَتْ ركبَ السُّمَيْرِيّ اغْرَضَتْ
وَكُنَّ مِنْ أَنْ يَلْقَيْنَهُ حَذَرَاتٍ

La pièce renfermant ce vers avait produit sensation. « Quel était donc ce cortège, ô Nomairī ? » lui demanda un jour le calife 'Abdalmalik. Le poète répondit : « quatre bourricots transportant du goudron, plus trois autres, chargés de crotin de chameau, اربعة احمره لي كنت اجلب عليها القطران وثلاثة احمره صحتي تحمل البعر » (1). Badinage poétique ; à tout le moins, façon spirituelle, présence d'esprit pour se tirer d'un mauvais pas ! Le troubadour de Tāif se vit soupçonné d'avoir chanté Zainab, le sœur préférée de Ḥaǧǧāǧ. Et le terrible vice-roi de l'Iraq s'était donné le tort d'en témoigner de la mauvaise humeur. En ce temps d'intense fermentation politique, toucher au grand Taqafite, c'était se sentir d'avance assuré de remuer l'opinion publique. En Arabie, dans toute la moitié orientale du califat, cette opinion prenait parti, pour ou contre cet homme d'Etat. De là, le retentissement extraordinaire obtenu par un trait, en réalité fort inoffensif.

Nomairī imagina d'en profiter pour sortir de l'obscurité, de la foule des rimeurs où, jusqu'à cette date, il était demeuré confondu. Il laissa subsister le malentendu. L'intervention personnelle de 'Abdalmalik, le sang-froid de Nomairī prévinrent une solution tragique. Zainab, un nom extrêmement répandu chez les Arabes ! Dans l'entourage le plus intime du Prophète, on rencontrait au moins trois Zainab, une de ses filles (2)

(1) *Aǧ.*, VI, 26, 16 etc. Pour le goudron à Tāif, voir précédemment, p. 22.

(2) Cf. *Fāṭima*, 3-11 et *passim*. Prédilection de Mahomet pour le nom de Zainab ; *Baǧawī*, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 102.

et deux de ses femmes. Mais la malignité des adversaires de la dynastie omayyade a prétendu reconnaître la sœur de Ḥaġġāġ (1). J'avoue, pour ma part, n'être pas convaincu de cette identification. Qui donc eût osé, à cette époque, mettre en scène la propre sœur (2) du tout puissant lieutenant des califes marwānides ?

(1) Tous les détails de l'histoire de Zainab et de Nōmairī remontent en dernière analyse à 'Omar ibn Šabba (voir *Aġ.*, VI, 25, 3 et *passim*), écho des rancunes de l'Iraq. Sur 'Omar ibn Šabba, voir notre *Ziād ibn Abīhi*, 136 etc.

(2) Ḥaġġāġ lui était particulièrement attaché. Ce prétendu bourreau possédait à un haut degré le sentiment de la famille. Zainab était sa « sœur de père et de mère » ; *Aġ.*, VI, 25.

XII

LE DÉCLIN

LES ṬĀIFITES AU I^{er} SIÈCLE DE L'HÉGIRE.

Le destin de l'islam se décide hors de l'Arabie. — Déclin de Ṭāif, distancée par-Mé-dine. — Villégiature de l'aristocratie islamite — Fortune et situation politique des Ṭāifites : causes qui les favorisent. — 'Ziād, type de l'homme d'Etat ṭaqafite. — Ils se rallient aux Omayyades, faveur dont ils jouissent.

Ṭāif produit donc l'impression d'une ville absolument unique, au Ḥigāz. Par son climat, par les produits du terroir, elle rappelait la Syrie, beaucoup plus que les paysages austères de l'Arabie occidentale. Tel est du moins le jugement de la Tradition musulmane et de tous ceux qui la visitèrent, jusqu'au temps de Burckhardt. Pour le développement intellectuel, la population ṭāifite semble avoir « dépassé notablement la moyenne des Bédouins et des sédentaires », ان عقولهم كانت ترجح على عقول الناس. Voilà comment le spirituel Ġāḥiẓ (1), en parlant de Ḥaġġāġ, a cru devoir caractériser les concitoyens du grand Ṭaqafite. Les pages précédentes vont permettre de comprendre le rôle joué par cette ville et par ses habitants dans l'établissement de l'islam.

Ce n'est pas à Méline, ni sous le califat de 'Omar — ne cessons pas de le rappeler — c'est sous la dynastie omayyade, c'est en Syrie, beaucoup plus qu'au Ḥigāz que se décida le sort de l'islam. Le meurtre de 'Otmān,

(1) *Bayān*, I, 108, bas ; Ibn 'Asākir (éd. Badrān) IV, 49.

ensuite l'avènement de 'Alī, mettent fin à l'influence de l'Arabie. Comme jadis pour le mosaïsme, ce pays ne devait porter que le berceau de l'islam. Qu'advierait-il de ce système religieux, du pseudo-monothéisme abrahamique, مِلَّةَ اِبْرٰهِيْمَ, sommairement esquissé dans

« *Un livre, le Qoran, par Dieu lui-même écrit* » ? (1).

Sa diffusion dépasserait-elle les frontières du Hîgāz et du Naǧd, régions que s'était proposé d'atteindre la prédication qoranique ? Systématiquement Maḥomet paraît avoir écarté ces préoccupations (2), comme s'il les jugeait incompatibles avec la prescience, la toute-puissance d'Allah (3). Lorsqu'au tribunal divin, les Envoyés du ciel, ses prédécesseurs, s'entendent interroger, sont appelés à rendre compte de leur mandat prophétique, son recueil nous les représente interdits, sans pensée, s'en remettant au bon plaisir d'Allah, عَلَّامُ الْغُيُوبِ, « maître des secrets de l'avenir » (4). Parvenu à la fin de sa carrière, Aboū'l-Qāsim lui abandonna fatalistement le sort de son œuvre. Il compta sur la complicité du temps, sur le zèle, le savoir-faire des compagnons formés par lui. Voici comment Victor Hugo, en s'inspirant du *ḥadīṭ*, a résumé sa dernière allocution :

(1) H. de Bornier, *Mahomet*, I, sc. 3.

(2) Voir plus haut, p. 8.

(3) « Mahomet s'est préoccupé, non de toute l'humanité, mais des Arabes... Il considéra son Qoran comme une édition arabe de la révélation destinée par Allah à l'humanité ». Snouck Hurgronje, *De Islam en het Rassenprobleem* (Leiden, 1922), p. 9-10. Une version française de ce travail a paru depuis, dans la *Rev. du monde musulman*, L, pp. 5-27, sous le titre « L'islam et le problème des races ». Le Prof. Snouck Hurgronje m'écrivait, en date du 19 Juillet, 1922 : « Que Mahomet se soit adressé aux peuples non-arabes, je n'ai jamais pu m'en convaincre et le crois de moins en moins. Le Qoran s'y oppose; l'horizon de Mahomet demeura toujours restreint et le petit nombre de textes qui pourraient donner lieu à l'hypothèse d'une mission universelle me semblent admettre une autre explication ». De la locution qoranique النَّاسُ كَافَّةً rapprochez le vorset (Qoran 7, 157) : « يَا أَيُّهَا النَّاسُ إِنِّي رَسُولُ اللَّهِ إِلَيْكُمْ جَمِيعًا » : « ô hommes, je suis l'envoyé d'Allah à vous tous », où l'orateur ne vise que son auditoire médinois.

(4) Qoran, 5, 108, 116.

*Il songeait ; tout à coup, pensif, il dit : Voilà,
 Vous tous, je suis un mot dans la bouche d'Allah,
 Je suis cendre comme homme et feu comme prophète.
 J'ai complété d'Issa la lumière imparfaite.
 Je suis la force, enfants, Jésus fut la douceur (1).
 Le soleil a toujours l'aube pour précurseur...
 Vous avez bien souffert, mais vous verrez l'aurore.
 Après la froide nuit, vous verrez l'aube éclore (2).*

Soit dans la Qoran, soit dans les traditions recevables, nous avons vainement cherché des assurances plus formelles. Aux continuateurs du Prophète, aux califes, aux Omayyades surtout, était réservée la réalisation de cette vague promesse. Contre l'attente de tous, elle devait aboutir à la fondation d'une puissance et d'une religion mondiales. Les Tāifites allaient apporter à l'œuvre la plus précieuse des collaborations.

*
* *

A vrai dire, le triomphe de l'islam ne profita pas à leur cité. Elle va plutôt, nous l'avons dit (3), en déclinant. Cette décadence est hâtée, non plus, comme avant l'hégire, par la suprématie économique et religieuse de la Mecque, mais par l'importance soudaine que prend Médine. Cette ville devient, au détriment de la Mecque, non seulement la capitale du Ḥigāz, mais de toute l'Arabie. Pendant trois quarts de siècle, elle est le siège du califat, ensuite la résidence favorite de l'aristocratie islamite et du gouverneur du Ḥigāz. A ces prérogatives officielles, qu'aurait pu opposer la cité des Tāifites ? Elle demeurera le centre du ravitaillement frumentaire, le grand marché de fruits pour la Mecque et le Tihāma (4). En

(1) Cf. Qoran, 57, 27.

(2) *La légende des siècles*, I, 198-200 (éd. Hetzel).

(3) Voir plus haut, p. 156.

(4) Maqdisī, *Géogr.*, 79. 7 ; Iṣṭahṛī, *op. cit.*, 19 : *Chroniken Wüst.*, II, 311, 312 ; Ibn Ḡobair, *Travels*², 120, 121, 122, 1 ; Tamisier, *Voyages*, I, 303, etc ; Burekhardt, *Voyage*, I, 112.

émigrant d'Arabie vers la Mésopotamie, puis vers la Syrie, le califat allait enlever au Hîgāz l'importance politique injustifiée qu'il avait usurpée momentanément.

Le déclin de Tāif fut d'abord retardé par l'adresse des habitants. Ils s'ingénieront pour transformer leurs fraîches montagnes, leurs côteaux boisés, en une *Riviera* d'été, une région de stations climatologiques. Avec plus de succès encore qu'avant l'hégire, ils réussiront à attirer chez eux, non seulement les Mecquois, mais les Médinois. Tous viendront dépenser à Tāif une partie des fortunes fabuleuses, amassées dans le gouvernement et l'exploitation des plus opulentes provinces de l'Orient (1).

Devenus possesseurs d'immenses capitaux, de troupeaux d'esclaves, beaucoup, parmi les héros des *maḡāzī*, des conquêtes, tenaient à achever, au pays natal, leur vie d'aventures. Ils voulurent se donner la satisfaction de devenir propriétaires sur le théâtre même où ils avaient débuté par garder les chameaux, par détrousser les caravanes. Cette fièvre d'acquisitions territoriales gagna jusqu'aux souverains, sans en excepter les « justes califes ». Nous en avons étudié ailleurs (2) les manifestations, pendant le premier siècle de l'hégire. Aux environs de Médine et de la Mecque, des domaines à moitié désertiques atteignent alors la valeur d'un million de notre monnaie. On devine si les Tāqafites ont réussi à exploiter cet engouement. Nous en avons donné des exemples plus haut (3). Mais s'il enrichit les habitants, il ne put arrêter le déclin de leur cité.

C'est pourtant alors qu'ils donnèrent la meilleure preuve de leur esprit d'initiative. La décadence de Tāif (4), la perte de son ancienne autonomie coïncident nommément avec le plus haut degré d'influence politique dont aient jamais joui les Tāqafites. Ils parvinrent à se pousser dans les postes les plus élevés et y déployèrent les talents les plus variés. Un instant

(1) Cf. Lammons, *La Syrie*, I, 122 : villégiature des Chérifs, ملوك, de la Mecque ; Maqdisī, *loc. cit.*

(2) Cf. Berceau, I, 94, etc.

(3) Voir les pp. 124, etc.

(4) Maqdisī, *loc. cit.*, la qualifie de « petite ».

même, sous Ziād, on s'attendit presque à les voir escalader le trône (1). Ils sauront adroitement exploiter les relations historiques, l'intimité de Ṭāif avec la Mecque, leurs anciens rapports avec les principales familles qoraisites, avec les Omayyades surtout. Ils découvriront dans ce passé une indication pour l'orientation définitive de leur activité politique.

Ils n'auront garde d'imiter la maladresse des Anṣāriens de Médine. Ceux-ci invoquaient étourdiment une prétendue *wāṣyya*, testament, du Prophète (2), où je ne puis reconnaître l'inspiration de l'auteur du Qoran. Ils s'y voyaient traités en « parents pauvres », presque en mineurs. Abou'l-Qāsim était censé les y recommander à la bienveillance de ses compatriotes de la Mecque. Il les engageait à l'indulgence, à fermer les yeux sur « l'insuffisance, les faiblesses des Médinois ». Impossible de relever en moins de mots l'impéritie gouvernementale des Anṣāriens. Ils ne s'en obstinèrent pas moins à réclamer l'égalité absolue avec les rivaux de la Mecque, y compris le droit au califat. Par leur adhésion aux Omayyades, les gens de Ṭāif reconnaîtront franchement la primatie qoraisite ; ils éviteront soigneusement de fatiguer par de stériles récriminations les maîtres du pouvoir, les dispensateurs de l'influence. Cette politique adroite leur permettra de « ne pas arriver surnuméraires dans le parlement des tribus, pour y écouter en silence les tirades des orateurs » — comme on le reprochait à certains groupes bédouins :

اذ اجتمع القبائل حثّت ردّاً امام الماسحين لك السبالا (3)

Sans prétendre garder le dernier mot, il leur répugnera de se voir réduits à « chuchoter à voix basse, à opiner du bâton, au moment de la décision finale », dans les conseils de l'empire :

مجالسهم خفض الحديث وقولهم اذا ما قضاوا في الامر وحي المخاصر (4)

(1) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 124, 132.

(2) Cf. *Mo'āwīa*, 282 : *Yazīd*, 202-203 : *Aḡ.*, VIII, 194 ; Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, I, 289-290 ; III, 89 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 1007.

(3) Ḡāḥiẓ, *Bayān*, I, 141, 1 ; voir *ibid.*, 138 sqq.

(4) La *مخصرة* le bâton de l'orateur arabe ; Ḡāḥiẓ, *Bayān*, I, 140, 7 ; comp. *ibid.*, 139-40.

Demeurés à l'écart des intrigues ourdies autour de la succession du Prophète (1), débarrassés des préjugés islamiques, des préventions politiques, des rivalités divisant les familles mecquoises (2), les Taqafites courront où les conviaient la voix de leur propre intérêt, la claire vision de leur avenir. Par bonheur, cet intérêt, cet avenir coïncidaient, il faut le reconnaître, avec ceux de la race et de l'empire arabes.

A la mort de Mahomet, l'éducation politique et religieuse des Bédouins était à peine ébauchée. L'auteur du *Qoran* ne dissimule pas les déceptions qu'ils lui avaient causées, à cet égard. Par ailleurs, comment se passer du concours, du dévouement des nomades, qui devaient fournir « la matière de l'islam », مادة الاسلام, sa réserve, remplir les cadres de l'armée islamique ? Affaiblis par la bouderie des Anṣāriens, qui jalourent l'hégémonie qoraïsiste, les Mecquois accueilleront avec empressement l'adhésion des Taqafites. Aucun groupe ne paraissait mieux qualifié pour guider, pour discipliner le Bédouin fruste que ces citadins du Sarāt, souples, entendus, prodigieusement habiles. Tard venus dans l'islam, ils n'avaient froissé les susceptibilités d'aucun parti : ils avaient su demeurer neutres dans les grandes querelles religieuses et politiques, où se dépensa l'activité des Compagnons de Mahomet, après la disparition du Maître. Quand on fut sur le point de fermer la tombe d'Aboū'l-Qāsim, leur compatriote Moğīra se tint sur les bords de la sépulture et distraitement y laissa tomber son anneau. Il se glorifia plus tard d'être demeuré le dernier en contact direct avec le Prophète. Dans ce geste, les Taqafites virent un programme, une direction pour l'avenir. Ils s'ingénieront désormais à ne jamais perdre le contact avec les cercles dirigeants du califat qoraïsiste.

Cette neutralité plus ou moins spontanée, cette sagesse pratique leur

(1) Cf. notre *Triumvirat*, 113-144 ; *Yazīd*, 55-80.

(2) Hāsimites et parfois aussi les Maḥzūmites contre les Omayyades. Les descendants des premiers califes. ceux d'Ibn Zobair ajoutent leurs intrigues à ces divisions. Les Zobairites se trouvent en hostilité avec les trois grandes familles mecquoises : cf. *Aj.*, S. I, 286-289. Pour Zobair ibn Bakkar, comp. le jugement dans *Aj.*, IX, 105, 10 d. 1.

valurent tout d'abord la faveur des califes. Pendant le premier siècle, aucune autre tribu, à l'exception de Qorais, ne produisit en aussi grand nombre des hommes remarquables : Moğīra, Ziād, 'Obaidallah, Hağğāğ...! Sous la direction des souverains éclairés de Damas : Mo'āwia, Yazīd, 'Abdalmalik, Walīd, ces personnages pourront présider à l'éducation politique des nomades. Seuls parmi leurs compatriotes — en dehors de Qorais — les Taqafites possédèrent « les convictions monarchiques » et hiérarchiques que Sprenger (1), jaloux sans doute de Renan, inventeur du désert monothéiste, a si gratuitement prêtées aux Bédouins.

Pendant près d'un siècle, ils travailleront à élever au niveau des Arabes établis en Syrie les plus indociles parmi les tribus nomades, celles émigrées en Mésopotamie, afin de les réunir sous les drapeaux de l'impérialisme arabe et de la théocratie qoranique. L'égoïsme des chefs bédouins de l'Iraq, les révoltes des 'Alides, les intrigues des émissaires 'abbāsides, enfin la chute des Omayyades — laquelle marqua la fin de l'hégémonie arabe — tous ces éléments de dissolution compromettront les résultats, laborieusement acquis par la persévérante politique des hommes d'Etat taqafites. La Péninsule et sa population retomberont dans l'anarchie, où nous les voyons se débattre, depuis douze siècles, à savoir, depuis le triomphe des 'Abbāsides (2).

*
* *

Toutes ces constatations, il nous a été donné de les recueillir, en étudiant la carrière gouvernementale de l'extraordinaire Ziād ibn Abīhi (3). Moins de huit ans lui suffirent pour pacifier l'Iraq, affaibli par ses factions, sous 'Omar et 'Oymān, et finalement réduit aux abois par les révolutions du malheureux règne de 'Alī. Pendant ce court laps de temps, Ziād réussit à rétablir l'ordre dans les importants centres de Koūfa et de Baṣra, déver-

(1) *Moḥammad*, I, 249. « Travail dangereux ! » Ainsi Wellhausen a jugé la compilation de Sprenger.

(2) Cf. Nöldeke, *Zeits. für Assyriol.*, XXXIII, 187.

(3) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, passim.

soirs des plus anarchiques tribus de la Péninsule. Leurs agitations stériles remettaient en question l'existence, l'unité de l'empire arabe, le travail de 25 années de conquêtes. Sans l'énergique intervention du Tāqafite, le mouvement de rénovation nationale menaçait de sombrer, au milieu des convoitises et des compétitions de nomades indisciplinés. L'œuvre inaugurée par Mo'āwia, allait être compromise.

Le régime des quatre premiers successeurs de Mahomet, tendancieusement (1) appelé des « califes justes, راشدون », avait abouti à un échec retentissant. Au cours de cette période tumultueuse, la théocratie arabe, en quête de stabilité gouvernementale, dirigée par des chefs insuffisants, passa par toutes les convulsions politiques, sans en excepter les révoltes militaires, les *pronunciamientos*, se terminant par l'assassinat du souverain. Seul Aboû Bakr mourut de mort naturelle. Il le dut vraisemblablement à son effacement calculé, ensuite à la brièveté de son règne et à la diversion causée par les premières conquêtes. Elles jetèrent hors d'Arabie tous les éléments inquiets, tous les fauteurs de discordes. Le mot d'ordre, encore docilement obéi parmi les islamologues, est d'exalter le régime chaotique du califat médinois, sous Omar, sauf à le vilipender avec l'avènement de 'Otmān, lequel, victime de l'impéritie de ses prédécesseurs, succomba pour avoir tenté d'inaugurer, dix ans avant Mo'āwia, un gouvernement hiérarchique, au sein de l'islam.

Les Tāifites s'étaient, on l'a vu, enrôlés dans le parti des *mo'tazila*, de la neutralité politique (2), évitant de se compromettre entre Qoraisites et Ansāriens, entre 'Alides et 'Otmānyya (3). Après la faillite du califat médinois, ces observateurs intelligents et merveilleusement placés, semblent avoir, parmi les premiers, deviné que le salut consistait dans la réorganisation administrative. Elle fut inaugurée par les Sofiānides. Ces califes, continués par les Marwānides, reprendront en sous-œuvre la tâche trop

(1) Par opposition aux califes omayyades. « rois » profanes ; cf. *Mo'āwia*, 189, etc.

(2) *Mo'āwia*, 119, etc.

(3) *Mo'āwia*, 109, etc.

lourde pour l'inexpérience de 'Omar et de son successeur, si injustement calomnié, 'Otmān.

« Ali fut, affirme Renan, durant sa vie entière un homme impossible ». Ce qui n'empêchera pas Renan d'énumérer, quelques pages plus loin, le même 'Alī parmi les « figures principales de cette grande époque », à côté de 'Omar et de « deux femmes Aïsha et Fatime » (1). En réalité le règne du mari de Fāṭima, son court passage sur le trône ensanglanté des califes rappellent les plus mauvais jours de la *ridda* ou sécession. Le génial Mo'āwia emploiera vingt ans à panser ces blessures, sans arriver à les guérir. Il saura profiter de la lassitude universelle, du besoin d'autorité, commençant à s'éveiller jusque dans la masse confuse des Bédouins. Les Ṭaqafites se montreront les plus dévoués auxiliaires de cette politique pacificatrice. Leurs plus intelligents représentants immoleront à cette œuvre d'union les protestations de leur amour-propre, leurs préjugés, jusqu'à leurs préférences personnelles. Sans redouter l'accusation de versatilité et de palinodie, ils avoueront avoir fait fausse route, en défendant le pseudo-légitimisme des 'Alides. Ainsi Ziād mettra au service de la cause omayyade le zèle, jadis déployé par lui dans le parti de 'Alī, dont il a pu reconnaître l'incapacité. Ḥaǧǧāǧ consacrera vingt années de combats pour sauvegarder l'unité de l'empire et de l'islam, comprimer les violents sursauts de l'anarchie bédouine.

Cette détermination, les Ṭaqafites la manifesteront, au lendemain même de l'assassinat de 'Otmān. Sur le conseil de leur concitoyen, un politique aussi clairvoyant que dénué de scrupules, Moǧīra ibn Šo'ba (2), ils quittèrent en masse le camp de 'Aīša, sans toutefois aller rejoindre 'Alī (3).

(1) Renan, *Études d'histoire religieuse*, 264, 287.

(2) Balāḡlorī, *Anṣab*, 568, a. Lui-même se retirera à Ṭāif pendant la lutte entre 'Alī et Mo'āwia ; Dinawarī, *Aḥbār*, 211. D'après la tradition 'alide, il aurait été écarté par 'Alī.

(3) Ṭab., *Annales*, I. 3104. Les défiances de Baṣra pour la cause de 'Alī peuvent avoir été inspirées par les Ṭaqafites, véritables fondateurs de la cité, surtout par l'influent Aboū Bakra (voir le tableau généalogique, p. 68). Leur flair leur permet de deviner le manque de solidité du régime 'alide.

Dans leur propre pays, ils s'étaient trouvés à même d'apprécier les Omayyades, presque leurs concitoyens, leurs parents ou leurs oncles, comme s'était exprimé le Prophète. Contre l'hégémonie des Sofiānides, ils n'éprouvaient ni les rancunes des Anṣāriens ni les jalousies des grandes familles mecquoises. Leurs mains étaient restées pures du sang de 'Oṭmān, sanglante tragédie, où s'étaient compromis les plus intimes amis de Mahomet.

'Amrou ibn al-'Aṣi avait deviné, dans le jeune Ziād, « le fonctionnaire fait pour apprivoiser, dresser les Bédouins ; si seulement il avait été d'origine qoraïsité », (1) لو كان أبوه قُرَشِيًّا لَسَاقَ الْعَرَبَ بِعَصَاهُ. Les Omayyades verront plus loin. Ils choisiront les compatriotes de Ziād parce qu'il leur importait de trouver, en dehors de Qoraïs, des ministres énergiques et moins suspects de mobiles intéressés auprès des nomades que les Mecquois.

On comprendra donc la faveur témoignée par les califes syriens à des auxiliaires, aussi aveuglément dévoués. Dans la collation des plus importants gouvernements, d'où dépendait le repos de l'empire, ces souverains leur accorderont la préférence sur leurs contribuables de Qoraïs et même sur leurs parents omayyades. Seules l'énergie, la froide résolution des Taqafites pourront, opinent-ils, triompher de l'individualisme bédouin. Ziād et ses successeurs conviennent sans détour que ces qualités les ont signalés au choix du calife. Quand il arriva dans son nouveau gouvernement de Koufa, le taqafite Ḥaġgāg prononça ces paroles : « Le commandeur des croyants a vidé son carquois. L'une après l'autre, il a mordillé le bois des flèches pour en essayer la valeur ; j'ai été trouvé le plus dur, le plus résistant (2), le plus amer au goût, ثم عجم عيادها فوجدني أن أمير المؤمنين كب كنانته (3) C'était, en style arabe, la caractéristique des aides réclamés par les Omayyades pour mener à terme la réorganisation du cali-

(1) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 410.

(2) Comp. *Berceau*, I, 188.

(3) Ġāḥiḡ, *Bayān*, II, 32. 8 d. 1. : اصلها مكسرًا, dans Tab., *Annales*, II, 864-65; Aġ., XIII, 42. Le bois amer, c-à-d, résineux, résiste le mieux à la corruption. On le mordillait pour en éprouver la nature et le degré de résistance.

fat. Mo'āwia débuta par s'assurer le concours de Moğīra ibn Šo'ba. Il n'ignorait pas la moralité douteuse de ce peu scrupuleux Compagnon de Mahomet (1). Mais il escompta sa prodigieuse habileté, l'avantage pour sa dynastie de gagner avec lui l'entreprenante tribu taqafite. Après ce premier pas, il ne se donna pas de repos, avant de s'être attaché par la plus extraordinaire démarche—elle dut coûter à l'amour-propre du souverain—Ziād, devenu bientôt son principal lieutenant, son bras droit dans le gouvernement (2).

Il manifestera sa confiance, en lui assignant la moitié orientale du califat, foyer incessant de révoltes et de guerres civiles, pendant que lui-même se réservera l'Occident et l'éducation politique des Syriens. Cette attribution de l'Iraq à des fonctionnaires taqafites deviendra une tradition gouvernementale de la dynastie. On les laissera vieillir et mourir dans leur énorme vice-royauté. Confiance extraordinaire chez des monarques, qui déplaçaient incessamment les gouverneurs, choisis au sein de leur propre famille, aussi capables peut-être, mais moins maniables que les citadins de Ṭāif. A l'exemple de Mo'āwia, les princes omayyades n'hésiteront pas à ouvrir les rangs de leur famille aux *ḥalīf*, alliés, et jusqu'aux *maulās*, affranchis, de Ṭaqīf (3). Cette faveur ne se démentira plus, même sous le califat de 'Omar II (4), l'homme choisi par la tradition orthodoxe pour incarner ses préjugés et ses préventions (5).

Mo'āwia refusera, il est vrai, la main de sa fille à un sien neveu, fils

(1) Voir *Ziād*, pp. 2-15 ; et précédemment, p. 14.

(2) Nous renvoyons pour le détail à notre *Ziād ibn Abīhi*, 25, etc.

(3) Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, E. I, 29, n° 80 ; *Aġ.*, XI, 125, 7.

(4) Cf. *Yazīd*, 20, 23, 25, 91, 96. Hālid fils de Yazīd prend parti pour 'Abbād fils de Ziād contre le calife 'Abdalmalik et lui donne sa sœur en mariage ; Ibn 'Asākir, (*man. citée*), VIII, notice de 'Abbād fils de Ziād.

(5) On les trouvera résumés dans Ibn 'Asākir (éd. Badrān) IV, 80-81. 'Omar aurait fait exiler au Yémen des descendants de Ḥaġġūġ !! La notice d'Ibn 'Asākir se ressent considérablement de l'influence iraquaine. Il se montre plus équitable envers Ziād. Encyclopédiste, Ibn 'Asākir tient avant tout à compléter sa collection de ḥadīṭ.

du Taqafite Aboū'l-Ḥakam (1). Mais ce refus se trouvait motivé par la complète nullité du personnage (2). Ḥālid, fils du calife Yazīd I^{er}, avait dû subir, la mort dans l'âme, l'avènement des Marwānides, au mépris des droits de sa propre famille (3). Quoi d'étonnant si le dépit l'a parfois égaré au point de rappeler à son heureux rival, 'Abdalmalik, que sa mère sortait de Tāif (4) ? Mais, à part ces moments de mauvaise humeur, les Omayyades, tant de la branche cadette que de la branche aînée, n'oublièrent jamais leurs obligations envers les intelligents Taqafites.

Il leur arrivera de ne pas s'accorder, de discuter sur la valeur respective des deux plus éminents, parmi les « vizirs » taqafites, Zīād et Ḥaġġāġ, sur leurs méthodes gouvernementales et le succès qui les avait couronnés. Comme il était à prévoir, les Sofiānides exaltaient les mérites de Zīād, les services rendus par lui à la dynastie. Les Marwānides se déclaraient pour Ḥaġġāġ, chaque parti s'efforçant de faire prévaloir son favori (5). Discussions de nature académique et ne mettant jamais en question ni leur savoir-faire ni leur loyalisme. Il faut porter la même appréciation sur l'opposition fomentée par des membres de la famille régnante contre Zīād. Son influence dans les conseils de Mo'āwia fit même supposer que le souverain songeait à lui laisser sa succession (6). Par ailleurs, il arriva au puissant vice-roi de l'Iraq de ne pas toujours user avec la discrétion requise de sa fortune extraordinaire (7). Ainsi il aurait, assure-t-on, demandé l'adjonction du Ḥiġāz à son vaste gouvernement de l'Orient (8). Or, la préfecture de l'Ara-

(1) Voir le tableau, p. 68. Il s'agit du Mālikite 'Abdarrahmān ibn Abi'l-Ḥakam.

(2) *Aġ.*, XIII, 34 ; voir précédemment, p. 37. Satires contre 'Abdarrahmān ; *Aġ.*, XIII, 43.

(3) Ses regrets du pouvoir ; il se déclare contre Ḥaġġāġ : *Aġ.*, XVI, 88, 7 ; 89 ; 90, 6.

(4) *Aġ.*, XVI, 91. Voir pourtant la page précédente. Mobarrad, *Kāmil*, 190.

(5) *'Iqd'*, III, 4.

(6) Cf. *Ziād*, 132.


(7) Cf. *Yazīd*, 103, 104. Même remarque à propos de Ḥālid fils de Yazīd et de Ḥaġġāġ ; ce dernier excède. Cf. *Aġ.*, XVI, 89, 4 : « vous auriez dû me consulter », dit-il à Ḥālid.

(8) Cf. *Ziād*, 124.

bie occidentale avait été jusque-là réservée à un membre de la famille omayyade (1). En outre Ziād avait combattu la candidature de Yazīd, fils du calife. Tous ces intérêts de famille parurent un instant se liguer contre l'envahissant ministre. L'opposition ne dura guère et les fils de Ziād continuèrent à remplir les plus hautes fonctions (2). L'intérêt supérieur de l'Etat suffit pour étouffer les protestations de l'amour-propre froissé, chez les princes omayyades.

(1) Cf. *Mo'āwīa*, 30.

(2) Cf. *Yazīd*, 32-34 ; 103.



XIII

POURQUOI LA TRADITION SE MONTRE HOSTILE A TAÏF.

Accord des partis antiomayyades dans cette hostilité. — On reproche aux Taqafites les services rendus aux Omayyades. — Acharnement des Śī'ites, en mémoire de Karbalā et des martyrs 'alides. — Comment la Tradition exploite la satire, ramasse les anecdotes apocryphes — On s'en prend au patriotisme des anciens Taqafites ; leurs descendants ont martyrisé la famille du Prophète. — Duplicité des 'Abbāsides. — L'autorité de Mahomet invoquée contre Taïf. — « Les deux imposteurs de Taqif ». — 'Alī et Taïf — Origine śī'ite de ces traditions hostiles,

Cette faveur, et non moins, les éclatants services rendus par les Taqafites à la dynastie syrienne, devaient provoquer une violente réaction au sein de la Tradition musulmane (1). En étudiant l'histoire des califes sofiānides, j'ai montré comment cette tradition néglige rarement de trahir son hostilité contre les Omayyades. Cette animosité éclate déjà dans la qualification de راشدون, justes, accordée aux quatre premiers *vicaires* du Prophète. Elle laisse entendre que leurs successeurs immédiats ont rompu avec leurs traditions, celles de la primitive théocratie islamique. Parfois même elle ne leur reconnaît que le titre de *moloūk*, rois profanes (2). Atti-

(1) Le Prophète aurait maudit Omayyades et Taqafites ; la juxtaposition est éloquentes ; Goldziher, *Muh. Stud.*, I, 100.

(2) *Mo'āwīa*, 191-197. Cf. *Yazīd*, p. 15 sqq. Réserves en faveur de Mo'āwīa, articulées dans *Chroniken*, W. III, 88.

tude équivoque dont ses plus intelligents interprètes ont fini par reconnaître le danger et l'illogisme.

Mo'āwia fut le compagnon de Mahomet ; il fut aussi le frère d'Omm Habība, la « mère des croyants » (1). Ses successeurs, en leur qualité de commandeurs des croyants, avaient recueilli la *hilāfa*, la lieutenance du Prophète. Ces titres imposaient des ménagements. A l'égard des « impies » ministres de Ṭaqīf, on se sentait plus à l'aise. Aussi les annalistes, les poètes, les théologiens au service des 'Abbāsides, ensuite les partisans des 'Alides, les amis des « gens de la maison » (2), tous les écrivains plus ou moins gagnés aux théories ṣī'ites, se chargeront de faire expier aux « esclaves de Ṭaqīf » (3), le crime de s'être montrés les plus fermes soutiens des « ennemis de la religion » — ainsi affectera-t-on désormais de désigner les Omayyades (4). La même considération poussera les 'Abbāsides à sévir contre les descendants du grand capitaine qoraïsīte, 'Amrou ibn al-'Aṣī. Ils se verront dépouillés de leurs biens, parce que leur ancêtres'était rangé aux côtés de Mo'āwia (5). Tel sera le crime principal des Ṭaqafites.

Nous devons également tenir compte des rancunes, amassées par les hommes d'Etat ṭaqafites, ensuite de la jalousie causée par leur invraisemblable fortune et aussi par leurs talents, « leur incontestable supériorité intellectuelle », *عقولهم ترجع على عقول الناس*. Pour expliquer Karbalā, inutile de tabler sur les fautes accumulées par Yazīd. Les adversaires de la dynastie omayyade ne lui laissèrent pas le temps d'en commettre. C'est au lendemain même de l'avènement du second calife sofiānide qu'éclata la folle

(1) Pour la valeur de cette expression, voir *Fāṭima*, 99. Elle regarde bien les épouses de Mahomet ; Wāḥidī, *Asbāb*, 267, 6 d. 1. Comp. 268, 1, où l'on essaie de combattre cette interprétation.

(2) Jusqu'au sein de la *Sonna*, on trouve le *كشِيرَ حَسَن*. Mas'ōūdi en est un des plus caractéristiques représentants ; ajoutons Aboū'l-faraġ l'auteur de l'*Aġānī*.

(3) Sur l'interprétation abusive du théophore *عبد تقيف*, voir plus haut, p. 57.

(4) On les fait proclamer « les maulās des Omayyades » par Mahomot ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 56.

(5) *Aġ.*, X, 169, bas. Ils furent restitués ensuite. Voir dans Naṣr ibn Mozāḥim, *Kutāb Ṣiffīn* (lithogr.), série de ḥadīṭ 'alides contre Mo'āwia et 'Amrou, pp. 111-113.

équipée de Hosain.

Cette catastrophe trouve sa meilleure explication dans la durée exceptionnelle, dans les vingt glorieuses années du califat de Mo'āwia. L'envie est demeurée, depuis Mahomet, le défaut national du peuple arabe (1). Les ressentiments politiques, coalisés contre les Omayyades, ne pardonnèrent pas davantage à Ziād et à Ḥaǧǧāǧ leur trop longue prospérité. L'intervention des *Šo'ōbyya* contribua de son côté à envenimer ces préventions injustes. Ḥaǧǧāǧ n'avait cessé de se montrer un impérialiste outré, un partisan intransigeant de la suprématie arabe.

« Nous vous avons, disait le Qoran (49, 13), divisés en peuples, شوب, et en tribus ; devant Allah, sachez que le plus grand parmi vous est le plus religieux ». Les partisans de l'égalité politique entre musulmans, sans distinction de race, s'autorisèrent de ce verset et s'en firent une arme contre l'impérialisme et le chauvinisme arabes. On les appela *Šo'ōbyya* ; dénomination que M. Snouck Hurgronje (2), avec infiniment de vraisemblance, rattache au vocable *šo'ōūb*, mentionné par le Qoran. Se considérant comme le défenseur officiel de la suprématie arabe, Ḥaǧǧāǧ devait entrer en conflit avec les *maulās*, les affranchis, les néophytes d'origine iranienne. Il n'est pas indifférent de noter que ce justicier s'attirera d'autre part l'inimitié des *latifondistes* arabes, en défendant contre leurs empiètements les droits du trésor public et ceux des cultivateurs indigènes (3). Viendra le moment — ce sera sous la dynastie 'abbāside — où les descendants des ilotes politiques que furent les *maulās*, au premier siècle de l'hégire, tiendront la plume, inspireront la primitive annalistique et les recueils de *hadīf*. Ce sera pour rendre toute la tribu de Taqīf responsable de cet odieux passé et de leurs anciennes humiliations (4).

(1) Cf. *Berceau*, I, 214.

(2) *De Islam en het Rassenprobleem*, p. 18.

(3) Cf. *Ziād*, 62-63.

(4) Recueil de récits hostiles à la mémoire de Ḥaǧǧāǧ ; voir *Iqd'*, III, 22, etc. De cette haine procèdent des expressions comme la suivante, sous la rubrique de l'an 95 H. فيها قلم الله الحجاب في ليلة مباركة على الأمة ; Taǧribardī, البحر الزاخر (man. Paris), 35 a. Cette phrase

Dans cette explosion de haines, les Ṭāifites se trouveront de nouveau associés à leurs patrons omayyades. Ils seront qualifiés de '*otaqā*', affranchis, comme ceux-là avaient été stigmatisés par l'épithète synonyme — sortant de la même usine — de '*ṭolaqā*', libérés (1). On y rattachera la grotesque histoire d'Aboū Bakra, de Ziād et des soi-disant esclaves ṭaqafites, qui seraient venus rejoindre Mahomet, lequel se morfondait au pied des murailles de Ṭāif. Une glose enfantine sera citée, à l'appui, sur le nom d'Aboū Bakra. Il l'aurait mérité en cette circonstance, parce que, avec ses compagnons d'esclavage, il se serait laissé glisser, au moyen d'une poulie, *bakra*, le long des remparts de la ville assiégée (2).

Aux fonctionnaires ṭaqafites il arriva de manquer de dextérité. Sans parler de l'étrange Mohtār, Ziād s'était vu forcé de sévir contre ses propres amis, les fougueux partisans de 'Alī. La vénération pour l'insignifiant Ḥoḡr ibn 'Adī, devenu le protomartyr de la cause śī'ite (3), fut exploitée contre le fils de Somayya. Chez 'Obaidallah son successeur, le zèle pour le maintien de l'ordre confina parfois à la brutalité. Il s'entêta, il manqua de clairvoyance, pendant les jours troublés de Karbalā. Ces défauts transformèrent une simple opération de police — ainsi l'avait conçue Yazīd — la capture d'une bande de révolutionnaires novices, en une boucherie inutile (4). La pitié d'abord, le fanatisme ensuite les métamorphosèrent en héros, en martyrs ! Karbalā fournira une riche matière au drame de la « Semaine Sainte » des Śī'ites ; et chaque nouvelle représentation alimentera parmi ces sectaires la haine du nom de Ṭaqīf. Elle fera de Ziād, de 'Obaidallah, les Hérode, les Caïphe de la « Passion » śī'ite (5).

a eu un énorme succès. Le cliché a été appliqué à Ziād, à Qorra ibn Šarīq : Al-Kotobī, عيون التواريخ (man. Paris), II, 95, 98 b ; Al-Yāfi'ī, مرآة الجنان (ms. Paris), p. 67 a.

(1) Cf. notre *Ziād*, p. 2.

(2) Comp. Tamisier, *op. cit.*, II, 171. Les fortins de la région sont « sans portes... Les garnisons se servent d'une corde pour pénétrer dans l'intérieur » et aussi pour s'en évader, comme aurait fait Aboū Bakra.

(3) Cf. *Ziād*, 70, etc.

(4) Cf. *Yazīd*, 131, etc.

(5) Ḥaḡḡāḡ est « Pharaon » ; I. 'Asākīr (éd. Badrān), IV, 80.

Ḥaġġāġ ne fut pas le tyran, assoiffé de sang, inventé par les écrivains 'alides et 'abbāsides (1). Pour son malheur, la véhémence des rancunes politiques accumulées le mit dans l'obligation de se renfermer dans le rôle de justicier. Il lui manqua, non l'énergie, mais le prestige de Zīād, parfois la maîtrise de lui-même, en un mot, la pleine possession du *ḥilm*. C'est, assure Lyall (2), « a difficult word to render ». Plus malaisée encore à définir nous apparaît cette hybride et douteuse vertu qui fonda la renommée des Omayyades — dosage indéfinissable d'intelligence politique et de scepticisme bienveillant.

Une sorte de fatalité mêla les grands gouverneurs ṭaqafites aux plus tragiques aventures, aux catastrophes qui ensanglantèrent, pendant le premier siècle de l'hégire, la famille du Prophète.

Parmi les « gens de la maison » contemporains des Marwānides, le dernier grand martyr fut Zaid ibn 'Alī, un révolutionnaire plus fougueux, mais non moins inconsideré que son aïeul Ḥosain. Dans la répression de cette rébellion, allait de nouveau se trouver impliqué le nom d'un gouverneur ṭaqafite, Yoūsof ibn 'Omar. C'en était trop. La haine śī'ite déborde dans ce distique, par ailleurs si banal, de Komait, le chantre des prosaïques *Hāsimyyūt* :

Le Prophète vient d'être douloureusement atteint dans le crime, perpétré sur son descendant par Yoūsof.

Le misérable, issu d'une lignée plus misérable encore ; en les appelant des débauchés, je ne puis manquer à la vérité.

الْحَيْثُ مِنَ الْعُصْبَةِ الْأَخْبَثِينَ وَإِنْ قُلْتُ زَانِينَ لَمْ أَقْذِفِ (3)

(1) 'Iqd', III, 22 etc. Comp. Pérrier, *op. cit.*, 313 sqq. lequel relève les plus fortes exagérations.

(2) *Divan* de 'Abīd ibn al-Abras, 50, n. 5. Cf. *Aḡ.*, XI, 123. bas. Pour la haine contre le frère de Ḥaġġāġ, gouverneur du Yémen, un trait suffira : كان قد جمع المجذومين : بَصْنَعًا. وجمع لهم الحطب ليجرقهم فمات قبل ذلك تاريخ الكفاية والاعلام, 'Alī ibn al-Ḥasan al-Ḥazraġī, (man. arab. Leiden n° 292), p. 19.

(3) Komait, *Hāsimyyūt*, (éd. Horovitz), IV, 1-2. Comp. Kotobī, *ms. sup. cit.*, 35 b. ; « لو تحابقت [تخابت] الأُمم وجئنا بالحجاج لعمابناهر »

La Šī'a primitive ne fut pas mieux servie par ses poètes que par ses chefs. Le distique insignifiant de Komait n'en désignait pas moins toute la tribu de ʿTaḳīf à l'animadversion de l'islam. Les 'Abbāsides sauront exploiter cet état d'esprit. Moins que personne, les ancêtres des califes de Bagdad étaient fondés à prendre position contre les compatriotes de Zīād et de Ḥaġġāġ. Pendant toute la période préhégarienne, nous les avons rencontrés en relations incessantes avec ʿTāif. Les récits qui en font foi ne sont pas tous authentiques et il resterait à réduire considérablement l'importance de ces rapports. Mais jusque dans l'exposé qu'en ont laissé les écrivains dévoués aux 'Abbāsides, il est impossible de découvrir trace d'hostilité entre ʿTaḳāfites et Ḥāśimītes. Ceux-ci possèdent des domaines à ʿTāif; ils s'y approvisionnent du *zabīb*, destiné à corriger le breuvage de Zamzam; ils y jouissent de la large hospitalité accordée à tous les Qorāīšites. En définitive, les Ḥāśimītes ne trouvaient aucun arriéré de rancunes à régler avec la tribu de ʿTaḳīf. Entre les deux groupes, aucun sang ne crie vengeance. Une situation aussi franche ne pouvait plus convenir à l'ambition éveillée des 'Abbāsides. Dès la fin du 1^{er} siècle H., ils visent à supplanter Omayyades et 'Alīdes. Sans jamais se compromettre, l'astucieuse famille chercha à profiter des maladresses accumulées par les « gens de la maison ».

En s'abritant derrière ces infortunées victimes de l'imprévoyance, ils s'ingénierent pour monnayer le prestige attaché au nom du Prophète, « comme un article de commerce, هَولَاءُ قَوْمٌ جَعَلُوا رَسُولَ اللَّهِ صَلَعمُ سَوَقًا » (1). Ainsi les jugera le calife Ḥiśām. Zīād décidera 'Alī à confier, malgré ses répu- gnances trop justifiées, le gouvernement de Baṣra au cauteleux Ibn 'Abbās, qu'il assistera de ses conseils (2). Nous avons vu les Ḥāśimītes prolonger leur séjour à ʿTāif, profiter de l'asile que leur garantit cette ville : tels Ibn 'Abbās et Ibn al-Ḥanaḫyā. Le tombeau du premier constitue encore, de

leurs scélérats, nous l'emporterions sur eux avec le seul Ḥaġġāġ ! ». Les recueils de *nawādir* sont pleins de sentences analogues : cf. I. 'Asākir, IV, 80 ; *Iqd.* loc. cit.

(1) Balāḏorī, *Ansāb*, 749 a ; cf. *Fāṭima*, 137 ; Lammens, *La Syrie*, I, 101.

(2) Ibn 'Asākir, *op. cit.*, (Badrān, V, 408).

nos jours, le principal sanctuaire de Tāif. Une fois arrivés au pouvoir, les 'Abbāsides, tout en tenant à l'écart les 'Alides, estimeront utile, sans en avoir été priés, de prendre à leur charge la liquidation sanglante des haines, amoncelées entre Tāif et les descendants de Fāṭima. S'instituant d'office leurs vengeurs officiels, ils adopteront tout le martyrologe šī'ite (1), depuis Ḥoḡr ibn 'Adī jusqu'à Zaid ibn 'Alī (2). Ce machiavélisme leur rapportera un double avantage : en donnant satisfaction aux rancunes des 'Alides, il se flatta de pouvoir écarter leurs réclamations dynastiques. Il leur permettra ensuite de se débarrasser des personnalités leur faisant ombre, de tous ceux qui avaient été les plus solides soutiens de la dynastie omayyade.

*
* *

Quand la chute des Omayyades facilita la réalisation de ce programme, les derniers hommes d'Etat ṭaqafites avaient disparu au sein de l'ouragan balayant le trône des califes syriens (3). Devant l'impossibilité de se venger sur leurs personnes — leurs descendants, en majorité réfugiés en Syrie, vivaient dans l'obscurité — la réaction 'abbāside préféra associer ses rancunes aux haines des 'Alides et aux ressentiments politiques de l'Iraq. Elle voulut prendre sa revanche, en s'acharnant sur la mémoire des grands Ṭaqafites. Elle recourut à ses armes habituelles, le faux, la calomnie, s'efforça de mettre au ban de l'histoire la ville de Tāif et sa vaillante

(1) Voir l'édit du calife 'abbāsīde Mo'taḏid prescrivant de maudire les Omayyades ; Tab., *Annales*, III. 2169, 2170.

(2) Pour ce dernier, voir I. S. *Ṭabaq.*, V, 239 sqq. Les 'Abbāsides se proclament leurs vengeurs ; *Aḡ.*, IV, 93, 15 ; Van Arendonk, *op. cit.*, 37, etc.

(3) Descendants de Ḥaḡḡāḡ ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 136. Pour les descendants de Ziād, voir notre *Ziād ibn Abīhi*, 133, notes 1, 2. On en retrouvait à Ġaroūd près de Damas ; Yāqoūt, E. III, 90. Ils étaient encore nombreux à l'époque d'Ibn Qotaiba ; voir son *Ma'ārif*, E. 118-119. Le gouverneur 'abbāsīde de Baṣra, Solaimān, petit-fils d'Ibn 'Abbās, protégea en cette ville les biens et les personnes des descendants de Ziād. Il rendit le même service aux Omayyades (Balāḏorī, *Ansāb*, 753 a-b.), puis les abandonna aux bourreaux.

population. La manœuvre réussit à merveille et, de nos jours encore, parmi les Bédouins contemporains, une véritable défaveur s'attache au nom des Taqafites (1). Pour expliquer la durée de haines aussi persistantes, il faut sans doute escompter l'intervention de la satire. Pendant toute la durée de la dynastie omayyade, on exagérerait difficilement le rôle politique de la poésie : califes et gouverneurs durent s'en préoccuper (2). Or, au cours de leur carrière publique, les fonctionnaires taqafites s'étaient vus obligés, à maintes reprises, de sévir contre le *genus irritabile vatum*, réclamant pour leur corporation le droit de tout dire, en d'autres termes, de ne rien respecter (3). Les poètes se vengèrent par des diatribes, fidèlement gravées dans la tenace mémoire des Bédouins. Conformément aux déplorables traditions du Parnasse arabe, ces attaques passionnées englobaient, dans une commune réprobation, les hommes d'Etat, leurs familles et leur tribu.

Ramassant toutes ces ignominies, la tradition antiomayyade s'est acharnée contre Taqīf. Dans la boue de la satire arabe, elle a recueilli les traits infamants, glané dans la confusion de l'histoire préislamique les anecdotes les plus odieuses, tous les crimes de lèse-patrie. Les mettant sur le compte des ancêtres de la tribu, elle s'est arrogé le droit de les déclarer étrangers à la race arabe (4). Nous avons vu plus haut (5) quel parti on a prétendu tirer des incohérentes légendes qoraniques. Après la patrie—un

(1) Les *Thegīf* de Doughty, *Travels*, II, 174-75, doivent être des Taqīf authentiques, quoique actuellement rattachés aux Banoū Ġohaina. Ils occupent encore Taīf et les environs ; Burekhardt. *Voyages*, I, 113 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 344, 349 ; *A Handbook of Arabia*, I, 72.

(2) Voir dans *Mo'ūwīa*, 252 sqq., le chap. : *la poésie politique*. Ḥaġġāġ lui-même ne dédaigne pas de recourir aux poètes ; *Aġ.*, XVI, 60.

(3) Vers de Oqaisir contre Ḥaġġāġ : *Dinawarī, Aḥbār*, 320. Notice de A'sā Hamdān ; *Aġ.*, V, 146 sqq., 159 ; Ziād et Farazdaq ; cf. *Naqā'id Ġarīr*, 609, 15 ; notre *Ziād*, 116-117.

(4) *Aġ.*, IV, 76.

(5) Voir p. 56. Comp. dans *Azraqī Wüst.*, 362, bas, comment Aboū Riġāl aurait été sauvé du désastre de Tamoūd.

concept demeuré étranger à la mentalité bédouine — la religion se trouvait appelée à déposer contre Taïf. Les impies Tamoūdites avaient été exterminés par Allah. Or, Taqif se rattache à cette race maudite. Cette tribu fournit des guides aux Abyssins en marche vers la Mecque (1). Comme preuve on montrait la tombe d'Aboū Riḡāl, lapidée par tous les passants en punition de sa trahison (2).

Descendus de ces ancêtres mécréants, les Ziād, les 'Obaidallah, les Haḡḡāḡ, les Yoūsof ibn 'Omar ont simplement continué les traditions impies de leur race ; ils se sont montrés les dignes ministres des Omayyades, ces Pharaons de l'islam (3). Grâce à ces apocryphes impudents, l'histoire du premier siècle acquiert une saisissante unité ; tout s'y tient, tout s'explique. La mort des fils de Fāṭima, l'énigme de leur sang, le propre sang du Prophète, versé dans les plaines de l'Iraq, forme un douloureux mystère pour la conscience musulmane, même chez les croyants hostiles aux exagérations des Šī'ites. Comment des hommes, « s'acquittant des cinq prières, مُصَلِّونَ الْخَمْسَ » (4), ont-ils pu se laisser entraîner à ces excès ? A ces esprits aveuglés par les préjugés, la redoutable influence de l'atavisme doit aider à faire comprendre les abominations des Taqafites, les malheurs des 'Alides, مَنَائِلُ الطَّالِبِينَ (5), innocentes victimes des bourreaux de Taïf (6).

Restait à expliquer l'attitude réservée et diplomatique, adoptée par Mahomet. Il avait attaché un grand prix à la conversion, publiquement

(1) *Aḡ.*, IV, 74-76.

(2) Voir précédemment, p.66. Ancien lieu de culte pour les Taqafites ; Cf. *Kanz al-ommāl*, VI, p, 212, n° 3705.

(3) Pharaon est dans le Qoran le type de l'impiété. Voir une *Concordance* du Qoran, au nom de Pharaon. Cf. *Yazīd*, 492-493. Pharaon, synonyme de tyran. Ainsi le Prophète بعث رجلاً إلى رجل من فراعنة العرب ; Wāḥidī, *Asbāb*, 204. En enfer, Mo'āwia n'est que d'un degré au-dessus de Pharaon ; Naṣr ibn Mozāḥim, *op. cit.*, 111-113.

(4) Les cinq prières quotidiennes de l'islam ; Ibn Hišām, *Sīra*, 136, 1 ; 138 ; I. S. *Ṭabaq.*, I^a, 104, 25.

(5) Titre d'un ouvrage attribué à l'auteur de l'*Aḡānī*.

(6) Voir la citation de Komait, *Hāšimyyāt*, plus haut, p. 177.

émis des vœux pour l'entrée dans l'islam (1), des citadins du Sarāt, des intelligents compatriotes de Moğīra ibn So'ba, secrétaire et chambellan du Prophète. Depuis l'échec patent de sa propagande auprès des Bédouins, il semble, les dernières années de sa vie, avoir concentré ses efforts sur l'adhésion des sédentaires, principalement des agglomérations urbaines : Médine d'abord, puis la Mecque, enfin Taïf. Ce résultat assuré, comme s'il avait accompli le dernier article de son programme, le Maître rentre à Médine pour s'y accorder un repos mérité (2). La conquête des centres, a-t-il pensé, lui vaudrait incessamment la soumission des nomades. Quoiqu'il en soit, il ne voulut point s'arrêter, avant d'avoir gagné la ville-sœur, la Mecque alpestre du Higāz méridional.

Nous connaissons ses condescendances, la souplesse de sa politique ondoiyante pour s'attacher ces néophytes récalcitrants. Taïf, c'était la brebis égarée de l'islam : une parabole évangélique, attribuée à Mahomet par les *Mosnad* (3). Jusque sous les murs de la ville assiégée, malgré les instances de ses Compagnons, exaspérés par la longue résistance, décimés par la balistique de Taqīf (4), il s'était refusé à maudire la ville et la tribu revêches, se bornant à émettre des vœux pour leur conversion (5). Sa vie durant, le Prophète ne cessa de se défier des Bédouins, de tenir pour sus-

(1) *إحدى تقيف* : Bağawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192 : *Montahab Kanz*, V, 306. Maq-rīzī, *Imtā'*, I (ms. Kuprulu), les proclame « oncles du Prophète », à propos de son premier voyage à Taïf, *يلتمس النصر من تقيف لانهم كانوا اخواله*. Je me demande comment on pourrait justifier cette parenté. Sans doute en remontant aux aïeules taqafites du Prophète ; cf. I. S. *Ṭabaq.* I¹ 31, 9.

(2) On essaie d'expliquer cet oubli de la Mecque et du pèlerinage ; Azraqī W., 382 sqq. Les Ṣaḥābīs tremblent de commettre des infractions dans le ḥaram ; *ibid.* La Tradition ne pouvait plus ouvertement manifester son embarras.

(3) Ou encore les ouvriers de la 11^e heure : *Kanz al-'ummūl*, VI, p. 230 (cf. p. 234, variantes), n° 4089 : Ḥanbal, *Mosnad*, II, 524, 5 sqq. Comp. Ibn Foūrāk, *الاحاديث المشهورة* (man. Leiden), 72 a : « Dieu se réjouit du retour du pécheur plus que... »

(4) Bağawī *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192 ; Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣo'ul*, III, 110 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 877, 1.

(5) Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣo'ul*, III, 110 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 115, 8.

pects leurs sentiments islamiques. Sur la fin de sa carrière, on lui attribue cette parole : « Je songe à refuser tout cadeau, excepté d'un Qoraisite, d'un Anṣārien ou d'un Ṭaqafite » (1). Au point de vue musulman, on ne pouvait mettre en meilleure compagnie les habitants de Ṭāif. A tout prix, il fallait détruire l'impression produite par des exemples venus de si haut. Il suffira parfois du changement d'une lettre pour obtenir l'effet désiré : « A sa mort, le Prophète honorait trois clans : les Ṭaqīf, les Omayyades et les Banoū Ḥanīfa ». Au lieu de يكرم, *honorait*, l'auteur zaidite du *Taisir al-woṣoūl* proposera de lire يكره, *détestait* (2). Les *mohaddith*, traditionnistes, hostiles savaient comment déformer les dictons du Prophète, comme ils possédaient l'art de démarquer les passages bibliques (3). Avec non moins d'adresse, ils s'entendaient à puiser dans les archives passionnées que forme l'énorme collection des divans poétiques. Au moment de la levée générale de boucliers contre Ḥaǧǧāǧ, l'aède A'sā Hamdān s'était écrié, pour galvaniser le courage vacillant des rebelles iraqains :

ان ثقيفاً منهم الكذابان كذابها الماضي وكذاب ثان (4)

Le premier de ces « imposteurs » sortis de Ṭaqīf, Moḥtār, avait vécu ; le second, c'était Ḥaǧǧāǧ (5). Le trait nous paraît bien décoché. Au moment de lancer les inconsistantes milices de l'Iraq contre les solides légions syriennes, toutes les armes ont semblé bonnes. Le vers d'A'sā avait eu trop de succès, en son temps, pour échapper à l'attention de la Tradition. Elle

(1) Nombreuses variantes ; Baǧawī, *op. cit.*, II, 14, 1 ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 233, 234 ; Abou 'Obaid, *Ġarīb* (man. cité), 71 b. ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 247, 292.

(2) Tirmidī, *op. cit.*, II, 233 ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 420, les déclare odieux à Allah ; Ibn Daiba', *loc. cit.*

(3) Par ex. Ibn Fouṛāk, *ms. sup. cit.*, 17 a. 18 a. 20 a : « j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais...etc. ! ». Le *Pater* attribué à Mahomet ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 21, 2 ; Baǧawī, *Maṣābīḥ* (ms. Berlin), p. 66 b.

(4) « Ṭaqīf compte deux imposteurs : le premier n'est plus, puis (viendra) un second imposteur. »

(5) *Aǧ.*, V, 159. Comp. Baǧawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192. Nombreuses variantes dans Ibn 'Asākir (Badrān, IV, 50.

y a flairé la matière toute prête pour un ḥadīṭ et l'a placé à peine modifié sur les lèvres de Mahomet. « De Ṭaqīf, aurait dit le Prophète, sortiront un imposteur et un *bourreau* » (1). Le bourreau s'appelait Ziād, 'Obaidallah, Ḥaġġāġ, Yousof ibn 'Omar... On n'avait que l'embarras du choix, parmi les nombreux fonctionnaires de Ṭāif (2), qui avaient toujours pris au sérieux leur mandat administratif, partant entraînés à sévir contre les éléments anarchiques.

Non content de cette prédiction, le Prophète aurait rappelé aux bons musulmans l'obligation de détester la tribu mécréante (3). Cette précision cadre mal avec les habitudes de l'auteur du Qoran, avec sa recherche constante de l'anonyme et de l'impersonnel. Ce recueil, tout en stigmatisant durement les adversaires du Prophète, évite de les excommunier nommément. La seule exception à cette règle — le verset conservant la mention d'Aboū Lahab — semble avoir été regrettée par le Prophète. En insérant, dans le même ḥadīṭ, l'obligation d'aimer les Anṣār, le faussaire a trahi son origine médinoise. Dans la tendance antiomayyade, les apocryphes recommandations en faveur des *Auxiliaires* de Yaṭrib occupent une place considérable (4). Enfin, pour achever de nous édifier sur la provenance de ces récits suspects, on a placé tout le cycle sous le patronage de 'Alī. Le

(1) Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* (Dehli), II, 45 ; *Aġ.*, loc. cit. ; Mas'ūdī, *Prairies*, V, 25, 265 ; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. IV, 294 ; I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 185. Ce ḥadīṭ est successivement exploité par les moḥaddīṭ de l'Iraq, par les partisans de 'Alī et par ceux d'Ibn Zobair.

(2) La Šī'a a dû aussi garder rancune de cette parole d'Aboū Bakra : لَا أَكُونُ ذَبَابٌ ; انتقل على الجيف أحب اليّ من أن ادخل فيما دخل فيه عليّ ; Balāḍorī, *Ansāb*, 323. Le ḥadīṭ des deux imposteurs est d'ordinaire accompagné d'un commentaire, désignant Ḥaġġāġ et rappelant ses 120,000 (*sic* !) victimes ; Tirmidī, loc. cit.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 420. Voir les auteurs cités précédemment. *Montaḥab Kanz*, V, 306. Le Prophète ordonne aux siens de lapider la tombe d'Aboū Riġāl ; *Aġ.*, IV, 74, 76.

(4) Cf. *Mo'āwīa*, 282 ; *Yazīd*, 60. *Aġ.*, IV, 76, 9 d. l. Voir plus haut la remarque sur la « waṣyya » prophétique en faveur des Anṣārs, et le ḥadīṭ prophétique sur l'obligation de détester les Ṭaqīf et les Banoū Omayya. La juxtaposition est suggestive ! Ibn Daiba, *op. cit.*, III, 110.

mari de Fāṭimā, l'ancêtre des médiocres héros pitoyables victimes d'une ambition inconsidérée, 'Alī doit se porter garant de leur authenticité. Or, au moment précis où l'on lui fait articuler ces graves accusations, on nous montre l'imprévoyant calife, parlant sous l'empire de la colère, ripostant comme un vulgaire Bédouin par de basses injures à un manque d'égards, dont des Taqafites se seraient rendus coupables (1).

Nous avons apprécié ailleurs (2) la valeur de sa réputation comme juriste. Il ne faut pas moins se défier de son érudition littéraire et historique ou de celle qu'on lui prête en ces matières. Il n'y a pas que les Śī'ites et nous qui aient tenté de protester contre le rôle envahissant attribué à 'Omar. Plus discrètement, avec moins de franchise surtout, ceux que, parmi les Sonnites, on qualifie de Śī'ites « louables », حسن, ont éprouvé le même besoin. Les deux partis opposent 'Alī (3) à 'Omar.

Le savoir universel du second calife se trouve d'ordinaire pris en défaut par la science surhumaine du gendre de Mahomet (4). Procédés enfantins ! Ils devaient contrebalancer la qualification d'esprit borné, محدود, accolée au nom de 'Alī dans certains *Ṣaḥīḥ* (5). Quant à la masse des ḥadīṭ attribués à 'Alī, on s'explique mal comment ses propres fils se trouvaient

(1) تمام روا به. 'Alī se retourne et vomit les injures rapportées, *Aḡ.*, IV, 74. Pour la puissance d'injures chez 'Alī, voir *Aḡ.*, XVIII, 159. Comme tous les esprits faibles et débordés, 'Alī, à bout d'arguments, se fâche ; cf. *Aḡ.*, XV, 30, bas. A l'égard des tributaires, la Śī'a a placé sa propre intolérance sous le même patronage ; cf. *Aḡ.*, XVI, 36 bas.

(2) *Fāṭima*, 49, 55, 87, 88. Azraqī, W., 171. La Tradition, celle des Śī'ites avant tout, présente 'Alī comme le grand نبي, le conseiller écouté des califes, en première ligne de 'Omar ; cf. Lammens, *A propos de 'Alī ibn Abī Ṭālib*, dans *MFOB*, VII, 313. Ḥaǧǧāǧ est prédit et décrit par 'Alī : Ibn 'Asākir, (éd. Badrān), IV, 72-73.

(3) Cf. *Yazīd*, 393, etc. Comp. Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 8.

(4) Azraqī, *loc. cit.* ; *Fāṭima*, 87 ; Ya'qūbī, *Hist.*, I, 271. 272 ; Qetaiba, *Oyoūn*, 475 ; *Aḡ.*, XXI, 219-220 ; Yāqūṭ, *Mo'jam*, E. I, 44 ; *A propos de 'Alī*, (*MFOB*, VII, 312-313).

(5) Cf. *Mo'awia*, 79, 83 ; *Fāṭima*, 23, 49, ; *MFOB*, VII, 312. Pour la virtuosité poétique de 'Alī, voir plus haut.

être les premiers à les ignorer (1). Ils se montrèrent heureux de les apprendre, longtemps après la mort de leur père, et de la bouche d'un étranger à leur famille, un certain Hārīt al-A'war. Pour satisfaire leur curiosité, ce « borgne » traditionniste, partisan fanatique de 'Alī (2), leur en expédia d'énormes recueils, de quoi « charger un robuste chameau », بَعَثَ بِوَقْرٍ بَعِيرٍ (3). Or ce Hārīt, si zélé pour la gloire de 'Alī, jouissait, jusque parmi les partisans de la Śī'a, d'une réputation douteuse. On lui reprochait son manque de critique et de loyauté, وهو ضعيف في روايته (4). 'Alī lui-même l'appelait « un avorton d'homme », نصف رجل (5).

C'est dans ces officines qu'ont dû être élaborées les légendes défavorables à Ṭaqīf. Dans les anciennes rédactions de la Śīra, Ṭā'if figure comme le satellite de la Mecque qoraïsīte, mais sans trace aucune d'animosité ni de préventions. La Śī'a a prétendu corriger cette impression. Un jour même, elle fait déclarer à 'Alī, du haut de la chaire (6), qu'il pense à soumettre au tribut les Ṭaqafites, les ramener à la condition servile de leur ancêtre, Abou Rīgāl, esclave de Ṭaqīf, عبد ثقيف (7). C'était attribuer à 'Alī une méprise grossière et l'inintelligence complète du théophore 'Abdṭaqīf (8). Dieu

(1) Cf. *Yazīd*, 131. Pour les apocryphes attribués à 'Alī et le travail de la Śī'a à ce propos, comp. Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 8 ; *Fāṭima*, 87, n. 3. Traits nombreux cités, Moslim, *op. cit.*, I, 12-13.

(2) من شيعة أمير المؤمنين عن مقدمي أصحاب أمير المؤمنين علي ; Tab., *Annales*, III, 2524, 5, 19. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116 sqq. Il est traité de menteur كان كذّاباً ; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 239 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 11, bas ; Dahabī, *Miṣn al-i'tidāl* E., I, 202.

(3) Tab., *Annales*, III, 2524, 11-12. Śī'ite exalté, ḡālī, « menteur sans vergogne dans les ḥadīṭ 'alides » ; Dahabī, *loc. cit.*

(4) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116 ; *Ziād*, 81.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116. Comp. les traits cités par Moslim, *op. cit.* I, 11-12 ; Dahabī, *op. cit.*, I, 202.

(6). Cette incise est toujours destinée à souligner la solennité de l'affirmation. Cf. *Mo'āwīa*, 204-208 ; Azraqī, *Wust.*, 305.

(7) *Aḡ.*, IV, 75-76. D'autres versions font d'Abou Rīgāl l'esclave d'une femme juive. Ici l'intention malveillante se trouve encore moins déguisée.

(8) Voir plus haut. Comp. *Aḡ.*, IV, 75, 19, ancien *saḡ* où 'Abd Yād apparaît avoir été primitivement un théophore. En déformant ces théophores, la Tradition fait passer l'ancêtre de Ṭaqīf par toutes les servitudes.

sait pourtant si, au cours de son califat, le mari de Fāṭima chercha à utiliser les talents administratifs des Tāqafites — tel le fameux Ziād, d'abord attaché à son service—de même qu'il n'hésita pas à introduire des femmes de Tāif dans son harem. Ses descendants (1) connaissaient sans doute ces antécédents, lorsque, pendant les révolutions du Ḥigāz, nous les voyons demander asile aux Tāqafites hospitaliers. Deux siècles plus tard, le ḥasanide Yaḥyā, le fondateur de l'imāmat zaidite au Yémen, les connaissait également, puisque pour soutenir ses revendications dynastiques, il s'appuiera sur les Tāqif et les Aḥlāf de Tāif (2).

(1) Nommons 'Alī ibn Ḥosain et Ibn al-Ḥanafyya. On fait prédire par 'Alī le régime du redoutable Ḥaǧǧāǧ ; Mas'ūdi, *Prairies*, IV, 439, 441.

(2) Cf. Van Arendonck, *op. cit.*, 125, 126, 162, 165 et *passim*.

XIV

LES TAQAFITES ÉDUCATEURS DES BÉDOUINS ; LEUR ÉCHEC.

Les Médinois réclament leur part dans le califat. — Les Taqafites, vizirs des califes, éducateurs des Bédouins. — Contradictions dans la constitution du califat. — Maintien des institutions de la tribu. — Le nomadisme, la Tradition et le Qoran. — Koûfa et Baṣra, agglomérations de nomades. — Lutte des régents taqafites contre l'indiscipline des Bédouins. — Raisons de leur échec. — Services rendus par eux au califat et à l'islam.

Cette guerre sournoise et déloyale constitue, en somme, le plus bel éloge décerné à l'activité des Taqafites, comme hommes d'Etat. Aucune autre tribu n'a mérité pareille distinction, pas même les Kalbites — si odieux aux Iraqains — sur lesquels s'appuya le pouvoir des Omayyades. Il faut dire, à la décharge des Arabes de Syrie, qu'ils demeurèrent absents de Karbalā et ne se trouvèrent qu'incideniment mêlés aux infortunes des 'Alides. C'est une preuve nouvelle que les préventions contre les Taqafites sont, en majorité, d'inspiration šī'ite.

Au lendemain de la soudaine disparition du Prophète, quand il fut question de désigner son successeur, l'homme du *Triumvirat*, Aboû Bakr, s'adressant aux Anṣārs, leur avait tenu ce langage : « نحن الامراء وانتم الوزراء » ; à nous, Qoraisites le commandement, l'empire ; vous, Médinois, vous nous assisterez, en qualité de vizirs » (1). C'était pour les Anṣārs la réduction à

(1) Cf. *Yazīd*, 57.

la portion congrue. A cette cavalière mise en demeure, ils opposèrent leur propre programme : « منّا أمير ومنكم أمير يا معشر قریش ; nous aurons un émir, un chef ; vous, ô Qorais, vous aurez le vôtre ! » (1). Sans prétendre à l'hégémonie, cette formule réclamait nettement l'égalité de traitement dans le partage de l'autorité. De quel côté se trouvait le bon droit, nous n'avons pas à l'examiner (2). Par l'organe d'Aboû Bakr, les hommes de Qorais affirmaient leur détermination de garder pour eux seuls le pouvoir exécutif et invitaient les *Auxiliaires* médinois à les seconder en sous-ordre. De ces deux conceptions politiques opposées, celle des Anṣārs se trouvait être la plus conforme à la mentalité des Bédouins, foncièrement hostiles au principe monarchique, nous l'avons vu précédemment (3). La première, préconisée par les Qorais, témoignait seule d'un sens gouvernemental. L'amour-propre, l'étroitesse d'esprit des Médinois ne leur permirent pas de le comprendre. Encore moins ces cultivateurs pouvaient-ils soupçonner leur propre infériorité politique en face des habiles commerçants de la Mecque, rompus au maniement des grandes affaires. Cette inintelligence, ce désaccord entre les deux principales fractions de l'islam, achevèrent de rendre laborieuse la constitution du califat (4).

A l'avènement des Omayyades, trente ans après la mort de Mahomet, ces souverains savaient ne pouvoir compter sur l'aide de Médine. Connaissant par expérience la souplesse, l'intelligence pratique des « cousins » de Tâif, ils feront, nous l'avons dit, appel à leur concours. Ces derniers s'empresseront d'accepter la mission subalterne, dédaignée par les Anṣārs ; ceux-ci beaucoup mieux qualifiés, semble-t-il, par tous leurs antécédents, par leur dévouement plus ancien à la cause de l'islam. Et voilà comment les habitants de Tâif se trouvèrent désignés au rôle de

(1) Tab., *Annales*, I, 1823 ; comp. notre *Triumvirat*, 137.

(2) Yazîd, 73-74 ; cf. *Triumvirat*, 137. Encore moins la valeur historique de cette scène traditionnelle, exprimant nettement la thèse qoraisite et la pratique gouvernementale au 1^{er} siècle H.

(3) Berceau, I, 197 etc. ; 252 etc. ; 315 etc. ; cf. Yazîd, 93, etc.

(4) Acuité de la crise, à l'époque de la « Harra » ; cf. Yazîd, 200, etc.

wazīr, de ministres (1) des califes. L'opinion ne s'y trompa pas. Hārīṭa ibn Badr et les poètes, ses collègues, souligneront l'importance de cette désignation quand ils interpellèrent Zīād :

Ton frère est le représentant d'Allah, le fils de Harb, et toi, son digne, très compétent vizir.

اخوك خليفة الله ابن حرب وانت وزيره نعم الوزير (2)

Pendant que les Omayyades achèveront la formation politique des Arabes de Syrie, que le christianisme et la discipline des camps romains avaient sommairement dégrossis, ils réserveront à leurs vizirs *ṭaqafites* la tâche la plus ingrate : l'éducation des Bédouins de l'Iraq (3), rebelles entre tous, « matière de l'islam ». De cette masse demeurée inerte, ils devront tirer ce qu'elle pouvait donner : des soldats et des défenseurs de la religion qoranique. Pour bien marquer leur intention, les califes les préposeront *على الحرب وعلى الصلاة*, « à la guerre et à la prière » (4).

Se flattèrent-ils en outre de transformer les nomades en citoyens du nouvel empire ? Ces illusions, ils n'auront pu les conserver longtemps. Il suffit de se rappeler le découragement de Ḥaġġāġ (5), à la fin de sa carrière, si remplie, après vingt années de luttes ; ses vibrantes apostrophes à ses administrés de l'Iraq, tous Bédouins (6) émigrés de la Péninsule : « يا اهل العراق يا اهل الفساق ومساوي الاخلاق », ô peuple de l'Iraq, ô race de mécréants, ramassis d'apaches ! » On ne peut pourtant lui reprocher de n'avoir pas travaillé à l'amélioration des mœurs. Ses mesures en faveur de

(1) وزير = aide, second dans le Qoran, 20, 30 ; 25, 37.

(2) Tab., *Annales*, II, 78 ; autre exemple : *Aġ.*, XVI, 11, l. 12. Ibn Harb désigne le calife Mo'āwīa.

(3) Cf. Qotaiba, *Ma'ārīf* E., 136, 18.

(4) Conformément à leur diplôme d'investiture. Sur le sens de *prière* dans cette formule, cf. *Mo'āwīa*, 112. note.

(5) Cf. notre article Ḥaġġāġ dans *Encycl. de l'islam*, II.

(6) Parmi eux beaucoup de B. Tamīm « اغلظ العرب واجفاهها », les moins souples parmi les Arabes » ; *Aġ.*, XVI, 37, 6 d. 1.

l'agriculture, du commerce, sa réforme de la monnaie, de l'administration ne tendaient pas à un autre but (1). Mais il était écrit : le califat compterait parmi les Bédouins des soldats, mais non des citoyens. Cet échec ne saurait être attribué à l'incapacité des fonctionnaires de Taïf : elle tient à la constitution même de l'Etat arabe. Ḥaǧǧāǧ, affirme le Professeur G. Levi Della Vida (2), « assura à la fertile vallée du Tigre et de l'Euphrate une tranquillité, une prospérité dont elle n'avait plus joui depuis l'empire assyrien et qu'elle ne devait plus connaître dans la suite ».

Quand on étudie les origines et l'organisation du califat, on ne tarde pas à découvrir l'instabilité de la base, éayant cette énorme machine(3) : la contradiction perpétuelle entre la grandeur de l'entreprise et la disproportion des moyens employés pour la réaliser. Véritable tare originelle dont les effets ne pouvaient tarder à se manifester. La fondation d'un grand Etat suppose l'ordre, la discipline, la fusion des éléments destinés à entrer dans sa composition ; avant tout, une autorité capable de forcer au respect de la loi (4), l'entente au sein des classes dirigeantes, l'accord entre les conquérants. Autant de conditions de succès, dont on cherche vainement la trace chez les conquérants bédouins, du moins dans les provinces orientales, celles-là même échues en partage aux gouverneurs, originaires de Taïf.

Une opération préliminaire, une sorte de révolution sociale s'imposaient. La source première du mal, de l'incurable anarchie de la race, se trouvait dans le nomadisme. C'est le nomadisme qu'il aurait fallu pouvoir supprimer. Or, le Qoran considère bel et bien la vie pastorale comme le lot ordinaire, l'état normal de l'humanité (5) ; *لكل أمة*, dira-t-il, de toute

(1) Cf. Périer, *op. cit.*, 253 sqq.

(2) *Rivista di cultura*, Déc. 1920.

(3) Cf. *Mo'âwia*, 273.

(4) « Der Begriff des rechtlichen Zwanges war den Arabern unbekannt ; überall herrschte in letzter Instanz das Reservatrecht der persönlichen Entscheidung » ; Procksch, *op. cit.*, 58. Gouverneur de l'Iraq. 'Ammar ibn Yāsir s'entend publiquement traiter de *أبها العبد الاجدع* ; Balāḍorī. *Ansāb*, 98 a.

(5) Arabe, la seule qu'il envisage ; voir précédemment, pp. 8, 161.

race, de tout groupe social. Ainsi le pèlerinage, l'acte le plus solennel de la religiosité arabe, n'aurait, selon lui, d'autre but que de « remercier Allah pour l'augmentation, la prospérité des troupeaux » (1). Et comme si le Qoran craignait qu'on ne se méprenne sur la portée de cette grave affirmation, il ajoute : « pour chaque peuple, *لكل أمة*, nous avons déterminé un cérémonial sacré afin de lui permettre d'invoquer le nom d'Allah sur les troupeaux qu'il lui a accordés » (2). Ce qui nous ramène au concept de la vie pastorale et nomade. Il faut conclure de nouveau que « la révélation » qoranique ne visait que le peuple arabe. Le Prophète n'a pu ignorer à ce point les conditions sociales des empires grec et perse.

Les Bédouins, émigrés de la Péninsule, ne le comprirent pas différemment. Partout où ils se groupèrent dans l'Iraq, ils avaient conservé les mœurs et la vie nomades. Par dessus la tribu, le Qoran (3) avait entrevu la division de l'humanité en groupes moins restreints, *شعوب*. Il en avait profité pour émettre un timide appel en faveur de l'union. Sourds à cet appel, les Bédouins n'avaient retenu que l'organisation atavique du clan. L'Iraq, c'était Basra et Koûfa, les « deux centres », *بغداد و كوفه*, comme on les appelait (4). Le reste ne comptait guère. Là battait le cœur de la province, dont les fiévreuses pulsations se propagaient et portaient le désordre jusqu'aux frontières de l'immense vice-royauté, soumise aux régents taqafites. D'origine et de fondation arabes, les « deux centres » n'avaient rien d'une agglomération urbaine. Ils représentaient en réalité de vastes *bādias* (5); réunion hétéroclite de tentes, de huttes en boue ou en roseaux, de cimetières et d'amas d'immondices. Les nomades gitaient pêle-mêle avec leurs troupeaux et leurs esclaves, groupés au gré de leurs affinités

(1) *Qoran*, 22, 29.

(2) *Qoran*, 22, 35. Kasimirski traduit : «...sur la nourriture que Dieu leur accorde de leurs troupeaux » ; un des nombreux à-peu-près dont fourmille sa version.

(3) Voir plus haut *Qoran*; 49, 13.

(4) *Mo'awia*, 31.

(5) Cf. notre *Bādīa*, p. 91, etc.

et plus encore de leurs rancunes (1). Ils y mettaient en commun tous leurs instincts de haine, tous les ferments de discorde, toutes les divisions historiques, apportés du désert. A cet arriéré de querelles, de dissensions, dont les poètes bédouins ne cessaient de rafraîchir la mémoire — héritage néfaste de la *ǧūhilyya*, gentilité — étaient venues s'ajouter les convoitises, les rancœurs, allumées par 30 années de conquêtes et de guerres civiles ; ce que l'islam appelle l'âge d'or des Compagnons et des « califes راشدون ».

Cette antinomie ne pourra échapper à l'auteur du Qoran, quand il essaiera de jeter les bases de l'Etat islamique. C'est à son corps défendant, qu'il dispensera ses adhérents bédouins de la *hijra*, émigration, à savoir, l'obligation de s'arracher au milieu de leur tribu et de la vie nomade pour venir s'établir à Médine, sa capitale. Fidèle à cette doctrine du Maître, la Tradition ne cessera de polémiquer contre le تَعَرُّب, les mœurs et les conceptions bédouines. Je l'ai montré dans la *Būdīa* et la *Hīra*. Elle considérera le retour au désert, après la *hijra* — à savoir le séjour dans les villes — comme une sorte d'*irtidād*, apostasie ; elle l'énumèrera parmi les *kaḇā'ir*, péchés capitaux (2). Le motif de cette sévérité, c'est que le séjour dans la *būdīa*, désert, amène l'abandon des جماعات, réunions cultuelles (3). Si les ḥadīṭ préconisent l'établissement dans les villes, *foṣṭāt*, c'est toujours pour le même motif, l'assistance aux جماعات (4). Chez les saints personnages, les traditionnistes blâment le تَعَرُّب, non pas les « beduinische Manieren », comme a compris M. Meissner (5), mais le retour à l'idéal nomade. Avec raison d'ailleurs. En Occident, le *paganus*, habitant des campagnes, adhéra le dernier au christianisme. Ainsi le Bédouin opposera la plus tenace résistance à l'islam et vouera finalement à l'échec les efforts de ses éducateurs, ṭāqafites et omayyades.

(1) Cf. *Ziād*, 27 etc.

(2) Ibn al-Aṭṭār, *Nihāya*, E. II, 186 ; III, 78.

(3) Ibn al-Aṭṭār, *op. cit.*, III, 137, 5.

(4) *Ibid.*, III, 200, bas.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 91, 21, cf. p. XXXII ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 58.

Qu'on compare ces lignes qu'un « Qoraisite 'alide قرشيّ علويّ, descendant de Mahomet, le prophète arabe » (1), le sayyd Moḥammad Raśīd Riḍā consacre, dans la revue *Al-Manār*, à la situation dans l'Arabie contemporaine. « Des millions d'hommes peuvent affirmer pour en avoir été témoins ou l'avoir appris par des attestations irrécusables que les Bédouins du Ḥigāz et des provinces arabes sont retombés dans une barbarie pire qu'au temps de la *ḡāhilyya*, gentilité. Ils razzient, pillent, volent, massacrent, sans égard pour la vie des pèlerins, ni pour les villes saintes ni pour les mois sacrés. Aucun de ces excès ne leur paraît blâmable ; ce sont les fruits de leur industrie, comme ils s'expriment. Ils ne pratiquent ni la prière ni le jeûne. S'ils exécutent le pèlerinage, ils ne s'inquiètent pas d'en observer les prescriptions, mais ils en profitent pour piller, voler, tuer ; quand ils en ont les moyens » (2). Devant cette anarchie, créée et perpétuée par le nomadisme, Ziād et ses successeurs se trouvèrent pratiquement désarmés.

C'est que, pour atteindre efficacement le nomadisme et, par lui, l'individualisme invétéré de l'Arabe, il aurait fallu briser les cadres de la tribu, abolir les institutions primitives, la confusion administrative, introduite par cet embryon d'organisation sociale : tels le *tār* ou la loi du sang (3), ensuite le droit de justice privée, reconnu à l'individu par dessus l'autorité hiérarchique ; deux concessions sanctionnées et sanctifiées par la révélation qoranique. Pour ne l'avoir pas mieux compris, ou, si l'on aime mieux, pour avoir voulu concilier l'inconciliable : le *patriarcalisme* bédouin avec l'organisation régulière d'un vaste empire, pour avoir enfin repris la chimère des quatre premiers califes : la fondation d'un Etat exclusivement arabe, la dynastie omayyade et, avec elle, *l'arabisme*, l'hégémonie injustifiée de la race arabe, succomberont. Ces antinomies précipiteront la catastrophe plus sûrement que les intrigues des 'Alides et des

(1) Ce sont les qualificatifs qu'il adopte dans *Al-Manār*, XX, 33.

(2) *Al-Manār*, XXI, 228.

(3) Cf. O. Procksch, *Ueber die Blutrache bei den vorislam. Arabern*, passim. L'islam échoue à briser, au profit de l'autorité, la cohésion de la tribu ; *ibid.*, p. 83 etc.

'Abbāsides contre le régime omayyade.

Un des premiers dans la série des lieutenants ṭaḡafites des Sofiānides, semble s'en être rendu compte. Ce fut Zīād ibn Abihi. Les auteurs arabes le reconnaissent, avec Mo'āwia, comme un maître, un précurseur en matière de politique gouvernementale (1). Je crois découvrir un indice de cette divination dans le programme, développé par lui, à son entrée en charge, dans la mosquée de Baṣra. Dans sa substance, l'authenticité du morceau ne saurait être contestée, pas plus que pour certains discours de Ḥaġġāg (2). Il semble avoir existé une éloquence officielle, inaugurée par les vice-rois ṭaḡafites, dont la tradition devait se perdre sous le régime absolu des 'Abbāsides.

A moins de reconnaître en cette composition un exercice de rhétorique — hypothèse peu vraisemblable chez un personnage aussi convaincu — le programme de Zīād ne saurait être qu'une déclaration de guerre à l'anarchie importée du désert, aux institutions de la tribu, obstinément maintenues dans les cités, fondées par les conquérants. Zīād, le puissant orateur, y expose la contradiction, perpétuée par ces mœurs archaïques, avec la mission d'un grand empire, d'un Etat constitué. Une menace permanente pour la tranquillité publique, c'était la *da'wa*: mot d'ordre ou de passe, cri d'appel ou de guerre, commun à toute une tribu. Ce cri prétendait affirmer l'unité, la parenté qui étaient censées relier les contribuables et, d'autre part, mettre sous la protection de toute la tribu le concept religieux, qui seul, dans l'anarchie du désert, garantissait l'existence des individus. A la première audition de la *da'wa*, tous les membres du clan nomade, tous ses alliés ou confédérés, étaient tenus de venir se ranger autour du contributeur en détresse, de le défendre, fût-ce contre les agents du pouvoir, en mettant de côté toute autre considération, sans avoir le droit de s'informer des motifs de son appel, de la justice de sa cause; انصر اخاك ظالماً او مظلوماً, « défends ton frère, à tort ou à raison ». Dans une société inorganique, comme celle

(1) Cf. Zīād, 15.

(2) Lequel assimile également le تعرب à l'*irtidād*; Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, II, 92.

de l'Arabie des Scénites, ce dicton avait affirmé une vérité salubre, la sainteté de la vie individuelle(1), le droit de tous — y compris le plus humble — à l'assistance inconditionnée de leurs frères de sang. Le Qoran(2, 175) observe pertinemment : « le talion, قصاص, devient une garantie pour votre vie, ô hommes doués d'intelligence, si vous craignez Allah ». C'était convenir combien, dans la pratique, cette loi lui paraissait d'une application délicate, dans un milieu aussi passionné que celui des Bédouins. Faussée par leurs tendances extrémistes, elle devait fatalement ruiner le sentiment de l'autorité dans un Etat hiérarchique. Situation d'autant plus alarmante que les tribus se trouvaient maintenant groupées dans des centres. La guerre de conquêtes les avait armées et enrichies. Elles demeuraient sous l'influence de chefs, d'agitateurs sans scrupules, ne poursuivant que leur intérêt particulier.

Ziād n'hésitera pas à bousculer, à traiter de radoteurs (2) ceux qui, parmi les vieux Compagnons de Mahomet, s'obstinaient à glorifier le régime anarchique de l'ancienne Arabie, à déplorer la ruine du chaotique califat médinois. Décidé à briser avec ce passé, voici comme il haranguera ses administrés de l'Iraq :

« Malheur à qui parmi vous fera entendre la *da'wa* de la gentilité (3) ! Il aura la langue coupée. Vous avez inventé des crimes inconnus ; je découvrirai pour chaque méfait un châtiment approprié. Celui qui noiera un de ses concitoyens, je le jetterai à l'eau. Qui percera le mur d'une demeure ou y mettra le feu, je le brûlerai ou lui fendrai la poitrine. Les violateurs de tombeaux se verront enterrés vivants » (4). Telle était la situation à Baṣra, une des grandes métropoles de l'islam, 40 ans après la mort de Mahomet. Un poète contemporain manifeste son écœurement, à la vue de

(1) Cf. Procksch, *op. cit.*, 42.

(2) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 420.

(3) دعوة الجاهلية. On la fait interdire par Mahomet ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*, I, 43-45 ; de même la عصية de tribu ; Baḡawī, *op. cit.*, II, 108 ; comment on cherche à atténuer le sens.. انصر اخاك (*ibid.*). pour en émousser la pointe anarchique.

(4) Tab., *Annales*, II, 74 ; cf. Ziād, 39.

ce spectacle, et ne voit d'espoir qu'en Ziād, l'homme providentiel, « assisté par Allah » :

Esprit libéral, tu apparus, au milieu d'un siècle inique, où le mal s'affichait publiquement ;

Où, les hommes divisés par leurs passions, les cœurs ne prenaient plus la peine de dissimuler leurs haines.

Le sédentaire tremblait ; les alarmes enveloppaient le nomade en marche ou au campement.

A ce moment parut l'épée d'Allah, Ziād... ! (1).

La mort ne lui laissa pas le temps d'achever son œuvre. Son programme sera repris par son fils et successeur, 'Obaidallah. Il en poursuivra inlassablement l'exécution, au milieu des troubles qui signalèrent le règne de Yazīd I^{er} (2). L'énergie de Ḥaġġāġ n'aboutira qu'à des « réformes partielles, à tenir en laisse la population de l'Iraq » (3). En désespoir de cause, il faudra, à certains moments, recourir à des mesures extrêmes : la déportation en masse des Bédouins perturbateurs. Ziād en expédia 50.000 avec femmes et enfants au Ḥorāsān (4). Seul ce remède violent parviendra à assurer un répit momentané aux provinces orientales, où leur insubordination perpétuait l'anarchie. Le Bédouin — et ici nous nous trouvons d'accord avec Ibn Ḥalḏūn — le Bédouin demeure incapable de fonder un gouvernement.

Pour discipliner les nomades, les transformer en citoyens de l'empire arabe, en soldats de l'expansion islamique, Ziād songea à développer parmi eux le sentiment religieux (5). Sprenger s'est laissé éblouir par les

(1) Tab., *Annales*, II, 78. Le poète 'Odail (*Aġ.*, S. I. 139, 4) donne également à Ḥaġġāġ le titre de سيف الله, déjà décerné à Mahomet par Ka'b ibn Zohair ; *Aġ.*, XV, 149, 7 d. I. Ḥaġġāġ accuse les traditionnistes de déformer les ḥadīṭ ; Ibn 'Asākir (éd. Badrān), IV, 76, 7 d. I.

(2) Cf. *Yazīd*, 131-144.

(3) Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 136.

(4) Cf. *Ziād*, 109 etc.

(5) Il est compté parmi les « ascètes » : I. 'Asākir (Badrān), V, 406.

théories renaniennes. Il attribue donc le succès du monothéisme qoranique parmi les Bédouins à leurs prétendues «convictions monarchiques»(1). Ziād connaissait trop ses anarchiques administrés pour nourrir d'aussi extraordinaires illusions. Mais il a deviné l'importance du facteur religieux. Ainsi dans l'Europe médiévale, le christianisme avait civilisé les tribus barbares. Avant et après l'hégire, les poètes attestent la profonde influence produite sur les Arabes par les magnificences du culte chrétien. Par malheur, le rigide monothéisme qoranique ne possède pas de liturgie. Ziād paraît avoir déploré cette lacune. Tout ce qu'il put faire, ce fut de donner plus de solennité à la prière publique du Vendredi.

Ḥaġġāġ poursuivra le même but. M. L. Massignon (2) assure que les sermons de Ḥaṣan al-Baṣrī, son contemporain, « sont restés les plus sobres et les plus beaux prônes, *khoṭab*, que l'islam ait connus ». Je lui comparerais volontiers ceux de Ḥaġġāġ, à la tournure si foncièrement arabe. Les deux orateurs développent fréquemment des thèmes identiques. Rien n'autorise à supposer que la tradition iraquaine, nettement hostile au vice-roi ṭaqafite, les lui a prêtés gratuitement.

« La mosquée est essentiellement citadine » (3). Pour transformer les Bédouins en citadins, ensuite en citoyens, Ziād imagina de construire des mosquées monumentales qu'il orna de peintures et de mosaïques, à l'instar des basiliques byzantines (4). Les califes marwānides marcheront sur ses traces. C'est aux Omayyades et à leurs lieutenants ṭaqafites que l'islam devra la première ébauche de ce qu'on pourrait appeler le culte musulman. Un neveu de Ziād, le ṭaqafite 'Obaidallah ibn Abi Bakra, pratiquera le premier à Baṣra les ablutions rituelles. Son initiative lui vaudra les plaisanteries grossières de la population bédouine de cette ville (5).

(1) *Moḥammad*, I, 249.

(2) *Lectique technique de la mystique musulmane* (Paris, 1922), p. 171.

(3) Renan, *Marc Aurèle*, p. 410.

(4) Cf. *Ziād*, 95. Pour l'éloquence religieuse de Ḥaġġāġ, voir des spécimens dans Ibn 'Asākir, *op. cit.*, IV, 48, 60 ; 'Iqd', III, 22. Je me demande comment M. Nöldeke a pu signaler l'« imponierenden Ceremoniell » de l'islam; *Oriental. Skizzen*, 104.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 138, 10-14.

Du Qoran les nomades n'accepteront que les doctrines s'accordant avec leurs conceptions particularistes (1), par exemple la distinction entre conquérants et tributaires; ceux-ci destinés à nourrir les vainqueurs. « Combattez les mécréants...et parmi les possesseurs de l'Écriture ceux qui ne suivent pas la religion de vérité, jusqu'à ce qu'humiliés ils paient le tribut » (2). Avec cet idéal, comment concilier la fusion des races ? A moins d'adopter la plus récente théorie des nationalistes turcs. Ils n'hésitent pas à distinguer, jusque dans le Qoran, des stipulations « universelles », *mojmal*, donc perpétuelles, intimées *urbi et orbi*, et d'autres « spécifiques », *mosaṣṣal*, ces dernières ne valant que pour un pays et pour une époque, donc temporaires de leur nature, sujettes à révision (3). Quel que soit l'accueil, réservé à ces doctrines modernistes par l'islam contemporain, les Bédouins du 1^{er} siècle de l'hégire n'étaient, en aucune façon, prêts à les admettre.

Et voilà comment les remarquables hommes d'Etat sortis de Tâif échouèrent dans leur mission éducatrice auprès des Arabes de l'Iraq. Ils réussirent toutefois à atténuer momentanément les plus lamentables effets de l'anarchie bédouine. Résultat très appréciable. En permettant aux Omayyades d'organiser définitivement le califat, ils contribueront à la consolidation, ils assureront l'avenir de l'islam, pendant la crise de croissance qu'il traversa, au premier siècle de l'hégire, tâches qui avaient dépassé la capacité de 'Ali et de ses trois prédécesseurs.

(1) Pour le *tūr*, cf. Procksch, *op. cit.*, 66 etc., 73 etc.

(2) Qoran, 9, 29.

(3) Dr Ahmed Muhiddin, *Die Kulturbewegung im modernen Türkentum* (Leipzig, 1921), p. 57.

TABLE ANALYTIQUE (*).

A.	
'Abbās ibn 'Abdalmoṭṭalib : ses vignes à Ṭāif, 39 ; ses richesses, 119 ; 126 ; — et l'usure, 137.	'Abid ibn al-Abrāṣ (poète), 38, 145 sqq., 150.
'Abbās ibn Mirdās, poète, 112.	Ablutions : Bédouins de Baṣra et les —, 7, 198.
'Abbāsides, 39, 57, 59, 103, 124, 139, 155, 166 : les—hostiles aux Ṭaqafites, 174 etc., 178 etc., 195.	Aboū 'Amir, 68.
'Abdallah, fils de 'Amrou ibn al-'Aṣi, 51 ; propriétaire au Sarāt, 127 (Voir <i>Waḥt</i>).	Aboū Bakr (calife), 9 ; pourquoi il mourut de mort naturelle, 167 ; 188, 189.
'Abdallah, fils du calife 'Omar, 132.	Aboū Bakra, 57, 139 ; étymologie de son nom, 176 ; 184 ; — et les ablutions, 198.
'Abdalmadān (Banoū), 76.	Aboū Darr : la <i>Ši'a</i> et —, 14.
'Abdalmalik le calife, 17, 129, 140, 150, 154, 158, 166, 171. (Voir <i>Ḥaġġāḡ</i> , <i>Nomairī</i>).	Aboū Horaira, 14.
'Abdalmoṭṭalib : les Abyssins et — 84 ; il creuse un puits à Ṭāif, 124.	Aboū Lahab, 184.
'Abdal'ozzā, ancêtre des Ṭaqafites, 68.	Aboū'l-'Abbās, le poète, 129.
'Abdalqais (Banoū), 148.	Aboū'l-faraġ, partial pour les 'Alides, 53, 155, 157. (Voir <i>Aġāni</i>).
'Abdarrahmān ibn Abi'l-Ḥakam, neveu de Mo'awia, 37 ; 68.	Aboū'l-Ḥakam, 68, 171.
'Abdmanāf, 131.	Aboū'l-Qāsim (Voir <i>Mahomet</i>).
'Abdṭaqif : le théophore —, 57, 186. (Voir <i>Ḥaġġāḡ</i>).	Aboū Mariam, 85.
Abeilles, 39, sqq. (Voir <i>Miel</i>).	Aboū Miḥġan (poète), 35, 68, 144 ; caractère de sa poésie, 151 etc., 157.
	Aboū Oḡaiḡa, le banquier, 125.
	Aboū Riġāl, 34, 66, 67, 128, 141, 181, 184, 186. (Voir <i>Lapidation</i>).
	Aboū Soflān, 5, 36, 85, 90, 92, 119, 120, 121, 122, 123 sqq., 139. (Voir <i>Omayyades</i> , <i>Soflānides</i>).

(*) Très complaisamment compilée par mon confrère, le R. P. Ferdin. Taoutel.

Les chiffres indiquent les numéros des pages mis entre crochets. Les chiffres gras renvoient aux passages les plus importants.

Abraham : la légende d' — et le Qoran, 11 ; — et Tāif, 47.
 Abyssinie, 66; 83.
 Abyssins, 84, 94, 96, 181.
 Acacias, 19, 27, 46.
 'Ad : la légende de —, 58.
 'Addās et Mahomet, 84, 85.
 'Aden, 96, 116.
 'Adī, clan qoraïsīte, 9.
 'Adī ibn Zaid (poète) et la critique arabe, 150.
 Adra'ūt : son vin, 36.
 Afṣā, ancêtre des Taqafites, 60.
 Aġūnī (recueil), 21 ; sa partialité pour les 'Alides, 52; 72, 150, 154, 157. (Cf. 'Alides).
 Agar, mère d'Ismaël, 47.
 Aġrad (poète), 151.
 Agriculteurs, 6, 113, 191. (Voir Anṣārs. *Jurfs*).
 Aḥābiṣ, 69.
 Aḥlāf, 57, 63, 65, 68, 72, 103, 104 sqq., 113, 118, 119, 121, 151.
 Aḥlāfites. (Voir Aḥlāf).
 Aḥṭal (poète), 152.
 Aḥnas ibn Ṣarīq, 14.
 Aḥwas (poète), 157.
 'Aīsa bint Ṭalḥa, 51, 52, 53, 156, 168. (Voir *Joutes*).
 'Alā' (al-) ibn Ḥārīṭa, 121, 122.
 'Alī ibn Abi Ṭālib, 9, 41, 58, 65 ; sa virtuosité poétique, 104-105; 133, 161, 166, 168, 176, 178 ; — et les récits hostiles à Tāif, 184, etc., 199. (Cf. *Renan*).
 'Alides, 57, 166, 167, 174, 178 sqq., 188, 195. (Voir *Hīšimītes*, *Šī'ā*).
 'Alī, fils de Ḥosain, 51, 187.
 Allah, 7, 28, 29, 107 : les prophètes devant le tribunal d' —, 161.
 'Amir (Banoū), 114.
 'Amir ibn aṭ-Ṭofail (poète), 31 ; son emphase, 77-78.

'Amrou ibn 'Omair, 68, 100.
 'Amrou ibn al-'Asi, 25, 127, 139, 169, 174. (Voir *Wahṭ*).
 'Anbasa ibn Abi Sofian, 127.
 Anṣārs, 5, 16, 103, 107, 120, 132, 164 sqq., 167, 169, 183, 188 sqq.
 Anṣāriens : « waṣṣya » du Prophète en leur faveur, 164. (Voir *Anṣārs*).
 'Antar (poète), 146.
 Apiculture (l'), 39, sqq.
 'Aqīq, 48.
 Arabes, 9, 15, 17, 41, 43, 54, 61, 66, 73, 88, 102, 103, 107, 110, 119, 137, 155, 188, 190, 198, 199.
 Arabie, 18, 34, 59, 62, 67, 70, 77, 84, 89, 97, 100, 113, 114, 118, 136, 137, 145, 158, 162 sqq., 194. (Voir *Wāneklar*).
 'Arafa, 'Arafāt, 19, 28, 86.
 Araméen (l'), 8.
 Architecture (l') à Tāif, 71.
 'Arġ (al-), 18, 21, 24, 126.
 'Arġī (al-), 21, 26, 30, 157.
 A'ṣā Hamdān (poète) et le ḥadīth des « deux imposteurs », 183.
 'Aṣabyya, 10.
 Aṣ'at ibn Qais, 133.
 Asbāb an-nozoul, 14.
 'Asir, 77.
 Aṣma'ī (al-) : — et Tāif ; 48 : son jugement sur les Banoū Ḥodail, 148.
 'Attāb, 123.
 Aus ibn Abi Aus, 15.
 Aus ibn Ḥodāifa, 15.
 Azd (Banoū), 19.
 'Azīm al-qariatain, 102-103.
 Azraq (al-), 87.
 Azraqī, 137.

B.

Bāb as-salāma, à Tāif, 23.
 Bābiste (religion) : le Qoran invoqué contre la —, 8.

Babylonie, 36. 95. (Voir *Iraq*).
 Bādia. 192.
 Badr, 82, 123, 149.
 Bagdad. 178.
 Baḡila (tribu), 19.
 Bakr (tribu), 10, 60.
 Baisān : vin de —, 36.
 Baitrās : vin de —, 36.
 Bakrī (encyclopédiste) : son empirisme, 25, 75.
 Banques. Banquiers, 13, 25, 36, 40, 71, 79, 99, 108, 119, 125, 136.
 Baqī' (al-), 24.
 Baṣra, 7, 139, 166, 192, 195, 196, 198. (Voir *Ablutions*).
 Baṭḥā' (quartier à la Mecque). 71.
 Bédouins, 5, 6, 7, 9, 12, 15, 26, 30, 31, 40, 44, 45, 46, 55, 62, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 91, 93, 99, 112, 117, 136, 143 sqq., 151, 152, 155, 165, 168, 169, 180, 181, 182, 190 sqq., 192 sqq., 199.
 Bétyles, 45, 95.
 Beurre, 43, 114. (Voir *Miel*).
 Beyrouth : vin de —, 36.
 Blau, 104.
 Bornier (de) : le *Mahomet* de —, 40, 41, 161.
 Bosr ibn Arṭaa, 65.
 Burckhardt, 21, 23, 24, 33, 45, 47.
 Byzance, 108.

C.

Califat, 5, 154, 162 sqq., 167, 189, 191, 196.
 Califes (les) راشدون, 173, 193.
 Capitation, 88.
 Caravanes, (les), 49, 117, 118.
 Cavalerie, 76 ; la — et le *Qoran*, 107, 109.
 Céréales, 22, 23, 32.
 Chameau, 46, 62.
 Charbon, 113.
 Chasseurs (les) à Ṭāif, 126.

Chrétiens, christianisme, 7, 38, 59, 76, 85, 86, 87, 136, 190, 193, 198. (Voir *Nestoriens*).
 Commerce de la Mecque, 10, 189, 196.
 Compagnons du Prophète : peu nombreux à Ṭāif, 13-14 : 27, 51, 64, 73, 87, 110, 128, 131, 153, 156, 165, 170, 182, 193, 196. (Voir *Ṣaḥābūs*).
 Concombres : plat préféré du Prophète, 42.
 Congélation de l'eau à Ṭāif, 19, 31.
 Cuir (le) : article d'exportation, 114, 125. (Voir *Reliure, Tanneries*).
 Culte (le) musulman, 198.

D.

Dahā'. 110.
 Dāhia : les grands — de l'Arabie, 138, 139.
 Dahr, le « destin » des Bedouins, 155.
 Damascène (la), 47.
 Dattes, 33, 137. (Voir *Moṭār*).
 Daus (Banoū), 14, 19.
 Déportation, 197.
 Da'wa, 195, 196.
 Dialecte : pureté du — ṭaqafite, 142.
 Do'mi, ancêtre des Ṭaqafites, 60.

E.

Ecoles à Ṭāif, leur célébrité, 136. (Voir *Pédagogie*).
 Ecriture (l') à Ṭāif, 136.
 Egypte, 118, 127, 128.
 Eléphant (expédition de l'), 96. (Voir *Abyssins*).
 Elevage, 114.
 Eloquence : l' — officielle, 195 ; les prônes, 198. (Voir *Ḥa'jḡāḡ*).
 Ensablement de l'Arabie, 13, 62. (Voir *Winckler*).
 Envie (l') : péché national des Arabes, 102, 175.
 Epée d'Allah, 197.

Esclaves, 85.

Exégèse, 65, 80, 128. (Cf. *Asbāb an-nozōl*, *Tafsīr*).

Exil : Taïf, lieu d' — des grands person-
nages, 129.

Exportation (l') à Taïf, 69.

Extrême Orient, 96.

F.

Fadak (oasis), 6, 72.

Fāloūg, 40.

Farazdaq (poète), 134, 157.

Fatalisme, 152, 161. (Voir *Qoran*).

Fāṭima, fille de Mahomet, son caractère,
53, 168, 179, 181, 185, 187. (Voir *Renan*).

Femmes : les — et le séjour à Taïf, 51 etc. ;
énergie des — préislamites, 52-53; 99 ;
130 ; — taqafites recherchées, 131 ; 141.
(Voir *Sobā'a*).

Fétiches, 28.

Figār (bataille d'al-), 54, 98.

Financiers, 5, 117. (Voir *Banquiers*).

Foires : voir *Hīra*, *Okāz*.

Forêts du Sarāt, 22, 32, 114. (Voir *Chasse*).

Froment : le — donne de l'esprit, 138.

Fruits de Taïf, 29, 33.

G.

Ġāhilyya, 11, 56 ; licence, legs de la —, 193,
194.

Ġāhiz : — et la légende de Tamoūd, 57 ; il
déclare intraduisible la poésie arabe, 144 ;
comment il jugo les poètes de Taqīf, 150.
151, 153, 154 ; il proclame la supériorité
intellectuelle des Taqafites, 160.

Ġailān, 30, 64, 65, 72, 93, 99, 119, 131.
142 ; ses poésies, 150.

Ġarīr (poète), qualifié de «'afif », 157.

Ġaur, région basse, 18, 46, 152. (Voir *Tihā-
ma*.)

Ġazwān (mont), 18, 20, 23, 46, 62, 114,
129.

Généalogistes : leur partialité, 59.

Géographes arabes, 75. (Voir *Bakrī*, *Maq-
disī*, *Yāqoūt*).

Ġifār (Banoū), 14.

Ġildān ou Ġildān, 24, 65, 106.

Ġodda : l'hiver à —, 50.

Ġodām (Banoū), 40, 62, 66.

Ġoḥfa (oasis), 6.

Gommo, 113.

Ġoras, 76, 94.

Ġosām, ancêtre des B. Taqīf, 68, 105.

Goudron, 22, 114.

Grammairiens : — à Taïf, 142 ; leur juge-
ment sur Omayya ibn Abi's-Salt, 149 ;
leur purisme exagéré, 155.

Guépard : chasse au —, 22.

Ġyara, ancêtre taqafite, 68.

H.

Ḥabība (Omm), 131, 174.

Ḥadīt, 12, 25, 34, 43, 47, 124 ; les «manlās»
et les — hostiles à Taïf, 175.

Ḥaḍrā' de Damas, 50.

Ḥaḡḡāg, 4, 16, 17, 29, 57, 58, 63, 121, 133,
139 sqq., 153, 156, 159, 160, 168 sqq.,
183 sqq., 195, 198. (Cf. *Ḥasan al-Baḡrī*).

Ḥaḡar : « porter des dattes à — », 35.

Ḥaibar (oasis), 6, « porter des dattes à — »,
35 ; 46, 72, 75, 77, 83, 89. (Voir *Juifs*).

Ḥakam, Ḥakamides, 126, 129.

Ḥalīd, fils du calife Yazīd I^{er}, 171.

Ḥalīf : cf. *Aḡlūf*, 170.

Ḥamdānī (géographe) : son jugement sur le
dialecte du Sarāt, 142, 143.

Ḥanīf (les) : 81-82.

Ḥanīfa (Banoū) : Mahomet et les —, 183.

Ḥansā' (poétesse), 75.

Ḥaram, 32 ; — de la Mecque, lieu d'asile,
91-92.

Harem, 55, 120, 131, 187. (Voir *Femmes*).
 Hārīgites, 10.
 Hārīṭ al-A'war : les ḥadīṭ 'alides et —, 186.
 Hārīṭ ibn Kalada. « médecin des Arabes », 142.
 Hārīṭa ibn Badr (poète), 150, 190.
 Ḥaṣan al-Baṣrī : ses prônes, 198.
 Ḥassān ibn Ṭābit (poète), 66, 149.
 Ḥāsimites, 9, 13, 84, 101, 126, 131, 165.
 Ḥāsimyyāt (poèmes), 177.
 Hawāzin (Banoū) 10, 60, 61, 62, 66, 70, 77, 95, 97, 107, 108, 112, 114, 118, 120, 143, 148.
 Hīgāz, 3, 5, 9, 10, 11, 14, 18, 20, 29, 33, 38, 45, 48, 50, 51, 53, 65, 69, 72, 73, 75, 76, 80, 83, 87, 93, 97, 99, 113, 118, 137 sqq., 152, 154, 161, 162, 171, 182, 187, 194.
 (Voir la *Mecque*, *Tihāma*).
 Hīgra : son obligation, 193.
 Hilm, 103, 110, 138, 177. (Voir *Lyll*).
 Hīmā, 106.
 Hīrā' (mont) : Sprenger et — 49.
 Hīra (ville) : *Aḥlāf* de —, 105-106; foires de —, 118.
 Hīṣām ibn 'Abdalmalik : comment il juge les 'Abbāsides, 178.
 Hodaibyya, 110, 123.
 Ḥodail (Banoū) : miel des —, 40; puristes, 143; poètes et bons coureurs, 143, 148.
 Ḥoḡr ibn Adī, 132, 176, 179.
 Ḥonain, 64, 73, 83, 97, 100, 108, 110, 112, 122.
 Ḥorāsān, 36, 197.
 Ḥosain ibn 'Alī, 175, 177. (Voir *Karbalā*).
 Ḥoṭaif, ancêtre des Ṭaqīf, 68, 105.
 Huart (Clément), 149.
 Hugo (Victor), 161.
 Huile de Ṭāif, 37.
 Hydromel : comment on le prépare, 40.

I.

Ṭbād de Hīra, 106.
 Ibn 'Abbās, 23, 48 sqq., 66, 128, 133, 173.
 Ibn al-Aḡir : son jugement sur l'auteur de l'*Aḡāni*, 52.
 Ibn al-Ḥanafyya : ses relations avec Ṭāif, 129, 178, 187.
 Ibn 'Asākir (encyclopédiste) : sa méthode, 170.
 Ibn Ḡod'ān, 40, 149. (Voir *Fāloūḡ*).
 Ibn Hīṣām, 37, 50, 60, 81; — et les citations poétiques, 104, 112.
 Ibn Ḥaldeūn, 140; jugement sur les Bédouins, 197.
 Ibn Ishāq, 60, 81, 137.
 Ibn Zobair, l'anticalife, 103, 129, 165.
 'Ilāḡ, ancêtre ṭaqafite, 68.
 Impérialisme arabe : voir *Arabes*, *Ḥaḡḡāḡ*.
 Impôt, 58, 98.
 Inde, 96.
 Indigénat (l') en Arabie, 122.
 Individualisme (l') des Bédouins, 9, 17, 103, 113, 169, 194, etc.
 Industrie à Ṭāif, 113.
 Infidèles : leur expulsion d'Arabie, 89.
 Iraq, 40, 57, 58, 118, 126, 166, 170, 171, 181, 188, 190, 192, 197, 199.
 Irtidād, péché capital, 193.
 'Isā (Le Christ), 123.
 'Isā ibn 'Omar, 142.
 Isaie (prophète), 43.
 Islam : Bédouins « matière » de l' —, 5; universalité de l' —, 7, 11; 16; 98; la Syrie et l' —, 160; le modernisme dans l' —, 199; les Ṭaqafites et la cause de l' —, 199. (Voir *Culte*, *Mahomet*, *Qoran*, *Snouck Hurgronje*).
 Ismaël (légende d'), 11, 47, 146.

J.

Joutes à Taïf, 53.

Juifs : les—et l'agriculture au Hîgâz, 31 ;
commerçants et navigateurs, 38 ;—blonds
38^{es} ; beurre et n. —chez les— 43 ; 85 ; —
de Taïf, 87 ; —de Haïbar, 89 ; 105 ; 107.

K.

Kabā'ir, 193.

Ka'b ibn Mālik (poète), 34

Ka'ba, 13, 28, 47, 71, 84, 95, 115.

Kalada, 68.

Kalbitos, 188.

Karbalā, 132 sqq., 174 sqq., 176, 188.

(Voir *'Alides*, *Šī'a*).

Kasimirski : sa version du Qoran, 70, 192.

Kodā, 20.

Komait (poète), 177.

Koufa, 53, 166, 169, 192.

L.

Lahmides, 95. (Voir *Hîra*).

Laine, 114.

Lapidation des tombes, 67. (Voir *Aboū Riḡāl*).

Lāt (al-), 85, 88 ; trésor d'—, 90, 91, 109.

Latifondistes, 175. (Voir *Ḥaḡḡāḡ*).

Levi Della Vida, 65, 105, 191.

Liban, 19, 33, 45, 47.

Livres : goût des—chez les Arabes, 116.

Loqaim, 23.

Lotus, 27.

Lyall : sa définition du « ḥilm ». 177.

Lyra (al-), 18, 24, 74, 75.

M.

Maçons à Taïf, 72.

Maḡāzi, 10.

Maḡāfir, 42.

Mahomet : Prophète national, 7 ; — et
l'universalité de l'islam, 8 ; 9, 10, 11 ; —
et le miel, 41 ; la sieste, les parfums et—
42-43 ; — à Taïf, 85 ; guéri à 'Okāz, 86 ;
90, 91, 92, 97, 99, 102 ; il maudit les
Mālikites, 108 ; 109, 117 ; travaille à
maintenir l'harmonie entre Mecquois et
Anṣārs, 120 ; 123, 125, 129, 131, 132, 133 ;
le poète-lauréat de—, 149 ; 156 ; — et l'a-
venir de l'islam, 161 ; il recommande
les Anṣārs, 164 ; 174 ; — et les Taqa-
fites, 181 etc. ; 189.

Maḡzoumites, 13, 25, 100, 102.

Maimoūna, 131.

Mālik (Banoū), 65, 103, 104 sqq., 108.

Mālik ibn 'Auf, 63, 65, 74.

Mālikites : voir *Banoū Mīlk*.

Manāqib, 18.

Manār (al-). Revue citée, 80, 148, 194.

Manāt (déesse), 155.

Maqdisī, géographe, amateur de l'exac-
tude, 20.

Marhala : sa valeur, 20.

Mariti (Abbé), 144.

Marwān (le calife), 129, 131.

Marwānide (dynastie), 56, 66, 126, 129, 167,
171, 177, 198.

Mas'oud, mari de Sobai'a, 54, 64, 65, 68,
72.

Mas'oudī, 89.

Massignon, 198.

Maulā, 170, 175.

Mecque (la), 5, 6, 9, 10 ; Taïf et—, deux vil-
les-sœurs, « les deux Mecques, 11-17 ;
35, 66, 71 ; ḥaram de—91-92 ; 93 ; 100, 101 ;
relations entre Taïf et—, 116 etc. ; 139 ;
la musique à—, 154 ; 162 ; 181, 182. (Voir
Haram, *Médine*, *Qoraišites*).

Mecquois, 54, 95, 109.

Médecins, 86, 142. (Voir *Moīnes*).

Médine, 5, 6, 43, 46, 48, 72, 75, 77, 83, 93, 99,

101, 105, 107, **121**, 140, 154, 155, 162, 164, 182. (Voir *Anṣars, Yaṭrib*).
 Médinois, 16, 57, 120, 137, 188. (Voir *Anṣars*).
 Mehemet-Ali : Ṭāif et—, 32, 77.
 Meissner, 193.
 Mer Rouge, 94.
 Mésopotamie, 59, 163. (Voir *Iraq*).
 Miel, 40 sqq.; beurre et—, 43.
 Minā. 28, 86.
 Mo'āwia. 17, 37, 50, 65, 82, 89, 120, 126, 139, 166 sqq., 168, **170**, 171, 174 sqq., 195.
 Modernistes en Turquie, 199.
 Moḡīra ibn Šo'ba, **14**, 15, 16, 65, **68**, 84, 91, 92, 111, 118, 131, 139, 152, 165 sqq., 168, 170, 182.
 Mohallabides, 14.
 Moḡammad Rašīd Riḡā, 194.
 Moḡtār, **16**, 132, 176.
 Moines : médecins, 86.
 Monabbih, ancêtre des Ṭaqafites. 60.
 Moqtadir (calife 'abbāsīde), 23.
 Moratorium : le Qoran et le—, 100.
 Mosquée : caractéristique ; zèle des Marwānides et des gouverneurs ṭaqafites. 197-198 ; peintures et mosaïques des—. 198.
 Moḡār (Dattes de), 29, 33.
 Mo'tazila (Parti des), 167.
 Mozdalifa, 28.
 Musiciens, 129, **144**, **154**. (Cf. *Mecque*).
 Mythologie ṭaqafite, 28. (Voir *Waḡḡ*).

N.

Nabīt, ancêtre des Ṭaqafites. 60.
 Nabt ibn Yaḡdom, ancêtre des Ṭaqafites, 64.
 Naḡd, 7, 18, 23, 62, 70, 77, 94, 97, 114, 161.
 Naḡrān, 62, 76, **77**, 87. 'Omar et l'expulsion des chrétiens de—, 89, 94, 95, 101, 136.

Nahla, 33.
 Na'mān (vallée de), 19.
 Naqā'id : voir *Ḡarīr*.
 Naṣr ibn Mo'āwia (Banoū), 63, 65, 74, 107.
 Nationalisme de tribu 10. (Voir *al-abyya*).
 Nestoriens en Arabie. 86.
 Nil : l'eau du—et l'hydromel, 40.
 Ninive, 87.
 Nöldeke, 3: —et l'universalité de l'islam, 8: son opinion sur l'auteur de l'*Aḡāni*, 53.
 Nomadisme, **191**, **194**.
 Nomairī (poète), 144, 153, **157** etc. (Voir *Zainab*).
 Noms bibliques chez les musulmans. 86.
 Noṣaib (le poète), 130.
 Nasīb : le—dans la poésie, 157.
 Nourrissons : beurre et miel donné aux—, 43.

O.

Oasis du Ḥiḡāz, 6. (Voir *Fadak, Ḥaibar, Médine, Taimā', Wādī'l-Qorū*).
 'Obaid, père putatif de Zīād, 87.
 'Obaidallah, fils de Zīād, 166, **176**, 181, 184, 197, 198. (Voir *Karbalā*).
 'Oḡra (Banoū) : poètes et mangeurs de dattes, 139.
 'Oḡaif ibn 'Auf, 63, 65.
 'Oḡaimī, 11, 28, 47, 48, 84.
 Oḡāza, 63, 64.
 Oḡod, 107, 123.
 'Okāz : Nestoriens à—. 86, 95, 116.
 'Omar, le calife. **4**, **16**-17, 25, 26, 36, 39, 89, 132, 160, 166, 167, 168, 185.
 'Omar II, 48, 132, 170.
 'Omarides, 132.
 'Omar ibn Abi Rabī'a (poète), 20, **52**, **53**, 129, 157.

Omayyades, 5, 13, 16, 17, 21, 30, 51, 53, 57, 58, 66, 75, 102, 103, 120, 123, 125, 131, 134, 152, 154, 156, 162, 164, 166, 169, 171 sqq., 176 sqq., 178, 180, 181 sqq., 188 sqq., 193 sqq., 198, 199. (Voir *Marwānides*, *Sofūnides*).

Omayya ibn Abi' ^{سفيان} ~~سفيان~~ alt. 31, 40, 59, 63, 65, 66, 68, 73, 79 sqq., ⁸⁷ 117, 119, 123, 144, 149, 151, 154, 156. (Voir *Schulthess*).

Omm al-Ḥakam, 37.

Omm Ḥabība, 131, 174.

Oncle maternel : importance de ce titre parmi les Arabes, 125.

Orientalistes (les) et la tradition anti-omayyade, 16, 133.

'Orwa ibn Mas'ūd, 15 etc., 54, 68, 90, 101, 110, 111, 122, 123, 131, 141.

'Otba, frère du calife Mo'āwīa I^{er}, 127.

'Otmān (le calife), 17, 126, 142, 160, 166, 167, 168, 169.

'Otmān ibn Rabī'a, 15.

'Otmānyya (parti des), 167.

Oṭom : architecture des—, 72.

'Oyaina ibn Ḥiṣn, 112, 131.

P.

Palmeraies, 77. (Voir *Oasis*).

Palmier (le) au Ḥigāz, 33.

Papyrus, 115.

Paraboles évangéliques dans le *ḥadīṭ*, 182.

Paradis : arbres du—, 27; miel au—, 41.

Parfums : Mahomet et les—, 42-43.

Patriarcalisme, 194.

Pédagogues : méprisés en Arabie, 136, 140.

Pèlerinage, 9; le—d'après le Qoran, 192.

Perse, 8, 72.

Pharaon et les Omayyades, 181.

Poésie, poètes, 12, 109, 126, 129, 133; la—arabe est intraduisible, 144 etc., 157;

la—politique, 180; 193, 198.

Prière : « la prière moyenne » الصلاة الوسطى, 71, 91; les « cinq prières », 181. (Voir *Vendredi*).

Prononciamientos; leur fréquence sous les premiers califes, 167.

Puits (creusement des), 23, 29.

Q.

Qādisyya, 152.

Qais (Banoū) confédération, groupe des—, 54, 61, 65, 66, 77.

Qais ibn al-Ḥaṭīm (poète), 82.

Qaisites, 61, 64, 70, 113. (Voir *Banoū Qais*).

Qasī, ancêtre de Taqīf, 46, 66, 134.

Qaṣīda, 154 sqq., 157.

Qorā, 49.

Qorais, 6, 17, 25, 32, 47, 52, 54; le nom de—, 98; 117, 122, 129, 130, 137 sqq., 166. (Voir *Qoraisites*).

Qoraisites, 5, 10, 16, 34, 36, 19, 56, 77, 82, 94, 96, 97, 98 sqq., 107, 108, 110, 113, 118, 123, 129, 156, 164, 167, 169, 178, 183, 188.

Qorau, 7; le—et l'universalité de l'islam, 8; 12; le miel dans le—, 40-41; 44; 58; sens de قَوْرَاط et قَوْرَاط dans le—, 70; 71; le—et l'incrédulité des Bédouins, 79 (98, 99); emprunts évangéliques dans le—, 83; 84; le—et les Juifs, 88 (137); le—et la cavalerie, 107; le—, les Juifs et l'usure, 137; 142; le—et les poètes, 147; 149; le—et le fatalisme, 152; 161, 162; le—et le verset des «peuples», شُعُوب, 175; le—et le nomadisme, 191-192; le—et le tation, 196; le—et les modernistes turcs, 199.

Qoss ibn Sā'ida, 86.

Qoṭbaddīn (chroniqueur), 20.

R.

- Rabī'a (fils de), 125.
 Rabī'a, fils d'Omayya ibn Abi's-Salt, 66.
 Rāfi' ibn Yazīd, 14.
 Raisin, 33, 36, 113. (Voir *Zabīb*).
 Razzias : leur but est la rapine, 147.
 Religion (la) à Taïf, 79-93.
 Reliure des livres à Taïf, 116.
 Renan, 166; comment il juge 'Alī, 'Aīsa et Faṭīma, 168; 198. (Voir *Sprenger*).
 Résine (la) et la gale du chameau, 22, 113. (Voir *Goudron*).
 Rhodes (île de), 128.
 Ridda ou sécession des Arabes, 9.
 Rokba, 18, 26.
 Russe : le Bédouin confond—et intelligence, 138.

S.

- Šabr, qualité maîtresse du Bédouin ; en quoi elle consiste, 97.
 Šahābīs, 153. (Voir *Compagnons* du Prophète).
 Sa'id ibn 'Obaid, 14.
 Salāma, 23.
 Šālīḥ le prophète, 58.
 Salmān al-Fārisī, 46.
 Ša'loūk : le—est poète, 148.
 Saloūl (Banoū), 77.
 Samoūm (vent), 114.
 Šan'a', 96.
 Satīḥ (le *kūhīn*), 125.
 Satire : elle a inspiré l'histoire, 180 etc. (Voir *Poésie*).
 Sarāt (chaîne du), 8, 12, 13, 18, 37, 40, 42, 46, 48, 50, 56, 59, 61, 62, 63, 70, 73, 77, 85, 89, 97, 99, 113, 114, 117, 121, 124, 127, 142, 154, 182.
 Šarāt (région), 19.

Schultons, 144.

Schulthess, 80. (Voir *Omayya, ibn Abi's-Salt*).

Sédentaires, 3, 5, 10, 62, 70, 71, 82, 141 sqq., 165 sqq., 182.

Šī'a, Šī'ites, 8, 14, 133, 177, 178, 179, 181, 188. (Voir 'Alī, 'Alī', *Karīdāt*).

Sioste : Mahomet et la—, 42.

Šīra (vie du Prophète), 9, 42, 60, 70, 72, 101, 102, 112, 124, 125, 149, 186.

Sismique (Effets de l'activité) en Arabie, 18-19.

Snouck Hurgronje et l'universalité de l'islam, 8, 124, 161 ; — et les « Šo'ūbyya », 175.

Sobai'a, 53, 68, 131, 141 : la tonte de—, 54-55.

Sofān ibn 'Abdallah, 15.

Sofānides, 126, 167, 169, 171. (Voir *Omayyades*).

Soieries de 'Aden, 116.

Sokaina, fille de Ḥosain : sa frivolité, elle régente la mode, 51-52.

Solaimān (calife) : — et le miel de Taïf, 40; son jugement sur Taïf, 46.

Šo'ūbites, Šo'ūbyya, 78, 119, adversaires de la suprématie arabe ; étymologie de leur nom, 175.

Somayya, 68, 90, 121, 176.

Šorma Aboū Qais, 81.

Spa : Taïf, le—du Ḥigāz, 45.

Sprenger : — et le mont Ḥirā', 49-50, 104; jugement de Wellhausen sur—, 166; — et les « convictions monarchiques » des Bédouins, 197. (Voir *Renan*).

Syrie, 6, 25, 33, 36, 45, 47, 48, 62, 118, 160, 163, 166, 170, 179, 188, 190.

T.

Tabāla, 76, 94.

Taboūk (oasis), 6.

Tafsīr, 70, 102. (Voir *Exégèse*).

Tāif. Tāifites. (Voir la *Table générale*).
 Taim (Banoū), clan qoraïsīte, 9.
 Taimā' (oasis), 6, 72.
 Talha ibn 'Obaid, 47.
 Talion : le—et le Qoran, 196.
 Tamīm (Banoū), 10 ; leur indiscipline, 190.
 Tamisier (Maurice) 23, 25, 45, 46, 73, 75, 89, 114, 154 /
 Tamoud, Tamoudites, 56. 181. (Voir *Qoran*).
 Tanneries à Tāif, 115.
 Tanoūh (Banoū) de Hira, 106.
 Taqafites, 13, 56, 58, 61, 65, 66, 69, 75, 94, 97, 98, 137 sqq., 170, 178, 179, 183, 185, 188 sqq., 193. (Voir la *Table générale*).
 Tār : la loi du—et le Qoran, 194.
 Taqīf, 13, 20, 58, 60, 68, 117, 123, 124, 130, 180 sqq. (Voir *Taqafites* et la *Table générale*).
 Tarafa (poète), 150.
 Tawaf : tombes d'Abou Rīgāl et d'Ibn Ab-bās et le—, 67.
 Tihama (région), 8, 12, 13, 18, 20, 23, 26, 37, 42, 45, 46, 47, 69, 76, 96, 97, 108, 113, 120, 152, 162.
 Tobba' : les—et le Qoran, 76.
 Toraih (poète), 150.
 Torayya à Tāif, 51, 53.
 Tournis à Tāif, 53.
 Tradition (la), 4, 39, 67, 71, 72, 92, 102, 105, 111, 126, 137, 162, 173 sqq., 183, 193.
 Turcs : les—nationalistes, 199,
 Turpin, 6 ; sa description de Tāif, 98.

U.

Usure (l') : à Tāif, 136 etc. ; à la Mecque, chez les Juifs, 137. (Voir *Nağrān*).

V.

Vachos dans le Sarāt, 31.
 Vendredi : prière du—, 21, 198.
 Vergers à Tāif, 29. (Voir *Paradis*).
 Vignes à Tāif, 24, 29, 128. (Voir *Zubib*).
 Villégiature à Tāif, 48 etc.
 Vin, 35, 36 sqq., 113, 119, 152, 157. (Voir *Raisin*, *Zubib*).
 Vinaigre de Tāif, 35, 113.

W.

Wādī'l-Qorā (région), 6, 33, 75.
 Wağğ (al-) : vallée, sanctuaire de—, 18, 28, 32.
 Wahnābites, 89.
 Waht (al-) : domaine et vignoble de—, 18, 23, 24, 127, 128.
 Walid I (calife), 17, 57, 127, 129, 166.
 Walid II (calife), 132, 134, 141, 158.
 Waraqa ibn Naufal, 81, 84.
 Wellhausen, 106. (Voir *Sprenger*).
 Winckler : —et l'ensablement fatal de l'Arabie, 13, 34.
 Woḥāza, (voir *Oḥāza*).

Y.

Yād (tribu) : — et la généalogie des Taqafites, 59, 60, 61, 63, 66.
 Yahyā, le ḥasanide : —et l'imāmat zaidite, 187.
 Yaḥiā ibn Naufal, 151.
 Yaman, 66. (Voir *Yēmen*).
 Ya'qoubī : — et le mariage de Zainab, fille de Mahomet, 131.
 Yāqout : son empirisme, 25.
 Yaṭrib, 72, 88, 139, 184. (Voir *Médine*).
 Yazīd I (calife), 17, 166, 171, 174, 176, 197.
 Yazīd ibn al-Hakam, 150.
 Ya'li ibn Morra, 14.

Yémen, 8, 19, 31, 46, 48, 62, 72, 75, 76, 88, 94, 96, 105, 118, 121, 142, 151.

Yoûsof, père de Ḥaġġāġ, 68.

Yoûsof ibn 'Omar, 177, 181, 184.

Z.

Zabīb : — et l'eau de Zamzam; exporté au dehors, 36; — et le calife 'Omar, 36, 113; la spécialité de Ṭāif, 120, 125, 178.

Zaid ibn Ḥārīṭa (affranchi et favori de Mahomet), 42.

Zaid ibn 'Alī, 177, 179.

Zaid ibn 'Amrou, 81, 84.

Zainab, femme de Mahomet, 42.

Zainab, fille de Mahomet, mariée à Ṭāif, 131.

Zainab, sœur de Ḥaġġāġ, 153. (Voir *Nomairī*).

Zainab : la—chantée par le poète Nomairī : fréquence du nom de—, 158.

Zamzam (puits) : saveur de son eau; — et le « zabīb », 36, 124, 126, 178. (Voir *Zabīb*).

Zobaida, femme de Ḥārūn ar-Rašīd : — et Ṭāif, 27.

Ziād ibn Abīhi, 4, 16, 17, 51, 42, 68, 87, 90, 133, 139; sa fortune extraordinaire, 164; 166, 168, 169, 178; 181; 190, 195; — les mosquées et le culte de l'islam, 195-198.

Zohair ibn Ġaḍīma, 62.

Zohra (Bauoū), 122.

Zohrī : — et Walīd II; sa bibliothèque, 134.

ERRATA.

P. 14, n. 3, l. 4,	au lieu de	Aḥnaś,	lire :	Aḥnas.
P. 19, ligne 19,	au lieu de	Gazwān,	lire :	Ġazwān.
P. 20, ligne 3,	même correction.			
P. 21, note 4 :	« Pour <i>أزل تهامة</i> , Yāqoūt a confondu Al-ʿArġ de Ṭāif avec celle entre Médine et la Mecque ».			
P. 23, note 5,	au lieu de	ovoc,	lire :	avoc.
P. 31, note 3,	»	nourrit-elle,	»	nourrit-elle.
P. 33, ligne 11,	»	coigns,	»	coings.
P. 38, note 1,	»	أزريق ,	»	أزريق .
P. 40, note 5,	»	اكندر ,	»	اكندر .
P. 40, note 5,	* lire :	<i>Taisir al-waṣūl</i> , III, 150.		
P. 43, note 1,	au lieu de	مطيب ,	lire :	مطيب .
P. 46, ligne 1,	»	Gaur,	»	Ġaur.
P. 51, note 0,	»	rovindrons.	»	reviendrons.
P. 52, n. 4, l. 2,	»	صبح .	»	اصبح .
P. 59, note 6,	»	بقية ,	»	بقية .
P. 62, ligne 9,	»	Godām,	»	Ġodām.
P. 64, ligne 2,	»	فاتي ,	»	فاتي .
P. 64, dern. l.,	»	ġār,	»	ġār.
P. 77, ligne 12,	»	Gaṭafān.	»	Ġaṭafān.
P. 88, note 5,	»	Doū Nawās,	»	Doū Nowās.
P. 96, note 15,	»	aint,	»	aient.
P. 110, note 7,	»	Ṭāifites,	»	Qoraisites.
P. 112, note 4,	»	Hiśām,	»	Hiśām.
P. 123, ligne 1,	mettre après	« aristocratie mecqueise », le renvoi à la note 1.		
P. 131, note 2,	au lieu de	Amīna.	lire :	Amīna, آمنة .
P. 153, note 3,	»	<i>Osd</i> , V, 209-291,	»	V, 290-291.

TABLE GÉNÉRALE.

	Page
AVANT-PROPOS	[3]-115
INTRODUCTION. — Les sédentaires, éducateurs des Bédouins. — La Mecque, Taïf. les deux villes-sœurs. « les deux Mecques ». — Nombre restreint des « Compagnons » taïfites ; leur tardive conversion. Entraîneurs d'hommes : leur supériorité sur les Anṣāriens. — Les Taïfites, lieutenants, ministres des Omayyades dans la fondation du califat et l'expansion islamite. .	
	[5] 117
I. LA RÉGION DE TAÏF — La chaîne du Sarāt. — La distance, les routes entre la Mecque et Taïf. — Site de la ville. — Les environs. Extension du territoire. — Le mont Ġazwān. — Pâturages et forêts. — Hameaux et centres de culture. — Propriétés qoraisites. — Al-'Arġ. Lyā. Rokba, Al-Waḥt : Al-Waġġ et son sanctuaire. — Le creusement des puits.	
	[18]-130
II. FERTILITÉ DE LA RÉGION. — Les dattiers. — La culture du froment. — Terrains de chasse. — Les vergers : « tous les fruits de la Syrie ». — Les vignobles : Aboū Mihġan. « l'illorace » des Arabes. Le « zabib » de Taïf. — Les Juifs, marchands de vin. — L'apiculture. Le miel dans le Qoran et chez les Bédouins. — Miel et beurre administrés aux nourrissons. . . .	
	[31]-143
III. TAÏF. VILLÉGIATURE DU HĠĠAZ. — Taïf, « le Spa » de l'Arabie : « un coin de Syrie, transporté au HĠĠaz ». Exode des Mecquois vers Taïf, leur villégiature favorite. — Taïf et le Qoran — La sainteté idéale de la Mecque. — Les dames meccoises à Taïf : le trio : Torayya, 'Aīsa bint Talḥa, Sokaina. — « La tente de Sobai'a ».	
	[45]-157
IV. LA POPULATION DE TAÏF ; DISCUSSIONS GÉNÉALOGIQUES. — Faisceau de racines accumulées contre Taïf. — Le théophore 'Abdtaqif et Ḥaġġāġ. — Ancêtres de Taqif : Yād et l'aïeul éponyme Taqif. — Raisons pratiques	

- qarāi décident en faveur de Hawāzin. — Puissance de cette tribu. — Les « Ahlāf », partisans de Yād. — La poésie apocryphe. — La tombe d'Abou Rīgāl et la « lapidation » des tombes. — Tableau généalogique des principales familles taqafites. [56]-168
- V. LA VILLE DE TĀIF. — Son importance : la seconde ville du Hīgāz. — L'architecture domestique à la Mecque et à Tāif. — Le plan des « oṭom ». — Le courage des Bédouins. — Enceinte de Tāif : fortins sur son territoire. — Appartient-elle au Hīgāz ou au Yémen ? — Influences du Yémen : relations de commerce et de guerre. — Le poète 'Amir ibn aṭ-Ṭofail et les razzias yéméniques. [69]-181
- VI. LA RELIGION A TĀIF. — Absence de l'idée religieuse et réalisme de la poésie préislamique. — Un poète religieux, Omayya ibn Abi's-Ṣalt et les « ḥanif » arabes, Valeur, authenticité de son recueil. A quelle religion appartenait-il ? — Indifférence des Taqafites. — Les chrétiens à Tāif, à 'Okāz. — Les Juifs de Tāif. — Conversion de Tāif à l'islam. — Marchandages, absence de conviction. — Moḡīra ibn Šo'ba, représentant de la mentalité taqafite. — La liquidation du sanctuaire d'Al-Lāt. [79]-191
- VII. LE RÔLE ÉCONOMIQUE. — Position centrale de Tāif : routes commerciales qui y aboutissent. — Importance du marché de 'Okāz. — Relations entre Tāif et le Yémen. — Pour conserver ces avantages, les Bédouins du Sarāt résistent à l'islam. — Les Taqafites, grands voyageurs. — Leurs rapports avec la finance de la Mecque. — Le prêt à intérêt et la législation qoranique. — Absence de solidarité à Tāif. — Le titre qoranique, « chef des deux cités », disputé entre Tāif et la Mecque. [94]-206
- VIII. PARTIS POLITIQUES. — Ahlāf et Bauṭ Mālik. — Incertitude des annales préislamites. — Les Ahlāf : indigènes ou métèques ? Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie de Tāif. — Ils deviennent les plus forts, représentent, contre les B. Mālik, l'influence, le parti qoraïsites. — Ils sont maîtres du sanctuaire national. Leur suprématie militaire et intellectuelle. — Différences séparant les deux partis : elles survivent à la défaite de Ḥonain. — Les poètes ahlāfites. — Ces divisions intestines ont nui à la prospérité de Tāif. — Son commerce d'exportation : l'industrie du cuir. [104]-216
- IX. ENTRE QORAÏS ET TAQIF ; RELATIONS ÉCONOMIQUES ET FAMILIALES. — Voyages d'affaires, relations financières avec les Mecquois. — Echange entre la population des deux cités. — Tāifites établis, naturalisés à la Mecque. —

Assistance militaire aux Qoraisites. — Domaines mecquois dans le Sarāt ; importance des possessions omayyades, avant et après l'hégire. — Le domaine d'al-Wahf. — Sous le califat, Taïf lieu d'exil des grands personnages. — Alliances matrimoniales entre les deux villes ; recherches pour la réputation de finesse des Taqafites. — La journée de Karbalā et l'histoire de Taïf. — On se vante de descendre des Taqafites chez les califes et hommes d'Etat omayyades. [117]-229

X. LES ÉCOLES ET LE MOUVEMENT INTELLECTUEL. — Pratique de l'usure ; pourquoi Taïf est mise en cause ? — Les Taqafites, mangeurs de froment ; d'où leur réputation de finesse, leur habileté dans les affaires. — Les « dāhia » taqafites. — L'écriture, les écoles à Taïf. — La profession de pédagogue chez les Arabes. — *laḡḡāḡ* fut-il maître d'école ? — L'éloquence, les grammairiens, les médecins à Taïf. — Le dialecte taqafite et celui des Bauōū Hoḡail. [136]-248

XI. LA POÉSIE A TAÏF. — L'Arabe, mal doué pour la poésie. — Les poètes hoḡailites. Pourquoi les poètes sédentaires sont inférieurs à leurs collègues bédouins ? — Le rang d'ordre qu'on accorde aux poètes sédentaires. — Omayya ibn Abi's-Salt : la défaveur attachée à sa poésie. — Jugement sur les poètes taqafites. — Monotonie de la poésie arabe. — Abou Miḡān, son inspiration plus indépendante, plus spontanée. — Les musiciens de Taïf ; moins considérés que ceux des « Villes saintes ». Cette infériorité tient à la décadence graduelle de Taïf, non à un relèvement dans la moralité. — Pourtant les poètes taqafites affichent plus de réserve que les rimeurs contemporains. — Quelle était la Zainab chantée par Nomairī ? [144]-256

XII. LE DÉCLIN DES TAÏFITES AU I^{er} SIÈCLE DE L'HÉGIRE. — Le destin de l'islam se décide hors de l'Arabie. — Déclin de Taïf, distancée par Médine. — Villégiature de l'aristocratie islamite — Fortune et situation politique des Taïfites ; causes qui les favorisent. — Ziād, type de l'homme d'Etat taqafite. — Ils se rallient aux Omayyades ; faveur dont ils jouissent. . . [160]-272

XIII. POURQUOI LA TRADITION SE MONTRE HOSTILE A TAÏF. — Accord des partis antiomayyades dans cette hostilité. — On reproche aux Taqafites les services rendus aux Omayyades. — Acharnement des Šī'ites, en mémoire de Karbalā et des martyrs 'alides. — Comment la Tradition exploite la satire, ramasse les anecdotes, apocryphes — On s'en prend au patriotisme des anciens Taqafites ; leurs descendants ont martyrisé la famille du Prophète. — Duplicité des 'Abbāsides. — L'autorité de Mahomet invoquée contre Taïf. — « Les deux imposteurs de Taqīf ». — 'Alī et Taïf. — Origine šī'ite de ces traditions hostiles [173]-285

	Page
XIV. LES TAQAFITES ÉDUCATEURS DES BÉDOUINS ; LEUR ÉCHEC.—Les Médinois réclament leur part dans le califat. — Les Taqafites, vizirs des califes. — éducateurs des Bédouins.—Contradiction dans la constitution du califat.— Maintien des institutions de la tribu. — Le nomadisme, la Tradition et le Qoran. — Koufa et Basra, agglomérations de nomades. — Lutte des régents taqafites contre l'indiscipline des Bédouins. — Raisons de leur échec. — Services rendus par eux au califat et à l'islam.	[188]-300
TABLE ANALYTIQUE	[200]-312
ERRATA.	[211]-323
TABLE GÉNÉRALE.	[212]-324